This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE TAIRE
FAIRE

B
1881
.B76

VIE
DE
PIERRE
GASSENDI.

PREVÔT DE L'EGLISE DE DIGNE
& Profeſſeur de Mathematiques
au College Royal.

le P. Joseph Bougerel

A PARIS,
De l'Imprimerie de JACQUES VINCENT,
rue & vis-à-vis l'Egliſe de S. Severin,
à l'Ange.

M DCC XXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

AVERTISSEMENT.

IL eſt ſurprenant que de tant de Sçavans qui ont aimé & eſtimé Gaſſendi, ſoit en France, ſoit dans les Pays Etrangers, aucun n'ait pris la peine de nous donner ſa vie : quatre-vingt ans ſe ſont déja écoulez depuis ſa mort, & bientôt ſa mémoire s'effaceroit du ſouvenir des hommes, s'ils pouvoient oublier un Perſonnage ſi rare. Mathurin de Neuré, gouverneur des Princes de Longueville, avoit promis d'y travailler, il ne l'a pas fait. Henri-Louis Habert de Montmor, Maître des Requêtes, lui avoit remis les mémoires qu'il avoit ramaſſez de toutes parts : ce ſe-

428510

roit un vrai bonheur, ſi nous pouvions recouvrer ces mémoires; mais ils ſont enſevelis dans l'oubli, ou peut-être ne ſubſiſtent-ils plus.

Occupé depuis long-tems à écrire l'hiſtoire des hommes illuſtres de Provence, inſenſiblement les mémoires pour celle de Gaſſendi, ont groſſi entre mes mains, & m'ont fait naître l'envie de la donner ſéparément: j'ai cru que le Public me ſçauroit quelque gré de lui conſerver le détail de ſes actions.

Hevel. Gaſſ. p. 535. Jean Hevelius, fameux aſtronome de Dantzic, remerciant Gaſſendi du beau préſent qu'il lui avoit fait des vies des célébres aſtronomes, Tycho-Brahé, Copernic, Puerbachius; & Regiomontanus, le félicite de ce que ces vies ont été écrites par un ſi grand homme que lui, &

ſouhaite que quelque grand homme donne un jour la vie de Gaſſendi : Plût à Dieu que ſon ſouhait s'accompliſſe, & que cet eſſai faſſe naître à quelqu'un l'envie de l'écrire d'une maniere digne de ſon ſujet ! En effet c'eſt la vie d'un ſçavant aſtronome, d'un profond philoſophe, d'un excellent humaniſte, d'un judicieux hiſtorien, & d'un habile mathématicien : à toutes les connoiſſances que peut acquerir un homme, il joignoit toute la candeur, toute la politeſſe, & toute la complaiſance qu'on pouvoit ſouhaiter ; rien n'étoit moins à charge que ſa profonde érudition : il n'étoit ſçavant que dans ſon cabinet & dans ſes livres.

En attendant donc que quelque grand homme prenne la peine de l'écrire, je dirai quelles ſont les ſources principales

où j'ai puiſé. Six volumes in fol. latins des œuvres de Gaſſendi, m'ont ſervi infiniment, & ſurtout le dernier qui contient les lettres de Gaſſendi à tous les Sçavans de l'Europe, & des Sçavans à Gaſſendi. C'eſt dans les lettres qu'on ſe peint naturellement: ces lettres ſont des ouvrages admirables, on le trouve toûjours modeſte, plein de candeur & d'honneur; mais toûjours ſçavant. On ne vit jamais un homme avec tant de mérite, moins préſomptueux que lui: il explique ſon ſentiment avec neteté & préciſion; mais toûjours avec tant de ſageſſe, qu'on ne ſçait ce qu'on doit plus admirer de ſon érudition ou de ſa modeſtie.

J'ai traduit quelques-unes de ſes lettres entierement à cauſe des matieres intereſſantes qu'il

traite, je me ſuis contenté quelquefois d'en donner des fragmens, & quelquefois de ſimples analyſes; mais j'ai parlé de preſque toutes, parce qu'elles renferment les circonſtances de ſa vie.

L'Oraiſon Funébre de Gaſſendi, que Nicolas Taxil ſon ſucceſſeur à la prévôté de Digne prononça dans cette Ville peu de tems après ſa mort, & qui fut imprimée à Lyon en 1556, in-8°. Son éloge latin par Samuël Sorbiere imprimé à la tête de ſes œuvres, & ce que dit François Bernier de lui dans la préface de l'abregé de ſa philoſophie, ſont des morceaux précieux que je n'ai eu garde de négliger. Sorbiere ne nous a donné qu'un éloge, il ne s'eſt point aſſujéti aux dates; je l'ai redreſſé quelquefois, ce qui n'empêche

pas que ſon éloge ne ſoit une bonne piéce : intime ami de Gaſſendi, il étoit inſtruit de bien des faits. L'illuſtre Montmor le pria de travailler à cet éloge; comme il ne le paya pas, il ſe plaignit : le plaiſir qu'il avoit eu de louer ſon ami, n'étoit-ce pas la plus grande récompenſe qu'il pouvoit éxiger; mais tenir pareil langage à un avare, & à un homme auſſi intereſſé que Sorbiere, ce n'étoit pas vouloir ſe faire écouter. Dans le récit de la derniere maladie de Gaſſendi, Sorbiere parla des fréquentes ſaignées qu'on lui avoit faites, & qui avoient abregé ſes jours: Guy Patin un des médecins de Gaſſendi dans une de ſes lettres, annonce cet éloge avec complaiſance; mais il ne l'eût pas plûtôt lû, qu'il changea de ſentiment, qu'il ſe répandit en invectives

& en injures contre lui. Cette indigne déclamation n'a point fait de tort à Sorbiere, mais à Patin; Sorbiere ne méritoit pas un pareil traitement. Tout le monde peut être convaincu de la bonté de ſon ouvrage; la fidelité de ſa narration ſe trouve confirmée par les paroles du fameux Borel, médecin qu'il cite: il ne parloit que ſur le rapport de Bernier, de la Poterie & de Montmor, témoins occulaires; mais Patin qui ſe croyoit bleſſé, s'abandonnant à ſa bile, ne mit point de bornes à ſa ſatyre. On ſçait que ce fameux médecin ne jugeoit du mérite des autres que ſelon ſes idées, & qu'il ſe trompoit très-ſouvent.

Baillet, dans ſa grande vie de Deſcartes, a rapporté pluſieurs traits de la vie de Gaſſendi dont j'ai fait uſage: ce n'eſt preſque

que de lui que j'ai tiré les circonſtances de ſa diſpute & de ſa réconciliation avec ce grand Philoſophe.

Voilà les principaux ouvrages imprimez où j'ai puiſé ; venons maintenant aux manuſcrits. M. Thomaſſin de Mazaugues, Préſident au Parlement de Provence, m'a communiqué, non ſeulement grand nombre de ſes lettres manuſcrites françoiſes, mais encore pluſieurs lettres manuſcrites de l'illuſtre Peyreſc, & de pluſieurs autres. On ſçait que ce ſçavant Magiſtrat a une des plus belles bibliothéques du royaume & des plus riches en manuſcrits ; qu'habile comme il eſt, il ſe fait un vrai plaiſir de faire part de ſes lumieres aux Sçavans ; pluſieurs illuſtres Benedictins lui en ont témoigné plus d'une fois leur reconnoiſſance

dans leurs ouvrages. Il ne s'eſt pas contenté de me donner communication de ces piéces, il m'a encore envoyé d'amples remarques, ſoit pour les differentes éditions des œuvres de Gaſſendi, ſoit pour ſa vie; de ſorte que quand je n'aurois pas eû le deſſein de l'écrire, il me l'auroit fait naître.

M. Falconet, docteur en médecine à Paris, de l'Academie Royale des Inſcriptions & belles lettres, m'a auſſi communiqué avec beaucoup de politeſſe un volume in-4°. des précieux recueils d'Iſmaël Bouillaud, où j'ai trouvé cinquante lettres manuſcrites françoiſes de Gaſſendi dont j'ai beaucoup profité, & que j'ai diſtingué de celles de M. Thomaſſin de Mazaugues dans les citations, en mettant un B. au lieu que j'ai mis aux autres un T.

AVERTISSEMENT.

Quelques Sçavans n'approuvent pas la grande vie de Deſcartes, à cauſe des longues & fréquentes digreſſions que Baillet y a inſerées; j'ai tâché d'éviter cet écueil, je ne donne qu'un petit volume, je n'infere de digreſſions que celles qui entrent naturellement dans mon ouvrage, encore ſont-elles fort courtes, & n'interrompent pas le fil de l'hiſtoire.

On a voulu faire paſſer Gaſſendi pour un homme ſans religion; une pareille accuſation méritoit ſans doute que je l'éxaminaſſe, ce que j'ai fait: il ne m'a pas été difficile de le juſtifier, de ſorte que je me flate que tout lecteur entrera dans mes raiſons.

A la fin de l'ouvrage, j'ai donné ſon ſiſtême philoſophique & un catalogue de toutes

les éditions de ſes ouvrages, & de ceux qui ont du rapport ou à ſa vie ou à ſa perſonne. Enfin c'eſt ici la vie d'un ſçavant, & d'un ſçavant du premier rang : pour le faire connoître, il a été à propos de donner l'hiſtoire, l'analyſe & le ſujet de ſes ouvrages : la véritable hiſtoire d'un ſçavant eſt celle de ſes livres.

APPROBATION

De M. le Monnier, Profeſſeur de philoſophie au college de Harcourt, de l'Academie Royale des Sciences.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un manuſcrit contenant *la vie de Gaſſendi.* Cet ouvrage plein de recherches curieuſes, mérite d'être communiqué au Public. A Paris ce 13. Décembre 1735.

LE MONNIER.

PERMISSION DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres de Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien amé JACQUES VINCENT, Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Adjoint de ſa Communauté, Nous ayant fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour l'impreſſion d'un Manuſcrit qui a pour titre, *Vie de Pierre Gaſſendi, par le P. B. . . .* offrant pour cet effet de l'imprimer ou faire

imprimer en bon papier & beaux caractéres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes. Nous lui avons permis, & permettons par ces Préſentes d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre cideſſus ſpecifié conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes; Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance: A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dan notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Préſentes: Du contenu deſquelles vous

mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi ſoit ajoûtée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, charte Normande & lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le onzéme jour du mois de May, l'An de grace mil ſept cens trente ſix, & de notre Regne le vingt-uniéme.

Par le Roy en ſon Conſeil, POMMIER.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 286. Fol. 259. conformément aux anciens Réglemens confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris le 17. May 1736.

Signé G. MARTIN, *Syndic.*

VIE.

VIE DE PIERRE GASSENDI,

Prévôt de l'Egliſe de Digne, & Profeſſeur de Mathematique au College Royal.

LIVRE PREMIER.

SI j'avois à écrire la vie d'un capitaine, je donnerois un détail de ſes batailles, de ſes ſiéges, de ſes conquêtes : je fais la vie d'un philoſophe, d'un hiſtorien, d'un aſtronome ; il convient que je parle de ſes opinions ; que je releve ſes talens ; que je publie ſes découvertes : ce ſont

les ſiéges, les combats, les conquêtes de mon héros : ſes vertus demandent de moi que je le faſſe connoître dans le détail de ſes actions; que j'examine cette érudition preſqu'univerſelle, les graces de ſon ſtile, la clarté de ſes raiſonnemens, la juſteſſe de ſes preuves; que je faſſe voir ce ſçavant combattant les viſions de Fludd, & les opinions des ſectateurs d'Ariſtote, dévoilant les ſecrets les plus impénétrables de la nature, expliquant les mouvemens les plus extraordinaires des cieux, & décrivant les actions des grands hommes.

Si des qualitez de l'eſprit je paſſe à celles du cœur, on le trouvera encore plus admirable, c'eſt un homme d'un commerce doux, facile, liant; ceux qui le voient, l'aiment; ceux qui l'aiment, l'aiment toûjours; les mauvais procedez n'étoient pas capables de l'émouvoir; il ſçavoit aimer, & non pas haïr, ſon cœur étoit la droiture, la candeur, la probité même.

Tel fut Pierre Gaſſend * ou Gaſſendi,

* Gaſſend étoit ſon véritable nom. Bouche a mis à la tête de ſon Hiſtoire de Provence, une de ſes lettres, où il ſigne Gaſſend : il n'en prend point d'autres dans ſes Lettres Françoiſes manuſcrites, qui ſont dans la Bibliothéque de Mr. le Préſident Thomaſſin de Mazangues. Il traduit ſon nom par Gaſſendus, il l'eût traduit Gaſſendius, s'il ſe fût appellé Gaſſendi.

comme on l'appelle ordinairement : il nâquit le 22. Janvier de l'an 1592. à Chanterſier, petit village de Provence, à une lieue de la ville de Digne, vers le couchant. Antoine Gaſſend ſon pere, & Françoiſe Fabry ſa mere, nés ſe diſtinguoient des autres habitans de leur village, que par la douceur de leurs mœurs, & par leur ſolide pieté. Il releva dans la ſuite la médiocrité de ſa naiſſance par tous les talens qui forment les plus grands hommes, & mérita par ſa vertu, toutes ſortes d'égards & de diſtinctions.

Années 1592.

Samuel. Sorber. de vit. & morib. Petri Geſſ.

Dès l'âge de quatre ans, il déclamoit de petits ſermons : à ſa ſeptiéme année, il ſe déroboit ſouvent de la vûe de ſes parens pour aller contempler les aſtres pendant une partie de la nuit, ce qui leur faiſoit dire qu'il étoit né Aſtronome. Vers ce tems là étant en diſpute avec ſes camarades qui vouloient que la lune marchât & non pas les nuages, il s'aviſa de les mener ſous un arbre, de leur faire obſerver que la lune paroiſſoit toûjours entre les mêmes feuilles, pendant que les nuages paſſoient outre.

1596.

1599.

Nicol. Taxil. Oraiſ. fun. de Gaſſen.

Bernier préf. de l'abrégé de la Philoſ. de Gaſſen.

Sorb. ut ſup.

De ſi heureuſes diſpoſitions engagerent ſes parens à les cultiver : ſon Curé voulut bien s'y prêter, en ſe chargeant de lui apprendre les premiers élémens

Mém. Mſ. de François Decormis doyen des Avocats de Prov.

des Lettres. Son ardeur pour l'étude étoit extrême; le jour ne ſuffiſoit pas, il étudioit encore une partie de la nuit à la lueur de la lampe de l'Egliſe; le plus ſouvent, il ne prenoit pas même quatre heures de repos. Ses progrès furent ſi rapides, qu'Antoine de Boulogne évêque de Digne étant venu en ce tems là à Chantersier faire ſa viſite, le jeune Gaſſendi
1602. qui n'avoit encore que dix ans, le harangua en latin; il le fit avec tant de graces & de vivacité, que ce prélat ſurpris & charmé, dit tout haut: *Que cet enfant ſeroit un jour la merveille de ſon ſiécle, & qu'avant d'être parvenu à un âge mûr, il donneroit de l'admiration aux ſçavans.*

Taxil, ut ſup.

1603. Enſuite il alla continuer ſes études à
1604. Digne. Valere André dit qu'il eut le bonheur de tomber entre les mains de Godefroy Irenée Wendelin, Flamand, alors régent dans le college de cette ville, (*a*) & qui eſt mort dans la réputation d'un des plus ſçavans mathématiciens & aſtronomes de notre ſiécle. Sorbiere & Colomiez en diſent autant, mais les uns &

(*a*) Romam adiit, peragrataque Italiæ bona parte, dum per Maſſiliam Galliæ provinciam iter domum verſus inſtituit, ſubſtitit ibidem, aliquantiſper ſtudiaque ſua impendius excoluit, Dinienſem inſtituendo ac formando juventutem diſcipulum præ multis unum nactus, Petrum Gaſſendum ſcriptis famaque celebrem. Val. Andræas Deſſel, in bibliotheca Belgi. edit. 1643, apud Sorber.

les autres se trompent. Wendelin ne fut jamais le maître de Gassendi ; car outre que Bernier & Taxil n'en parlent pas, eux qui étoient si bien instruits des circonstances de la vie de notre philosophe, Gassendi nous apprend lui-même le contraire dans sa lettre à Erycius Puteanus, l'an 1622. il le prie de saluer de sa part Wendelin. Il ne pourra pas se souvenir « de m'avoir vû, lui dit-il, non plus que « de mon nom ; pour moi je me souviens « très-bien de l'avoir vû à Digne dans « mon enfance. (a) Deplus dans son voiage de Flandres, il alla rendre visite à Wendelin ; & ne le trouvant pas, il lui adressa une lettre où il lui marque, « Celui qui vous écrit, vous est absolument inconnu « & de visage & de nom. » (b) Si Gassendi avoit été écolier de Wendelin, se seroit-il servi de ces termes ? Il fit à Digne de si grands progrès dans les humanitez, qu'on ne l'appelloit plus que le petit docteur. Il composa aussi dans ce tems-là des espéces de comédies mêlées de prose

1604.

Gass. epist. ad Erycium Putean. pag. 12.

Wendel. p. 15.

Bern. ut sup.

(a) Hoc tamen ad te ausim, ut meo nomine salutem accipiat, non potest ille mei vultus nec nominis meminisse : at ego probe memini me cùm puer essem vidisse illum Diniæ.

(b) Hærebis, non hæreo suavissime Wendeline cujus aut inde epistola quidni ? Hæc enim ego scribo, nomine tibi ignotus & vultu.

1604. & de vers que les jeunes écoliers récitoient au carnaval dans les maisons des principaux de la ville.

Sorb. ut sup. Ses humanitez achevées, il alla faire son cours de philosophie sous le P. Philibert Fesaye, grand Carme, & non pas Cordelier, comme l'avance Sorbiere. Ce Religieux étoit natif d'Avignon ; il avoit pris l'habit de Carme à Aix, & y professoit la philosophie lorsqu'on rétablit les écoles publiques après les guerres civiles : il s'étoit fait un nom parmi les sçavans ; mais ce qui lui a fait plus d'honneur, c'est d'avoir eu Gassendi pour disciple. Celui-ci pénétra bien-tôt dans tout ce que la philosophie a de plus abstrait ; & lorsque son maître ne pouvoit faire la classe, ce qui lui arrivoit assez souvent, à cause de ses infirmitez, il remettoit ses cahiers à Gassendi qui les expliquoit à ses condisciples, avec un certain air d'autorité & de persuasion qui le leur rendoit plus aimable. C'étoit la philosophie d'Aristote que leur enseignoit le P. Fesaye, quoique Gassendi ait avoué dans la suite qu'elle ne lui avoit jamais plû : il ne laissa pas de s'y appliquer avec soin, comme on le verra par les ouvrages dont nous aurons occasion de parler.

Pitton hist. d'Aix, l. 6. pag. 615.

1605.

1606.

1607.

Gass. praef. exercit. paradox. adversus Aristotelem.

Retourné à Chantersier, ſes parens n'eurent pas long-tems la conſolation de l'avoir auprès d'eux. Une diſpute annoncée pour la chaire de Rhetorique le leur enleva bien-tôt : il court à Digne, ſe met ſur les rangs, remporte la chaire, quoiqu'il n'eût encore que ſeize ans. Ce fut au grand regret de toute la Ville qu'il quitta ſon emploi un an après. Le deſſein qu'il forma d'embraſſer l'Etat Eccléſiaſtique fut le motif de cette retraite : dans cette vûe il retourna à Aix pour faire ſon cours de Theologie ſous M. Raphelis : il s'appliqua pendant quatre ou cinq ans à la Theologie ſcholaſtique, à l'étude de l'Ecriture-ſainte, & aux langues Grecque & Hebraïque : il faiſoit de grands progrez, ſon eſprit vif & pénétrant lui permettoit de s'adonner à pluſieurs ſciences à la fois, qu'il concevoit auſſi facilement que s'il n'en eût étudié qu'une ſeule. Il prêcha dans ce tems-là avec beaucoup d'applaudiſſement : il s'acquit même une telle réputation par ſon éloquence, qu'il fut pourvû d'abord de la Theologale de Forcalquier ; mais comme ſa Prébende étoit trop modique, le Parlement lui aſſigna 400 livres pour ſon entretien. Peu de tems après il fut pourvû de la Theolo-

1608. *Tavil.*

1609.

Bern. ut ſup.

1610.

1611.

1612.

1613. *F. Decorm. Mém. mſſ.*

1614. gale de Digne qu'il préfera à la premiere, ce qui l'obligea l'an 1614. d'aller prendre le bonnet de Docteur dans l'Univerſité d'Avignon ; ceux qui ont cru qu'il étoit Docteur de la Faculté de Paris ſe ſont trompez : outre que les termes de l'épitaphe latine de Gaſſendi, ſur leſquels ils ſe fondent, ne le diſent pas, Gaſſendi nous apprend lui-même que ce fut à Avignon.

Ad Gaſſen. pag. 223.

Cependant les chaires de philoſophie & de theologie étant venues à vacquer dans l'Univerſité d'Aix, Gaſſendi ſe mit ſur les rangs & les emporta toutes les deux à la diſpute : il ceda enſuite celle de theologie au pere Feſaye, qui n'étoit pas mort, comme l'avance Sorbiere, & qui étoit même encore en vie 25 ans après, ainſi que l'aſſûre l'hiſtorien de la ville d'Aix : pour lui il ſe contenta de celle de philoſophie, & dicta ſon premier cours par cœur.

Sorb.

1616. *Pitton. Taxil.*

Expoſé aux yeux de toute la Province, le mérite de Gaſſendi fut bientôt generalement reconnu. Il avoit déja acquis l'eſtime & l'amitié de deux des plus célebres perſonnages d'Aix, Claude Nicolas Fabry de Peireſc, Conſeiller au Parlement, & Joſeph Gautier, Prieur de la Valette, grand Vicaire de l'Archevêque ;

Sorb. ut ſup.

le premier étoit le Mecéne de ſon ſiécle, le ſecond un des premiers mathématiciens & aſtronomes; il les regarda toûjours comme ſes maîtres & ſes protecteurs. Je ne nomme que ceux-là de tant d'illuſtres amis qu'il ſe fit alors, parce qu'ils étoient regardés comme les premiers par leur profond ſçavoir, & qu'obtenir l'amitié de ces deux-là, c'étoit obtenir celle des autres. Ils l'aiderent de leurs lumieres & de leurs conſeils. Gautier voulut l'avoir dans ſa maiſon: il avoit fait la même faveur à J. B. Morin, qui fut enſuite Profeſſeur de mathématiques au college Royal, & au ſçavant aſtronome Iſmaël Bouillaud dont nous parlerons dans la ſuite. 1616. *Rivr.*

Les chicanes de l'école lui déplaiſoient infiniment, auſſi étoit-il attentif à retrancher de la philoſophie la plûpart de ſes queſtions ſophiſtiques & inutiles qui s'y ſont malheurement introduites: il n'y avoit gueres qu'un an qu'il enſeignoit, lorſqu'il fut ordonné Prêtre en 1617. *Bern.* 1617.

Ses occupations ne l'empêcherent pas de faire des obſervations aſtronomiques; le moien de ne pas ſe livrer à un talent qu'on a reçû en venant au monde! Comme l'aſtronomie étoit une des principales occupations du ſçavant Gautier qu'il con- *Taxil.*

1621. Il enſeigna pendant ſix ans la philoſophie avec un applaudiſſement extraordinaire; la derniere année, il fit ſoutenir des théſes pour & contre Ariſtote, qui augmenterent conſidérablement ſa réputation; il répondit même en hebreu & en grec aux argumens qu'on lui fit en ces deux langues, auſſi ſes théſes firent-elles beaucoup de bruit : les Peripateticiens étoient alors regardés comme des oracles, & il falloit être bien hardi pour oſer contredire Ariſtote.

Bern. ut ſup.

Taxil.

Son mérite lui faiſoit tous les jours de nouveaux amis : un des principaux, fut Henri Dufaur de Pibrac, baron de la Fitte & de Tarabel, maître des Requêtes : il avoit connu notre philoſophe à Aix, & lui écrivit de Paris au mois de Mars, une lettre pleine d'eſtime, dans laquelle il le prie d'accepter le livre de la ſageſſe de Charron qu'il lui envoye; il finit ſa lettre par ces paroles : *En quelque endroit que je ſois, je ſerai & un panegyriſte continuel de vos vertus, & un de vos plus dévouez amis.*

Fab. ad Gaſſ. epiſt. p. 391.

Gaſſendi lui répondit le 8. du mois d'Avril : » je m'étois flaté que vous ſeriez » notre premier Préſident, (*a*) je vous

Gaſſend. ad Fab.

(*a*) Marc Antoine d'Eſcalis, premier Préſident du Parlement de Provence, s'étoit démis en faveur de Dufaur

avoue que j'ai été bien mortifié, lorſ- « 1621.
que la choſe eſt arrivée autrement : je « m'attendois à avoir un premier Préſi- « dent philoſophe. Il lui parle enſuite avec « éloge du livre de Charron, & lui dit « que rien ne lui a plû davantage que « cette ſageſſe qui a été la fin de ſes étu- « des. Il ajoûte qu'il portera ce livre dans « ſa ſolitude ; qu'il lui donnera pour com- « pagnons Seneque, Ciceron, Plutarque, « Lipſe, auxquels il joindra quelquefois « Juvenal, Horace, Lucien & Eraſme ; « qu'il philoſophera avec ceux qui ont « vêcu dans un meilleur ſiécle ; mais par- « ticulierement avec Gautier, qu'il ne fait « pas difficulté d'égaler à tous les philo- « ſophes & mathématiciens, anciens & « modernes : il finit par ces paroles, Plût « à Dieu que j'euſſe l'eſprit de Platon, « comme je reconnois en lui celui de So- « crate. On trouve dans l'apoſtille qu'il « eſt occupé à remarquer les fautes, les « contradictions & les inutilités qui ſe « trouvent dans Ariſtote ; il le prie de « juger, ſi c'eſt par amour de la vérité, « ou par orgueil ; il lui marque qu'il «

l'an 1620. mais Dufaur ne put jamais obtenir l'agrément du Roy. Le premier Préſident d'Eſcalis étant mort dans ce tems-là, le mariage conclu entre Antoinette Dufaur, fille d'Henri, & Sextius d'Eſcalis, fils du premier Préſident, fut rompu.

1621. » ignore encore s'il achevera ſon cours
» de philoſophie : qu'avant de ſe retirer
» dans les montagnes, il compte aller
» voyager en Italie & en Allemagne,
» pour voir les grands hommes qui y
» ſont ; enfin il lui témoigne l'envie qu'il
» a d'écrire à Jean Kepler, mathemati-
» cien de l'Empereur, & le fait ſouvenir
» qu'il lui a promis de lui faire tenir ſes
» lettres par le moyen du Nonce.

De reb. caleſtibus, pag. 89. Gaſſ. phiſ. ſect. 3. l. 11. c. 7. t. 2. pag. 107. edit. infol.

Au mois de Septembre, étant allé ſe délaſſer à trois lieues d'Aix, dans un village appellé Peynier, il obſerva une lumiere, à laquelle il donna le nom d'Aurore Boreale, tant à cauſe de ſa poſition, que de ſa reſſemblance avec la lumiere qui précéde le lever du Soleil : les anciens philoſophes ne l'ont pas connue, ou n'en ont parlé que ſous le nom générique de phénomene, de feu, de lumiere celeſte : Gaſſendi eſt un des premiers qui en ait fait mention, & qui l'ait rapportée au Nord, comme à ſon lieu propre & à ſa véritable origine.

1622. *De reb. caleſt.*

Par l'avis de ſes illuſtres amis, Peyreſc & Gautier, Gaſſendi donna la démiſſion de ſa chaire, & penſa à ſe retirer à Digne pour deſſervir ſon bénefice ; mais avant que de partir, il fit quelques obſervations aſtronomiques à Aix ; & s'en

allant à Digne le 15. d'Octobre, il en fit auſſi au village de Vinon : il étoit à Digne le 20. Février 1623. & retourna peu de tems après à Aix, où il obſerva une éclipſe de Lune le 14. d'Avril & le 7. de Juin, la diſtance de Mars au ſagittaire. Il envoya ſes obſervations à ſon bon ami Valois, Tréſorier de France à Grenoble : c'étoit un jeune homme de mérite, qui s'appliquoit comme lui à l'Aſtronomie. Il retourna bientôt à Digne ; & à peine commençoit-il à jouir du repos dont il s'étoit flaté, que ſon chapitre le députa à Grenoble pour un procès : il refuſa d'abord d'accepter cette députation, parce qu'il travailloit à donner au public ſes exercitations contre les ſectateurs d'Ariſtote : ce qui le déterminoit à ne plus differer de lui faire ce beau préſent, c'eſt que David Tavan ſieur de Lautaret, docteur en medecine, le menaçoit ſans ceſſe de faire imprimer ſes cayers, quelque imparfaits qu'ils fuſſent. Les Chanoines pour le gagner, lui firent entendre que l'affaire pour laquelle on le députoit, ne l'empêcheroit pas de travailler : ce qu'il feroit même plus commodément à Grenoble, où il trouveroit des ſçavans capables de l'aider, ſecours qu'il ne trouveroit pas à Digne : il ſe rendit à ces raiſons. 1623.

Gaſſen. in praf. exercit. parad.

1623. Son mérite étoit déja connu dans cette ville, auſſi fut-il bientôt lié avec tout ce qu'il y avoit de ſçavans & de gens de lettres : il eut le plaiſir d'embraſſer ſon bon ami Valois, qu'il trouva très-infatué de l'Aſtrologie judiciaire : Gaſſendi qui en avoit déja connu toute la fauſſeté, entreprit de déſiller les yeux de ſon ami. La choſe n'étoit pas facile, Valois étoit trop prévenu : l'attaquer de front, n'eût pas été un bon moyen pour le ramener : Gaſſendi employa un innocent artifice, il feignit d'en être auſſi épris que lui, il lui donna même le point précis de ſa nativité, & Valois tira ſon horoſcope : celui-ci ne ſe défiant de rien, fut moins en garde contre ſes attaques, & Gaſſendi profitant de tout, le ramena peu-à-peu à ſon ſentiment. Sa douceur & ſa propre expérience, firent ce que les raiſonnemens les plus ſolides n'auroient pas fait : il vint à bout de le faire revenir de ſes faux préjugez, & le rendit tout entier à l'Aſtronomie. Chorier n'a pas été bien inſtruit, lorſqu'il avance que Gaſſendi fit exprès ce voyage à Grenoble, j'ai dit quel en fut le véritable ſujet. Ils firent enſemble au mois de Mars 1624. des obſervations aſtronomiques à Vizile à deux lieues de Grenoble : ils choiſirent ce lieu,

Mém. de Franc. Decormis.

Chor. in vit. Petri Boeſſat.

Comment.

parce qu'Elzear Feroncé, jardinier du connétable de Leſdiguieres, y faiſoit lui-même ſes obſervations, & en parloit très-ſenſément. 1623. *De reb. cæleſt.*

Gaſſendi ne perdoit pas de vûe ſon ouvrage, ce fut à Grenoble qu'il y mit la derniere main, & qu'il fit imprimer en latin ſes exercitations contre les ſectateurs d'Ariſtote. (*a*) La raiſon pour laquelle il attaque les ſectateurs d'Ariſtote plûtôt qu'Ariſtote lui-même, dont il renverſe la doctrine, c'eſt qu'il ne pouvoit croire qu'un ſi grand homme fût l'auteur de tant de puerilités. Quoique ce ſoit ſon premier ouvrage, il eſt écrit avec tant de goût & de ſolidité, qu'il lui a acquis dans le monde ſçavant, une très-grande réputation. Si le ſtile eſt un peu mordant, c'eſt la matiere qui le demande; car il eſt difficile en de pareils ſujets, de n'écrire pas d'un ſtile un peu vif, étant éxcité par le zéle de la vérité : mais il obſerve toûjours de ne déſigner perſonne en particulier, il ſe contente d'attaquer l'Ariſtoteliſme ſeul, & fait une abſtraction entiere de ceux qui le ſoutiennent. *Præf. exercit.* 1624.

(*a* Exercitationes paradoxicæ adverſus Ariſtotelæos in quibus præcipua totius Peripateticæ doctrinæ atque dialecticæ fundamenta excutiuntur. Opiniones novæ aut ex veteribus obſoletæ ſtabiliuntur. Gratianopoli Verdier in 8. 1624.

1624. » Tel eſt, dit-il, mon intention; ſi quel-
» qu'un le prend autrement, il me fait
» injure. Il fait enſuite cette proteſtation:
» Soit que je traite quelque ſujet dogma-
» tiquement, ou à la maniere des ſcepti-
» ques; ſoit que je diſe quelque choſe
» de vrai, ou ſeulement de probable, je
» le ſoumets au jugement de l'Egliſe Ca-
» tholique, Apoſtolique & Romaine,
» dont je fais gloire d'être l'enfant, pour
» la foi de laquelle je ſuis prêt à verſer
» juſqu'à la derniere goutte de mon ſang.
» Je prens Dieu & ſes ſaints Evangiles à
» témoin, (a) que j'ai un grand zéle
» pour découvrir la vérité. Hé! comment
» ne déſirerois-je pas de la connoître,
» moi qui ſuis dans la joie de mon cœur
» lorſque je trouve quelque choſe de
» vrai.

Il dédie ſon ouvrage à Vincent-Anne Forbin-Meynier, baron d'Oppede, premier Préſident du Parlement de Provence. Ce magiſtrat avoit conçu une eſtime ſinguliere de notre philoſophe, & avoit honoré de ſa préſence ſes dernieres théſes: Gaſſendi le prie de recevoir ce nouvel ouvrage avec le même plaiſir qu'il avoit reçu ſes théſes, & de

(a) Me ardere ſtudio verè reperiendi & ea ſentire quæ dicerem, qui enim poſſum non capere verum inveniendi, cum gaudeam; ſimile veri quid invenerim. *Cic.*

continuer à l'aimer abſent comme il avoit fait pendant ſon ſéjour à Aix. 1624.

La préface eſt adreſſée à Joſeph Gautier, prieur de la Valette. » Je crois lui dit-il, que vous ne pourrez vous empêcher de rire, lorſque vous recevrez « ce livre : vous vous écrierez ſans doute, « Eſt-ce donc là ce ſévere cenſeur des livres, qui ſe plaignoit ſans ceſſe à moi « de la folle démangeaiſon d'écrire qui regne dans notre ſiécle? Le voilà tombé « dans le même défaut qu'il reproche aux « autres : il n'a fallu qu'un voyage dans « les montagnes pour le changer ; il vouloit qu'un auteur attendît ſa ſoixantiéme année pour donner ſes ouvrages « au public : à peine a-t-il atteint ſa trentiéme, qu'il fait paroître le ſien. Gaſſendi donne enſuite les raiſons de ce changement, & les motifs qui l'ont porté à lui adreſſer cette préface : » Vous aimez, lui dit-il, & vous cultivez d'une telle « façon la véritable philoſophie, qu'on « trouve en vous au plus haut degré les « deux principales parties qui conſtituent « un vrai philoſophe ; une juſte apprétiation des choſes, & une rare integrité « des mœurs : c'eſt dans la connoiſſance « de toutes les ſciences, & ſurtout des « mathématiques, que vous avez puiſé «

1624. » ce goût exquis ; ſi j'ai fait quelque pro-
» grès dans cette vraie philoſophie, n'eſt-
» ce pas à vous que j'en ſuis redevable ? &
» quelque diſpoſition que j'y euſſe, n'eſt-ce
» pas à vous que j'en dois l'accroiſſement ?
» vous avez tant d'amitié pour moi, que
» je dois vous regarder comme le meil-
» leur de mes amis ; & pourquoi donc
» ne vous donnerois-je pas des marques
» de mon amitié, de ma reconnoiſſance
» & de mon parfait dévoûment ? Ah ! ſi
» je pouvois animer ce livre, je lui inſ-
» pirerois mes ſentimens, afin qu'il vous
» fiſt connoître à la poſterité tel que vous
» êtes. Je ſerai cependant content, ſi je
» puis perſuader à tous ceux qui le liront,
» que vous êtes un des plus grands per-
» ſonnages que j'ai connu. Permettez
» qu'abſent, je m'entretienne avec vous,
» ainſi que j'avois accoutumé de le faire
» lorſque j'étois à Aix dans votre maiſon &
» à votre campagne. O ! l'heureux tems,
» où nous nous mocquions de la comé-
» die que joue le monde entier, où nous
» philoſophions enſemble, où nous
» avions le plaiſir de dire ſouvent, nous
» ſommes ſeuls, nous pouvons, ſans crain-
» dre les envieux, nous appliquer ſérieu-
ſement à la recherche de la vérité. Cette
préface fut faite à Grenoble, & eſt datée
du 24. Février.

Gaſſendi attaque dans le premier livre, 1624.
la doctrine des ſectateurs d'Ariſtote en general. Ce livre eſt diviſé en huit exercitations; il y fait voir que l'unique but de la véritable philoſophie, eſt la connoiſſance de la vérité, d'où naît le véritable bonheur de l'homme : mais que les diſciples d'Ariſtote ſe propoſent une autre fin, qui eſt la diſpute; qu'ils ont tellement abandonné le fonds des choſes, qu'ils ne s'attachent qu'à de pures chimeres. La confuſion regne dans leurs diſputes, l'obſcurité dans leurs diviſions : ils s'ôtent la liberté de philoſopher par une lâche défiance d'eux-mêmes, qui provient de l'opinion trop avantageuſe qu'ils ont d'Ariſtote : il inſinue qu'il n'eſt pas à croire que Dieu ait voulu ſe ſervir d'Ariſtote plûtôt que d'un autre, pour nous faire connoître la vérité, n'étant pas à préſumer qu'il eût voulu favoriſer de cet avantage, un homme qu'on a accuſé d'avoir voulu faire empoiſonner Alexandre; d'avoir été ingrat envers Platon, ſon maître; d'avoir trahi ſa patrie, qui fut banni en Chalcide pour ſes impietez, & qui ne connut jamais de Dieu. Il ajoûte que ſi ſes principes étoient auſſi vrais & auſſi indubitables que ceux d'Euclyde, perſonne ne les eût rejetté; que dès les

1624. commencemens, les Stoïciens, les Académiciens, Epicure, Pyrrhon, Théophraſte, s'y ſont oppoſez ; que ce n'eſt que dans les ſiécles barbares, qu'on a commencé à ſuivre ſa doctrine : que les ſcholaſtiques l'ont malheureuſement introduite dans la théologie, mais que les anciens Peres l'avoient rejettée : à meſure qu'il avance, il porte de plus grands coups à ſes adverſaires. Ce qu'il dit de l'incertitude des livres d'Ariſtote, mérite d'être lû. Entr'autres choſes, il rapporte après Strabon & Plutarque, que Théophraſte l'héritier des ſes écrits, les légua auſſi bien que les ſiens, à Nelée : qu'après la mort de celui-ci, les ouvrages d'Ariſtote & de Théophraſte, furent cachez ſous terre, pour les ſouſtraire aux recherches du Roi Attale : que long-tems après on les en retira à demi rongés des vers & preſque effacés par l'humidité : qu'alors ils furent vendus à Appellicon, qui fâché de les voir en ſi mauvais état, tâcha de les reſtituer & d'y ajoûter ce qu'il crut être le ſens de l'auteur : que peu de tems après, Sylla les ayant fait porter de Grece à Rome, le grammairien Tyrannion eut ordre de lui de les revoir : qu'Andronicus eſſeya auſſi de les corriger, & boulverſa tout. Enfin Gaſ-

sendi s'attache à montrer qu'il manque une infinité de choses dans Aristote, qu'il y en a d'inutiles, de fausses & de contradictoires. 1624.

Le second livre roule sur la dialectique, & est divisé en six exercitations. Sans entrer dans aucun détail de ce qu'elles contiennent, il suffira de dire que le but de Gassendi est de montrer que la dialectique des Aristotéliciens n'est d'aucune utilité : il fait main basse sur leurs universaux, & leurs catégories : il combat leurs opinions, & n'épargne ni leurs regles, ni leur méthode. Il ne pousſa pas plus loin son ouvrage, non qu'il eût honte d'une entreprise aussi hardie que celle de calomnier Aristote, comme l'a imaginé Jonsius, mais parce que ces deux livres excitèrent un bruit étonnant : on eût dit que la Religion étoit fondée sur les dogmes d'Aristote : ses amis ne l'eurent pas plûtôt averti du soulevement & de l'indignation des Peripateticiens, qu'il supprima le reste, car son plan étoit de critiquer pareillement leur physique, leur métaphysique & leur morale : l'ouvrage devoit être divisé en sept livres, dont il a donné une courte analyse dans sa préface.

Jonſ. de ſcripp. hiſtor. & philoſ. pag. 313.

Bern. Sorb.

Aussitôt que son livre parut, ce qui

1624. arriva vers la fin d'Août, il partit de Grenoble pour Paris. On croit que ce fut à l'occasion de la prevôté de Digne, que le chapitre venoit de lui conferer en son absence, & qui lui étoit contestée par Blaise Ausset, comme résignataire de Brunel dernier pourvû : c'est dans ce premier voyage qu'il lia une étroite amitié avec François Luillier, Maître des Comptes & Conseiller au Parlement de Metz. Ce bel esprit étoit amateur des gens de mérite, & homme de mérite lui-même. Il étoit intime ami de Balzac & de Saumaize, & ce dernier lui a dédié ses remarques sur les amours de Clitophon & de Leucippe : il étoit riche & point marié. Pour jouir plus souvent de sa conversation, il voulut absolument le loger chez lui : ils avoient une égale ardeur pour l'étude, des mœurs douces, polies & complaisantes ; ils admettoient des amis choisis à leurs entretiens, entr'autres Marc de Champigny, chanoine de Notre-Dame, & le pere Marin Mersenne, religieux Minime.

Notit. eccles. Dinien.

La Monnoye pref. des pieces choisis. t. 1.

Gassen. in præfat. Sestert.

Il ne se contentoit pas des illustres amis qu'il se faisoit tous les jours à Paris, il cherchoit aussi les sçavans des pays étrangers : il vouloit absolument faire connoissance avec ceux qui passoient pour

pour habiles dans la philoſophie, dans l'aſtronomie & dans les autres ſciences: il les prévenoit par des lettres très-polies, pour leur demander leur amitié. C'eſt dans cette vûe qu'il écrivit le 15. Février à Willebroord Snelius, mathématicien de l'Academie de Leyde; il avoit conçu une ſi grande eſtime de lui depuis qu'il avoit lû ſon Eratoſthene, qu'il étoit réſolu ou d'aller le voir, ou de lui expliquer ſes ſentimens : il lui envoye ſes exercitations, & lui apprend qu'il a vû à Paris Pierre Bertius ſon compatriote, qu'il lui a communiqué ſes obſervations ſur la latitude & la hauteur du pole d'Aix, de Grenoble, & de Digne; que celle d'Aix eſt de 43. degrez 33. minutes, celle de Grenoble de 45. degrez 11. minutes, & celle de Digne de 44. degrez 6. minutes; qu'il eſperoit que ces obſervations ſerviroient à corriger les fautes qui s'étoient gliſſées dans les cartes géographiques de Bertius. 1625. *Gaſſen. Sud. pag. 2.*

Il ſe plaint enſuite de ce qu'il a trouvé peu de ſçavans à Paris qui s'appliquent à l'Aſtronomie; qu'il n'avoit pû venir à bout de le perſuader qu'à Pierre le Frere de Montfort, Conſeiller au *Id. ibid.*

1625. Grand-Conſeil, fils du premier Préſident de Grenoble, jeune homme qui, outre mille excellentes qualitez, a un grand goût pour les mathématiques; qu'il ne lui manque pour l'obſervation des Aſtres, qu'un quart de cercle de cuivre, dont le rayon ſoit au moins de deux pieds, meſure de Paris; qu'il lui a conſeillé de le faire conſtruire en Hollande; qu'il ſe flatte qu'il voudra bien ſe charger de cette commiſſion. Snellius lui fit réponſe qu'il étoit charmé de connoître un homme de ſon mérite, fait l'éloge de ſes exercitations, lui rend compte de ſa commiſſion, & l'exhorte à continuer ſes obſervations aſtronomiques qui pourront être d'un grand ſecours pour la géographie. Je ne dois pas omettre que dès le 21. Mars, il étoit occupé à faire des obſervations avec Claude Mydorge, Tréſorier de France & le plus ſçavant mathématicien du Royaume, qu'il appelle ſon ami.

Bud. Gaſſen. pag. 361.

De reb. celeſtibus pag. 98.

Gaſſendi ne fit pas un long ſéjour à Paris; je trouve qu'il étoit de retour à Grenoble dès le mois de Juin: il ſe ſépara de ſon cher Luillier, avec promeſſe de venir le rejoindre bientôt,

pour voyager enſemble. Il s'arrêta trois mois à Grenoble, ſoit parce que les affaires de ſon Chapitre n'étoient pas finies, ſoit qu'il ne pût pas ſe refuſer à ſes amis; mais comme tous ſes momens étoient remplis, il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il reprit ſes études aſtronomiques avec Valois. 1625. Pag. 99.

Il eut auſſi la ſatisfaction de rencontrer dans cette ville, Elie Diodati, Conſeiller de la République de Genève, intime ami de Galilée mathématicien du grand Duc de Toſcane, dont il a traduit l'apologie pour la philoſophie de Samos, contre les Cleantes du ſiécle : il étoit non-ſeulement homme de lettres, mais encore l'ami & le correſpondant de pluſieurs ſçavans, tels que Galilée, Campanella, Schickard, Bernegger, Mezeriac, Naudé, Grotius, Peyreſc & les freres Dupuy; leur converſation rouloit ſouvent ſur Galilée. Diodati, qui en connoiſſoit tout le mérite, l'entretenoit des excellentes qualitez de ſon eſprit & de ſon cœur. Gaſſendi qui avoit conçu une grande idée de ce célébre aſtronome, l'écoutoit avec plaiſir : enfin charmé de tout ce qu'il lui diſoit, il Henning. Witten. decad. 3. pag. 371. edit. in-8.

1625. prit la réſolution d'écrire à Galilée, & pria Diodati d'accompagner ſa lettre d'une des ſiennes : elle eſt datée de 20. de Juillet. Il y employe les termes les plus reſpectueux, & lui marque « qu'il
Gaſſ. Galil. « n'a rien de plus à cœur que de rendre
pag. 4. « à ſa ſageſſe & à ſon érudition, le tri-
« but qu'elles méritent ; que charmé
« de ſes découvertes, il ne ſçauroit lui
« exprimer juſqu'à quel point il lui eſt
« dévoué ; qu'inſtruit par ſon cher diſ-
« ciple Diodati de ſa candeur, il lui
« demande ſon amitié. Je vous ſuis in-
« finiment inferieur, ajoûte-t-il, & en
« âge & en ſçavoir ; je ne puis vous
« offrir que mes reſpects, & je ne de-
« mande de vous qu'un peu de part
« dans cette bonté naturelle que vous
« avez pour les gens de bien qui ai-
« ment l'étude. Il prend le ciel à témoin
« de ſa ſincerité, & dit que Diodati
« veut bien ſe charger de lui marquer
« qui il eſt, & d'où il eſt, & lui faire
« remettre un livre qu'il avoit com-
« poſé depuis quelque tems ; qu'il le
« prie de le recevoir comme un gage
« de ſon parfait dévoûment ; il lui
mande qu'il eſt de ſon avis ſur le ſi-
ſtême de Copernic ; lui parle de plu-

sieurs de ses ouvrages, surtout de ses trois livres à Welser sur les taches du soleil, & l'assûre qu'il pense comme lui sur la matiere, la génération, la figure, le lieu & le mouvement de ces taches, & lui témoigne du déplaisir qu'un François ait composé contre lui un pitoyable ouvrage. En finissant, il lui annonce son promt retour à Digne. On ne nous a pas conservé la réponse de Galilée. 1615.

Avant que de quitter Grenoble, il écrivit à Snelius le 2. du mois d'Août une lettre fort longue sur les differentes mesures dont on se servoit en France, & spécialement dans les provinces méridionales, qu'il évalue & compare à celles de Hollande; il lui parle encore des lieues de Provence, & de quelques observations astronomiques qu'il avoit faites à Aix & à Paris. Cette lettre est la réponse d'une autre que Snelius lui avoit écrite le 20. de Juillet: leur commerce finit là, parce que Snelius mourut l'année d'après. Pierre le Frere de Montfort mourut aussi dans la fleur de son âge, & avant que le demi cercle que Snelius lui faisoit faire en Hollande, fût achevé. Gassendi partit de Grenoble & arriva à Digne au mois *Id. Snel. p. 6.* *Snel. Gassen. pag. 171.*

1626. d'Avril, où il demeura pendant le reſte de l'année & la ſuivante. Ce fut dans ce tems là qu'il envoya à Peyreſc les obſervations qu'il avoit faites ſur les taches du ſoleil, avec une méthode pour les obſerver : ces travaux aſtronomiques ne l'empêchoient pas de remplir avec édification ſes devoirs de chanoine & de théologal ; il prêchoit ſouvent avec beaucoup de ſuccès & d'éloquence ; ſes ſermons étoient ſi beaux, que long-tems après ſa mort, Bernier qui en étoit le dépoſitaire, vouloit en faire un préſent au public. Il marque enſuite à Peyreſc qu'il a reçu le Cleomedes ; il traite, lui dit-il, ſi diſertement les principes de l'aſtronomie, que ſelon mon avis, il ſeroit à bon droit préferé à Sacroboſco dans les écoles. J'y ai remarqué de belles choſes ; j'ai été charmé qu'il fiſt mention du voyage de Pytheas, philoſophe de Marſeille en l'iſle de Thulé ou Iſlande. J'avois une grande envie de lire cet auteur, parce qu'ayant appris qu'il avoit combattu l'opinion qu'on attribue à Epicure, *que le ſoleil n'eſt pas plus grand qu'il paroit*, à ſcavoir *d'un pied de diametre* ; & ſçachant d'ailleurs qu'il étoit

Gaſſen. de rebus cæleſtibus p. 8. 99.

B. Lett. mſc. franç. à M. de Peyreſc. du 26. Avril.

Stoïcien, ou du moins qu'il avoit soutenu plusieurs sentimens de cette secte, touchant la nature. Je m'étois imaginé qu'il avoit déchiré Epicure, je n'ai point été trompé, car de tous les auteurs qui ont écrit contre lui, il n'en est pas qui le traite plus mal: cependant je n'ai rien trouvé à quoi je n'eusse déja répondu. Gassendi travailloit dès lors à l'apologie & à la philosophie d'Epicure. 1626.

Il revint à Aix au commencement de Janvier 1627. & y observa avec Gautier une éclypse de lune, dont il fit part à Galilée le 2. Mars suivant. On voit dans la lettre qu'il lui écrivit à ce sujet, que ce sçavant lui avoit envoyé par la voie de Diodati plusieurs de ses ouvrages, dont Gassendi le remercie, & lui communique encore les observations que plusieurs de leurs amis avoient faites à Paris de cette éclypse, d'où l'on peut facilement déduire la difference des méridiens de Paris, d'Aix & de Marseille. 1627. *Id. Gal. p. 10.*

Le 13. du même mois, il écrivit à Erycius Puteanus: il paroît que ce n'étoit pas sa premiere lettre: il lui marque qu'étant sur le point de retourner à Digne, il avoit differé exprès son voyage *Id. Eryc. Puteanum. p. 11.*

1628. pour lire ſon éloge d'Epicure, qui lui avoit été communiqué par l'illuſtre Peyreſc : après avoir loué cette pièce, il lui apprend qu'il avoit auſſi travaillé de ſon côté ſur la vie, les mœurs & les écrits de ce philoſophe ; que même il avoit eu deſſein de faire imprimer cet ouvrage à la ſuite de ſes exercitations contre les ſectateurs d'Ariſtote.

T. Lett. mſſ. franç. de Dodati à Gaſſen. du 13. Avril tirée du cabinet du Préſid. Thomaſſin de Mazang.

Cependant Diodati qui étoit à Paris, lui écrivit pour lui demander ſon adreſſe, ſur l'avis qu'il avoit reçu de Peyreſc, qu'il devoit aller à la ſuite de l'armée, pour une affaire de ſon Chapitre : *Si cela eſt*, lui dit-il, *je vous plains ; vous vous prodiguez trop, ils en abuſent :* je ne trouve aucune trace de ce fait ailleurs. En finiſſant, il lui annonce la mort du chancelier Bacon, le reſtaurateur de la philoſophie, dont il fait un grand éloge.

B. lett. mſſ. franç. de Gaſſ. à Peyreſc du 26. May.

La belle ſaiſon étant revenue, Gaſſendi prit le chemin de Paris, où il arriva au milieu de May. Quelques jours après ſon arrivée, il écrivit à Peyreſc ſur le nouveau livre de Gaſpar Aſellius de Cremone, profeſſeur d'anatomie à Pavie : ce profeſſeur avoit découvert des veines blanches dans le mezentaire con-

ductrices du chyle. J'ai été, lui dit-il, « 1628.
bien aise de voir cet ouvrage, parce « qu'il détruit quelques-unes de mes « imaginations : je suis très-joieux qu'un « autre que moi approche plus de la « vérité, & qu'il me facilite la connois- « sance que je cherche : pour vous ex- « pliquer de quoi il s'agit, & vous faire « connoître ce livre, je vous dirai d'a- « bord que je n'avois jamais pû m'ima- « giner que le passage du chyle au foye, « se fist par l'entremise des rameaux de « la veine-porte semez par le mezen- « taire, comme servant à porter du foye « la nourriture nécessaire aux intestins, « & des intestins dans le foye, le chyle « destiné à être converti en sang. J'en « avois souvent conferé avec M. Merin- « dol, & peut-être trouvera-t-on parmi « ses mémoires la réponse qu'il faisoit « à une lettre de douze à quinze feuilles « que je lui avois écrite la veille de sa « mort. (a) J'avois imaginé un pas- « sage bien plus commode, sçavoir le « canal du pore cholidoque, par le- « quel les Medecins veulent seulement «

(a) Antoine Merindol, un des quatre medecins du Roy, étoit très-sçavant, & mourut à Aix sa patrie au mois de Decembre 1624. âgé de 54. ans.

1628. » que la bile ſe décharge dans les in-
» teſtins : M. Merindol m'avoit fait plu-
» ſieurs objections, je croiois y avoir
» tellement ſatisfait par ma lettre, que
» je m'imaginois que mon opinion de-
» voit être de quelque conſideration
» parmi ceux qui n'étoient pas prévenus.
» Or voici Aſellius qui a découvert une
» infinité de petites veines, ſemées par
» le mezantere, & plantées d'un côté
» au foye, & de l'autre aux inteſtins,
» à quoi perſonne juſqu'à préſent,
» n'avoit pris garde. Elles ſont blan-
» ches & remplies d'un lait ou ſubſtance
» blanche, telle qu'on prétend être le
» chyle ; mais elles ne peuvent être vûes
» ou obſervées, quand l'animal eſt en-
» core vivant, & quelques heures après
» quand on l'a bien fait repaître, c'eſt-
» à-dire que l'aliment préparé deſcend
» le long des inteſtins. Aſellius a bien
» fait des experiences ; il a ouvert plu-
» ſieurs animaux vivans, comme chiens,
» chats, & même un cheval qu'il acheta
» exprès : il eſt à remarquer que d'abord
» que l'animal expire, ces vaſes ne laiſ-
» ſent point de veſtiges d'eux mêmes,
» & que ſi l'animal n'a repu, & qu'on
» ne l'ouvre en une heure convenable,

on ne ſçauroit encore rien voir. Je « 1628.
n'ai point encore fait d'expérience, «
mais M. Riolan m'a aſſûré qu'il n'en «
falloit pas douter.

Gaſſendi croit qu'Aſellius avoit trouvé deux tuyaux qui ſervoient à porter du foye la nourriture néceſſaire aux inteſtins, mais il ſe trompe : Aſellius avoit à la vérité trouvé pluſieurs veines blanches dans le mezentere conductrices du chile, mais il étoit réſervé à Pecquet de découvrir le canal torachique, qui eſt comme un réſervoir, dont le chile eſt porté dans la veine ſouſclaviere gauche, & delà dans la cuve deſcendante.

Mais revenons, le P. Merſenne l'attendoit avec impatience, pour l'engager à prendre ſa défenſe contre Robert Fludd, gentilhomme Anglois, qui après avoir quitté la profeſſion des armes, s'étoit appliqué à l'étude de la phyſique, de la medecine, de la chymie, de la magie, & de tout ce qui peut ſe trouver de myſterieux dans la nature. Il avoit compoſé dès l'an 1616. l'apologie des Cabaliſtes & des freres de la Roſe-Croix, & le P. Merſenne dans ſon commentaire ſur les premiers

Sorb. in ſup. Baill. vie de Deſc. t. 1. p. 109.

1628. chapitres de la Genéſe, l'avoit attaqué ſans aucun ménagement, croiant ne devoir pas épargner les injures à un héretique & à un viſionaire. Fludd lui avoit repliqué & rendu ſes injures avec uſure dans deux ouvrages qu'il avoit compoſez contre lui; le premier eſt *Le combat de la ſageſſe avec la folie* : il a donné le ſecond ſous le nom de Joachim Friſius, avec ce titre, *Du ſouverain bien qui eſt le vrai ſujet de la cabale, de la chymie & des freres de la Roſe-Croix.* Pluſieurs auteurs avoient pris la plume pour venger le P. Merſenne, entr'autres deux Religieux de ſon ordre, François de la Noue, qui prit le nom de Flaminius, & Jean Durel, qui prit celui de S. Juſt. Le P. Merſenne ne ſe croioit pas encore aſſez juſtifié, c'eſt ce qui l'obligea à s'adreſſer à Gaſſendi, & à lui demander ſon ſentiment ſur les ouvrages de Fludd : Gaſſendi promit de lui donner la ſatisfaction qu'il demandoit; il pria auſſitôt Peyreſc de lui envoyer des obſervations qu'il avoit laiſſées chez lui, & de faire attention que le copiſte ne ſe mécomtât point dans les chiffres, parce qu'il en avoit beſoin pour un ouvrage auquel

il travailloit contre Fludd, à la priere du P. Merſenne. 1628.

Antoine Conſtantin, medecin provençal, mort en 1616. avoit compoſé un livre intitulé, *Brief traité de la pharmacie provençale & familiere*, dont la premiere partie avoit été imprimée en 1597. Peyreſc déſirant donner au public l'ouvrage tout entier, s'étoit adreſſé à Moreau, docteur en medecine à Paris: celui-ci lui fit écrire pluſieurs fois par Gaſſendi, de lui envoyer l'imprimé & le manuſcrit, qu'il ſe chargeoit de faire cette édition, mais elle ne ſe fit pas. Gaſſendi nous apprend que Moreau croioit que ce fût quelque grand tréſor dont on vouloit ſe prévaloir à ſon deſavantage: *Il en tirera*, dit-il, *tout le fruit qu'il pourra: pour vous, vous devez être très-ſatisfait de n'avoir rien oublié de ce qui pouvoit regarder, ſoit la mémoire de Conſtantin, ſoit l'honneur du pays.* B. *lett. Mſ. Fr. de Gaſſ. des 3. & 7. Décembre.*

Cependant Gaſſendi travailla à ſes heures de loiſir à l'ouvrage contre Fludd, ce qui ne l'empêcha pas de ſe préparer au voyage qu'il alloit entreprendre avec Luillier dans les Pays-Bas & dans la Hollande; quoiqu'il ne fût

1629. pas fini, il partit dans l'automne, réſolu de l'achever en chemin. Nos deux philoſophes remarquoient tout, philoſophoient ſur tout; ils rendoient viſite à tous les ſçavants qu'ils trouvoient ſur leur route. Arrivez à Sedan le 19. Janvier 1629. Gaſſendi écrivit au P. Merſenne, pour lui apprendre que ce jour-là, il étoit tombé de la neige à ſix angles. Malgré les fatigues du voyage, il acheva ſa réponſe à Fludd le 14. de Février, & l'envoya au P. Merſenne: comme elle ne parut que l'an 1630. je differerai d'en parler. Pluſieurs lettres qu'il reçut en ce tems-là, l'obligerent à mettre bien de l'érudition dans ſes réponſes. Jacques Gaffarel Provençal & bibliothécaire du Cardinal de Richelieu, ſon intime ami, lui fit préſent du livre du Rabbin Elcha ſur la fin du monde, qu'il avoit traduit en François. Gaſſendi le lut avec beaucoup de plaiſir, tant à cauſe de la matiere qu'il traite, que du bon ſens qu'il y fait paroître. Pourrois-je, ajoûte-t-il, ne pas le recevoir avec plaiſir, lorſque je le vois embeli de vos remarques: pour vous témoigner ma reconnoiſſance, & vous porter à pour-

Gaſſen. de rebus caleſt. p. 102.

Gaff. Gaff. pag. 12.

suivre comme vous avez commencé, 1629.
je vous dirai que, quoique le Rabbinisme ait quelque chose de rebuttant, le Rabbin que vous avez commenté, n'est pas semblable aux autres, il ne donne pas dans leurs superstitions : ainsi j'entre dans vos justes regrets, & je déplore avec vous la perte de ses ouvrages. Elcha est un vrai philosophe, il pense très-bien sur la fin du monde, il refute vivement ceux qui veulent marquer le tems de sa destruction ; ceux-là ne s'écartent pas moins, dit-il, de la philosophie, qui soutiennent que le monde ne finira point, que ceux qui veulent qu'il finisse bientôt : Gassendi combat les uns & les autres. Il auroit souhaité que Gaffarel eût mis à côté le texte d'Elcha, & le prie de ne pas l'oublier dans une seconde édition ; que par-là il conservera le texte de cet auteur, & qu'il acquerra plus de gloire par la fidélité de sa version.

Il finit par l'éloge qu'il lui fait du P. Mersenne, lui apprend qu'il est son intime ami, l'exhorte à se réconcilier sincerement avec lui, l'entretient de la réponse qu'il a faite à Robert Fludd, pour faire plaisir à ce sçavant Reli-

1629. gieux ; enfin il lui offre d'écrire à ce Minime, pour les réconcilier, elle eſt terminée par les marques de la plus parfaite amitié. Gaffarel fut un de ces ſçavans, dont la ſingularité de ſes connoiſſances & la multiplicité de ſes talens, firent grand bruit dans la république des lettres : il s'attacha aux langues Hebraïque, Chaldéenne, Syriaque, Perſane, Arabe, Grecque, Latine, Italienne & Epagnole : il pénétra dans les ſcienees occultes & myſterieuſes des Rabbins & des Cabaliſtes. Nous parlerons bientôt de ſes curioſitez inouies, où il prétend montrer que les Taliſmans & figures conſtellées ont du pouvoir pour rendre un homme riche & fortuné, pour préſerver une maiſon & un pays de certains inſectes, bêtes vénimeuſes, & de toutes les injures de l'air.

Gaſſendi arrivé à Louvain, alla rendre viſite à Godefroy Irenée Wendelin, & ne l'ayant pu trouver, il lui écrivit la lettre dont nous avons parlé, & lui fit préſent de deux obſervations aſtronomiques : il vit le fameux Erycius Puteanus, & le chargea de faire rendre à Thomas Fiene un paquet. Thomas Fiene étoit né à Anvers en

1567. c'étoit un ſçavant d'une très-grande réputation, qui après avoir été medecin du Duc de Baviere, étoit venu remplir la premiere chaire de medecine à Louvain : l'Archiduc Albert pour l'empêcher d'aller à Boulogne où on le demandoit, avoit augmenté ſes appointemens juſqu'à la ſomme de mille écus. Gaſſendi lui écrivit pour le remercier d'un ouvrage qu'il lui avoit envoyé, dont il fait un très-grand éloge. Cet ouvrage n'eſt autre que l'apologie de ſon opinion ſur la formation du fœtus le troiſieme jour, contre Antoine Ponce Sanctacrux, medecin du Roy d'Eſpagne, & imprimée à Louvain cette année in-8. 1629.

Caſtell. v.t. medic.

Gaſſ. ut ſup. pag. 16.

Il envoya à Peyreſc de la même ville, une deſcription ſuccinte des iſles flotantes de S. Omer, qui ne fit qu'irriter la curioſité de ce grand homme ; ce fut pour la contenter qu'il lui en envoya une plus ample. « Tout au bas, lui dit-il, de la ville de S. Omer, eſt une « plaine marécageuſe entourée de pe- « tites collines, & qui aboutit en forme « de vallée vers le nord-eſt & du côté « de la mer. Cette plaine eſt entre-cou- « pée de petits canaux qui ſervent «

T. Lett. mſ. franç. à M. de Peyreſc.

1629. » comme de bornes à diverſes terres
» toutes preſque cultivées, où les mai-
» tres ſe rendent avec de petits bateaux
» aux endroits où les canaux s'élar-
» giſſent & forment des plages de 15.
» 30. & 40. toiſes en quarré ou autre
» figures : là ſe trouvent ces iſles flo-
» tantes. Je me contenterai de vous
» décrire celle où je m'embarquai ; elle
» eſt preſque en quarré long, ayant 13.
» pas de longueur ſur ſept de largeur.
» Son épaiſſeur ne paroiſſoit pas plus
» de trois pieds, dont l'un étoit ſur la
» ſurface de l'eau. L'iſle étoit toute cou-
» verte d'une herbe fort épaiſſe, dont
» je fis faucher une partie pour pou-
» voir mieux conſiderer le fonds : je re-
» marquai qu'il n'étoit point terreux,
» mais qu'avec fort peu de terre, on y
» voyoit un tiſſu continuel de racines,
» de maniere que ce n'étoit qu'un corps
» comprimable & ſpongieux, & qui par
» ſa laxeté & legereté, pouvoit facile-
» ment ſurnager : ſa peſanteur étoit
» néanmoins telle dans l'endroit où l'eau
» étoit libre, où tout ce que je pouvois
» faire, c'étoit en preſſant mon bateau
» contre le bord ferme, de la remuer
» bien lentement par le moien d'une

perche que je pouſſois ; celui qui me « 1629.
ſervoit de patron beaucoup plus vi- «
goureux que moi, conduiſoit cette «
iſle par-ci par-là ſenſiblement. Il y «
en avoit une voiſine preſque de même «
grandeur, mais plus ronde : nous les «
fiſmes premierement baiſer ; après paſ- «
ſant entre les deux, nous les écartâmes «
l'une de l'autre d'environ la longueur «
de notre bateau ; le fonds de l'eau «
étoit alors d'environ huit pieds, & la «
plage d'environ vingt toiſes de lon- «
gueur, & d'environ ſept ou huit de «
largeur : la principale herbe eſt l'al- «
gue, eſpece de glayeul, & les arbriſ- «
ſeaux qui y avoient cru, n'étoient «
que de petits ſaules dont le tronc «
n'avoit pas plus de deux pouces d'é «
paiſſeur. Jugez de la ſatisfaction que «
j'avois de voir à mon aiſe cette curio- «
ſité & combien agréables étoient les «
méditations que je faiſois, lorſqu'aſ- «
ſis ſur l'herbe, je me voiois emporter «
comme par un charme ſecret avec les «
arbres voiſins. »

Enſuite Gaſſendi fut à l'abbaye de *Id. ibid.*
S. Benoît, & un moine nommé Wittus, fils de l'auteur de l'hiſtoire de Bretagne, le conduiſit dans le monaſtere, dans

1619. la bibliothéque & dans ſa chambre, où il lui montra pluſieurs ouvrages auxquels il travailloit, entr'autres un dans lequel il démontroit par des actes & des pieces authentiques, que Childeric dernier Roy de France de la premiere race, avoit été enfermé & moine dans ce monaſtere : cet ouvrage étoit en latin & avoit pour titre, *Vindiciæ Childerici Regis.*

Baill. v'e de Deſc. p. 188. *&* 189.

En Hollande il fit connoiſſance avec Jacques Waëſſenaer & Henri Reneri : celui-ci avoit été le premier diſciple de Deſcartes dans les Pays-Bas, & celui-là étoit un gentilhomme des plus anciennes Maiſons du pays, réduit à profeſſer la medecine ; il reçut de l'un & de l'autre tous les bons offices que les premieres ardeurs d'une amitié naiſſante peuvent ſuggerer à des amis ; & par reconnoiſſance, il leur promit en partant d'Amſterdam pour Utrech, de leur envoyer la deſcription du phénoméne des Parhelies, le diſcours & l'obſervation qui en avoit été faite à Rome, avec une explication ample & raiſonnée de ce phénoméne, qu'il devoit compoſer à ſon premier loiſir : nous le verrons bientôt s'acquitter de ſa promeſſe. En

même tems il écrivit de Louvain à J. B. Vanhelmont célébre medecin & ſon ami, une grande lettre latine, dans laquelle il examine s'il eſt plus naturel à l'homme de ſe nourrir de viande que de fruit : cette queſtion avoit déja été agitée entr'eux à Bruxelles ; le ſçavant medecin s'étoit déclaré pour la viande, & Gaſſendi pour les fruits. Ce qui obligea Gaſſendi à traiter de nouveau cette matiere, ce fut la diſſertation que Vanhelmont lui envoya : la réponſe de Gaſſendi eſt fort longue, mais ſi curieuſe, que nous avons cru devoir en donner une traduction. 1629.

La conformation de nos dents, « écrit-il, eſt une preuve que la nature « ne nous a pas deſtiné pour nourriture « la chair des animaux terreſtres, car « elle a donné de longues dents aigues, inégales, écartées aux animaux « auxquels elle la préparoit, telles ſont « celles des lions, des tygres, des « ours, des chiens, des chats ; au con « traire elle a fait préſent des dents « courtes, larges, contigues & diſpo « ſées d'une même ſuite, à ceux qui de « voient ſe nourrir d'herbe & de fruits, « comme on peut le remarquer dans « *Id. Helm. pag. 19.*

1629. » les chevaux, les bœufs, les brebis, » les cerfs : or les dents des hommes » étant ſemblables à celles de ceux-ci, » il eſt probable que la nature a voulu » qu'ils ſe nourriſſent non de viandes, » mais de fruits.

» Après avoir refuté une objection » de Vanhelmont, il ajoûte : Dieu » avoit préparé dans le Paradis Ter- » reſtre un arbre dont le fruit auroit » rendu l'homme immortel, & qui lui » auroit fourni un élixir, dont l'uſage » auroit pû prolonger tellement ſa vie, » qu'elle auroit pû paſſer pour une éter- » nité. Il le fait ſouvenir qu'il lui avoit » objecté que dans cette état d'inno- » cence, Dieu n'ordonna pas à l'homme » de manger des poiſſons ou des ani- » maux, mais de tous les fruits à un » près : d'où il tire cette conſéquence, » que dans notre création & avant la » chute de l'homme, la nature nous avoit » donné des dents pour manger des » fruits & non pas de la viande ; mais » Vanhelmont ayant répliqué *qu'il ne* » *s'enſuivoit pas, parce que Dieu n'avoit* » *pas ordonné à l'homme de manger de la* » *viande comme des fruits, qu'on dût* » *inferer qu'on lui eût défendu d'en man-*

ger. Gaſſendi convient que l'homme « 1629.
pouvoit en manger ; mais il conclud «
des paroles de l'Ecriture, que l'homme «
s'en ſeroit privé, parce que Dieu lui «
auroit donné une nourriture plus con- «
venable & plus délicate ; que dans «
ce tems d'innocence, l'homme n'eût «
pas voulu tremper ſes mains dans le «
ſang des animaux ; que dans ce tems- «
là, il n'eſt fait mention nulle part «
que l'homme eût mangé de la viande ; «
ce ne fut même que pluſieurs ſiécles «
après ſa chute qu'il en mangea ; que «
cet uſage ne s'établit, qu'après que «
les hommes eurent corrompu leurs «
voies. Quant à l'élixir, quelque idée «
qu'on s'en forme, & quelque poſſi- «
ble qu'en ſoit la préparation, il ne «
s'y arrête pas, parce que ce n'étoit pas «
une viande, mais une liqueur. »

Paſſons à la grande objection de Vanhelmont : *L'homme*, lui dit-il, *eſt* « *de ſa nature un microcoſme qui parti-* « *cipe à toutes les natures & à toutes* « *les eſpeces des animaux ; c'eſt pour cela* « *qu'il a huit dents inciſives & larges,* « *quatre canines, comme les bêtes car-* « *naſſieres, & vingt molaires, comme* « *celles qui ruminent ; qu'il mange du* «

1629. » *poiſſon, de la chair, des légumes &*
» *des fruits : car ſi la nature de l'homme*
» *eſt un compoſé des autres animaux, il*
» *doit ſe nourrir comme chacun d'eux.*
» *Les animaux carnaſſiers ne mangent*
» *pas ſeulement la viande, mais encore*
» *ils vont à la chaſſe des animaux, &*
» *après les avoir pris, les mettent en*
» *pieces avec leurs dents ; & comme*
» *l'homme ne va point à la chaſſe, ainſi*
» *que les autres animaux, avec ſes dents,*
» *ſes griffes & ſes ongles, mais avec des*
» *inſtrumens artificiels, la nature lui a*
» *donné des dents, dont les unes ſont*
» *larges, inciſives, & les autres car-*
» *naſſieres & aigues ; afin que ſi en chaſ-*
» *ſant il tuoit quelque animal qui eût*
» *la peau dure, que ſes dents inciſives ne*
» *puſſent percer, il pût faire avec ſes*
» *dents carnaſſieres & aigues, ce que les*
» *oiſeaux de rapine font avec leur bec :*
» *d'où il conclud qu'il étoit permis à*
» *l'homme par ſa nature, de manger de*
» *la chair des animaux.*

» Rien n'eſt plus commun, répond
» Gaſſendi, que cette maniere de par-
» ler : l'homme eſt l'abregé du monde :
» faites, je vous prie, attention qu'il
» n'eſt rien de plus injuſte, que de
nous

nous attribuer tout à nous-mêmes. Si « 1629.
nous nous arrêtons à ce monde cor- «
porel, qu'avons-nous tant au-deſſus «
des autres animaux, dont nous «
puiſſions nous enorgueillir; ne fe- «
rons-nous jamais attention que nos «
corps ſont compoſez de veines, d'ar- «
téres, de fibres, de nerfs, de mem- «
branes, d'entrailles, & que les ſinges «
peuvent ſe vanter d'en avoir autant «
que nous? Auſſi Xenocrate diſoit, ſi «
les chevaux peignoient les dieux, ils «
les repreſenteroient ſous la figure des «
chevaux, parce que chaque animal «
regarde ſa figure comme la plus belle; «
d'où je conclus que ſi nous ne devons «
pas croire le cheval, lorſqu'il ſe pré- «
fere aux autres animaux, de même «
les autres animaux ne doivent pas «
croire l'homme, lorſqu'il ſe préfere «
à eux: il eſt vrai que l'homme avoit «
été créé pour être leur maître, mais «
depuis ſon péché, ſon empire ſur eux «
eſt bien diminué. »

Après cette digreſſion, Gaſſendi « lui dit: Quand je vous aurai accordé « que l'homme de ſa nature eſt un mi- « crocoſme, s'enſuivra-t-il qu'il a des « dents propres pour manger de la «

1629. » viande ? car pour ne rien dire des dents
» inciſives & molaires qui prouvent
» mon ſentiment, je m'arrête aux ca-
» nines que vous confondez avec les
» carnaſſieres : Eſt-ce que les animaux
» qui ne ſe nourriſſent que d'herbes,
» n'en ont pas ? Voiez les Brebis, les
» Agneaux, eux qui ne broutent que
» les herbes, n'ont-il pas des dents pro-
» pres à mettre en pieces les fruits les
» plus ſolides ? Je crois qu'on ne les
» appelle canines, qu'à cauſe de leur reſ-
» ſemblance à quelques-unes des chiens,
» & ces dents ne ſont données à
» l'homme, que pour ſuppléer aux in-
» ciſives, parce qu'elles ſont un peu
» plus aigues ; mais vers leurs racines,
» elles deviennent plus larges, & ſont
» jointes enſemble pour faire une plus
» grande inciſion : mais ſi vous dites
» *que la nourriture des animaux eſt dif-*
» *ferente, parce qu'ils ont de differentes*
» *dents, il faut que l'homme qui mange*
» *de toutes ſortes de choſes comme eux,*
» *ait des dents qui leur ſoient ſemblables.*
» Je vous prie de faire attention aux
» poiſſons, ils ont des dents faites
» comme un peigne, très-ſerrées & très-
» differentes de celles des hommes ; de-

ſorte que, lorſque vous ajoûtez : *Que* « 1629.
l'homme mange le poiſſon, comme les «
poiſſons ſe mangent entr'eux ; vous ne «
prétendez pas ſans doute qu'il le fait à «
cauſe de la reſſemblance & de la con- «
formation de ſes dents avec les leurs. «
Vous ajoûtez : *L'homme mange de* «
la viande, des légumes & des fruits ; «
j'avoue que l'homme ſe nourrit de la «
viande, mais ce n'eſt pas l'unique «
choſe qu'il faſſe qu'il ne devroit pas «
faire. La philoſophie n'eſt occupée «
qu'à le faire rentrer dans ſon devoir. «
Une preuve que la viande n'eſt pas la «
nourriture que la nature lui a prépa- «
rée, c'eſt qu'il a en horreur la chair «
crue, & qu'il eſt obligé de la faire «
cuire pour en ôter la crudité : or ſi «
la nature avoit voulu que l'homme «
ſe nourrît de chair cuite, elle la lui «
auroit préparée, comme elle a ſoin «
de lui faire cuire les fruits qui ſont «
d'un grand goût, qu'elle ne fait pas «
paſſer par le feu : la nature ne refuſe «
pas le néceſſaire, & qu'eſt-ce qui eſt «
plus néceſſaire, que d'ajoûter le goût «
& le plaiſir aux differentes nourritu- «
res qu'elle nous donne ? Ne nous dites «
pas : *Qu'on corrige la nature par l'art ;* «

1629. » je vous dirai qu'il s'enſuivroit de vo-
» tre raiſonnement que la nature au-
» roit été plus favorable aux bêtes fé-
» roces, qu'à nous : car ces bêtes n'ont
» pas beſoin d'art pour apprêter leur
» viande, parce qu'elles leur ſont na-
» turelles ; au lieu que nous en avons
» beſoin, à cauſe que la nature ne nous
» les a pas deſtinées : ainſi puiſque nos
» dents ne ſont pas propres à déchirer
» les viandes, il faut que nous ayons
» recours à l'art pour les manger,
» comme ſi la nature avoit été impar-
» faite pour nous fournir les choſes né-
» ceſſaires.

» Vous m'allez répliquer : *Que la*
» *raiſon a été donnée à l'homme pour ſup-*
» *pléer à ce défaut ;* mais n'eſt-ce pas
» toûjours accuſer la nature, pour dé-
» fendre notre gourmandiſe ? Ce que
» nous faiſons par rapport à nos vête-
» mens, nous le faiſons par rapport aux
» autres choſes ; notre moleſſe nous
» porte à nous plaindre ſans ceſſe de la
» nature, nous la traitons de maratre,
» parce qu'elle ne nous a pas donné une
» conſtitution aſſez forte pour réſiſter
» aux injures de l'air : enſuite nous
» nous vantons d'avoir ſuppleé à ſon

défaut par nos habits. Ingrats que nous ſommes, corrompons-nous toûjours par nos vices ce que la nature nous a donné de plus excellent? 1629.

Tout ce que vous ajoûtez des armes que la nature a données aux autres animaux, prouve mon ſentiment, puiſque l'homme n'eſt pas armé comme eux de dents, d'ongles & de griffes; il n'eſt donc pas propre à la chaſſe, & par conſéquent il n'eſt point deſtiné par ſa nature à ſe nourrir de viande. Vous parlez des oiſeaux de rapine, mais faites attention à la difference de ces animaux, & des autres qui ſont plus doux; vous inferez de leur bec, *qu'ils ont été ſagement créez par la nature*, j'en conviens; je dis auſſi que Ciceron a raiſon, lorſqu'il avance que l'homme eſt deſtiné à toute autre choſe qu'à prendre & à égorger des bêtes.

On ne ſçauroit nier, ajoûtez-vous, *que les chairs des animaux préparées avec art, ne nourriſſent votre corps, qu'elles n'augmentent vos forces, qu'elles ne ſoient délicieuſes*; d'où vous concluez, *qu'elles ſont une nourriture naturelle à l'homme*. Faites at-

1629. » tention au fait que je vais rapporter,
» j'en ai été bien informé. Il y a envi-
» ron vingt ans qu'un chevalier de Mal-
» te appellé de Beauregard, parcourant
» la mer Egée, jetta l'ancre dans une des
» Cyclades; ſes ſoldats ayant mis pied
» à terre, ſe ſaiſirent d'une brebis & de
» ſon agneau: ils tuerent la brebis & la
» mangerent, mais ils conſerverent l'a-
» gneau, & l'apprivoiſerent de telle
» ſorte, qu'il venoit manger ſur leur
» main, du pain, de la chair, du poiſ-
» ſon, du fromage. Neuf mois après,
» le vaiſſeau aborda à Malte, l'agneau
» étoit déja gros; ils le mirent dans
» des pâturages, mais il n'en voulut pas
» goûter; il eut recours à ſa premiere
» nourriture: on le tua quelque tems
» après, mais on ne put pas le manger,
» tant ſa chair étoit inſipide; quoique
» ces mets l'euſſent nourri, & lui
» euſſent même plû, on doit conclure
» qu'ils ne lui étoient pas naturels. La
» même choſe nous arrive, en nous
» nourriſſant d'une viande qui ne nous
» eſt pas deſtinée; l'uſage nous la fait
» trouver agréable, mais ce n'eſt pas
» une preuve qu'elle nous ſoit naturelle.
» Dès notre enfance, nos parens ont

grand ſoin de nous nourrir avec de « 1629.
la viande & non avec des fruits; dans «
cet âge, où la nature eſt plus pure, «
& où elle n'eſt point encore dépra- «
vée, qu'on préſente à un enfant de la «
viande ou des fruits, il n'héſite pas «
un moment, il choiſit les fruits; que «
n'arriveroit-il pas, ſi on le laiſſoit «
maître de ſuivre ſon goût? «

D'où vient donc, me direz-vous, «
que vous ne vous abſtenez pas de man- «
ger de la viande, & que vous ne vous «
nourriſſez pas des fruits? Je puis m'ex- «
cuſer ſur l'uſage contraire qui a tel- «
lement changé dans les adultes la «
nature, qu'on ne ſçauroit ſans grand «
danger changer cette habitude. J'a- «
voue cependant que ſi j'étois ſage, «
j'abandonnerois peu à peu cette nour- «
riture, & ne me nourrirois que des «
preſens de la terre: je ne doute pas que «
je ne jouïſſe plus long-tems & plus «
conſtamment d'une meilleure ſanté. «

La chair eſt la ſemence des mala- «
dies, parce qu'elle eſt une nourriture «
trop ſucculente pour nos corps, «
qu'elle ſurcharge l'eſtomac, empêche «
la digeſtion, offuſque l'eſprit; les «
viandes doivent ſe digérer dans l'eſto- «

1629. » mac, plûtôt qu'à la bouche : nous ſom-
» mes forcez de convenir que la chaleur
» naturelle eſt accablée par tant de ſub-
» ſtance. La nourriture des fruits ne pro-
» duit pas le même effet, au contraire
» c'eſt une nourriture legere ; comme
» elle ne ſurcharge point l'eſtomac, elle
» ſe digere facilement & forme un chyle
» ſuffiſant pour notre nourriture.

» Comme vous n'avez commencé la
» diſpute que pour me faire plaiſir,
» ce n'eſt auſſi que pour vous en
» faire, que j'ai fait cette réponſe &
» non pour avoir la victoire ; car je ſuis
» perſuadé que dans les diſputes où
» il s'agit de la vérité, il eſt plus glo-
» rieux d'être vaincu que de vaincre :
» ce n'eſt pas celui qui démontre la
» vérité qui profite, mais celui à qui
» elle eſt démontrée ; je ne refuſerai
» jamais de ſemblables combats ; je ne
» compte jamais la perte que je puis
» faire, lorſque l'avantage que je puis
» en retirer eſt infiniment plus grand.
» Quoique je paroiſſe parler affirmati-
» vement, je n'avance rien que je crois
» au-deſſus de la probabilité. J'attaque
» l'uſage de la viande, comme n'étant
» pas une nourriture naturelle pour

nous : je n'apporte cependant que des « 1629.
conjectures, il ne vous sera pas dif- «
ficile de m'attirer à votre parti ; je «
je ne dis pas lorsque vous m'appor- «
terez des démonstrations, mais lorf- «
que vos conjectures seront mieux «
fondées que les miennes : vos rai- «
sons sont bonnes, mais elles ne me pa- «
roissent pas convainquantes. » On ne nous a point conservé la dissertation de Vanhelmont ; il y apparence que cette dispute finit là. Cette lettre est datée du 10. Juillet, & a été écrite un peu avant son départ d'Amsterdam pour Utrecht.

Gassendi continuant son voyage, arriva à Leyde, où il reçut une lettre de Reneri, qui le pressoit de s'acquiter de sa promesse, voici de quoi il s'agissoit. Chrystophe Scheiner & plusieurs autres astronomes, avoient découvert à Rome le 20. de Mars de cette année, cinq soleils en même tems, c'est-à-dire quatre parhelies ou faux soleils autour du véritable. Le cardinal Barberin avoit envoyé à Aix la description à Peyresc qui l'avoit communiquée à plusieurs sçavans, entr'autres à Gassendi qui étoit pour lors en Hollande. Celui-ci com-

Baillet vie de Descr. t. 1. l. 3. c. 4.

Gass. t. 3. in-fol. ad calcem.

1623. posa une dissertation sur ce phénoméne, & l'ayant achevée à la Haye le 14. Février, il l'envoya à Reneri, ainsi qu'il le lui avoit promis. On trouve à la tête la figure de ces parhelies & la description envoyée de Rome : ensuite il dit, « qu'il n'en est pas de ces sortes de « phénoménes comme des cométes ; « que celles-ci durent assez de tems « pour qu'on puisse les observer ; qu'il « n'en est pas de même des parhelies « qui arrivent sans qu'on s'y attende & « disparoissent bientôt.

Ed. Rain.

Il rapporte comme un fait des plus singuliers, ce que dit Pline après Aristote, qu'on vit dans le Bosphore deux soleils qui parurent depuis le matin jusqu'au soir ; il ne fait pas difficulté d'écrire à Reneri, « que de toutes les « choses naturelles, on n'en sçait presque rien que l'histoire : le moindre « petit animal, ajoûte-t-il, la moindre « plante, la plus petite des pierres, lorsque je l'examine sérieusement, me « surprend : accoutumé à bégayer sur « les choses les plus communes, je n'ai « garde de décider sur un phénoméne « si rare ; il me suffira de donner mes « conjectures. De-là il passe à l'origine

des parhelies; toûjours circonſpect, il craindroit de paſſer pour ridicule, s'il faiſoit le devin. 1629.

Les parhelies, ſuivant Aratus, prédiſent les tempêtes, ou la pluie, ſuivant Ariſtote, à cauſe de leur couleur blanchâtre: il réfute ces auteurs; & après avoir dit un mot des choſes naturelles qu'elles peuvent préſager, il paſſe aux ſurnaturelles, telles que ſont les deſtructions des empires, les guerres & les ſéditions des peuples; & il remarque qu'on attribuoit aux parhelies le Triumvirat d'Auguſte, d'Antoine & de Lepide; que ces ſortes de phénoménes, ſelon Cardan, déſignent les Triumvirats: c'eſt ainſi que cet aſtrologue explique celles qui parurent de ſon tems; ſelon lui elles préſageoient le Triumvirat d'Henri II. de Charles V. & de Soliman. On dit auſſi que d'autres parhelies obſervées en Hongrie avant la mort du Roy Louis, furent regardées comme des préſages des diviſions qui arriverent pour la poſſeſſion de ce royaume, entre Ferdinand, Jean & le Grand Seigneur: après avoir rapporté quelques autres faits ſemblables, il les réfute comme des viſions.

1629. » Il convient cependant que ces phé-
» noménes peuvent dénoter quelque
» choſe, mais qu'il ne dira jamais qu'ils
» préſagent quelque choſe de divin:
» tout ce qui regarde le ſalut, eſt con-
» tenu dans les Ecritures; autrement
» Dieu ne nous renverroit pas à ſes
» Prophetes, à ſes Apôtres, mais aux
» phyſiciens & aux aſtrologues, les
» ſeuls dépoſitaires de ſes ſecrets: ſi l'on
» conſulte la raiſon, c'eſt une grande
» imbecillité de craindre ce que les
» hommes ont rêvé. Y a-t-il quelque
» connéxion entre les choſes humaines
» & ces vapeurs qui s'élevent de la
» terre, qui s'épaiſſiſſent & forment ce
» phénoméne? Examinant enſuite les
exemples dont nous avons parlé, il
ſe fait cette objection. » Toûjours ou
» preſque toûjours après l'obſervation
» des parhelies, il arrive de grands éve-
» nemens, mais ils n'arrivent pas, par-
» ce que les parhelies les ont précédez,
» ils arrivent plûtôt par hazard; car
» quand même ces évenemens n'arrive-
» roient pas, les parhelies ne laiſſeroient
» pas de paroître; quand même les par-
» helies ne paroîtroient pas, ces évene-
» mens arriveroient. Nous ſommes in-

genieux à nous préſager du mal ; les « 1629.
parhelies ni les cométes ne ſçauroient «
empêcher notre fortune : ſi nous de- «
vons être heureux, comme ſi nous de- «
vons être malheureux, nous le ſerons «
ſans parhelies & ſans cométes. »

Il dit dans l'apoſtille qu'il avoit prié Voſſius de lui faire part de ce qu'il découvriroit ſur les parhelies : celui-ci lui tranſcrivit ce que Mathieu Paris rapporte à l'occaſion des parhelies qui parurent en Angleterre le 8. d'Avril de l'an 1228. la ſeptiéme année du regne d'Henri III. Elles durerent depuis le lever du ſoleil juſqu'à midi : Gaſſendi les trouve ſemblables à celles qu'on venoit d'obſerver à Rome, & ajoûte après Voſſius, que l'hiſtorien Mathieu dit : *Que ce phénoméne fut ſuivi d'une guerre cruelle, qu'on répandit beaucoup de ſang en Angleterre & dans l'Irlande.* Dans une autre lettre écrite en françois le 15. de Juin de la même année à Peyreſc, & qu'on trouve manuſcrite dans la bibliotheque de M. Thomaſſin de Mazaugues, Peyreſc lui ayant marqué que quelques perſonnes eſtimoient que ces cinq ſoleils préſageoient un changement conſidéra-

1629. ble dans le gouvernement de l'Egliſe pendant les cinq années prochaines :

T. *Lett. franç. mſc. à Peyreſc du 15. Juin.*

» je ne les veux pas contredire, dit » Gaſſendi, comme ſi j'étois bien aſ» ſûré du contraire, mais ces meſ» ſieurs me pardonneront bien, ſi je » ne les en crois pas, juſqu'à ce qu'ils » ayent eû quelque révélation du Ciel. » C'eſt une choſe pitoyable de voir que » la plûpart des ſçavans ſe laiſſent ainſi » emporter à des opinions populaires, » & que ces phénoménes, pour arri» ver rarement, leur jettent de la pouſ» ſiere aux yeux, comme s'ils n'arri» voient pas naturellement : il eſt vrai » que nous en ignorons les cauſes, auſſi » bien que la maniere dont ils ſont pro» duits. Si cette ignorance doit nous » faire craindre quelque malheur, ap» prehendons auſſi tout ce que la na» ture produit.

Reneri fit auſſitôt imprimer à Amſterdam la diſſertation latine de Gaſſendi ſous ce titre, *Phénoméne rare obſervé le 20. de Mars 1629. &c.* Amſterdam in-4. (*a*)

Après avoir parcouru la Hollande,

(*a*) Phenomenon rarum obſervatum 20. Martii 1629. & ejus cauſarum explicatio. Amſtelodami in-4.

il revint à Bruxelles : je ne ſçai ce qui l'empêcha de voir Aubert le Mire, qui ſe trouvoit alors dans cette ville ſa patrie : il étoit doyen de la Cathedrale d'Anvers, & grand Vicaire de l'Evêque ; auparavant il avoit été aumônier & bibliothecaire de l'Archiduc Albert ; il lui écrivit ſur la route de France, il lui fait des excuſes de ne l'avoir pas vû à Bruxelles, & lui mande qu'il n'ira en Allemagne que dans quelques mois, parce que Luillier a quelques affaires à Paris qui demandent ſa préſence : ce voyage ne ſe fit pourtant pas. Gaſſendi prie inſtamment le Mire de ſaluer de ſa part Gaſpar Gevars, greffier d'Anvers, hiſtoriographe de l'Empereur, & un des plus ſçavans hommes de ſon ſiécle. « Je lui écrirois, ajoûte-t-il, pour le conſoler, « (aparemment il lui étoit arrivé quelque grand ſujet d'affliction) ſi vous « n'étiez auprès de lui, ou pour mieux « dire, s'il ne ſe ſuffiſoit à lui-même, car « il trouvera dans ſon propre fonds toutes « les belles ſentences des Stoïciens « qu'on peut oppoſer à la mauvaiſe fortune : je crois qu'il ne fera pas préſent « au public de ſon Antonin, qu'il ne ſe « 1629.

Val. Andr.

Gaſſen. Mirao pag. 24.

1629. » le ſoit approprié entierement. » Gevars travailloit alors à l'édition des œuvres de Marc-Aurele-Antonin ; dans la ſuite ce ſçavant Flamand ayant été gratifié d'une penſion de Louis XIV. le Marquis de Caſtel-Rodrigue lui défendit de la recevoir. Comme le Mire avoit fait préſent à Gaſſendi de ſes ouvrages, il lui dit les avoir lûs avec beaucoup de ſatisfaction ; l'exhorte à continuer, & l'aſſûre qu'il ne peut que ſe rendre recommandable en faiſant revivre tant d'illuſtres familles. Gaſſendi arriva à Paris le 8. du mois d'Août, après environ 9. mois d'abſence : il laiſſa dans la Hollande & dans les Pays-Bas une grande idée de ſa ſageſſe & de ſon ſçavoir. C'eſt l'unique voyage qu'il ait fait hors du Royaume.

T. Lett. franç. mſc. à Peyr. du 28. Aout. Après s'être repoſé quelques jours & avoir rendu viſite à ſes amis, il écrivit à Peyreſc que du Puy alloit lui envoyer un exemplaire du livre d'Harvée ſur la circulation du ſang. Il dit que le ſentiment de cet Anglois lui paroît fort vraiſemblable, mais qu'il a peine à croire que le ſang ne paſſe pas du ventricule droit du cœur, dans le ventricule gauche par *le ſeptum* ; qu'il ſe ſou-

vient cependant qu'un habile chirurgien d'Aix appellé Payan lui avoit fait voir autrefois qu'il y a non ſeulement des pores, mais des canaux qui rendent cette communication évidente. Gaſſendi apprit alors avec plaiſir que Peyreſc s'étoit retiré avec toute ſa famille au village de Beaugencier & qu'ils étoient bien réſolus de n'en point ſortir que la peſte n'eût entierement ceſſé. Il étoit cependant très-occupé de ſon Epicure; il ne me faut plus, lui dit-il, que cinq ou ſix après-dînées pour achever de parcourir la bibliothéque de M. de Thou: j'ai vû tous les livres les uns après les autres: je ne diſpoſerai pas mon ouvrage ainſi que je vous l'avois marqué; je préſume cependant que les dernieres penſées ſeront les meilleures: dans une autre, il ajoûte qu'il n'aura pas ſitôt parcouru la bibliothéque de M. de Thou qu'il le croioit, mais qu'il eſperoit en venir à bout avant la Touſſaint. Enfin il dit ailleurs qu'il aura bientôt fini, & qu'il ne ſçait pas s'il ira boire la pouſſiere de quelque autre bibliothéque. 1629.

B. *Lett. mſ. franç. de Gaſſ.*

B. *Lettre mſte franç. à Peyreſc du 11. Septembre.*

Le livre des curioſitez inouies de Jacques Gaffarel faiſoit alors beaucoup

1629. de bruit : Gaffarel étant allé voir Gaſſendi, celui-ci lui fit d'abord des reproches de ce qu'il ne l'avoit pas envoyé à Peyreſc : Gaffarel s'excuſa ſur le ſilence de Peyreſc, ſur quoi Gaſſendi lui fit voir des lettres où Peyreſc faiſoit mention honorable de lui. Je trouve ce détail dans une lettre de Gaſſendi à Peyreſc qui n'a jamais été imprimée. Venant enſuite au livre de Gaffarel, il lui marque qu'il y a beaucoup de belles & bonnes choſes dans le livre des curioſitez inouies, qu'il eſt ſeulement fâché que Gaffarel n'ait pas meſuré ſes expreſſions qui ont indiſpoſé contre lui quelques docteurs de Sorbonne ; qu'il a offert une déclaration aſſez bien conçue, mais qu'ils n'en ont point été contens, voulant qu'il y ajoûtat les termes qu'ils ont mis dans le projet de leur cenſure, entr'autes que ſon livre eſt injurieux à l'Ecriture & aux ſaints Peres : Gaffarel, ajoûte-il, eſt réſolu, ainſi que je le lui ai conſeillé, de n'en rien faire, & les autres le ſont auſſi de paſſer outre.

Collect. de novis errorib. t. 2. En effet la Sorbonne le condamna le 1. d'Août de l'an 1629. & déclara que la doctrine qui y étoit contenue,

étoit fauſſe, erronnée, ſcandaleuſe, contraire à l'Ecriture-ſainte, injurieuſe aux ſaints Peres, ſuperſtitieuſe & contraire à la ſimplicité chrétienne. Cette cenſure porte encore que ſi Gaſſarel alloit trouver le ſindic de la faculté avant le premier de Septembre, & qu'il la retractât par un acte public, la cenſure ne ſeroit point publiée. Gaſſarel ne ſuivit pas le conſeil de Gaſſendi: il donna le quatre d'Octobre un acte par lequel il déclare que ſon intention n'étoit pas d'affirmer tout ce qui étoit dans ſon livre, mais de rapporter ſeulement ce qu'il avoit lû dans les livres arabes & hebreux, & de n'ajoûter foy à leur relation, qu'autant que l'Egliſe le lui permettroit; que la Faculté de théologie l'ayant averti que ces relations étoient contraires aux ſentimens de l'Egliſe, qu'elles devoient être rejettées, il y déferoit & qu'il condamnoit pareillement ce qu'il avoit ajoûté de ſon chef dans l'ouvrage que la Faculté cenſuroit. Gaſſendi apprend enſuite à Peyreſc qu'il eſt occupé à traduire du grec en latin le dixiéme livre de Diogene Laërce, où il eſt traité d'Epicure; qu'il y a tant de lacunes, que le ſens n'eſt preſque 1629. *Id. ibid.*

1629. pas reconnoiſſable dans les endroits mêmes les plus importants ; qu'il a devant lui manuſcrits, traductions, notes critiques & hiſtoriques qu'il tâche de concilier avec les connoiſſances qu'il a de ſa philoſophie : il ajoûte qu'il n'a pas encore ſes papiers, que d'abord qu'il les aura recouvrés, il tâchera de mettre la derniere main à ſon Epicure. Comme il n'étoit rempli que de ce philoſophe, il ne faut pas être ſurpris ſi toutes ſes lettres en parlent. Il dit à Gerard Jean Voſſius, célébre profeſſeur d'éloquence & de chronologie dans l'univerſité de Leyde, qu'il lui envoyera un abregé de la philoſophie d'Epicure, dès qu'il aura retiré ſon manuſcrit de Digne alors affligée de la peſte : il écrivit auſſi à deux autres Profeſſeurs de la même Academie, Daniel Heinſius, & Jacques Golius. Celui-ci avoit ſuccédé à Thomas Erpenius dans la chaire de profeſſeur de langue Arabe, & enſuite dans celle de mathématique de Willebroord Snelius. Celui-là étoit Profeſſeur en politique, en hiſtoire, ſecretaire & bibliothecaire de l'Univerſité ; il remercie le premier d'un ouvrage en vers latins dont il lui avoit fait préſent, & le prie

Gaſſ. Voſſio. pag. 24.

Id. Heins. pag. 25.

comme la perſonne la plus capable qu'il connût, de l'aider à la correction d'un paſſage de Suidas, touchant la naiſſance d'Epicure, & ſoumet ſes conjectures à ſes lumieres. Il prie le ſecond de donner au public le catalogue des manuſcrits qu'il a apportez d'Orient, que les ſçavans ſouhaitent avec impatience; & lui demande pluſieurs autres ouvrages, entr'autres l'hiſtoire des animaux d'Ariſtote: il le prie d'examiner ſi parmi ſes manuſcrits, il ne ſe trouveroit pas quelques fragmens des écrits d'Epicure. Il écrit à Erycius Puteanus qu'il a conferé la lettre de Rutgerſius qu'il lui avoit envoyée avec le texte de Diogene; il lui demande ſes notes, ne doutant pas qu'il n'ait rétabli pluſieurs endroits de cet auteur; endroits non moins difficiles à débrouiller que le nœud gordien: vous m'avez encouragé, ajoûte-t-il, à pourſuivre l'ouvrage que j'ai commencé; je me flate que vous ne me refuſerez pas la communication de vos recueils, vous n'obligerez pas un ingrat: enfin, lui dit-il, je retoucherai bientôt mes mémoires, & je travaillerai avec beaucoup de plaiſir, ſi je puis avoir aupa-

1629.

Id. ibid.

Id. ut ſup.

1629. ravant votre ſentiment. Toutes ces lettres ſont écrites de Paris le 14. Septembre; on en trouve encore une adreſ-

Id. pag. 27. ſée au même, où il l'exhorte à continuer l'ouvrage qu'il avoit entrepris ſur Epicure; vous ne ſçauriez, lui dit-il, me faire un plus grand plaiſir, vous me déchargerez par-là d'un grand fardeau, car je connois par expérience que mon ouvrage groſſit beaucoup chaque jour; que s'il ne veut pas continuer le ſien, il le prie de lui dire ſon ſentiment ſur quelques paſſages grecs qui l'embarraſſent; il le remercie enſuite de lui avoir fait part des notes de Junius, qu'il dit avoir conferées avec le texte. Dans ce tems-là il envoya à Peyreſc un imprimé (c'étoit un exemplaire de ſon phénoméne des parhelies imprimé en Hollande;) vous n'y trouverez rien de nouveau, que le caractere & un peu de mon jargon. On m'en a envoyé quatre exemplaires d'Hollande, trois m'ont été enlevez, j'ai garanti ce lui-ci comme vous étant dû; je ne le priſe que parce que j'ai donné ſujet de parler de vous: ces meſſieurs qui l'ont fait imprimer, y ont mis le titre, & m'ont qualifié comme ils ont voulu: j'en

B. *Let. mſ. franç. de Gaſſend. à Peyreſc du 24. Décem.*

ſerois vraiment honteux, s'il ne paroiſ- 1629.
ſoit que la choſe n'a point été faite de mon conſentement; quoi qu'il en ſoit, vous verrez la piece & vous excuſerez mon ignorance.

Cependant les bruits de la peſte qui ravageoient la Provence augmentant très-conſidérablement, il n'eſt rien que Gaſſendi ne fiſt, pour avoir des nouvelles de ſes parens & de ſes amis : il fait les plus tendres ſouhaits pour eux, & pour Peyreſc, à qui il envoye même un élixir contre la contagion. Il lui apprend enſuite que Guillaume Schichard célébre Profeſſeur de l'univerſité de Tubinge, lui ayant fait demander par Elie Diodati quelques obſervations, il les lui avoit envoyées. Il me marque, ajoûte-t-il, quelques circonſtances qui regardent Keppler que vous ſerez bien aiſe de ſçavoir; il eſt, me dit-il, dans la Siléſie auprès du prince Ferdinand, duc de Mekelbourg, & très-bien venu auprès de ce prince, qui eſt non ſeulement très-habile mathématicien, mais encore très-ſçavant dans l'art de la guerre. Keppler eſt toûjours penſionaire de l'Empereur, il s'eſt retiré là avec le conſentement de ce prince, depuis qu'il a été chaſſé de Lintz.

1630. Cependant l'examen de la philoſophie de Fludd parut au commencement de l'an 1630. Gaſſendi l'adreſſe au pere Merſenne, & la lettre qu'il lui écrivit de Charleville ſur la Meuſe, ſert de préface à l'ouvrage. » Il ſemble lui dit-» il, qu'il n'eſt rien de plus facile que » de faire ce que vous ſouhaitez de moi; » mais quand je l'examine de plus près, » je trouve qu'il n'eſt rien de plus dif-» ficile. Ce qui fait la difficulté, c'eſt » qu'il me faut dépoſer la qualité d'ami » pour prendre celle de juge: quoique » je ſois fort éloigné de faire aucune » comparaiſon de votre adverſaire & de » vous, je ne puis cependant nier qu'il » ne ſoit un homme d'une grande éru-» dition, qu'il ne ſoit connu de tous » les ſçavans, que ſes ouvrages ne rem-» pliſſent les bibliothéques: pour ce qui » regarde le ſujet de votre diſpute, rien » n'eſt plus clair que votre philoſophie, » il n'en eſt pas de même de la ſienne, » c'eſt un véritable protée; on a beau » le chaſſer de ſon poſte, il a tant d'a-» dreſſe, qu'il perſuadera quand il vou-» dra le contraire.

Gaſſ. Merſ. præf. examin. Fludd. philoſ.

Il badine ſur les freres de la Roſe-Croix: » Je crains fort, dit-il, que ces freres

freres ne me maltraitent, ſi je révéle « 1630.
leurs myſteres, eux qui ſans rien ap- «
préhender, comme s'ils avoient l'a- «
neau de Gigés, volent ſans ceſſe au- «
tour de moi. Je vous dirai plus ſé- «
rieuſement, que ſur ces ſortes de ma- «
tieres, je ne puis apporter que des «
conjectures. Il lui dit enſuite, ſans mé- «
nagement, ce qu'il penſe de la con- «
duite qu'il a tenue envers Fludd ; «
avouez que vous vous êtes laiſſé em- «
porter à votre zéle : il eſt bien dur à «
un homme qui fait profeſſion du chri- «
ſtianiſme, de ſe voir traiter de magi- «
cien, de ſorcier, d'héretique, de pro- «
feſſeur de magie ; de ſe voir menacer «
de l'indignation du prince, livrer aux «
furies & condamner aux flammes éter- «
nelles. Je ne parle point de l'athéiſme «
ni des héréſies dont vous l'accuſez : «
il falloit bien de la patience pour ſup- «
porter tous ces reproches ; auſſi ne «
ſuis-je pas ſurpris qu'il ait com- «
poſé ſon apologie ; mais je ne ſçau- «
rois ne le pas blâmer, de n'avoir «
gardé aucune moderation : il a beau «
dire que ce ſont les calomnies & les «
impoſtures dont vous l'avez accablé, «
qui ont forcé ſon humeur pacifique. «

1630. » à agir de la ſorte ; je ne ſçaurois m'ima-
» giner qu'une colombe puiſſe vomir
» tant de bile : il prend pour lui la ſa-
» geſſe & vous abandonne la folie, au
» moins cette ſageſſe auroit dû paroî-
» tre dans ſa conduite. Eſt-ce que J. C.
» la ſageſſe éternelle, dont il parle ſi
» ſouvent, a pu lui inſpirer ces inve-
» ctives, lui qui béniſſoit ceux qui le
» maudiſſoient, & qui promet la beati-
» tude aux pacifiques.

» Quant à la matiere qu'il traite dans
» ces deux ouvrages contre vous, elle
» eſt énigmatique : pour en porter un
» jugement, il faut pouvoir la com-
» prendre auparavant. Il convient qu'il
a été obligé d'étudier les autres écrits de Fludd, pour deviner les principes qu'il ſuit & qu'il établit, & ajoûte qu'il les a réduits en un corps. Il ne lui cache pas que ſi ce n'avoit pas été pour lui faire plaiſir, il ne ſe fût jamais caſſé la tête dans une pareille recherche : » ſi j'ai pû vous plaire, je ne me re-
» procherai jamais le tems que j'y ai
» mis. Au reſte, continue-t-il, comme
» les principes de Fludd ſont alchymi-
» ques, vous me pardonnerez ſans
» doute lorſque je bégayerai ; je ne ſuis

pas ſçavant dans cet art, & je ne ſou- « 1630.
haite pas de le devenir. Il promet de « parler d'abord des principes de Fludd « pris généralement ; enſuite des mêmes « principes en tant qu'ils conſtituent « pluſieurs mondes, de l'harmonie qui « réſulte de leur établiſſement, & de « finir par l'examen des livres que Fludd « avoit compoſez contre lui. »

Gaſſendi démontre que Fludd explique la création du monde & la difference des parties de l'univers avec tant de diſtinctions, qu'on croiroit qu'il admet effectivement pluſieurs cauſes & pluſieurs effets : mais par l'analyſe de ſes dogmes, on trouve qu'il ne fait qu'avancer des hypotheſes, où il ſépare mentalement des choſes qui réellement ſont le même être : la lumiere & les ténébres, diſoit-il, ſont les deux premiers principes de toutes choſes ; de leur mélange réſulte l'unité radicale, de laquelle dépendent enſuite les autres êtres. Il entendoit par la lumiere le principe actif & formel, & par les ténébres le ſujet paſſif ou le principe materiel. Cependant dans le fonds, il ne diſtinguoit point la lumiere d'avec les ténébres : il ne trouvoit ces deux

1630. principes, qu'autant qu'il conſideroit le même objet, tantôt d'une maniere, tantôt d'une autre : ils n'avoient jamais été ſéparez réellement, mais notre eſprit les pouvoit conſidérer ſans rélation aux choſes créées : ainſi les ténébres ou la matiere étoit un principe incréé : s'il parloit d'un tems qui eût précédé la création, c'étoit un tems imaginaire, une pure priorité de nature. Je n'entrerai point ici dans un plus grand détail ſur cet éxamen ; je remarquerai ſeulement qu'à l'égard de la création, Fludd ſe ſert des paroles de la Genèſe qu'il regarde comme ſymboliques ; que par ces paroles avant la création, il entend ſouvent Dieu ou la lumiere cachée ; par le mot de création, Dieu ou la lumiere viſible ; que ſouvent il prend ce mot pour l'opération alchymique ; qu'il croit que les Anges ou les ames humaines ſont des portions de Dieu : ce qui fait dire à Gaſſendi, que ce ſentiment pourroit ſembler pire & plus dangereux que l'athéiſme. (*a*)

(*a* En quoque de Deo opinari . . . videri pejora atheiſmo poſſint ? Et quis non putet ipſius ſententiam atheiſmo ipſo periculoſiorem ? Gaſſ. pag. 241.

Dans l'ouvrage intitulé : *Le combat de la ſageſſe & de la folie*, Fludd n'appelle ſages que ceux qui s'appliquent à la chymie, qui cherchent la pierre philoſophale, qui affectent d'être freres de la Roſe-Croix; & il traite de foûs tous les autres qui comme le P. Merſenne, cherchent des véritez plus ſolides, font d'autres études, mépriſent ſa doctrine, ou ne ſont pas alchymiſtes. 1630.

A l'égard de l'autre ouvrage de Fludd, intitulé : *Du ſouverain bien, &c.* Gaſſendi obſerve que Fludd n'y a pris le nom de Joachim Friſius, que pour faire croire qu'il n'étoit pas le ſeul qui eût écrit contre le P. Merſenne; il y parle de la magie, de la cabale & des freres de la Roſe-Croix.

Les Cabaliſtes ſont des viſionaires principalement attachez à la ſcience qui renferme, à ce qu'ils prétendent, tous les myſteres de l'ancienne Loi, les ſecrets du nom inéffable de Dieu, les Hierarchies celeſtes, la ſcience des nombres, la connoiſſance des Taliſmens, des aſtres, de la magie & de la pierre philoſophale : ainſi la cabale eſt la ſource de toutes ces vaines imaginations, qui ſont le fondement de la ma- *Kirk.*

1630. gie. On prétend qu'elle tire son origine de la philosophie de Pythagore & de Platon, que quelques Juifs ont mêlée avec le judaïsme.

Baill. vie de Desc. l. 2. c. 11. pag. 87. Les freres de la Rose-Croix étoient une confrerie chymerique de sçavants, établie, à ce qu'on disoit, en Allemagne depuis l'an 1604. La fin de leur institut étoit la réforme générale du monde seulement dans les sciences; ils s'obligeoient à garder le célibat, ils embrassoient l'étude générale de la physique dans toutes ses parties, mais ils faisoient une profession plus particuliere de la chymie & de la médecine: c'étoit des gens qui sçavoient tout, & qui promettoient aux hommes une nouvelle sagesse qui n'avoit pas encore été découverte.

Jean Brigern. tiré de G. Naudé p. 4. De si magnifiques promesses étoient relevées par le détail romanesque de leur premier fondateur: l'Allemagne lui avoit donné la naissance en 1378. Dès l'âge de cinq ans, il fut enfermé dans un monastere, où il apprit le grec & le latin. A l'âge de seize ans, il se joignit à des Magiciens pour apprendre leur art: il passa ensuite en Turquie & en Arabie, d'où l'auteur le fait rendre

à Dâmcar, ville chymerique habitée par des philoſophes très-verſez dans la connoiſſance de la nature. Là il fut ſalué par ſon nom; on lui révéla beaucoup de choſes arrivées dans le monaſtere; on lui découvrit pluſieurs ſecrets, on lui apprit qu'on l'attendoit depuis long-tems, & qu'il ſeroit l'auteur d'une réforme générale dans l'univers. Après trois ans de ſéjour, il fut en Barbarie à la ville de Fez, conferer avec les Sages & les Cabaliſtes. Il partit pour l'Eſpagne, d'où il fut chaſſé, & ſe retira enfin en Allemagne, où il vêcut dans une grote juſqu'à l'âge de cent ſix ans. 1630.

Tel eſt le roman que Jean Brigern en a fabriqué : la grote, dit-il, où il mourut, étoit éclairée d'un ſoleil qui étoit au fond de l'antre, mais qui recevoit ſa lumiere du ſoleil du monde. Les raretez qui étoient dans la grote, étoient une platine de cuivre poſée ſur un Autel rond, ſur laquelle on liſoit *A. C. R. C. Vivant, je me ſuis réſervé un abregé de lumiere pour ſépulchre*, & quatre figures avec leurs inſcriptions. La premiere, *jamais vuide ;* la ſeconde, *le joug de la Loi ;* la troiſiéme, *la liberté*

1630. *de l'Evangile ;* la quatriéme, *la gloire toute entiere de Dieu.* On y trouvoit auſſi des lampes ardentes, des ſonettes, des miroirs de pluſieurs façons, des livres, entr'autres le dictionaire des mots de Paracelſe, & le petit monde de leur fondateur.

Michel Mayer a compoſé un livre de leurs conſtitutions qu'il a réduit à ſix, dont la derniere conſiſte à tenir ſecrete & cachée leur ſocieté au moins pendant cent ans.

Tout ce qu'on trouve de réel dans cette prétendue confrerie, eſt le grand nombre d'apologies des freres de la Roſe-Croix, publiées en latin & en Allemand. Robert Fludd ſe mit ſur les rangs, & ce viſionaire nous débita mille chimeres : ce que je ne ſçaurois paſſer ſous ſilence, c'eſt l'abus & la profanation qu'il fait de l'Ecriture-ſainte, & de ce que nous avons de plus ſacré dans la Religion, & que Gaſſendi lui reproche très-vivement.

Le P. Merſenne regarda cet ouvrage comme une excellente apologie : il avoit raiſon, car Gaſſendi, à la maniere de Socrate, eſt venu à bout d'y tourner Fludd en ridicule, en mettant au

grand jour toutes ſes viſions, en quoi il étoit inimitable : lorſqu'il étoit attaqué par des ſophiſtes, il avoit accoutumé de ſe ſervir de leurs propres armes pour les battre, il débrouilloit leurs ſophiſmes ; & après avoir attrapé leur vrai ſens, il leur demandoit ce qu'ils vouloient dire : rien n'étoit, dit Sorbiere, plus agréable que de voir ces ſophiſtes triompher au commencement de la diſpute, ſe fâcher à la fin, & ſe retirer couverts de confuſion. 1630.

Sorb. in Sirm.

1630.

LIVRE SECOND.

T. *Let. franç. mſſ. à Peyreſc du 21. Juillet.*

RENERI, comme je l'ai déja dit, avoit fait imprimer à Amſterdam l'ouvrage de Gaſſendi ſur les parhelies : mais il étoit ſorti de la preſſe ſi plein de fautes, que Peyreſc ne peut s'empêcher d'en témoigner à Gaſſendi ſon chagrin : ce qui fit avouer à celui-ci qu'il avoit eu tort d'être ſi communicatif envers des gens qui pouvoient en abuſer ; auſſi à ſon retour à Paris, il le retouchá, lui donna une nouvelle forme, & remit ſon manuſcrit entre les mains du célébre Vitré qui l'imprima, & le fit paroître en latin au mois d'Août 1630. ſous un nouveau titre. (*a*)

Gaſſ. Reneric pag. 29.

Cependant Reneri, qui avoit été chargé de l'éducation de trois jeunes gens, demanda à Gaſſendi laquelle de ces trois méthodes étoit la plus convenable, ou de les appliquer à la le-

(*a*) Parhelia ſive ſoles IV. qui circa verum apparuerunt Romæ 20. Martii 1629. & de eiſdem epiſtola ad Henricum Renerium. Pariſiis in-4. 1630.

ture & à la traduction des Auteurs, ou d'exercer beaucoup leur mémoire, ou de les faire composer : Gassendi lui répondit, « Chacune de ces méthodes me « paroît bonne, & chacune considerée « séparément, paroîtra même la meil- « leure ; cependant je suis d'avis de ne « les pas séparer, mais de les régler « avec discrétion selon leur portée. » 1630.

Sur la premiere il observe qu'en « lisant & traduisant les Auteurs, ils « formeront leur stile, ils apprendront « peu à peu les differentes façons de par- « ler, ils s'approprieront leurs phrases, « & se rendront familiers ces mêmes « Auteurs par une lecture frequente & « assiduë : il conseille à Reneri de ne « mettre entre leurs mains, que des Au- « teurs qui n'ayent pas la phrase embar- « rassée, & qui ne traitent que des sujets « qu'ils puissent comprendre facilement ; « qu'autrement ce seroit un vrai supplice « pour eux, & qu'il y auroit à craindre « qu'ils ne fissent plus aucun progrès. « Dans cet âge tendre, ajoûte-t-il, les « jeunes gens aiment les histoires : aussi « suis-je d'avis que d'abord qu'ils au- « ront eu une legere teinture de la géo- « graphie, vous leur faſſiez lire des fa- «

1630. » bles & des hiſtoires ; le plaiſir qu'ils » y trouveront les attachera à la lecture, » & les diſpoſera même à en faire de plus » conſidérables : mais il faut avoir ſoin » de les avertir, que toutes les fables » ſont des fauſſetez, afin qu'elles ne les » conduiſent ni à la ſuperſtition, ni à la » moleſſe.

» 2°. Il remarque que dans cet âge, » on apprend plus facilement par cœur » tout ce que l'on veut, parce qu'on » n'éprouve aucuns des chagrins inſé- » parables d'un âge plus avancé : rien » n'eſt plus néceſſaire que d'exercer » alors ſa mémoire ; & plus elle eſt heu- » reuſe, plus il eſt facile de devenir » ſçavant : elle n'eſt pas ſeulement d'un » grand ornement, mais elle eſt encore » d'une grande utilité pour former le » jugement. Il n'a jamais approuvé ceux » qui apprennent beaucoup, non pour » devenir plus ſages & plus judicieux, » mais pour ſçavoir davantage, & ſe » faire eſtimer par leur mémoire : rien » n'eſt plus eſtimable au contraire que » d'exercer la mémoire pour fortifier » ſon jugement ; il faut donc les exci- » ter à apprendre beaucoup par cœur, » ne leur faire apprendre que ce qu'ils

ſont en état de bien comprendre : « il faut qu'ils apprennent plus les choſes que les mots ; & lorſque vous les « ferez réciter par cœur, vous attacher « moins aux paroles, qu'au ſens. Selon « moi, celui qui raconte une hiſtoire, « exerce plus utilement ſa mémoire que « celui qui récite par cœur toute l'Enéïde ſans la comprendre. Cependant « les parens ne s'embarraſſent gueres « que leurs enfans comprennent ou non « ce qu'ils récitent, pourvû qu'ils ayent « le plaiſir de les voir débiter pendant « un jour entier ce qu'ils ont appris. Je « ne m'embarraſſe pas qu'un enfant « parle peu correctement, qu'il faſſe « des ſoléciſmes, pourvû qu'il prenne « de ſon propre fonds ce qu'il dit, il « faut ſeulement lui faire remarquer « ſes fautes, l'exhorter à ſuivre cette « méthode, dans la ſuite il ſe corrigera « & s'énoncera très-purement » 1630.

3°. Pour ce qui regarde la verſion « ou les thêmes, en rendant en françois ce qui eſt en grec ou en latin, « ou en rendant en latin ou en grec « ce qui eſt en françois, on s'approprie « ce qui eſt étranger : ce qu'on peut « faire par cette voie plus exactement «

1630. » qu'en parlant, on évite avec plus de » ſoin les fautes, on choiſit les termes » propres, & les tours des phraſes les » plus convenables.

» On a cru que l'invention des thê- » mes avoit été nuiſible à pluſieurs, » parce qu'elle leur avoit fait négliger » leur mémoire. On ne ſçauroit néan- » moins nier que les choſes que nous » écrivons après les avoir profondé- » ment méditées, ne s'inculquent plus » fortement dans notre mémoire : ce » que nous éprouvons particuliere- » ment, par rapport aux langues que » nous ne pouvons apprendre, qu'a- » près de frequetes répetitions. N'eſt- » il pas vrai que, ſoit que nous li- » ſions, ſoit que nous apprenions quel- » que choſe des autres, nous ne le re- » tenons jamais mieux, que lorſque » nous le mettons ſur le papier.

» Mon avis eſt donc que les jeunes » gens doivent plus lire, qu'apprendre » ou écrire : il eſt vrai qu'en commen- » çant, ils doivent plus apprendre de » mot à mot, qu'écrire & compoſer ; » mais lorſqu'ils ſeront plus avancez, » il leur faudra plus écrire, qu'appren- » dre par cœur de mot à mot. Alors

la compoſition & l'imitation des Au- » 1630.
teurs leur deviendront plus aiſées » par l'uſage ; enfin en leur faiſant plus » apprendre de choſes que de mots, on » leur procurera d'amples proviſions » qui leur ſeront d'un très-grand ſe- » cours pour compoſer. »

Après ces judicieux conſeils, Gaſſendi conſole Reneri de n'avoir pas obtenu la chaire de profeſſeur de philoſophie dans l'univerſité de Leyde, vacante par la mort de François Burgerſdick, dont il avoit été jugé très-capable. Il lui dit, que la philoſophie qui s'enſeigne d'ordinaire dans les écoles, n'eſt qu'une philoſophie de théâtre, dont l'appareil ne conſiſte que dans l'oſtentation, tandis que la vraie philoſophie ſe trouve refugiée ſous les toîts de quelques particuliers, qui tâchent de la retenir & de la cultiver à l'ombre & dans le ſilence ; c'étoit l'occupation de Gaſſendi.

Vous me demandez, écrit-il à » *Gaſſ. Golio, pag.* 31.
Golius, à quoi je m'occupe ? Je philo- »
ſophe. L'ouvrage que j'ai entrepris ſur » Epicure ne m'occupe pas tellement, » que je ne penſe à autre choſe : je mé- » dite, & je compare les opinions des » plus célébres philoſophes entr'elles, »

1630. » je tâche d'entrer dans le ſens de cha-
» cunes, comme ſi je pénetrois dans le
» ſens de leurs Auteurs. Je n'ai garde de
» les blâmer, ce ſont de grands hom-
» mes. Je ſuis perſuadé qu'ils n'ont pro-
» poſé leurs dogmes qu'après une pro-
» fonde méditation, auſſi ai-je coutume
» de blâmer la légéreté & la témérité de
» ceux qui, n'ayant pas aſſez de lumieres
» pour en juger, n'écoutant que leur
» préjugez, attaquent leur réputation :
» pour moi me laiſſant conduire par la
» raiſon, il me ſemble que je ſuis admis
» dans leurs myſteres : il me ſemble, je
» pourrois me tromper, que ces grands
» hommes s'accordent entre-eux plus
» qu'on ne penſe ; ils ne diſputent que
» ſur des mots, & conviennent dans le
» fonds. En effet, ils ſont tous d'accord
» ſur la nature des choſes, ſur celle de
» l'ame, c'eſt ce que je tâche de dévelop-
» per, l'ombre même de la vérité me
» plaît, je n'aime que cette vérité, &
» en cultivant la philoſophie humaine,
» je reſſens un vrai plaiſir, voyant tant
» de ſublimes eſprits travailler à cette
» même recherche.

Id. ibid. Telles étoient les occupations & les ſentimens de notre Philoſophe, l'envie

d'apprendre ne faiſoit que croître en lui, plus il ſçavoit & plus il vouloit ſçavoir; je trouve qu'alors, quoique âgé de 38. ans, il avoit commencé de donner quelques heures à l'étude de l'Arabe avec Luillier, c'eſt pour pouvoir, dit-il à Peyreſc, devenir quelque jour l'interprête de quelques-unes de vos curioſitez. La connoiſſance de la langue Hébraïque nous ſert beaucoup, nous avancerons tant que nous pourrons ſans nous détourner de nos plus ſérieuſes études. 1630.

B. *Lett. mſſ. franç. à Peyr.*

Luillier avoit un fils naturel qu'il aimoit véritablement, auſſi le méritoit-il, car c'étoit l'enfant de la plus grande eſpérance : il le légitima l'an 1642. Cet aimable enfant étoit Claude Luillier, dit Chapelle, à cauſe que Marie Chanut ſa mere, accoucha de lui dans un village de ce nom auprès de Paris, ç'a été dans la ſuite un des plus beaux eſprits de ſon ſiécle. Charmé de ſon eſprit Gaſſendi voulut lui ſervir de précepteur, il ne pouvoit tomber en de meilleures mains : ceux qui ont écrit que ſon pere lui donna pour précepteur Gaſſendi, n'ont pas parlé exactement : ils devoient dire que Gaſſendi, l'intime

La Monnoye. préf. des pieces choiſies.

1630. ami & le commenſal de Luillier, voyant ſes grandes diſpoſitions, voulut lui enſeigner la philoſophie; que l'amitié qu'il avoit pour lui s'étendit ſur deux autres de ſes amis, qui étudioient au même college, Jean-Baptiſte Pocquelin, connu ſous le nom de Moliere, & François Bernier Angevin.

Grim. vie de Moliere.

Cependant l'amour que Gaſſendi avoit pour l'aſtronomie, l'attachoit à tous ceux qui s'appliquoient à cette ſcience, il leur communiquoit avec plaiſir ſes obſervations : Guillaume Schickard, & Jean Kepler mathématiciens de l'empereur, étoient alors dans une très-grande réputation. Gaſſendi, à la priere d'Elie Diodati, avoit envoyé, comme je l'ai dit, pluſieurs de ſes obſervations à Schickard; & Grotius lui ayant marqué combien ce ſçavant en avoit été charmé, il prit de-là occaſion de lui en adreſſer d'autres, particulierement celles qu'il avoit faites d'une éclypſe de lune de l'an 1627. il lui écrivit auſſi ſur la déclinaiſon de l'aiman; les ſçavans conviennent que Gaſſendi fut un des principaux auteurs de cette découverte, que la déclinaiſon de l'aiman avoit une variation, c'eſt-à-dire, que dans un

Gaſſ. Schickardo, p. 33.

même lieu, elle changeoit d'un tems à autre, & changeoit perpetuellement: ce phénoméne essentiel renversa tout, ainsi nos progrès sont fort lents, & il y a toûjours entre une découverte & une autre, d'assez grands intervalles, & ces intervalles sont fort grands dans les premiers tems & diminuent toûjours, & se serrent en approchant de notre tems. Nous en parlerons plus au long plus bas. 1630.

Il envoya à Kepler ses observations sur une éclypse de soleil: on ne nous a conservé qu'une seule lettre de toutes celles qu'il lui avoit écrites. Le même jour 27. Août, il écrivit à Schickard, & lui annonça le voyage qu'il se préparoit à faire à Constantinople, au mois de Novembre. *Gassen. Kepler. p. 35.* *Id. ibid.*

Henri de Gournay, comte de Marcheville, venoit d'être nommé à l'ambassade de la Porte: comme il aimoit les sçavans, il en voulut mener plusieurs avec lui: il le fit proposer à Descartes, aussi-bien qu'à Gassendi; celui-ci fut plus facile à gagner que l'autre. Jean Jacques Bouchard Parisien, qui étoit pour lors à Rome, Holstenius, chanoine du Vatican, & plusieurs autres sçavans d'Italie & de France, devoient *Baillet vie de Descart. p. 226.*

1630. être de la partie. L'on ne parloit de rien moins que d'enlever à l'Orient tous ſes manuſcrits & toutes ſes raretez : Gaſſendi étoit ſi réſolu à ce voyage, qu'il en écrivit à Galilée, à Golius, à Aubert le Mire, à Reneri, à Erycius Puteanus, & à pluſieurs autres de ſes amis d'Italie, d'Allemagne & des Pays-Bas, pour leur offrir ſes ſervices dans le Levant. Leur départ fut fixé au mois de Novembre. Gaſſendi qui penſoit ſérieuſement à ce voyage, ſe mit de nouveau à la lecture d'Homere, parce qu'il vouloit porter avec lui Strabon qui a pris à tâche d'éclaircir & de défendre ce poëte ; mais tout ce projet s'en alla en fumée : car malgré toute l'envie qu'il en avoit, il ne put en être, & je n'en trouve nulle part la cauſe. Bouchard & Holſtenius ne purent être prêts pour le tems du départ, quoique le comte de Marcheville eût été obligé de le differer juſqu'au 20. Juillet 1631. De tant de ſçavans, cet Ambaſſadeur n'eut pour compagnons que François Galaup de Chaſteuil d'Aix, très-habile hebraïſant, qui mourut le 15. May 1644. en odeur de ſainteté au Mont-Liban, & le P. Theophile Minutti, re-

Gaſſ. Gal. pag. 36. Gol. p. 38. Aub. Mirae. p. 40. Eryc. Puteano pag. 39.

ligieux Minime Provençal, qui peu de tems auparavant, avoit rapporté du Levant à Peyresc, un beau manuscrit du Pentateuque hebreu-samaritain. 1630.

Jusques alors Gassendi n'avoit encore parlé qu'une seule fois à Descartes. Un nommé Ferrier, ouvrier d'instrumens de mathématiques, l'ayant prié de lui écrire en sa faveur, il n'osa le faire en droiture, mais il s'adressa à Reneri leur ami commun; il parle dans cette lettre latine de Descartes avec toute sorte d'estime. *Baill. vie de Desc. p. 216.*

Je vous écrits, dit-il à Reneri, à « l'occasion du paquet qui vous est ad- « dressé pour l'illustre M. Descartes, « celui qui vous l'envoie est un ouvrier « d'instrumens de mathématiques nom- « mé Ferrier, dont je ne crois pas que « l'industrie & l'habileté vous soient in- « connues: cet homme a toûjours fait « paroître de grands sentimens de res- « pect & d'affection pour ce grand per- « sonnage; il a eu le malheur de tomber « dans sa disgrace, je ne sçai par quel « accident, il est au désespoir du refroi- « dissement qu'il a remarqué dans l'af- « fection & les bontez dont il avoit « coutume de le combler: il lui écrit « *Gass. Rener. pag. 40.*

1630. » une lettre pleine de soumission pour
» se justifier, & il m'a prié de l'accom-
» pagner d'une des miennes pour ren-
» dre témoignage à son innocence; je
» m'en suis excusé sur ce que n'ayant pas
» eu l'honneur de parler à cet homme
» rare plus d'une fois en ma vie, & n'en
» usant pas avec lui dans les termes
» d'une si grande familiarité, il pourroit
» trouver à redire à ma liberté, & au-
» roit sujet de mépriser ma recomman-
» dation; mais ne voulant rien négliger
» de ce qui peut dépendre de moi pour
» la satisfaction du sieur Ferrier, j'ai
» pris le parti de m'adresser à vous,
» comme à une personne étroitement
» liée à M. Descartes, & qui peut beau-
» coup sur son esprit; au reste, je crois
» assez connoître le sieur Ferrier pour
» vous répondre de la disposition de son
» cœur. Je l'ai vû souvent, j'ai eu de
» fréquentes conversations avec lui,
» mais il ne m'a presque jamais entre-
» tenu que de M Descartes, & toûjours
» avec tant de témoignages d'estime, &
» des éloges si extraordinaires, que si
» je n'avois connu d'ailleurs le mérite
» de M. Descartes, je n'aurois pû me
» défendre de considerer des louanges si

magnifiques & si fréquentes, comme « 1630.
de véritables hyperboles, jamais il ne «
m'en a parlé que comme une divinité «
descendue du Ciel pour le bien du «
genre humain, prétendant n'admirer «
que lui dans le monde, & protestant «
qu'il lui est redevable de toutes cho- «
ses. Enfin, je l'ai toûjours trouvé si «
uniforme & si constant dans son esti- «
me, dans son affection, & dans le zéle «
qu'il a pour son service, qu'il y auroit «
dequoi être surpris du refroidissement «
de M. Descartes, s'il n'avoit quelque «
autre raison que l'on ne connoît pas «
ici. Pour moi, si j'avois à me faire «
mettre en réputation, je n'en voudrois «
pas confier le soin à d'autres qu'au «
sieur Ferrier, & je serois sûr de l'ac- «
querir au plus haut dégré s'il l'entre- «
prenoit avec le zéle qu'il a pour M. «
Descartes. Vous ferez connoître à ce «
grand homme, si vous le jugez à pro- «
pos, quelle est ma disposition à son «
égard, & la sincerité avec laquelle je «
suis son très-humble serviteur. »

J'ai cru, à cause de la dispute que ces deux grands hommes eurent dans la suite, devoir rapporter cette lettre en entier, où il est parlé de Descartes avec

1630. tant d'éloges; celui-ci n'écrivit pas à Gaſſendi, il chargea ſeulement le pere Merſenne de lui faire ſes civilitez; & dans une autre au même pere, il le prie d'aſſûrer M. Gaſſendi, qu'il l'eſtime & l'honore extrêmément.

On ne trouve le reſte de l'année Gaſſendi occupé qu'à des obſervations aſtronomiques, dont il fait part aux ſçavans mathématiciens Schickard & Kepler: il envoie ſa diſſertation ſur les parhelies à Erycius Puteanus, & à Aubert le Myre, & il explique à Gevars un endroit très-difficile des lettres de Ciceron à Atticus, où il parle d'Epicure.

Cependant Jean Kepler, qui étoit allé à Ratiſbonne, y mourut âgé de 58. ans & quelques mois au commencement de Novembre 1630. A cette nouvelle, Gaſſendi écrivit à Schickard une

1631. *Gaſſend. Schickard. pag.* 43. lettre, dans laquelle il déplore la perte que la république des lettres venoit de faire; & s'abandonnant en quelque maniere à ſa douleur, il dit tout ce que ſon bon cœur lui ſuggere ſur la mort d'un ſi grand homme: » Que ne nous eſt-il » permis, écrit-il, de nous plaindre & » de faire des reproches à la nature, de » ce qu'elle n'a pas accordé à cet homme

divin

divin, les années de Neſtor ; la po- « 1631.
ſterité ſera bien ingrate, ſi elle ne « conſerve pas cherement ſon ſouvenir : « elle ne pourra revenir de ſon étonne- « ment, lorſqu'elle conſidérera ſes tra- « vaux, qui ſont dignes d'Hercule. « Que ne dira-t-elle pas, lorſqu'elle ad- « mirera ce genie, qu'elle le verra pren- « dre l'eſſort comme un aigle ? »

Jean Kepler avoit pris naiſſance à Wiel en Souabe, dans le duché de Wittemberg, le 17. Décembre 1571. Il avoit été profeſſeur à Gratz en Styrie, depuis 1594. juſqu'en 1600. qu'il alla demeurer en Bohême avec Tycho-Brahé ; il fut fait mathématicien de l'Empereur, à condition qu'il ne quitteroit pas Tycho, & qu'il travailleroit ſous lui. Il profita beaucoup de ſes lumieres pour dreſſer les tables aſtronomiques que l'Empereur Rodolphe fit faire ſous le nom de Tables Rodolphines : il eſt le premier qui a penſé que les cométes pouvoient être des aſtres errants, & non pas des amas d'éxalaiſons, comme l'ont cru les anciens aſtronomes. Il a encheri ſur Tycho-Brahé à découvrir les erreurs ou les réfractions plus ou moins grandes, ſelon

1631. la qualité de l'air, jettent ceux qui observent, de même qu'à donner les moyens de s'en garantir, ou de les rectifier : quoiqu'il ait laissé après lui bien des choses à découvrir ou à perfectionner, ses ouvrages lui ont attiré l'estime de Galilée & de Tycho-Brahé, & ont beaucoup servi à Descartes & à Gassendi.

T. *Let. franç. mss. à Peyresc le 8. Février.*

Kepler avoit prédit avant sa mort, que Mercure passeroit l'année 1631. dans le disque du soleil ; il avoit même fait imprimer un écrit pour en avertir les astronomes : (*a*) instruit que l'avis de Kepler n'étoit pas parvenu jusqu'à Peyresc, Gassendi lui en écrivit une longue lettre. Il remarque d'abord, » que Vénus ne devoit passer dans le » disque du soleil, que le six Décembre, » & sur les dix heures du soir, suivant » le calcul : pour Mercure, ce sera, lui » dit-il, le sept Novembre d'une à deux » heures après midi, si le calcul est exact ; » car Kepler ne s'y fiant pas absolu- » ment, désire qu'on soit attentif à cette » observation, non-seulement ce jour-

(*a*) Admonitio Joannis Kepleri mathematici Cæsarei ad astronomos rerumque cœlestium studiosos, de variis mirisque anni 1631. phænomenis Veneris puræ & Mercurii in solem incursus.

là, mais encore le jour de devant & « 1631.
d'après. Je ſuis fâché, continue-t-il, «
que ces conjonctions arrivent dans «
une ſaiſon qui n'eſt pas favorable dans «
l'horizon de Paris pour les obſerva- «
tions : il exhorte Peyreſc à ſe joindre «
avec Gautier pour la faire, parce que «
les jours d'hyver ſont communément «
plus beaux en Provence qu'à Paris. «
Celui qui aura le bonheur de faire «
cette obſervation, donnera ſujet de «
parler de lui à la poſtérité, parce que «
cette conjonction n'arrivera que dans «
cent-vingt ans ; (Gaſſendi ſe trom-
poit, elle arriva vingt ans après.) Il
n'y a, ajoûte-t-il, que ces obſerva- «
tions qui puiſſent nous éclaircir du «
diametre de ces planétes avec celui «
du ſoleil. Il lui explique enſuite de
quelle maniere il faut procéder à cette
obſervation. Il remarque comme une
choſe admirable, que les lunettes qui «
groſſiſſent les autres objets, dimi- «
nuent néanmoins beaucoup à pro- «
portion les corps des étoiles, ſoit «
vagues, ſoit fixes : cela ne ſe fait, que «
par déterſion ou retranchement des «
rayons excurrents, à tout le moins «
aux planétes ; leur grandeur en paroît «

1631. » plus juſte à nos yeux, que quand » nous les conſidérons de la ſimple vûe, » & par conſéquent les rayons qui ont » mû les Anciens à approcher ces beaux » corps de nous, à proportion de leur » grandeur apparente, nous ſervent » pour les éloigner autant de nous, » qu'il faut de diſtance pour rapetiſſer » l'apparence de leur grandeur, au » point où nous les voyons.

Gaſſ. epiſt. pag. 49. Gaſſendi voyant approcher le tems auquel ce phénoméne devoit arriver, ſe mit dans une chambre obſcure avec tous les inſtrumens néceſſaires, accompagné de la Motte le Vayer, & d'un autre de ſes amis : d'abord il méconnut Mercure, & le prit pour une des taches du ſoleil ; mais la rondeur & la viteſſe de cette prétendue tache, l'avertirent bientôt de ſa mépriſe, & il continua d'obſerver ſa planéte, juſqu'à la ſortie du diſque, & vit ainſi ce que Kepler avoit prédit.

Trois jours après, il fit part de ſa découverte à Peyreſc, & joignit un mémoire circonſtancié, pour l'informer de toutes les particularitez de ſon obſervation : il le prie de la communiquer à Gautier, & lui témoigne la joye qu'il

a d'avoir été ſpectateur d'une choſe qui n'avoit jamais été vûe. Il remarque qu'il y a eu du mécompte dans les Tables Rodolphines d'environ quatre heures, mais ce qui eſt plus conſidérable, ſelon lui, c'eſt la petiteſſe de Mercure contre l'opinion qu'on avoit de ſa grandeur juſqu'alors. Si dans les autres pays, ajoûte-t-il, on a marqué auſſi exactement que moi, le moment de la ſortie de Mercure du diſque du ſoleil, ce ſera un moyen de ſçavoir exactement les differences des longitudes de Paris, & de ces autres pays. 1631.

Perſuadé de l'importance de cette obſervation, & qu'elle pourroit ſervir à ceux qui viendroient après lui, pour déterminer la grandeur ou l'éloignement, ou pour regler les mouvemens de cette planéte, Gaſſendi ſe rendit à l'empreſſement de quelques-uns de ſes principaux amis qui le preſſoient de faire imprimer les lettres qu'il en avoit écrites à Schickard : ce qui le déterminoit encore à la mettre ſous preſſe avant la foire de Francfort, fut afin qu'on ne l'accuſât pas d'avoir accommodé ſes obſervations ſur celles que les ſçavans des autres pays auroient pû faire : il au- T. *Let. franç. mſſ. à Peyreſc du 26. Février.*

1631. roit à tout cas en pour témoin de ſa ſincerité, les ſçavans à qui il l'avoit communiquée à Paris, & Peyreſc, Gautier & Schickard, à qui il l'avoit envoyée.

Dominique Caſſini de l'origine. Progrès de l'Aſtron. & de ſon uſage.

Cette obſervation a fait un grand honneur à Gaſſendi; il a eu, dit M. Caſſini, la gloire de la faire le premier. Un aſtronome Anglois nommé Scharlcurs, ſçachant que Mercure devoit paſſer dans le ſoleil l'an 1631. alla exprès à Surate pour en faire l'obſervation. Hevelius obſerva pour la troiſiéme fois ce phénoméne à Dantzic l'an 1661. Iſmaël Bouillaud & Seree, firent la même obſervation à Londres. Le quatriéme paſſage arriva en 1677. Gallet l'obſerva à Avignon, & Halley dans l'Iſle de ſainte Helene, où il étoit allé pour faire un catalogue des étoiles auſtrales. En 1690. les Miſſionaires Jeſuites virent Mercure dans le diſque du ſoleil. Cette obſervation fut auſſi faite en Allemagne & ailleurs. Le ſeptiéme paſſage fut auſſi obſervé dans la Chine & dans l'Europe l'an 1697. Enfin le 9. Novembre 1723. M. Caſſini l'obſerva à Paris, & en compoſa une diſſertation qu'il lût à l'Academie Royale des Sciences, le 12. du même mois. Le P. Louis

Mercure de France, Novembre 1723.

Feuillée, religieux Minime Provençal, 1632.
l'observa aussi à Marseille, & envoya ses observations à M. Cassini : ainsi on n'a encore observé que sept fois ce passage. Ce qui provient de la difficulté qu'il y a de connoître le mouvement de cette planéte, à cause qu'elle a de bien plus grandes inégalitez que les autres, & que d'ailleurs elle est bien plus difficile à appercevoir, étant le plus souvent cachée dans les rayons du soleil : il est à observer que ce passage s'est toûjours fait au commencement de Novembre, excepté l'an 1661. qu'il arriva au mois de May. Cette observation fit tant de plaisir à Ismaël Bouillaud, qu'il dédia à Gassendi le dixiéme livre de son astronomie. *Ricciol. Almag. pag. 98. l. 3.*

Cependant Gassendi devoit partir dans un an pour Constantinople avec Luillier : il comptoit traverser l'Allemagne & la Hongrie, & aller auparavant en Provence mettre ordre à ses affaires ; mais ces beaux projets s'éclypserent. Il revoyoit sa philosophie, il en étoit déja à la moitiéce qui étoit fait, surpassoit infiniment tout ce que Peyresc en avoit vû : ce qui l'augmentoit beaucoup étoient les passages grecs qu'il n'avoit pu trouver *B. Let. mss. franç. de Gass. à Peyresc du 28. Avril.*

1632. chez Peyresc ; les nouveaux raisonnemens, les reponses & les correctifs sur les points de foi. Outre cela il tâchoit d'enrichir l'ouvrage des principaux traits de la philosophie ancienne qu'il comparoit avec la doctrine d'Epicure : le plaisir qu'il avoit d'apprendre dans les sources ce que les Anciens ont découvert, le payoit avec usure de son travail. Le P. Mersenne & quelques-autres sçavans, lisoient ses cayers à mesure qu'ils étoient achevez ; & témoignoient en être très-contents. Il marque à Peyresc qu'il les lui envoyeroit avec plaisir, s'il n'étoit si éloigné.

T. Gass. à Peyr. lettre. franç. mss. du 16. Août 1632. Gol. pag. 46. Grotio 47. Schein. Ibid. Campan. 48. Galil. 45. Naud. ibid.

Dès le moment que son ouvrage sur Mercure parut, il l'envoya à Peyresc, à Gautier, à Golius, à Grotius, à Thomas Campanella, à Galilée, à Scheiner & à Naudé ; il apprend à celui-ci qu'il travaille à sa physique, qu'il ignore s'il pourra la finir avec l'année, lui demande le portrait d'Epicure, qu'il le prie de faire dessigner sur sa statue trouvée à Rome. Naudé le satisfit peu de tems après sur cet article : il demande aussi à Scheiner avec beaucoup d'empressement son ouvrage sur les taches du soleil.

Le ſix Décembre, jour que Venus « 1632.
devoit paroître, Gaſſendi obſerva à «
l'heure du midi une tache; il prie «
Peyreſc en cas qu'il ait conſervé l'ob- «
ſervation de la même tache pendant «
les deux jours ſuivans, de la con- «
ferer avec ce que lui Gaſſendi en a écrit «
dans ſa ſeconde lettre à Schickard, & «
qu'il aura du plaiſir de voir qu'ils ſe «
ſont rencontrez. L'importance ſeroit, «
lui dit-il, que vous l'euſſiez obſervée «
à la même heure que moi; ſinon il «
ſera facile d'en faire la réduction, «
puiſque vous avez fort bien remarqué «
la difference de poſture, ou de ſitua- «
tion de ces taches dans le diſque du «
ſoleil, à meſure qu'il monte ou deſcend.

Il ajoûte qu'il a raiſon de douter, «
ſi cette conjonction de Venus aura «
été vûe ailleurs, puiſqu'elle leur a «
échapé; y ayant ſi peu de perſonnes «
intelligentes & curieuſes de ces cho- «
ſes, & tant d'accidens pouvant priver «
de ce contentement, ceux qui y ont «
de l'inclination. »

Peyreſc ayant fait des obſervations ſur les taches ſolaires, ſouhaitoit d'apprendre, s'il eſt vrai ou non, qu'il naiſſe des taches devant le diſque du ſoleil.

1632. » Ce que j'en ai avancé, lui écrit Gaſ-
» ſendi, dans mes théorêmes, je ne
» l'ai appris de qui que ce ſoit, je ne
» l'ai tiré que de mon experience, &
» j'ai encore pluſieurs obſervations jour-
» nalieres qui la verifient. Car il m'eſt
» arrivé que pendant pluſieurs jours
» de ſuite, & le tems étant fort clair,
» je n'ai point vû de tache. Le jour
» d'après j'en ai apperçu, & j'ai marqué
» éxactement l'endroit. J'ai vû certaines
» taches, certains jours, venir juſques
» vers le milieu du ſoleil, & un ou plu-
» ſieurs jours après diſparoître. Voila
» ce que j'ai obſervé: je ne vous le pro-
» poſe point pour vous obliger à le
» croire, mais ſeulement pour vous dire
» ſur quoi je me fonde; ſi vous conti-
» nuez d'obſerver, vous verrez peut-
» être la même choſe quelque jour,
» & juſques alors je conſens que vous
» doutiez de mes découvertes. Il éxa-
mine enſuite ſi ces taches paroiſſent, &
diſparoiſſent pendant certains tems.
» Leur naiſſance & leur diſſipation,
» dit-il, n'ont rien d'incompatible avec
» la nature dont il croit qu'elles ſont:
» ſuivant l'opinion de Copernic, il con-
» çoit le ſoleil logé au centre du monde,

& là tournant ſur ſon propre eſſieu « 1632.
dans l'eſpace de 28. jours, tout de «
même que Platon, & quelques autres «
ont imaginé, que la terre demeurant «
au centre du monde, ſe tournoit «
néanmoins ſur ſon propre eſſieu dans «
l'eſpace de 24. heures & faiſoit le «
jour & la nuit. Il conçoit cette grande «
fournaiſe renvoyant continuellement «
des amas de vapeurs, ou des fumées «
de même que la terre, en telle ſorte «
que comme des vapeurs terreſtres ſe «
forment de grandes nuées qui ſeroient «
capables de cacher certains lieux de «
la terre, à celui qui les regarderoit «
de la lune; ainſi des *éructations* ſo- «
laires ſe forment comme des nuées, «
qui ſont capables de nous cacher cer- «
taines portions de la face du ſoleil. «
Ce ſont-là les taches, qui d'ail- «
leurs nous paroiſſent ſombres, parce «
qu'étant épaiſes, elles ne nous pré- «
ſentent que la partie qui n'eſt pas «
éclairée par le ſoleil. De plus je con- «
çois comme la terre ſe mouvant du «
couchant au levant, entraîne par le «
même mouvement toutes les nuées «
qui ſont en l'air : ainſi le ſoleil par «
le ſien, entraîne les ſiennes, de «

1632. » telle ſorte que celui qui de la lune
» regarderoit la terre, verroit durant
» douze heures, une nuée qui ſeroit,
» par exemple, ſur la France, paroître
» d'un côté paſſer par le milieu, aller
» ſortir de l'autre : & s'il y en avoit
» en même tems une ſur la Grece, &
» une ſur l'Egypte, il les verroit toutes
» aller de ſuite, les unes devant les
» autres : ainſi nous de la terre regar-
» dans le ſoleil, s'il y a quelque nuée
» qui commence à paroître, nous la
» voyons durant douze heures traver-
» ſer tout le ſoleil ; & s'il s'y en ren-
» contre pluſieurs, elles vont toutes
» d'une même cadence, comme tenan-
» tes toutes au ſoleil par ſa vertu, n'ayant
» qu'un même moteur de même que nos
» nuées terreſtres.

» Je conçois auſſi, ajoûte Gaſſendi ;
» que comme nos nuées s'engendrent
» & ſe diſſipent dans tous les endroits,
» ou peu s'en faut, celui qui ſeroit dans
» la lune en verroit paroître en cer-
» taines heures où il n'en auroit point
» vû en d'autres : nous voyons arriver
» le même au ſoleil. Il eſt à obſerver
» que ces taches faiſant leur tour ſi pro-
» che du ſoleil, comme leur mouve-

ment & changement de figure le dé- « 1632.
montrent, il arrive qu'on en voit fort « peu revenir : preuve, s'il me ſemble, « qu'avant que leur demi tour par der- « riere ſoit achevé, elles ſont diſſipées. » Cette lettre eſt fort longue ; ſi j'en avois extrait tout ce qu'elle contient de remarquable, il auroit fallu la tranſcrire toute entiere. Je n'ai pas fait difficulté d'en inſerer un long fragment, parce qu'elle n'eſt pas connue, & qu'elle n'a jamais été imprimée.

Ses occupations ne nuiſoient point du tout à ſon commerce épiſtolaire, au contraire elles le rendoient plus vif. Holſtenius bibliothécaire du cardinal Barberin, & qui le fut enſuite du Vatican, lui communiqua l'édition de Bâle du dixiéme livre de Diogene Laërce, à laquelle il avoit ajoûté aux marges, les notes manuſcrites d'Aldobrandin : Gaſſendi le remercia par une lettre très-polie. Grotius l'ayant averti que Guillaume Cœſius, libraire & imprimeur d'Amſterdam, vouloit imprimer ſes obſervations aſtronomiques dans la coſmographie qu'il méditoit, il marqua à ce libraire qu'il avoit écrit à Jacques Valois, tréſorier de France à

Gaſſ. Holſt. pag. 50.

Pag. 522.

1632. Grenoble, de lui envoyer toutes celles qu'il avoit de lui.

T. Let. mſſ. franç. à Peyr. & à Gautier.

Gaſſendi faiſoit toûjours de nouvelles obſervations : il écrivit à Peyreſc le 16. & le 17. Août à Gautier, pour leur donner avis de l'obſervation qu'il avoit faite le dernier jour de Juillet de la conjonction de Mercure & de Venus ; il les obſerva à trois heures du matin, il y avoit ſi peu de diſtance d'une planéte à l'autre, qu'à peine eût-on pû, dit-il, placer le diamétre de Venus entre-deux ; j'entens le diamétre tel qu'il paroiſſoit ſans la lunette, car avec la lunette, la diſtance paroiſſoit telle qu'on y eût bien pû loger cinq fois le diamétre de la même Venus : la conjonction commençoit à paſſer, car ces planétes étant environ à ſept dégrez de l'horiſon, Mercure étoit tellement boreal, qu'il commençoit à être occidental ; il s'en falloit peu qu'il ne fût en une même ligne parallele à l'horizon avec Venus : il n'y avoit pas du tout le diamétre de ſon corps à dire. Cette conjonction a précédé le tems porté par les éphemerides de Kepler d'environ un demi jour, & a ſuivi le tems porté par celles d'Origan, de trois jours, & par celles d'Argolius, de cinq.

Gassendi depuis son retour de Hollande n'étoit point sorti de Paris ; mais il prit au mois d'Octobre le chemin de Provence à la compagnie de Maridat, conseiller au Grand-Conseil, personage fort sçavant, & grand amateur des gens de lettres : ils firent quelque séjour à Lyon d'où Gassendi écrivit à Galilée le premier Novembre : il lui fait l'éloge de ses *Dialogues que Diodati lui* avoit remis de sa part, & lui marque que J. B. Morin ne se croyoit pas battu. Dans une autre à Campanella, il se félicite de l'amitié d'un homme qui est regardé comme un des principaux philosophes de son tems : (on n'en porte pas aujourd'hui le même jugement) il parle fort modestement de lui-même. 1632.

Sorb. in vit Gassen.

Gass. Galil. pag. 53.

Pag. 54.

Je ne puis, lui dit-il, me glorifier « d'autre chose, sinon que j'aime la « vérité. Pour ce qui regarde mes senti- « mens sur Epicure, vous semblez crain- « dre que je n'avance quelque dogme « contraire à la Religion. A Dieu ne « plaise que cela arrive : ce philoso- « phe, il est vrai, nie la Providence, « & moi au contraire je la soutiens ; « on ne me verra jamais suivre ses er- « reurs, mais bien les combattre très- «

1632. vivement. » Le 9. du même mois il écrivit encore à Holſtenius, pour lui donner avis que le fameux Meziriac, qui demeuroit à Bourg en Breſſe, avoit tranſcrit la philoſophie d'Agathemer, ſur un vieux manuſcrit de la bibliotheque du cardinal de Granvelle; que c'étoit l'homme le plus poli & le plus complaiſant; que dès le moment qu'il lui avoit écrit qu'Holſtenius travailloit à Rome à un Recueil des petits Géographes, il s'étoit engagé à lui communiquer ſon manuſcrit.

Sorb. ut ſup. Gaſſendi partit enſuite de Lyon avec Maridat pour Grenoble: celui-ci fit le voyage ſans connoître notre Philoſophe, que par ſa qualité de prévôt de l'Egliſe de Digne, & pour un homme d'eſprit. Ils deſcendirent à Grenoble dans la même hôtelerie: enſuite Maridat ſortit pour aller voir ſes amis; il en rencontra un dans les rues qui, après les civilitez ordinaires, lui dit qu'il alloit rendre viſite à un grand & célébre philoſophe, qui avoit autrefois demeuré dans leur ville, & qui devoit repartir le lendemain. Maridat le pria qu'il ſouffrit qu'il l'accompagnât: j'en ai, lui dit-il, tant oui parler, & il y

a ſi long-tems, que je meurs d'envie de le connoître, que je n'en laiſſerai pas échapper l'occaſion ; mais il fut fort ſurpris de ſe voir ramener dans ſon hôtellerie, & plus encore, quand il vit que cet excellent philoſophe étoit ſon compagnon ; il ne put s'empêcher d'admirer ſa modeſtie, faiſant attention que pendant tout ſon voyage, il n'avoit pas dit un mot qui eût pû le faire connoître. Il lui demanda avec inſtance ſon amitié, & eut ſoin de la cultiver pendant toute ſa vie. Il arriva à peu-près quelque choſe de ſemblable à Platon, revenant de Syracuſe en Grece : il s'arrêta à Olympie, & ſe trouva logé avec des étrangers de diſtinction ; il mangeoit avec eux, paſſoit avec eux les journées entieres, & vivoit d'une maniere très-ſimple & très commune, ſans jamais leur parler ni de Socrate, ni de l'academie ; & ſans lui faire connoître de lui autre choſe, ſinon qu'il s'appelloit Platon. Ces étrangers étoient ravis d'avoir trouvé un homme ſi doux & ſi ſociable ; mais comme il ne parloit que de choſes fort ordinaires, ils ne crurent jamais que ce fût ce philoſophe, dont la réputation faiſoit tant de bruit.

1632.

Reſſ. t. 5. p. 302.

1632. Les jeux finis, ils allerent à Athenes, où il les logea ; ils n'y furent pas plûtôt, qu'ils le prierent de les mener voir ce fameux philosophe qui portoit même nom que lui, & qui étoit disciple de Socrate : Platon lui dit en souriant que c'étoit lui-même ; & ces étrangers surpris d'avoir possedé un si riche trésor sans le connoître, se sçûrent mauvais gré à eux-mêmes, & se firent de secrets reproches de n'avoir pas discerné tout le mérite de ce grand homme, à travers les voiles de la simplicité & de la modestie dont il le couvroit. C'est ainsi que le véritable philosophe sçait se mettre au dessus de lui-même ; & que, quoiqu'il fasse, il se rend toûjours plus admirable. Gassendi partit le lendemain pour Aix, mais il n'y fit pas grand séjour ; car il faisoit des observations astronomiques à Digne au mois de Décembre.

1633. Le mois d'après le P. Mersenne lui écrivit une lettre qui n'a pas été imprimée, que je sçache : il l'entretient d'abord du livre qu'il compose sur l'Enfant qui parle sans langue, & le prie de lui communiquer ce qu'il pourra sçavoir de particulier sur cette matiere,

& ſur les muets qui parlent & qui écri- 1633.
vent : il le fait reſſouvenir enſuite qu'il lui a promis de lui envoyer le deſſein des cymbales uſitées en Provence ; je n'attens plus que cela, lui dit-il, avec les inſtrumens de l'Orient, & je puis dire préſentement que nous chanterons, *in omni genere muſicorum & inſtrumentorum:* il lui demande ſon avis ſur la réplique de Fludd : comme il avoit intitulé ſa réponſe, *la Clef de la Philoſophie :* Cette clef, lui dit-il, ne nous ſert gueres, & je crois qu'il faudra la clef de la clef.

Cette réponſe de Fludd à Gaſſendi eſt diviſée en IV. parties : la premiere eſt contre le P. Merſenne qu'il accuſe d'ignorance, parce que ne ſe ſentant pas aſſez fort, il a emprunté la plume d'autrui : la ſeconde, contre le P. de la Nouë : il en vient à Gaſſendi dans la troiſiéme ; & explique dans la derniere ſa myſtique & divine Alchimie : il a écrit contre les deux Religieux avec une aigreur inſupportable, il s'eſt un peu plus moderé quand il a attaqué Gaſſendi, bien plus il a fait ſon éloge : il finit enfin en le menaçant de tomber ſur lui s'il s'aviſe de prendre encore une fois la plume : mais Gaſſendi le mé-

1633. priſa avec raiſon, & ne voulut point perdre ſon tems à réfuter des viſions ; ainſi finit cette diſpute.

Le malheur qui arriva alors à Galilée l'occupa tout entier : il faut reprendre la choſe de plus haut pour en donner une juſte idée.

Schein. Gaſſ. pag. 408. Le 23. de Février le P. Scheiner écrivit à Gaſſendi : *que les nuages ne lui avoient pas permis d'obſerver à Rome le paſſage de Mercure, mais qu'un de ſes diſciples l'avoit obſervé en Allemagne ;* il ajoûtoit : *que l'Empereur le rappelloit, mais que la diſtance des lieux ne ſeroit jamais capable de diminuer l'eſtime qu'il avoit conçue de lui.* Enſuite il lui parloit de Galilée : *Il vient*, ajoûtoit-il, *de donner IV. Dialogues Italiens pour établir le ſyſtême de Copernic ſur le mouvement de la terre contre les Peripateticiens ; c'eſt dans cet ouvrage qu'il met en piéces mes Diſquiſitions mathematiques ; qu'il mépriſe ma Roze-urſine ; qu'il parle mal de mes obſervations ſur les taches du ſoleil : vous ſerez ſans doute ſurpris de cette conduite, auſſi a-t-elle révolté bien des gens : je me prépare de mon mieux à lui répondre.*

Dans le même tems Gaſſendi reçut

une lettre de Galilée dans laquelle il lui dit, *qu'il s'en alloit à Rome comparoître à l'Inquisition où il avoit été cité.* » J'en suis d'autant plus surpris, dit Gassendi « à Campanella, que Galilée n'a rien « écrit qui ne mérite d'être approuvé. » Après la lettre qu'il venoit de recevoir de Scheiner, il ne pouvoit se dissimuler que ce ne fût un tour de cet Allemand : ce qui lui fut confirmé par une lettre que lui écrivit Gaffarel de Venise. Gassendi prie ensuite Campanella de tâcher de les réconcilier s'il est possible : « ils sont tous les deux complaisans, amateurs de la vérité, pleins de « religion & de candeur ; seroit-il pos- « sible, grand Dieu, que leur brouille- « rie eût de tristes suites ! Je vous avoue « que je suis véritablement fâché, lors- « que je vois des sçavans de ce mérite, « se brouiller entr'eux. » Nous n'avons pas la réponse de Campanella ; il y a de l'apparence que sa négociation ne fut pas heureuse. Comme le malheur de Galilée fut un coup de foudre pour tous les sçavans, surtout pour Gassendi qui pensoit comme lui, & que l'histoire de ce fameux astronome est liée avec la sienne, il est à propos de la rapporter ici.

1633.

G ff. Camp. pag. 56.

1633. Galilée avoit déja été dénoncé au saint Office l'an 1613. pour avoir enseigné que le soleil est le centre du monde, que la terre ne l'est pas, qu'elle tourne d'un mouvement journalier: ceux que l'Inquisition avoit chargez de cet examen, trouvérent cette opinion non-seulement absurde & fausse en philosophie, mais encore erronée en la foi & contraire à l'Ecriture-Sainte. L'on se contenta pour cette fois de censurer cette opinion, à cause de la vénération qu'on avoit pour le sçavoir de Galilée. Comme il continua à enseigner la même doctrine, il fut encore cité & condamné, & défenses lui furent faites d'enseigner son opinion en public & en particulier. Le décret de l'Inquisition attribuoit cette opinion à Pythagore. Le nom de Copernic ne fut pas épargné, comme celui qui l'avoit renouvellée, ce qui fit prendre la plume aux Mathématiciens étrangers; ils parlerent vivement contre les Inquisiteurs, les accuserent d'ignorance, & Galilée même eut honte de s'être engagé solemnellement à ne plus enseigner une doctrine, de la vérité de laquelle il étoit très-convaincu; surtout depuis que la

Baill. vie de Desc.

Congregation, par un décret de l'an 1620, eut apporté quelques modifications à la cenſure des ouvrages de Copernic, & qu'elle eut permis de ſuppoſer le mouvement de la terre, & de le défendre comme une hypothéſe, pourvû qu'on n'en voulût point faire une vérité indubitable. Galilée compoſa enſuite ſon Dialogue du ſiſtême du monde, ſelon Ptolomée & Copernic, qu'il fit imprimer à Florence en 1632. le P. Scheiner qui étoit réfuté dans cet ouvrage, le déféra à l'Inquiſition. Galilé fut auſſi-tôt cité à ce Tribunal; c'eſt de cette citation qu'il parle à Gaſſendi: il fut renfermé dans les priſons; & ſur l'acculation du Procureur Fiſcal du ſaint Office, déclaré ſuſpect, atteint & convaincu d'héréſie, touchant le mouvement de la terre & le repos du ſoleil: pour avoir avancé qu'on pouvoit défendre, comme probable, une opinion qui avoit été déclarée contraire à l'Ecriture-Sainte par le ſaint Office. On lui ſignifia qu'en conſéquence, il avoit encouru toutes les cenſures & les peines portées par les ſacrez Canons, dont néanmoins on lui promit l'abſolution, pourvû que d'un cœur ſincere & d'une 1633.

1633. foy non feinte, il abjurât & déteſtât de cœur & de bouche, & par écrit, devant ſes Juges, ſes erreurs & ſes héréſies; c'eſt ce que Galilée fit le 23. de Juin 1633. dans le Convent de la Minerve. Là il promit à genoux, la main ſur les ſaints Evangiles, qu'il ne diroit ni ne feroit jamais rien de contraire à cette ordonnance : il fut ramené dans la priſon de l'Inquiſition, & en ſortit au mois de Juillet un an après. Le 24. d'Août 1634. ſes Dialogues furent défendus par un Décret qui devint public. Par ce Décret il fut ordonné que Galilée ſeroit mis en priſon ; & que pour pénitence ſalutaire, il diroit tous les trois ans, une fois la ſemaine, les ſept Pſeaumes Pénitentiaux : on adoucit cependant la rigueur du jugement, & on lui permit de retourner a Florence dans une maiſon de campagne, d'où on lui défendit de ſortir le reſte de ſes jours.

Gaſſendi & Iſmaël Bouillaud furent très-ſenſibles à ce malheur : celui-ci prit la plume, & montra que cette opinion n'avoit rien de contraire ni à l'Ecriture, ni aux définitions des Conciles & des Peres : Gaſſendi ſembloit répondre de l'innocence de Galilée, & ſe

le rendre caution de ſa foy, dans l'incertitude où il étoit encore ſix mois après, s'il étoit en liberté ou non : il lui en écrivit une lettre de conſolation de Digne, le 19. Février 1634. Reprenons le fil de notre hiſtoire. 1633.

Il y avoit dans le Comtat Venaiſſin, dans la chartreuſe de Bompas, ſur les bords de la Durance, un Religieux d'un grand mérite, appellé Dom Polycarpe de la Riviere, natif du Puy en Velay; Peyreſc engagea Gaſſendi à lui envoyer les ſtatuts de l'égliſe cathédrale de Digne, ce qu'il fit. En les lui renvoyant, ce Chartreux lui fit connoître cinq ou ſix Evêques de Digne, & pria Gaſſendi de vouloir bien lui faire part de ce qu'il auroit découvert ſur les autres. Gaſſendi qui avoit fait ſur ce ſujet bien des recherches, fut charmé d'avoir occaſion d'obliger une perſonne dont il connoiſſoit tout le mérite, & qu'il reſpectoit à cauſe des grands ſervices qu'il étoit en état de rendre à l'Egliſe : il lui récrivit le premier Juin une lettre françoiſe, qui n'a pas vû le jour, & dont j'ai une copie très-exacte : cette lettre, qui eſt très-longue & très-curieuſe, contient un catalogue chrono-

T. Lett. mſſ. franç. à Dom Polycarpe de la Riviere à Aix le 1. Juin 1633.

1633. logique, hiſtorique & critique de tous les Evêques de Digne, dont il avoit pû avoir connoiſſance; en finiſſant il lui dit: Je vous donne quinze ou dix-huit Evêques que vous ne connoiſſez pas, avec la même franchiſe que je vous avoue que vous m'en avez fait connoître cinq ou ſix. Cette lettre ſervit dans la ſuite de canevas à Gaſſendi, pour un ouvrage beaucoup plus conſidérable qu'il compoſa ſur ſon Egliſe.

Reſſi. diſſ. ſur l'orig. des comt. de Prov. Ce Chartreux avoit pénétré dans les principales bibliotheques, dans les cabinets les plus curieux: il avoit viſité avec ſoin les archives des Egliſes, & eu communication d'un grand nombre d'excellens manuſcrits. Il étoit revenu à Bompas avec de grands tréſors eccléſiaſtiques & litteraires, dans la réſolution de compoſer l'hiſtoire de tous les Evêques de France, comme l'ont fait enſuite meſſieurs de ſainte Marthe, qui avouent avoir reçu de grands ſecours de ce ſçavant Religieux. Gaſſendi qui fait ſon éloge dans un autre endroit, compare ſon entrepriſe aux travaux d'Hercule; & Bouche qui vit à Bompas les annales de l'égliſe d'Avignon, en parle comme d'un excellent

Gaſſ. in vit. Peyr. l. 2.

Bouche hiſt. Proven. dans l'avert.

ouvrage. Dans le tems qu'on se flatoit de jouir du fruit de ses travaux, Dom Polycarpe disparut tout à coup, & l'on ne put avoir aucunes nouvelles de ses ouvrages & de ses recherches: ce n'a été que près d'un siécle après, que M. le Président Thomassin de Mazaugues a été assez heureux pour acquerir son manuscrit des Annales de l'église d'Avignon. 1633.

Gassendi reçut ensuite plusieurs lettres de ses meilleurs amis: Bourdelot lui parle dans la sienne de leur compagnie joyeuse qui est augmentée de Pierre d'Hozier Marseillois, & le premier généalogiste de France. Chapelain le prie de quitter la Provence, & de retourner à Paris «: Venez, lui dit-il, « nous vous suivrons dans les cieux & « dans le centre de la terre, vous nous « expliquerez les causes de toutes cho- « ses, & nous deviendrons sages & sça- « vans en vous écoutant. » T. *Let. mss. de Bourd. Juin* 1633. T. *Let. mss. de Capel. 5. Octobre* 1633.

Le tems auquel Gassendi avoit fixé son départ pour Paris étant arrivé; on fut bien surpris de le voir tranquille en Provence; nous en ignorerions encore la raison, s'il ne nous l'avoit apprise lui-même: elle lui fait trop d'honneur, pour la passer sous silence. L'Evêque de

1633. Digne, écrit-il à Naudé, doit partir pour Paris avant l'hyver ; mais je ne le suivrai pas, parce que j'aime trop ma liberté. Vous n'avez pas oublié que je ne voulus pas aller demeurer chez un cardinal, (Louis Alphonse Duplessis de Richelieu.) Il y a actuellement à Paris un Seigneur qui me sollicite beaucoup de me retirer chez lui : il veut vivre avec moi, comme si j'étois son frere ; mais il ne veut me recevoir dans son hôtel, qu'à cette condition que j'accepterai auparavant une pension de mille écus. C'est une personne d'une si grande authorité, que si je mets une fois le pied à Paris, je ne serai plus le maître de moi-même : comme je ne sçai rien refuser, j'aime mieux m'arrêter ici à vous parler à cœur ouvert : il n'y a que mon cher Luillier avec qui je puisse vivre en toute liberté ; mais comme il m'aime véritablement, il n'oublie rien pour me faire accepter ce parti. Il n'est pas facile à deviner qui étoit ce seigneur : seroit-ce le Chancelier Seguier ? Car Gassendi plusieurs années après, nous apprend qu'il n'avoit pas tenu à ce grand Magistrat qu'il n'eût logé dans son hôtel : seroit-ce M. de Montmor,

Gass. Naud. p. 57. & 58.

Gass. Seguier. An. 1649.

chez qui il logea les dernieres années de ſa vie ? Quoi qu'il en ſoit, je ne ſçai ce qu'on doit admirer davantage, ou de la généroſité de ce Seigneur, ou du déſintéreſſement de Gaſſendi. Il annonce à Naudé que Luillier paſſera avec lui l'hyver à Digne, & qu'après Pâques, ils partiront enſemble pour l'Italie. Il étoit ſi réſolu à ce voyage, qu'il en écrivit au P. Kirker. C'eſt apparemment cette lettre qui a fait dire à quelques perſonnes qu'il fut en Italie, qu'il y eut de grandes conferences avec ce Jeſuite & les plus ſçavans des Cardinaux, ſur des matieres philoſophiques : il ſuffit de remarquer pour démontrer la fauſſeté de ces bruits, qu'il ne fut jamais en Italie. 1633. *Gaſſ. Kirk. pag. 55.* *Sorb. ut ſup.*

Il paſſa le reſte de l'année à Taneron, village ſitué auprès de Digne, d'où il envoya à Schickard pluſieurs obſervations aſtronomiques. La lettre qu'il lui écrivit eſt ſi longue, qu'il l'appelle lui-même un volume. Peyreſc envoyoit auſſi à Schickard des livres rares & des manuſcrits ſur l'aſtronomie : en ce tems-ci, il manda à Aix Salomon Azubius, très-habile Rabbin de Carpentras : il lui porta des tables aſtronomiques com- *De reb. caleſt. Gaſſ. Schick. pag. 59.* *Gaſſ. in vita l. 5.*

1633. poſées en hebreu depuis trois cent ans par Rabbi Emmanuel de Taraſcon, & accommodées à la longitude & à la latitude de cette ville. Peyreſc le pria de lui en faire une copie, & de lui en donner une explication, pour l'envoyer à Schickard. L'ouvrage achevé, il le fit tenir à Gaſſendi : celui-ci après l'avoir bien examiné, marque à Peyreſc, » qu'il » doit ſe plaindre à ce Rabbin, parce » qu'il a alteré la premiere page de ſon » manuſcrit, en rapportant, non au » tems du Rabbin Emmanuel, les ob- » ſervations, mais au ſien : par-là il nous » prive du moien de connoître celui » d'Emmanuel : cela peut donner quel- » que ombrage ſur le reſte. Dans l'ap- » plication aux éclypſes dernieres, il » eut dû marquer les quantiémes des » mois & quelques autres particularitez » ſur le rapport des tems, ſans leſquel- » les la pratique des tables, quoique » facile d'ailleurs, peut être trouvée » très-difficile. Il eſt bon d'envoyer à » Schickard non-ſeulement la préface, » mais encore l'uſage ajoûté à la fin » pour les deux dernieres éclypſes, à » cauſe de leur importance & de leur » utilité. Quant à l'ouvrage intitulé :

B. *Let. mſſ. franç. de Gaſſ. des 27. & 29. Décembre.*

Usage du Calendrier, il nous apprend « très-peu de choſe, comme vous l'avez « fort bien remarqué. J'ai parcouru « *L'Antithyco de Scipion, Claramontius ;* je me réſerve de le revoir, s'il « arrive quelque cométe : j'en ai lû « aſſez pour lui en écrire deux ou « trois mots. Enfin je vous dirai que j'ai « réſolu au commencement de cette « année prochaine, de tranſcrire mon « commentaire ſur Epicure : il faut contenter Luillier qui me preſſe. Je me « ſuis enfin réſolu d'y mettre la derniere « main : j'en tranſcrirai un cahier par ſemaine, & je vous l'envoyerai ſur le « champ, afin que vous puiſſiez le voir « & m'en dire votre ſentiment. » 1633.

La diſſertation ſur Mercure avoit été ſi bien reçue, que Martin Hortenſius mathématicien de Delf, avoit compoſé ſur cette matiere un ouvrage qu'il lui dédia. L'épitre eſt pleine d'éloges : Gaſſendi fut très-ſenſible à ſa politeſſe, non-ſeulement il le remercia, mais encore il lui envoya l'ouvrage manuſcrit de Gautier ſur la démonſtration de Lanſbergius. Il envoya auſſi à François Tonduti, ſieur de ſaint Legier, juriſconſulte & aſtronome d'Avignon, les *Gaſſ. épiſt. p. 62. & 63.*

Pag. 65.

1634. differentes longitudes de Paris, d'Aix, d'Avignon & de Digne. Il n'étoit pas tellement occupé à ſa philoſophie & à ſes recherches, qu'il ne s'acquittât auſſi des devoirs de ſon état. Il écrit à Peyreſc le premier Janvier, qu'il eſt preſque épuiſé pour avoir trop prêché. Il ajoûte, Diodati eſt en peine de Galilée; il m'apprend qu'il a diſpoſé Meziriac à lui confier quelques traitez de Plutarque, qu'il va les faire imprimer à Genève, comme un échantillon de tout l'ouvrage; que Mathieu Bernegger de Straſbourg a déja, à ſa ſollicitation, avancé beaucoup la traduction du dernier livre de Galilée; qu'il a déja traduit ſon traité du Compas de proportion. Gaſſendi loue enſuite une exercitation de Charles Annibal Fabrot, qu'il dit avoir été imprimée à Aix; il la trouve très-curieuſe, très-ingenue & digne de ſon auteur. Enfin il compte que les obſervations qu'il fait à préſent ſur Jupiter, ſeront les plus univerſelles qui ayent été encore faites de cette planéte, parce que, faute d'avoir pris garde aux réfractions avec beaucoup d'éxactitude, il eſt mal aiſé qu'on l'ait bien obſervée ou déſignée en ſon vrai lieu.

B. Lett. mſſ. franç. de Gaſſ. à Peyreſc du 1. Janvier.

Gaſſendi n'étoit pas ſeulement un homme d'une grande érudition, mais encore un homme d'une politeſſe & d'une douceur infinie : ſes lettres ne reſpirent que la paix & l'union ; il ne pouvoit ſupporter que les ſçavans ſe brouillaſſent entre-eux, encore moins qu'on parlât mal des grands hommes. Martin Hortenſius, dont nous venons de parler, avoit attaqué le ſiſtême de Tycho-Brahé : Bartholin en avoit pris la défenſe : Gaſſendi n'avoit point vû leurs écrits ; mais ſur ce qu'il avoit appris qu'Hortenſius n'avoit pas parlé de Tycho-Brahé comme il devoit, il lui en fit des reproches. » Tycho-Brahé eſt certainement, lui dit-il, « un autre Atlas ; ceux qui ſont venus « après lui, le reſpectent & cheriſſent ſa « mémoire : prenez bien garde de ne pas « tellement invectiver contre ce grand « homme, que vous ne faſſiez tort à « votre réputation. » Inſtruit de la réconciliation de Michel Conſtantin & de Jacques Gaffarel, il leur écrivit pour les féliciter : il ſouhaite que leur brouillerie ait le ſort de celle des amants. On doit également s'affliger & s'étonner, écrit-il à Conſtantin, que des « ſçavans qui ont vêcu dans une ſi lon- «

1634.

Gaſſen. épiſt. p. 68. & 69. 29. Janvier.

Pag. 58.

1634. » gue & ſi étroite familiarité, ayent pû » ſe brouiller. Les amis qui ont de la » candeur, interprétent bénignement » tout ce qui regarde leurs amis, quel- » que fâcheux qu'ils ſoient : leur bon » cœur leur fait pardonner facilement » leurs défauts & leurs inconſtances.

Son principal correſpondant étoit Peyreſc ; auſſi lui écrivoit-il ſans ceſſe. Si vous voulez faire prendre garde à la poſture de la lune avec les playades, j'y travaillerai de mon côté, & vous marquerai ce que j'aurai vû. Il lui tint parole, car le 7. Février il lui donna un détail de ſes obſervations ; il reçut auſſi celles de Corberan, domeſtique de Peyreſc, & les curieuſes remarques de celui ci, » qui m'ont fait certainement » admirer & votre travail & votre pa- » tience. Vous voiez que le train que j'ai » pris de tranſcrire ma philoſophie, ne » m'empêche pas de faire tous les jours » des obſervations.

B. *Let. mſſ. franç. de Gaſſen. à Peyreſc 7. Février*

J'ai écrit à Luiller de vous envoyer les deux images ou portraits d'Epicure ; je ne doute point que vous ne trouviez quelque choſe à redire, mais je n'en ai pû découvrir d'autres. Naudé m'a écrit qu'on reconnoît qu'il n'eſt pas bien

B. *Lett. mſc. franç. de Gaſſen. du 11. Février.*

vieil, il eſt dans la même poſture que vos Antiques, c'eſt-à-dire, aſſis & comme enſeignant, & tenant un roulleau dont Diogene Laërce fait mention; d'ailleurs les traits de viſage repréſentez par le crayon, me rappellent l'effigie gravée que j'ai reçue d'Erycius Puteanus. 1634.

Pour celle-ci il eſt vrai que vous trouverez gravées ces lettres ΕΠΙΚ. Je me ſouviens que je ne trouvai pas ſur l'original ce mot : je lui demandai ſur quoi il avoit jugé que ce fût plûtôt la tête d'Epicure que celle de Socrate : il me répondit, que Scaliger de qui il la tenoit, l'en avoit aſſuré : je n'ai point les empreintes de celle d'Erycius Puteanus; ſi vous ne les trouvez point dans votre bibliotheque, M. Meynier pourra vous les indiquer; c'eſt par ſon moyen que je les ay vûes : comme il n'y a rien que je prenne tant à cœur que l'éclairciſſement de quelque vérité que ce ſoit, j'ai cru vous devoir dire toutes choſes, afin d'aider en quelque maniere le raiſonnement que vous pourrez faire ſur ces portraits. Je vous conjure très-inſtamment de prendre la peine, dans quelque loiſir extraor-

1634. dinaire, de réduire en un discours latin les mêmes choses que vous avez pris la peine de me déduire sur vos Antiques, & particulierement si Dieu permet que vous en recouvriez quelqu'autre : je les ferai crayonner & graver en taille-douce ; je mettrai votre dissertation entre la préface & le premier livre ; vous pourrez dire que la piéce ayant passé par vos mains, vous avez observé telle & telle chose : je vous assure que je regarderai cette faveur comme un grand honneur. J'ai

Id. ibid. retrouvé le livre de Logomontanus, je vous l'envoie avec la lettre qu'il a écrite à M. Bouillaud, par l'entremise duquel j'ai reçu ce livre : je ne sçai comment ce bon garçon, qui est un peu feru de l'astrologie judiciaire, s'est avisé de lui envoyer ma Nativité, ni d'où il l'a eue : mais ce bon homme de Logomontanus que je sçavois aussi être grand partisan de l'astrologie, m'a bien surpris quand j'ai vû qu'il faisoit mention de ma Nativité dans sa lettre ; car vous sçavez si j'ajoûte beaucoup de foy à toutes ces rêveries. Je suis bien aise de la faveur que vous faites à Diodati de lui envoyer l'ouvrage de Fos-

carini; je vous dirai peut-être ce qu'il ignore, que Galilée & Foſcarini ont été cenſurez: j'en ai lû la cenſure dans le commentaire du P. Merſenne ſur la Geneſe. 1634.

Je vous renvoye les cayers de votre Ariſtarque, & je puis vous aſſurer que j'ai une extrême ſatisfaction de ſçavoir que ſon livre exiſte; j'en ay extrait les proportions qu'il donne des diamétres du ſoleil & de la lune avec le diamétre de la terre, & enſemble de leurs diſtances & de leur meſure: j'ai été un peu ſurpris de voir que dès le commencement il poſe la terre pour un point en comparaiſon du ciel & de la lune; mais la choſe eſt digne de conſidération, je ſerai bien aiſe auſſi de voir la ſuite; vous allez rendre joyeux Schickard en lui faiſant un ſi beau préſent.

Gaſſendi abſolument réſolu de finir ſon procès pour la Prévôté de Digne, arriva à Aix le 18. de Mars dans le deſſein de faire appeller ſa cauſe le le Jeudi d'après: il logea à ſon ordinaire chez Peyreſc; il s'étoit récuſé lui-même, parce que l'amitié qu'il portoit à Gaſſendi étoit trop connue: il choiſit pour Avocat le célébre Scipion

1634. du Perier qu'il avoit déja conſulté. Sa Partie ayant voulu récuſer Gautier, Conſeiller au Parlement, neveu du Prieur de la Valette, parce que Gaſſendi avoit demeuré autrefois chez celui-ci, ſa requête fut rejettée : cependant Gaſſendi devenoit tous les jours plus cher à ſes amis ; nous avons, écrit Peyreſc à Diodati, nous avons ici le bon M. Gaſſendi dont la converſation eſt ſi charmante, que je ne ſçaurois vous exprimer le plaiſir qu'elle me fait.

T. Lett. mſſ. de Peyreſc à Diodati.

Diodati étant en Angleterre envoia à Gaſſendi un ouvrage de milord Edouart Herbert, baron de Cherburi en Angleterre, de l'iſle de Kerri en Irlande, pair de l'un & de l'autre royaume, autrefois ambaſſadeur d'Angleterre en France. Cet ouvrage latin étoit intitulé : *De la vérité entant qu'elle eſt diſtincte de la révélation, du vraiſemblable, du poſſible & du faux.* On accuſe ce Milord d'avoir répandu dans ce livre des ſemences de Deïſme & de Naturaliſme : c'eſt dans cette ſource empoiſonnée qu'ont puiſé, à ce qu'on prétend, Hobbes & Spinoſa : quoiqu'il en ſoit, Gaſſendi héſita long-tems, s'il lui répondroit ou non : Diodati étant de re-

Niceron Art. Herbert

T. Lett. mſſ. franç. à Elie Diodati à Genève

tour à Genève, Gassendi lui écrivit en 1634.
ces termes : » Vous avez bien au-«
gmenté ma confusion, en me mar-«
quant les éloges que tant de grands «
personnages & principalement le Pape, «
ont donné à ce livre : ce qui me fait «
garder le silence, c'est que non-seu-«
lement je ne puis pas encherir sur ce «
que les autres en disent, mais qu'au-«
contraire, pour ne pas trahir mon «
sentiment, il me faut réfuter géné-»
ralement cette piece : ne vaut-il pas «
mieux que je me taise, que d'être «
d'un sentiment opposé au Pape & à «
tant de grands hommes ? Ne vaut-il «
pas mieux que je demeure en repos, «
que d'offenser une personne qui ne «
m'a point offensé ? De plus dans sa «
protestation, il marque qu'il ne pren-«
dra pas en bonne part qu'on le criti-«
que, à moins qu'on ne s'engage à «
mieux définir, diviser & traiter de la «
vérité que lui : à quoi puis-je me ré-«
soudre, moi qui ne fais pas profession «
de connoître cette vérité qu'il prétend «
démontrer, & qui ai coûtume de «
m'écrier avec Ciceron & S. Jerôme : «
Utinam tam facile foret verum inve-«
nire, quam falsum convincere ? La vé-«

1634. » rité, ſelon mon jugement, eſt trop
» cachée aux yeux des hommes; & Mi-
» lord me ſemble être allé un peu vîte,
» & avoir un peu trop bonne opinion
» de ſon fait : il ſemble même un peu
» exceder aux louanges qu'il ſe donne
» à lui-même & à ſon ouvrage; comme
» ſi tous ceux qui l'ont précédé étoient
» des aveugles. J'en ai certes en moi-
» même, ſi je l'oſe dire, une eſpece de
» compaſſion, & principalement quand
» je conſidére que cet ouvrage n'eſt
» qu'une eſpece de dialectique, qui
» peut bien avoir ſa récommandation,
» mais qui n'empêche pas qu'on n'en
» puiſſe forger cent autres de pareille
» valeur, & même de plus grande. Si
» vous jugez que Milord ſoit un homme
» à ne pas s'offenſer qu'on attaque les
» fondemens de ſon ouvrage, je paſſe-
» rai outre, ce qui ſera bientôt achevé;
» car j'en ai imaginé le plan : que ſi au-
» contraire vous jugez que je puiſſe le
» fâcher, je garderai le ſilence comme
» une infinité d'autres; & quoiqu'il fût
» plus à propos que parmi tant d'appro-
» bateurs il ſe trouvât quelqu'un qui lui
» dît la vérité, à tout le moins *cum bello*
» *modo*, cependant je ne voudrois pas

être celui-là, de peur de passer pour « un homme plein de moi-même, d'une « humeur contredisante, & qui cher- « che l'occasion de fâcher les grands. » 1634.

Gassendi réfuta ensuite Milord Herbert à la sollicitation de Peyresc & d'Elie Diodati, & acheva son ouvrage à Aix: comme il ne le fit pas imprimer, il le retoucha en 1641. & Milord Herbert lui ayant fait une visite au mois de Septembre 1647. Gassendi fut fort surpris d'apprendre de lui-même que cet ouvrage ne lui avoit pas été rendu; car il lui en avoit envoyé une copie, ce qui l'obligea à lui en faire transcrire une autre, que ce Seigneur porta en Angleterre. Cet ouvrage est divisé en quinze chapitres: il est imparfait, parce qu'il s'égara quelques feuilles de l'original. Je crois qu'il n'a été imprimé qu'après sa mort dans l'édition in-fol. de Lyon de l'an 1658. (*a*)

Dans la même lettre à Diodati, Gassendi déduit les particularitez de plusieurs observations qu'il avoit faites à Aix avec Peyresc, sur les yeux de plusieurs animaux comme, tons, lamies, *Id. ibid.*

(*a*) Ad librum D. Eduardi Herberti Angli de veritate epistola.

1637. dauphins, bœufs, moutons, chevaux, chiens, chats, chatshuans, poules, roſſignols. « Nous avons découvert, dit il, » que la concavité de l'œil, c'eſt-à-dire, » ce qui embraſſe les humeurs vitrée, » chriſtalin & acqueux, eſt un vrai mi- » roir concave, & qui ſeul repreſentant » les objets renverſez, les peint en leur » forme naturelle après que ces mêmes » objets ſont renverſez par le chriſtalin. » Or ce qui fait principalement l'effet du » miroir, eſt la tunique qu'on appelle » choroïde ou poſtérieure partie de » l'huée qui eſt communément colorée » de la couleur qui paroît en l'iris de » l'œil, & d'une poliſſure métallique, » ayant derriere une boue noire qu'on » peut comparer au plomb qu'on met » derriere la glace : la concavité exté- » rieure de l'œil, excepté l'endroit de la » prunelle, eſt teinte d'une pareille noir- » ceur, afin que la moindre lueur qui en- » tre dans la capacité de l'œil, y rende » plus d'éclat. Cette choroïde eſt toute » couverte de la tunique qu'on appelle » rétine, & qui eſt telle, qu'étant con- » ſervée jointe à la choroïde, elle pa- » roît une même choſe avec elle en cou- » leur, en luſtre, en repreſentation &

repreſente même les choſes. La ſur- « 1634.
face eſt rendue vive par l'humecta- «
tion qu'elle reçoit de l'humeur vitrée «
qui lui eſt plus immédiate que la cho- «
roïde : ainſi il eſt vrai-ſemblable que «
la viſion ſe fait en cette rétine. » Il pro-
met de lui dire mille autres choſes ſur
ce ſujet à leur premiere entre-vûe, &
d'en parler plus au long dans ſa phy-
ſique, en traitant de la vûe & de la
formation des images.

Il lui rapporte enſuite, » que Peyreſc *Id. ibid.*
ayant demandé au Parlement un cada- «
vre d'un criminel condamné à être «
pendu, il n'avoit d'abord eu en vûe «
que d'obſerver ſes yeux ; mais comme «
c'eſt un homme à ne rien négliger, «
il s'étoit aviſé de chercher les veines «
lactées, qui depuis la découverte «
d'Harvée excitoient la curioſité des «
Phyſiciens ; que pour cela il avoit re- «
commandé au concierge de bien faire «
manger ce criminel avant la pronon- «
ciation de l'Arrêt. Le cadavre ayant été «
porté au théâtre public des anatomies, «
nous fiſmes Peyreſc & moi des recher- «
ches de ces veines, & nous fûmes «
ſi heureux que nous les découvrîmes «
d'abord, & les examinâmes pendant «

1634. » long-tems : ayant attaché le principal » tronc des boyaux, nous en fîsmes » ouvrir plusieurs, & il en sortit du lait, » ce qui arriva aussi aux plus grosses » veines très-abondamment. Il ajoûte » qu'ils firent encore des observations » sur la poitrine & les autres parties du » corps, mais il ne les rapporte pas.

T. Lett. mss. de Peyresc à Dioda. du 31. Octobre.

Gassendi & Peyresc firent ensuite des observations sur la formation des vents particuliers dont nous avons, dit Peyresc, tiré de très-belles connoissances : il demande ensuite à Diodati, tant pour lui que pour Gassendi, des éclaircissemens sur un vent, dit la Vaudaye, qui excite des tempêtes sur le lac de Genève.

Lettre. mss. franç de Peyr. à Schickard tirée du reg. 5. des manus. de Peyr. fol. 410. &c. Chez le Préf. de Mazaug.

Peyresc étoit si pénétré du mérite de Gassendi, qu'il écrivit le 25. Août à Schickard une longue lettre dont il est à propos de transcrire ici un fragment dans son langage. » J'ai de nouveaux » remercîmens, lui écrit-il, à vous faire » de l'estime en laquelle vous montrez » de tenir la philosophie de M. Gassend, » aussi-bien que sa personne, pour la » part que l'intérêt de la nation & l'an- » cienne amitié qui est entre-nous, me » fait prendre en son honneur & à tous

ſes avantages, mais principalement en « 1634.
la recommandation que vous faites «
de ſes œuvres, qui ne pourroit venir «
d'une meilleure main que la vôtre, «
ni plus capable de l'autoriſer parmi «
les plus galans hommes & les plus «
grands perſonnages du ſiécle, qui ſe «
mêlent de bonnes lettres: ſur quoi il «
faut que je vous die pour ſes écrits, «
que je ſouhaiterois que vous euſſiez «
vû les huit livres de ſon apologie «
pour Epicure, qu'il a miſe au net de- «
puis quelques mois; & encore plus les «
autres ſoixante-deux livres qu'il a faits «
enſuite concernant la philoſophie du «
même, rétablie ſur les fragmens qu'il »
en a pû ramaſſer dans les bons Au- «
teurs tant Grecs que Latins, & ſpecia- «
lement ſur ce que Lucrece en a con- «
ſervé dans ſes poëſies, ce qui eſt «
achevé & prêt avoir le jour: vous y «
verriez une candeur & une ingenuité «
ſi grande, parmi l'établiſſement de la «
philoſophie naturelle bien plus inno- «
cente, qu'on ne ſe l'imagineroit com- «
munément, que vous l'aimeriez en- «
core je m'aſſure davantage que vous «
ne pouvez faire, ſur ce que vous «
avez vû de lui; & M. Lanzius encore «
à qui je me ſens infiniment redevable »

1634. » de la bonne volonté qu'il témoigne
» avoir pour moi, dont je lui rendrois
» très-volontiers toute ſorte de revan-
» che qu'il lui plaira tirer de mon ſer-
» vice très-humble. L'amitié qu'il porte
» à M. Gaſſend ne m'attache pas moins
» étroitement que lui à le ſervir par
» tout où nous le pourrons l'un &
» l'autre, quand il nous voudra hono-
» rer de ſes commandemens. Pour ce
» qui eſt de l'étude de M. Gaſſend aux
» mathématiques, le grand honneur
» que vous lui faites, quand vous le
» voulez ſubroger au mérite du feu
» Tycho-Brahé envers le public, re-
» double toutes les obligations que nous
» pourrions vous avoir, ſans néan-
» moins vouloir avouer qu'il puiſſe di-
» gnement remplir cette place, quoique
» l'affection vous en fait juger par de-là
» vos propres ſentimens : mais certai-
» nement s'il n'étoit queſtion que de
» la bonne volonté & du zéle à aider
» les ſiécles préſents & avenir, je crois
» bien qu'il ne lui céderoit pas facile-
» ment, ſurtout s'il trouvoit de grands
» princes & protecteurs auſſi puiſſants
» que l'autre, pour l'aider à faire de
» grandes obſervations; j'eſtime qu'il

s'en acquitteroit très-dignement & si- « 1634.
non du tout aussi bien, à tout le moins, «
y sacrifieroit-il d'aussi bon cœur & «
son industrie & tout jusqu'aux moin- «
dres momens de sa vie, & appor- «
teroit-il des lumieres qui lui ren- «
dent l'esprit bien plus pénétrant que «
beaucoup d'autres, & sans aucune «
vanité ni présomption, dont il est to- «
talement exempt; mais infiniment ja- «
loux de procéder de bonne foi en tout «
& partout.

Gassendi continuoit cependant son commerce litteraire avec Schickard. « *Gass. Schick. pag. 69.*
Un procès, lui écrit-il, me retient à «
Aix: celui qui m'a remis votre paquet, «
est l'illustre Peyresc, je suis son hôte «
depuis le mois de Mars; cependant je «
ne vous cacherai point que les plus «
forts liens qui me retiennent dans «
cette ville, sont les agrémens que je «
trouve auprès de lui: vous n'ignorez «
pas que c'est l'appui & la lumiere de «
tous les gens de lettre; c'est chez lui «
que j'ai fait les observations que je «
vous envoye. Il lui parle ensuite de «
son ouvrage des Bachanales des Juifs, «
& d'un autre où il avoit mêlé son éloge «
avec celui de plusieurs grands hom- «

1634. mes. » Je ne méritois pas cet hon-
» neur, je n'aurois pas même dû m'y at-
» tendre : je vois bien que votre amitié
» eſt ſans bornes, & qu'il faut permet-
» tre à votre bon cœur de ſe répandre.

Gaſſ. Camp. pag. 76. Le mois d'après, Campanella ayant abordé à Marſeille, Gaſſendi n'en fut pas plutôt inſtruit, qu'il lui envoya la litiere de Peyreſc, & lui écrivit pour l'inviter à venir à Aix chez ce Magiſtrat, ce qu'il accepta.

Nicer. vie de Camp. Ce fameux Dominicain étoit né en 1586. à Stilo, bourg de la Calabre. Il avoit été 27. ans priſonnier à Naples pour certains diſcours qui lui étoient échapez ſur le gouvernement d'Eſpagne, & ſur quelques projets de révolte : il avoit été appliqué ſept fois à la queſtion comme criminel d'Etat. La diſgrace du duc d'Oſſone, vice-Roi de Naples, fut cauſe qu'on le reſſerra davantage ; car ce Duc l'affectionnoit beaucoup : il en ſortit le 15. May 1626. Il fut encore à Rome enfermé quelques années dans le château ſaint-Ange, & enfin mis en liberté en 1629. Urbain VIII. qui l'aimoit, le mit au nombre de ſes domeſtiques, lui donna une bonne penſion, le combla de biens, ce qui

qui ne fit qu'augmenter la haine des Eſpagnols. Les liaiſons qu'il eut avec quelques François, leur donnerent de nouveaux ombrages : inſtruits qu'ils machinoient de nouveau contre lui, il ſe déguiſa en Minime, ſortit ſecretement de Rome en 1634. dans le carroſſe de M. le Duc de Noailles, ambaſſadeur de France, s'embarqua & aborda à Marſeille 1634.

Gaſſendi qui avoit une grande idée de lui, eut le plaiſir de l'entretenir à loiſir : il apprit ſans doute de ſa bouche le détail de la diſgrace de Galilée. Campanella ſe repoſa plus d'un mois chez Peyreſc, & fut enſuite à Paris : Peyreſc lui donna pour ſa dépenſe, non-ſeulement des lettres de change payables à Lyon, mais encore il lui fit préſent de cinquante piſtoles : ſurpris, ou pour mieux dire, accablé de tant de bienfaits, Campanella avoua que les mauvais traitemens qu'il avoit ſoufferts dans les priſons n'avoient pû lui arracher une larme, mais qu'il ne pouvoit plus les retenir, en conſidérant la généroſité de ſon bienfaicteur. *Gaſſ. in vit. Peyreſc.*

A peine Campanella étoit parti, que Gaſſendi gagna au Parlement d'Aix

1634. son procès pour la Prévôté de Digne ; il y avoit dix ans que ce procès traînoit, Gassendi obtint enfin un Arrêt favorable le 19. Décembre qui le mit en possession de ce Bénéfice le premier de sa Cathédrale.

T. Lett. mss. de Peyresc à Diodati. Peyresc félicita aussitôt Luillier & Diodati : il écrit à celui-ci, je n'y ai gueres contribué, à mon grand regret ; je vous assûre que j'ai bien plaint la perte que faisoit M. Gassendi de son tems, il a bien exercé sa générosité & sa patience, & nous a fourni des exemples bien mémorables, & dont nous devrions bien faire notre profit.

1635. Après avoir demeuré une année entiere à Aix, il se retira à Digne au mois de Mars, & laissa Antoine Agarrat son

T. Lett. franç. mss. à Peyresc des 20. & 25. May. secretaire chez Peyresc, pour achever ses observations astronomiques. Le mois de Juin d'après, il entreprit un petit voyage dont nous avons le détail en deux lettres françoises manuscrites. Il fut d'abord à Notre-Dame des Graces, maison des Prêtres de l'Oratoire au Diocese de Frejus, & à douze lieues d'Aix, située au haut d'une montagne au milieu d'un bois : c'étoit une dévotion très-célébre, on y accouroit de

toutes parts, Gassendi s'y rendit & y dit la Messe. On lui fit remarquer au voisinage une montagne appellée Bessillon, d'où l'on pouvoit découvrir toutes les principales montagnes de Provence : en effet elle est comme le centre du pays, & Gassendi remarque que s'il falloit faire ou réformer la carte de Provence, cette montagne seroit très-commode. 1635. *Comment. de rebus caelestib. pag. 266.*

De-là Gassendi fut au village de Sillans, à une lieue de Notre-Dame des Graces, pour observer une iris continuel. Il se fit conduire aussitôt à la chute d'eau qui est à deux ou trois portées de mousquet du village, le long d'une vallée qui tire vers le levant. L'eau qui s'y précipite, vient du côté du Septentrion, & c'est l'eau d'une petite riviere. Le rocher escarpé du haut duquel l'eau tombe, vise assez précisément vers le Midi : la chute s'y fait par quatre canaux, mais fort proches les uns des autres ; de telle sorte que l'eau se réunit dans le bas, & a environ six toises de largeur. Outre une cascade séparée qui avance du côté de l'Orient, ou l'eau même bondit & écume davantage, parce que ce roc n'est ni escarpé ni creux *Page 170.*

1635. main droite. Il retourna après à cet endroit, où il avoit vû cette portion d'arc-en-ciel pour la premiere fois, & la trouva beaucoup plus abaiſſée qu'au commencement, non à cauſe de la poſition de ſon œil, mais à cauſe de l'élévation du ſoleil qui montoit encore vers le midi. Enſuite Gaſſendi fit paſſer l'Eccleſiaſtique avec bien de la peine au de-là du torrent par lequel le lac ſe décharge; de telle maniere qu'il vit le lac ou une partie, entre ſon œil & le ſoleil, & il rapporta avec ſurpriſe qu'il n'avoit vû autre choſe.

Gaſſendi avoit réſolu de l'y faire repaſſer l'après midi; mais dès les onze heures, il ſurvint des nuages qui, avant midi eurent couvert tout le ciel, & obligerent Gaſſendi à ſe retirer: ſur ce qu'il avoit vû, il remarque que cette portion d'arc-en-ciel étoit de même nature que celui qu'on voit communément; que ſi cet arc ſe trouvoit mutilé à main gauche ou du côté du couchant, c'étoit faute de matiere par l'éloignement ou fuite du rocher qui étoit derriere la vapeur; étant plus vraiſemblable que ſi du côté du couchant & un peu vers le midi, la vapeur & le

rocher euſſent été oppoſez, il eût vû un demi cercle, dont la partie la plus élevée eût été à l'oppoſite du ſoleil : il ne fut pas ſurpris de voir que cet arc étoit plus bas que ſon œil, parce que non-ſeulement le ſoleil étoit fort haut, mais encore ſon œil, qui étoit contraint par la ſituation du lieu, ſe trouvoit plus haut que la vapeur ſur laquelle étoit faite l'impreſſion. 1635.

Le même jour 9. du mois, le ciel s'étant un peu éclairci, il partit ; & ſur les trois ou quatre heures après midi, il vit une couronne à l'endroit du ſoleil, elle diſparut & il en parut en même tems un fort leger & inſenſible veſtige du côté du midi. Gaſſendi ſe trouvoit alors entre Flayos & Draguignan : ce qu'il y eut de plus conſidérable, fut qu'avant ſix heures, il parut une eſpece de parhelie de la même hauteur que le ſoleil, durant plus de demie heure. Quand la parhelie parut, il s'étoit détourné du droit chemin pour voir en paſſant au village de Villecroſe des grotes, où l'eau qui y coule, forme des pétrifications admirables. Ayant contenté ſa curioſité, il ſe rendit à Draguignan, il avoit promis d'y

1635. reſter huit jours chez une de ſes parentes ; mais il crut qu'il valoit mieux continuer ſa route. Il alla d'abord à Frejus, où il examina les reſtes d'un amphiteâtre & des aqueducs qui font encore l'éloge des Romains qui les ont fait conſtruire : ce qui ne l'empêcha pas le même jour de ſe rendre au bourg des Cannes, où il s'embarqua dès le lendemain pour les iſles de ſainte Marguerite & de ſaint Honorat, & fut encore coucher à Antibe qui n'en eſt éloigné que d'une lieue, pour voir les monumens qui reſtoient dans cette derniere ville. Il ne pouſſa pas plus loin ſa courſe, & revint par la ville de Graſſe, d'où le 13. au matin au lever du ſoleil, il voulut voir les iſles de Corſe ; mais les nuages l'en empêcherent : lorſque le tems eſt ſerein, on les voit le matin & le ſoir. Il ſe détourna enſuite du grand chemin, & alla au village de Monts examiner le lieu appellé Roquetaillade, qui eſt à cinq lieues de Frejus.

Les Romains y avoient pris un bras de la riviere de Siagne, pour conduire ſes eaux à cette ville à travers les aqueducs, après les avoir conduites un quart de lieu, le long d'une montagne qui

va du ponant au levant, il falloit les conduire par un contour de la même montagne qui a le même aſpect, & dans laquelle on voit encore pluſieurs traces de l'aqueduc. La plus grande peine des Romains qui conduiſoient cet ouvrage fut ſur le milieu du contour qui tourne vers le levant, parce qu'ils trouverent là un roc fort eſcarpé d'une hauteur effroiable ; car il eſt de trente ou de quarante toiſes, en telle ſorte qu'ils ne pouvoient rien bâtir à l'entour, il fallut percer le roc & creuſer à jour depuis le haut juſqu'au niveau de l'eau, l'eſpace de ſoixante & dix ou quatre-vingts pas. Ils l'entreprirent, mais il leur arriva un malheur, c'eſt qu'après avoir creuſé environ ſix toiſes de hauteur, & une de largeur, la partie du rocher qui étoit demeurée du côté du précipice comme une muraille, s'abbatit, ſoit qu'elle ne fût pas aſſez épaiſſe, ſoit qu'elle n'eût pas aſſez de continuité, il paroit même encore, en ce qui reſte, quelques legeres fentes. Les Romains ne ſe découragerent pas, ils taillerent de nouveau le roc plus avant du côté de la montagne, & firent une nouvelle ouverture de pareille hauteur & largeur 1635.

1635. que la premiere, & c'eſt celle qui ſubſiſte encore à préſent ; & pour empêcher que la baniere du côté du précipice ne s'abbatît encore, ils éleverent un arc aſſez épais vers le milieu de la pierre même, afin que la baniere demeurât parce moien attachée au roc qui eſt ferme du côté de la montagne. Une antiquité auſſi curieuſe méritoit que Gaſſendi ne l'a négligeât pas, lui à qui rien n'échappoit, il remarqua dans ſon voyage, que la diſpoſition des montagnes qui ont quelque étendue, n'eſt pas toûjours du levant au couchant : il en trouva au contraire pluſieurs du midi au ſeptentrion ; il obſerva auſſi des valons, où l'on reconnoiſſoit manifeſtement que l'ouverture des rochers qui les traverſent a été faite par la violence des eaux qui les ont miné peu à peu ; ce qui le confirmoit dans la penſée, que l'ouverture de pluſieurs rochers qui ſont en Proyence pourroit bien avoir été faite par le cours des rivieres.

Gaſſendi continuant ſon chemin arriva à Caſtellane le 14. avant midi, il courut auſſitôt à la fontaine ſalée, & goûta de ſon eau, le ſoir étant au village de la Mure il goûta auſſi de celle

de la fontaine de Moriez, il convint qu'elle étoit encore plus ſalée que celle de Caſtellane & de Tartone au dioceſe de Digne, que la ſalure de la mer n'étoit pas comparable à la ſienne. Car elle l'eſt en effet dix ou douze fois plus que celle de la mer. Bouche, hiſtorien de Provence, ſe trouva avec Gaſſendi. Ils remarquerent enſemble, que d'une même quantité d'eau de Moriez il ſe faiſoit plus de ſel en l'approchant du feu, que de celle de Tartonne; que même il s'en faiſoit davantage ſans feu. Car ſi l'on vient à verſer une petite quantité d'eau ſur un drap ou ſur une table, ſur le champ cette eau ſe coagule & ſe convertit en ſel. Ils obſerverent auſſi qu'il falloit beaucoup plus d'eau pour fondre & diſſoudre le ſel de Moriez, qu'il n'en falloit pour celui de la mer pris en même quantité. 1635.

Bouch. corograp. de Prov. l. 6. c. 7. p. 35.

Mais ce qui fit plus de plaiſir à Gaſſendi, fut la fontaine de Colmars, appellée du flux & du reflux. Il s'y rendit l'avant veille de l'Aſcenſion à onze heures du matin. Elle eſt en pente & en face d'une montagne qui regarde le midi, & a la riviere de Verdon d'un côté, & la ville de l'autre. L'eau ſort en

1635. biais à travers une petite ouverture d'un rocher. Elle a ſon lit mêlé d'un peu de ſable & de gravier noirâtre de la même nature, que les pierres, rochers, ou terres de la montagne. Il trouva que l'eau avoit décru, ceux qui l'avoient conduit furent ſurpris de ne la voir pas revenir à onze heures, mais elle reparut auſſitôt, & l'eau qu'elle verſa fut de la groſſeur du bras, & décrut enſuite ſenſiblement, enſuite inſenſiblement, juſqu'à ce qu'elle ne coulât plus. Elle crut & décrut de même trois ou quatre fois juſqu'à midi. Après le dîné, il y retourna pour mieux obſerver cette curioſité, il y arriva à une heure & demie. L'eau étoit ſur la fin de ſon décroiſſement. Dabord qu'elle parut Gaſſendi compta les battemens de ſon poux; à peine en avoit-il compté quarante-cinq qu'elle eut crû juſques au plus haut; en telle ſorte que comptant le cinquante, il reconnut le ſenſible décroiſſement: continuant enſuite il en compta juſqu'à 950. avant que l'eau retournât; il renouvella la même expérience juſqu'à huit fois, c'eſt-à dire juſqu'à deux heures & demie, ou un peu plus; mais les intervalles ne furent pas toûjours égaux:

car tantôt il comptoit 900. batemens, tantôt 800, tantôt 700 : la quantité d'eau n'étoit pas toûjours égale, elle étoit même plus grande lorſqu'elle tardoit plus à revenir, il apprit que dans le printems elle couloit plus ſouvent & plus abondamment qu'en toute autre ſaiſon ; mais pour la différence du tems ſec, & du tems humide, perſonne ne lui en put rien dire : il a expliqué dans la ſuite tous ces phénomènes dans ſa phyſique. 1635.

Pendant que Gaſſendi faiſoit ce petit voyage, Peyreſc reçut des lettres de Paris, qui lui apprenoient qu'à peine Campanella y étoit arrivé, qu'il avoit mal parlé de Gaſſendi & de ſa philoſophie : c'étoit attaquer Peyreſc par l'endroit le plus ſenſible ; auſſi écrivit-il auſſitôt à Diodati, pour le prier de faire connoître à Campanella ſon tort. On avoit mandé à Peyreſc que ce Religieux ſe ventoit d'avoir démontré à Gaſſendi que ſa philoſophie étoit ridicule : ſur quoi Peyreſc le dément, & aſſûre qu'il n'en a jamais parlé que très-legerement, & qu'on a toûjours montré à Campanella les abſurditez de ſes prépoſitions : s'il continue ſes

T. *Lett. mſſ. de Peyreſc à Diod.*

1635. » diſcours, je crains fort, dit Peyreſc, » qu'il ne ſe faſſe grand tort; & que » ceux qui ont conçu de lui une bonne » opinion ne changent de ſentiment, » quand on verra qu'il juge ſi legere- » ment des choſes qui méritent tant de » conſidération, & des raiſonnemens » d'un homme qui eſt en ſi grande vé- » nération parmi les plus honnêtes gens » qui ſe mêlent des lettres dans l'Eu- » rope: il n'y a rien qui ſoit plus capa- » ble de lui conſerver & acroître ſa ré- » putation, que s'il témoigne d'eſtimer » la vertu & la ſcience de M. Gaſſendi » ſelon ſon mérite; comme auſſi qui le » faſſe plûtôt déchoir de l'eſtime des ga- » lans hommes; que ſi l'on voit non- » ſeulement qu'il ait d'autres ſentimens, » en quoi il n'y auroit rien à redire, les » ſentimens des hommes ayant beſoin » d'une grande liberté, mais qu'il ait » le courage de blâmer & de parler ſi » indignement de ce que tant de bra- » ves hommes eſtiment tant. Je vous » aſſûre qu'il paſſeroit lui-même pour » bien ridicule dans le monde, & pour » bien mal dépouillé de la moinerie » pour ne pas dire pis, ſi l'on ſçavoit » qu'il ſe fût échapé juſques là: pour

moi je vous déclare bien que je le re- « 1635.
noncerois bientôt, & je ne ſçaurois «
m'empêcher de lui en parler ſelon le «
mérite d'un tel outrage, & ſi indi- «
gnement commis envers un perſon- «
nage qui l'a tant honoré & ſervi «
comme il fait encore. Je lui ai caché «
tout de peur de le fâcher; mais je «
crains bien qu'il n'en ait eu quelque «
vent d'ailleurs, puiſque la choſe s'eſt «
divulguée. Il prie Diodati de lui ap- «
prendre ce qui viendra à ſa con- «
noiſſance ſur ce ſujet, & ce que ſes «
remontrances auront opéré. Je ne lui «
répondrai point à la lettre qu'il m'a «
écrite, que je n'aie reçu votre réponſe. «
Il le conjure enfin de s'informer du «
fait ſecretement à M. Bourdelot & au «
P. Merſenne, que peut-être ils ſeront «
au fait des diſcours que Campanella «
a tenus ſi legerement; mais d'agir avec «
diſcrétion à l'inſçu du vieillard. »

On ne ſçait pas les ſuites de cette af-
faire. Cette lettre nous apprend com-
bien Peyreſc eſtimoit Gaſſendi, & com-
bien Campanella étoit indiſcret, lui
qui avoit plus beſoin que tout autre
d'indulgence, à cauſe de ſes ſentimens
ſinguliers & hardis, oſoit inſulter à

1635. ceux de Gaſſendi & à une perſonne à qui il avoit des obligations particulieres. Je ne ſçai ſi Gaſſendi fut inſtruit des mauvais diſcours que Campanella tenoit contre lui : je n'en trouve rien dans ſes lettres ; je trouve ſeulement que Gaſſendi fait ſon éloge dans la vie de M. de Peyreſc, qu'il compoſa longtems après : s'il l'avoit ſçu, il lui eſt glorieux de lui avoir, en vrai philoſophe chrétien, rendu le bien pour le mal.

LIVRE TROISIÉME.

EN arrivant à Digne, Gaſſendi apprit la triſte ſituation de Schickard, la peſte lui avoit enlevé ſa femme & ſes enfans : les ennemis de ſa patrie avoient cruellement maſſacré ſa mere, ſa ſœur & ſon oncle : au milieu de tant de diſgraces & ſi accablantes, il avoit fait voir une force d'eſprit admirable. *Notre ſiécle*, dit Gaſſendi, *peut ſe glorifier d'avoir produit un philoſophe que Seneque, s'il vivoit encore, égaleroit à ſon Stilpon.* Il lui envoya toutes les obſervations qu'il avoit faites depuis le mois de Septembre 1634. *Schick. p. 75. 76. 77. 78.*

La nouvelle qu'il apprit quelque tems après, que Schickard étoit mort de peſte, l'empêcha d'achever la lettre qu'il lui écrivoit. Ce fameux aſtronome étoit natif d'Herneberg en Souabe, il étoit profeſſeur en langue Hébraique & en aſtronomie à Tubinge, il n'étoit inconnu à aucun des habiles mathématiciens de l'Europe. Pendant les trou- *Henning. Witten.*

1635. bles qui agitoient ſa patrie Peyreſc
In vit. Peyr. n'avoit rien oublié pour l'attirer à Aix, lui promettant qu'il trouveroit chez lui le repos & la tranquillité, dont il avoit beſoin pour étudier. Sa mort arriva à la fin de Novembre 1635. Il avoit environ quarante cinq ans, Zacharie Scheffer profeſſeur en hiſtoire & en éloquence prononça ſon oraiſon funébre. Comme Schickard étoit un des ſçavans que Peyreſc & Gaſſendi eſtimoient le plus, Peyreſc excita tous les poëtes à faire ſon éloge, & Gaſſendi compoſa à ſa louange des vers latins; on les trouve parmi ſes lettres, il les
Gaſſ. Berneg. page 84. addreſſa à Straſbourg à Matthieu Bernegger: « Je n'ai pû, lui dit-il, refuſer » ces vers à notre ami Diodati, il prend » de là occaſion de lui dire, qu'il n'a ja» mais voulu paſſer pour poëte; que » depuis très long-tems il a dit adieu à » ces ſortes d'amuſemens; qu'il n'a ja» mais rien écrit en vers qui ait pû le » ſatisfaire, n'ayant jamais pû gagner » ſur lui de limer & de perfectionner » un ouvrage.

Deſcartes étoit auſſi poëte, non-ſeulement il compoſa des vers dans ſa jeuneſſe, mais encore à la fin de ſes

jours : voila les deux plus grands philoſophes de leur tems, poëtes ; l'exemple de ces deux grands hommes devroit réconcilier leurs diſciples avec la poëſie. Deſcartes faiſant réflexion qu'on trouve dans les poëtes des ſentences plus graves, & mieux exprimées que celles qui ſe trouvent dans les écrits des philoſophes, attribuoit cette merveille à la divinité de l'antouſiaſme & à la force de l'imagination, qui fait éclore les ſentences de la ſageſſe, qui ſont dans l'eſprit de tous les hommes, comme les éteincelles de feu dans les cailloux, avec beaucoup plus de facilité & de brillant même que ne peut faire la raiſon dans les philoſophes ; auſſi pluſieurs philoſophes anciens & modernes, ont-ils corrigé la ſéchereſſe des principes & des préceptes philoſophiques par les agrémens de la poëſie : à l'aide de cette enchantereſſe, ils ſont venus plus ſurement à bout de faire recevoir leur dogmes. La plûpart des anciens philoſophes ont été poëtes, tels que Thales, Zenophane, Empedocle, Epicure, Cleanthe, Lucrece, Varron, Boëce ; & parmi les modernes chrétiens Huyghens de Zuy-Hichen fit 1636.

1636. imprimer des poëſies, où il mit en vers les principes de Deſcartes: le Laboureur bailli de Montmorenci a été auſſi un fameux poëte Cartéſien. Henri Louis Habert de Montmor fit un poëme latin *De rerum natura*: ce n'étoit autre choſe que les principes de Deſcartes en vers. Ce poême n'a pas vû le jour ; mais Sorbiere qui l'avoit lû, prétendoit qu'on y entendoit mieux les principes de Deſcartes, l'abbé Geneſt, de l'academie Françoiſe, &c. après cette petite digreſſion, retournons à notre ſujet.

T. Gaſſ. lett. mſſ. franç. du troiſieme jour de Janvier.

Gaſſendi liſoit depuis long-tems Euſtathius, il étoit dégouté de toutes ſes notes grammaticales ; enſuite il fut tellement charmé du texte, qu'il ne le quitta pas qu'il ne l'eût fini. Il prit ſurtout un ſingulier plaiſir à lire la vie que Plutarque a faite d'Homere, non pour les faits qui y ſont, mais parce qu'elle eſt comme un recueil des lieux communs de l'Iliade & de l'Odiſſée, pour la grammaire, pour la philoſophie, & pour les beaux arts ; & ce qui augmentoit ſon plaiſir étoit le ſouvenir, qu'il avoit des endroits dont il parle. Il croit que Peyreſc aura réſervé quelque copie de ſon manuſcrit pour

le corriger à propos, afin que ſi quelque jour il lui prenoit envie de revoir le texte, il en pût prendre une copie, pour pouvoir conferer le tout avec l'original. J'ai douté ſi cette vie étoit de Plutarque, parce que ſon fils n'en parle pas dans le catalogue de ſes ouvrages: quoi qu'il en ſoit, elle ne peut être que d'un grand perſonnage. Il entre enſuite dans un grand détail des différentes meſures qu'on trouve dans Homere, & de pluſieurs autres choſes très-curieuſes qu'il a ramaſſées pour Peyreſc. 1636.

Dès le mois d'Avril, Gaſſendi envoya d'Aix à Deodati une longue lettre qu'il le prie de communiquer à Hortenſius; il y parle au long d'une éclypſe totale de lune arrivée le 27. d'Août de l'année précedente, dont il ſçut retirer bien de l'utilité. Outre les obſervations qu'il en avoit faites à Digne, il lui envoye celles que Peyreſc avoit faites à Aix, avec le P. Theophile Minutti minime & Antoine Agarrat, celles d'Iſmaël Bouillaud à Paris, du P. Kirker à Rome, de Camille Glorioſus à Naples, du P. Agatange capucin au Caire, du P. Celeſtin (a) de

Diod. pag. 85. 86. 87. 88. 89. 90.

(a) Celeſtin de ſainte Ludouvine, étoit frere de Golius.

1636. ſainte Luduvine carme déchauſſé à Alep en Syrie, des Jéſuites dans la Chine. Ses amis de Paris ne ceſſoient de le ſolliciter de venir les rejoindre ; l'illuſtre Peyreſc étoit l'unique chaîne qui le retenoit, comme il s'en explique à Wendelin, auquel il promet d'aller exprès à Marſeille, pour prendre l'élevation du pole de cette ville. En effet il ſe rendit à Marſeille avec Peyreſc, qui vouloit, que Gaſſendi compoſât auſſi l'apologie de Pytheas Marſeillois, célébre aſtronome du tems d'Alexandre le Grand, & qui le premier avoit fait une obſervation célébre à Marſeille, touchant la proportion de l'ombre du ſoleil à la longueur du ſtile au tems du ſolſtice. Dabord les nuages l'empêcherent de voir le ſoleil : après avoir parcouru tous les endroits de la ville, publics ou particuliers, ils n'en trouverent aucun de plus commode, que l'égliſe des Prêtres de l'Oratoire, qu'on bâtiſſoit alors : avec l'agrément de ces peres & des conſuls, ils firent abbattre quelques pans de muraille qui les incommodoient ; & muni de tous les inſtrumens néceſſaires, ils procederent à leur opération : ils trouverent une difference de quelques

Gaſſ. propoſ. gnom. ad ſolſtit. umbram ad calcem t. 4.

minutes & de quelques ſecondes, entre leur obſervation & celle de Pytheas. Depuis Gaſſendi, M. Caſſini a été exprès à Marſeille pour renouveller cette obſervation; il trouva auſſi une difference de 41. minutes & de 47. ſecondes, dont la diſtance ſolſtiale eſt à préſent plus grande à Marſeille qu'elle n'étoit du tems de Pytheas. Le chevalier de Louville fut auſſi pour la même raiſon à Marſeille en 1714. Il trouva une diminution de 20. minutes de l'écliptique, ce qui lui parut confirmé par l'accord de dix-ſept à dix-huit aſtronomes, tant anciens que modernes. Caſſini remarque qu'on ne ſçauroit décider d'où vient cette difference, ſi c'eſt ou du changement de la hauteur du pole, ou de la variation de l'écliptique, ou de tous les deux, ou peut-être en partie de quelque erreur arrivée dans l'obſervation de Pytheas, parce que nous n'avons qu'un extrait encore aſſez imparfait de ſon obſervation: ainſi il eſt bien difficile de conclure rien de bien aſſûré, car il ne nous reſte que ce que rapporte Strabon après Hyparque, qui n'en a parlé que par rapport à la géographie; 1636.

1636. & comme l'on ſçait, les géographes ne ſont pas obligez d'examiner les meſures avec tant de préciſion que les aſtronomes, & on peut douter ſi Hyparque n'a pas négligé la fraction qui fait la difference qui ſe trouve entre l'obſervation de Pytheas & celle de Gaſſendi.

Du tems de Pytheas, la géographie étoit encore dans ſon enfance: il falloit que les géographes ſuppleaſſent au défaut de la ſcience par la grandeur des inſtrumens dont ils ſe ſervoient: c'eſt pourquoi ils étoient obligez de creuſer des puits très-profonds, pour voir ou les rayons du ſoleil donneroient au tems du ſolſtice, ou d'élever des aiguilles très-hautes, qu'ils appelloient gnomons, pour voir où l'ombre de ces aiguilles ſe termineroit, d'où ils jugeoient de la hauteur du ſoleil; ſi nous ſçavions les proportions de cette aiguille, dit Gaſſendi, nous pourrions décider de la différence qui ſe trouve entre notre obſervation & la ſienne.

Gaſſendi compoſa l'apologie de Pytheas, qu'il juſtifie contre les accuſations de Strabon & de Polybe; ce n'eſt pas

pas ici le lieu d'entrer dans un plus grand détail sur ce sujet, nous l'avons fait dans un autre ouvrage. Gassendi renferma son observation & son apologie en trois lettres latines qu'il écrivit à Wendelin. Il a joint à son ouvrage d'autres observations : ces trois lettres furent imprimées très-long-tems après à la Haye l'an 1656. in-4. on les trouve aussi à la fin du quatriéme volume in-fol. de Lyon de l'an 1658. 1636.

Ensuite nos deux sçavans assemblerent les plus habiles pilotes de Marseille : il y avoit long-tems que ceux-ci se proposoient entre-eux un problême, pour la solution duquel, ils convenoient, qu'ils avoient besoin du secours des mathématiciens : le voici. *D'où vient qu'après que les pilotes ont doublé la Sardaigne, les bords de l'Afrique & même l'isle de Malte, ils ne peuvent aborder l'isle de Créte en droiture, qu'en prenant à gauche avec un quart de vent selon que leur indique la bousſole ; d'où il arrive aussi que pour aller de Créte en Chypre, & de Chypre à Alexandrie, ils sont aussi forcez de ne prendre qu'un quart de vent ; au retour, ils ne sçauroient aborder en* *Id. ibid. Gass. in vit. Peyr. l. 5.*

1636. *Chypre & en Crete qu'en prenant un demi vent ; & un quart de vent, pour aborder à Malte en s'écartant du droit chemin, prenant toûjours à gauche vers le midi, au-lieu qu'ils devroient prendre à droite vers le ſeptentrion.* Il y avoit long-tems, dit Gaſſendi, que je travaillois inutilement pour réſoudre ce problême, & je n'en vins à bout que par le moien des obſervations de la derniere éclypſe de lune faites en Syrie, au Caire, en Provence & ailleurs. Par ces obſervations nous découvîmes que l'erreur venoit des cartes hydrographiques ; qu'il n'y avoit pas tant de diſtance d'un lieu à un autre ; que la diſtance de Malte juſques en Créte n'étoit pas ſi grande, que l'avoient cru les auteurs des cartes. Peyreſc pria Gaſſendi de réſoudre le problême, ce qu'il fit : enſuite Gaſſendi exhorta les pilotes à oublier abſolulument les diſtances marquées dans leurs cartes, & à fixer eux-mêmes celles d'un lieu à un autre, de proche en proche, ainſi qu'ils les avoient remarquées dans leurs voyages, & qu'ils avoient obſervé ne quadrer pas avec celles qui ſont marquées dans leurs car-

tes; desorte qu'ils convainrent qu'il falloit retrancher environ 200. mille (a) de Marseille à Alexandrie de Syrie: ils en auroient peut-être retranché davantage, s'ils avoient pû se dépouiller entierement de la prévention qu'ils avoient pour leurs cartes: le plus grand retranchement fut de Malte à Alexandrie. 1636.

Charmé des découvertes qu'il venoit de faire par le moyen des observations des éclypses, Peyresc engagea Gassendi à composer une méthode pour les observer, & écrivit aux Généraux de divers Ordres, pour les prier d'ordonner à leurs Missionaires qui alloient dans l'Orient ou ailleurs, d'être exacts à observer les éclypses: ensuite tous ceux qui passerent par la Provence, soit Missionaires, soit curieux, reçurent de ses mains des telescopes & des livres, & il fit instruire ceux qui n'étoient point au fait des observations astronomiques. Gassendi le seconda de son mieux; il composa un mémoire instructif pour le R. P. Ephrem de Nevers, & le frere Alexandre d'Angoulême, Capucins, *Gass. in vit. Peyresc l. 6.*

T. Mém. instruct. mss. du 8. Juin.

(a) C'est-à-dire environ 66. lieues, à compter trois mille par lieues.

1636. allans à Seyde. Après leur avoir donné une idée de la ſituation des planétes, il leur apprend ce qu'ils doivent obſerver, & comment ils doivent s'y prendre. Il les exhorte en finiſſant, à s'adreſſer ſans façon à Peyreſc ou à lui, pour recevoir les éclairciſſemens dont ils auront beſoin, & il leur recommande de bien prendre garde s'ils ne pourront pas obſerver dans le levant quelque choſe de la fin de l'éclypſe de lune qui devoit arriver le 16. d'Août ſuivant.

Enſuite Gaſſendi écrivit à Galilée pour lui annoncer le voyage qu'il avoit réſolu de faire en Italie : il lui promet de l'aller voir avant ſon retour à Paris ; mais les obſtacles qu'il trouva tant par terre que par mer, ne lui permirent pas d'exécuter ſon deſſein. Il entretient Galilée du teleſcope dont il lui avoit fait préſent : c'étoit la bonne lunete de Galilée, & que celui-ci eſtimoit infiniment. Il y avoit long-tems que Gaſſendi preſſoit Peyreſc de faire peindre les differentes phaſes de la lune, & toutes les varietez apparentes qu'on remarque dans cet aſtre, avec le ſecours du teleſcope : Peyreſc en avoit écrit à

Gaſſ. Galil. pag. 92.

Galilée qui lui avoit fait part de ſes obſervations; deſorte qu'il n'attendoit qu'un peintre qui eût aſſez de patience. Il arrêta d'abord Claude Salvat Auvergnac, qui revenoit de Rome: peu de tems après, le fameux Claude Melan paſſant par Aix, Peyreſc l'arrêta auſſi pour le même ſujet. Son deſſein étoit de donner une ſélénographie qui eût été d'un grand uſage pour la phyſique & pour l'aſtronomie: Gaſſendi annonce à Galilée ce travail, & lui promet le premier exemplaire. 1636.

Peu de tems après, il écrivit à Naudé une lettre, qui eſt la premiere des quatres qui compoſent ſon Traité de la grandeur apparente du ſoleil à ſon horiſon ou à ſon méridien. Gaſſendi lui avoit mandé que le ſoleil étant plus près de l'horiſon & entre des brouillards, paroiſſoit plus grand que lorſqu'il eſt plus élevé & dégagé de toutes vapeurs; que la même choſe s'obſerve dans la lune; que la prunelle qui conſtamment eſt plus ouverte dans l'obſcurité, l'étant davantage le matin & le ſoir, parce que des vapeurs plus épaiſſes ſont alors répandues ſur la terre, & que d'ailleurs *Epiſt. 1. de magnit. ſolis.*

1636. il en faut traverſer une plus longue ſuite pour regarder à l'horiſon, l'image de la lune entroit dans l'œil & s'y peignoit réellement plus grande. Naudé trouvant de l'obſcurité & de la difficulté dans ce problême, Gaſſendi lui en témoigne ſa ſurpriſe, parce qu'il n'avoit rien avancé qui ne fût très-facile à comprendre : il lui explique de nouveau ſon problême dans cette premiere lettre qui contient ſix articles & qui eſt datée du 16. Décembre. Je parlerai des autres ailleurs.

1637. Gaſſendi ne quittoit pas l'illuſtre Peyreſc ; leurs inclinations & leurs études étoient les mêmes ; Dieu qui vouloit lui donner la conſolation de recueillir ſes derniers ſoupirs, l'arrêtoit auprès de ce grand homme. Peyreſc tomba peu de tems après malade, & Gaſſendi ne l'abandonna pas d'un moment. Sa mort arriva à Aix le 14. Juin, après 56. ans & quelque mois de vie. Ce grand homme fut pleuré dans tous les endroits où l'on aimoit les lettres & les ſciences : c'étoit le protecteur des ſçavans, leur apui, leur gloire & leur mécéne ; auſſi Baillet prétend que tous ceux qui, après lui, accorderont leur

Gaſſ. in vit. Peyr. l. 6.

Baill. enfans celeb.

protection aux gens de lettres, ne ſe- 1637.
ront jamais, quoiqu'ils faſſent, que des demi Peyreſc. Il n'oublia pas dans ſon teſtament ſon ami, il lui fit préſent de cent volumes à ſon choix, de tous ſes inſtrumens de mathematiques, & du portrait de Wendelin.

Cette mort dérangea le commerce épiſtolaire de Gaſſendi; car de toute cette année, il ne nous reſte qu'une ſeule de ſes lettres écrite à Galilée au commencement d'Octobre, où nous apprenons que Galilée avoit été affligé de la perte d'un œil. On lit après dans ſa lettre ce paradoxe: *Nous ne voyons diſtinctement les objets que d'un œil, quoiqu'ils ſoient ouverts tous les deux.* Il ſe fait enſuite cette demande: que fait donc alors l'autre œil? *Il faut*, repond-t-il, *que ſon axe ſoit entierement relâché ou rétreſſi, qu'il ne faſſe plus aucune fonction, & qu'au contraire l'axe de l'autre ſoit dirigé par le conduit de la nature qui ſert à tous les deux.* *Gaſſ. Galil.*

Il n'a garde d'oublier d'entretenir Galilée de la mort de Peyreſc, de l'eſtime & du cas que ce grand homme faiſoit de ſon mérite, & des ſoins qu'il s'étoit donné pour obtenir ſa li-

1637. berté, & lui faire paſſer ſes jours plus tranquillement.

Alors arriva la nouvelle que Louis Emmanuël de Valois, comte d'Alais, colonel général de la cavalerie legere de France, avoit été nommé gouverneur de Provence, à la place du Maréchal de Vitry : il étoit fils de Charles de Valois, duc d'Angoulême, comte d'Auvergne, fils naturel de Charles IX. Ce nouveau Gouverneur étoit un prince pieux, ſçavant, ſage, amateur & protecteur des gens de lettres. Il arriva

1638. à Aix le 14. Janvier 1638. Il ſembloit que Dieu ne l'avoit envoyé en Provence, que pour conſoler les gens de lettres de cette Province, & ſurtout Gaſſendi, de la perte de Peyreſc. Il voulut avoir chez lui notre Philoſophe, & lui donna toutes ſortes de marques d'eſtime & d'amitié juſqu'à ſa mort. L'on trouve dans le recueil des lettres de Gaſſendi, 350. lettres latines de ce Comte, d'un ſtile pur & coulant : elles finiſſent preſque toutes par ces mots : *Vale decus litterarum & ornamentum.* Nous avons auſſi les réponſes de Gaſſendi : j'aurai ſoin d'extraire des unes & des autres les principaux faits, pour la ſuite de cette hiſtoire.

Dès le mois de Février, Gaſſendi accompagna à Arles François Bochart de Champigni, Intendant de Provence; je crois devoir rapporter à ce voyage ce qu'il dit lui être arrivé à Salon, dans la maiſon de J. B. Suffren, Juge de cette ville. Il leur communiqua l'horoſcope d'Antoine Suffren ſon pere, & frere de Jean Suffren, Jeſuite, confeſſeur de Louis XIII. cet horoſcope étoit fait & écrit de la propre main de Michel Noſtradamus. Charmé de cette découverte, Gaſſendi voulut examiner cette piece : il interrogea Suffren ſur les circonſtances de la vie de ſon pere, dont il étoit très-inſtruit, ayant vêcu long-tems avec lui. Après avoir obſervé le point précis de ſa naiſſance, que Noſtradamus avoit calculé ſelon les regles, Gaſſendi s'arrêta préciſément aux circonſtances ſuivantes. Le prétendu prophéte diſoit que Suffren porteroit une longue barbe & fort crepée, & il ſe fit toûjours raſer ; qu'il auroit des dents mal propres & mangées de la rouille, & il les eut juſqu'à ſa mort très-blanches ; que dans ſa vieilleſſe, il ſeroit fort courbé, au contraire il porta toûjours ſon corps 1638.

Gaſſ. phyſ. t. 1. in-fol. l. 6. p. 147.

1638. fort droit ; qu'à ſa dix-neuviéme année, il auroit une ſucceſſion étrangere ; il n'eut jamais que celle de ſon pere : que ſes freres lui dreſſeroient des embuches, & que dans ſa trente-ſeptiéme année, il ſeroit bleſſé par ſes freres uterins ; mais il n'en eut jamais, & ſon pere n'eut qu'une femme ; qu'il ſe mariroit hors de la Province, il ſe maria à Salon même ; qu'à ſa vingt-cinquiéme année, ſes maîtres lui apprendroient la théologie, les ſciences naturelles ; qu'il s'appliqueroit ſurtout à la philoſophie occulte, à la géometrie, à l'arithmétique, à l'éloquence ; il n'étudia que la juriſprudence, dont le prophete ne dit mot. Il oublie auſſi de marquer que cette année, il fut reçu Conſeiller au Parlement de Provence : il ajoûte que dans ſa vielleſſe, il aimeroit la navigation, la muſique, les inſtrumens ; il ne s'embarraſſa, ni jeune ni vieux, de toutes ces choſes ; il ne fit même jamais aucun voyage ſur mer, & mourut l'an 1597. quoique Noſtradamus ne fixât ſa mort qu'en 1618. Gaſſendi ne manqua pas dans la ſuite de faire uſage de cet horoſcope, contre les aſtrologues.

Il étoit de retour à Digne au mois de Juin, deux mois après il tomba malade : le peu de soin qu'il avoit de sa santé, fut cause que son mal empira ; car ayant grimpé une montagne pour faire des observations, sa fiévre qui n'étoit que tierce, se changea en continue ; & il ne récouvra sa santé, qu'à la fin de l'année. Depuis le mois d'Octobre 1637. jusqu'au 30. Juillet 1639. nous n'avons aucune de ses lettres : j'attribue son silence à ses voyages, à sa maladie & à ses grandes occupations. C'est de la ville de Draguignan, qu'il écrivit le 30. de Juillet, au comte d'Alais : il étoit depuis deux mois dans cette ville, où il étoit retombé malade. Dans cette lettre, il entretient le Comte des Prélats de la province d'Ambrun, qui vouloient le nommer à l'Agence du Clergé, & de ceux qui s'y opposoient. Le Comte sans être prié, se donna tous les mouvemens possibles pour faire réussir cette affaire : il en écrivit à tous les Evêques de la Province, leur faisant valoir le mérite de notre Philosophe. Il trouva bien des obstacles de la part de Raphaël de Boulogne, évêque de Digne, qu'il ne put

1639.

comm. de reb. celest. p. 410.

Gass. Valesc. pag. 95.

1639. jamais gagner. Ce Prélat étoit Piémontois & né à Mondevi : plein de reconnoiſſance, Gaſſendi rendit mille actions de graces au Comte : » Vous avez fait en » cette occaſion, lui dit-il, ſans être » prié, ce qui ne me ſeroit pas venu » dans l'eſprit ; & quand même je l'euſſe » imaginé, je n'aurois eû garde de l'eſ- » perer & de l'éxiger de vous. Il le loue » enſuite de la délicateſſe de ſon ſtile : » il le fait ſouvenir de la belle lettre » que Charles IX. écrivit en vers à » Ronſard, & lui témoigne qu'il ſe » ſçavoit très-mauvais gré, de ne pou- » voir lui faire la même promeſſe que » ce poëte fit à ce grand Roy ; c'eſt-à- » dire de le rendre immortel. » Cette même année, il perdit trois de ſes amis, Henri Reneri, Thomas Campanella, & Martin Hortenſius : Reneri avoit profeſſé la philoſophie à Deventer, & après à Utrecht, où il avoit enſeigné avec ſuccès les opinions de Deſcartes ; mais il avoit ruiné ſa ſanté par ſes longues veilles, & étoit tombé dans de grandes infirmitez. Ennuyé des longueurs d'une fiévre maligne qui l'affligeoit depuis ſix mois, il s'étoit imaginé qu'un mariage pourroit contribuer au rétabliſſement de ſa ſanté, &

Baill. vie de Deſcart. p. 19. V.

le jour de la célébration de ſes nôces, qui fut le 16. de Mars, s'étant mis à table avec les conviez, il fut ſupris de ſon mal, & ſe fit porter ſur ſon lit, où il mourut âgé de quarante-cinq ans. On lui fit dans la grande Egliſe d'Utrecht, de ſplendides funerailles, & Antoine Emilius, profeſſeur en éloquence & hiſtoire, prononça ſon oraiſon funèbre. 1639.

Thomas Campanella arrivé à Paris, avoit été très-bien reçu de Louis XIII. & du cardinal de Richelieu, qui lui procura une penſion de 2000. livres : il paſſa le reſte de ſes jours dans le couvent des Jacobins de la rue ſaint Honoré, où il mourut le 29. May, âgé de ſoixante-onze ans. Martin Hortenſius étoit natif de Delft, & profeſſeur de mathématiques à Amſterdam, & le plus célébre de tous. Dans un voyage qu'il fit en Italie, il voulut ſe mêler de faire ſon horoſcope, & dit à deux jeunes Hollandois de ſa compagnie, qu'il mourroit l'an 1639. & que pour eux, ils ne lui ſurvivroient pas long-tems : il mourut en effet pendant l'été de cette année. Cette mort cauſa une telle peur à ces deux jeunes Hollandois, que l'un

Baill. vie de Deſcart. t. 2. l. 5. p. 26.

1639. d'eux mourut bientôt après, & l'autre qui étoit le fils de Daniel Heinſius, étoit devenu ſi languiſſant, qu'au rapport de Deſcartes, de qui j'emprunte ce fait, il ſembloit faire tout ſon poſſible, pour ne pas faire mentir l'aſtrologue. Voilà une belle ſcience, ajoûte Deſcartes, qui ſert à faire mourir des perſonnes qui n'euſſent pas été malades ſans cela.

1640. Gaſſendi étoit occupé à pluſieurs ouVales. Gaſſ. pag. 338. vrages, dont nous parlerons, lorſqu'il reçut une lettre du comte d'Alais. » Je » vous ſouhaiterois, très-ſçavant hom» me, lui écrit-il, une meilleure ſanté » dans cette Province, vous viendriez » plûtôt, vous vous en retourneriez » plus tard; rien ne doit vous épou» venter, nous ſommes ici ſains, mais » non pas tous; revenez vîte, ne vous » aviſez pas de m'écrire, mais venez. Cette lettre eſt écrite d'Aix, & datée du 13. Avril: il lui répondit le 16.

Gaſſ. Vit. pag. 28. » Je n'ai pas voulu écrire, mais partir: » les deſtins s'y ſont oppoſez: avec » l'aide de Dieu, je vaincrai les obſta» cles dans peu. » Son départ fut pourtant plus differé qu'il ne croyoit: il s'en

Ibi. ibid. excuſa par deux lettres des 24. May &

21. Juin, & fut à Aix le même mois. 1640.
Il apprit du Comte qu'il paroiſſoit un livre d'un Anglois ſur la déclinaiſon de l'Aiman : il en écrivit au P. Kirker le 3. Juillet : il dit à ce ſçavant Allemand les experiences qu'il avoit faites autrefois ſur cette matiere ; d'abord à Paris, où il avoit trouvé cette variation moindre que les Auteurs ne la diſoient : enſuite ayant renouvellé les mêmes experiences à Aix, à Digne, à Marſeille, il n'avoit jamais pu parvenir au même point. Doroſſeus, Profeſſeur de philoſophie à Aix, & enſuite Théologal à Arles, avoit obſervé cette déclinaiſon en 1600. l'avoit trouvée de neuf dégrez. Gautier ayant remarqué qu'il ne s'étoit pas ſervi d'une aiguille aſſez prolixe, fit la même experience à Aix, & ne la trouva pas de ſept dégrez en 1630. Lui Gaſſendi l'avoit auſſi obſervée dans la même ville, & ne l'avoit trouvée que de cinq dégrez : quelque tems après, elle n'étoit plus que de quatre & trois quarts, & ajoûte que cette déclinaiſon trouvée autrefois à Marſeille de trois dégrez, n'étoit plus de ſon tems, que de deux & demi, & même moins de deux. J'ajoûterai ici qu'Honoré Gau-

Comment de reb. caleſt. p. 37.

Gaſſ. epiſt. Kirk. pag. 989.

1640. tier, neveu de celui dont je viens de parler, & qui étoit auſſi très-habile aſtronome, ſe ſervant des mêmes inſtrumens & de la même méridienne que ſon oncle, obſerva à Aix l'an 1645. que cette déclinaiſon n'étoit que de deux dégrez; que quatre ans après le 14. May 1649 il procéda à la même opération, & ne trouva plus qu'un dégré & demi: que le 21. Février 1661. à la réquiſition d'Honoré Bouche, hiſtorien de Provence, ayant renouvellé la même obſervation avec les mêmes attentions que la premiere fois, il ne trouva plus cette déclinaiſon que de quarante minutes.

Bouch. coreg. de Prov. p. 10.

Gaſſ. Bard. pag. 99.

Le comte d'Alais étant allé faire un voyage aux confins de la Provence du côté de l'Italie, Gaſſendi l'accompagna, & écrivit pour la premiere fois d'Antibe à Jerôme Bardi. Ce ſçavant Italien lui avoit écrit pluſieurs lettres, il lui avoit même fait préſent d'un de ſes ouvrages ſans recevoir aucune réponſe. Gaſſendi s'excuſe ſur ſes fréquens voyages: enſuite il lui dit, qu'il n'a pas l'honneur de connoître Jacques Gaufridi premier miniſtre du duc de Parme, qu'ainſi ſa recommandation auprès de

lui ſeroit inutile ; que ſi cependant il croit qu'elle puiſſe lui ſervir, qu'il lui écrira. Ce premier miniſtre étoit Provençal, natif de la Cioutat, & un ſçavant homme, que le cardinal de Richelieu avoit donné au duc de Parme pour conduire ſes états. Nous en avons parlé aſſez au long dans un autre ouvrage. A ſon arrivée à Aix, il apprit la nouvelle de la mort d'Aubert le Mire décédé à Anvers le 19. Octobre. Il étoit âgé de ſoixante & ſept ans. Ce Flamand laiſſa après lui une grande réputation, & un grand nombre d'ouvrages ; cependant Baillet dit, que quelque prévention qu'on ait pour ſon mérite, les perſonnes éclairées l'accuſent de n'être pas éxact, & quelquefois peu judicieux ; mais qu'elles ne ſçauroient lui refuſer d'être extrêmement laborieux. 1640.

Val. And. bibl. Belg.

Jug. des ſçav.

Il acheva alors ſon traité de la communication du mouvement. Ce traité eſt diviſé en trois lettres, les deux premieres ſont addreſſées au fameux Pierre du Puy, qu'il qualifie de ſçavant & ſincere ami, il y explique les principales difficultez, qu'on fait touchant le mouvement en général, & en particulier ſur celui de la terre. La premiere eſt datée

1640. du 20. Novembre & l'autre du 10. De-
De motu projectilium. » cembre. Mon ami Luillier me marque,
» lui dit-il, dans la premiere que vous
» n'ajoûtez foy qu'avec peine aux expe-
» riences que j'ai faites ſur les mou-
» vemens des corps jettez ; vous n'êtes
» pas le ſeul de votre ſentiment, je con-
» nois auſſi pluſieurs ſçavans qui n'ont
» connu la choſe poſſible qu'après qu'ils
» ont été témoins des expériences. Der-
» nierement accompagnant le comte
» d'Alais à Marſeille, je pris occaſion de
» lui en parler, & des obſervations que
» Galilée avoit faites pour la confirma-
» tion de ce théorême. *Si le corps ſur le-*
» *quel nous ſommes eſt tranſporté, les mou-*
» *vemens que nous faiſons nous paroiſſent*
» *arriver, & arrivent en effet de la même*
» *maniere que ſi ce corps étoit immobile.*
» Le comte d'Alais & tous ceux qui
» étoient avec lui en furent ſurpris,
» ils ſe rendirent aux expériences que
» je leur fis, ſoit d'un vaiſſeau, ſoit d'un
» cheval, ſoit d'un chariot : il explique
» grand nombre de difficultez ſur ce ſu-
» jet. Cette premiere lettre eſt diviſée
» en 20. chapitres, & la 2. en 13. c'eſt
» dans le dernier qu'il déclare, qu'il n'a
» réfuté les foibles argumens qu'on ap-

porte ordinairement pour prouver le « repos de la terre, que pour faire voir « qu'il n'a oublié aucune des princi- « pales difficultez, que ſon intention « n'a point été de prouver le mouve- « ment de la terre, ſentiment con- « damné par les cardinaux : je ſçai, « ajoûte-t-il, que ceux qui ſoutiennent « le ſentiment de Copernic, expliquent « fort ſolidement les endroits de l'Ecri- « ture touchant le repos de la terre, & « le mouvement du ſoleil ; mais voyant « que des gens qui ont une grande au- « torité dans l'Egliſe leur donnent un « ſens différent, je ne rougis point de « les ſuivre, & de captiver mon enten- « dement en cette occaſion, non que je « compte leur déciſion comme un arti- « cle de foy ; mais je le regarde comme « un grand préjugé. » On voit que le malheur de Galilée avoit fait de fortes impreſſions ſur l'eſprit de notre philoſophe : il ſoutenoit le même ſentiment que lui ; & après l'avoir bien prouvé dans ſes deux lettres, pour ne pas s'attirer une cenſure, il déclare qu'il croit le contraire de ce qu'il a prouvé démonſtrativement. Je parlerai de la troiſiéme en ſon tems. 1640.

1640. Gaſſendi avoit prié Naudé de communiquer à Fortunio Licetti, alors profeſſeur de philoſophie à Boulogne, la lettre qu'il lui avoit écrite ſur la grandeur apparente du ſoleil. Fortunio Licetti étoit né à Rapallo dans l'Etat de Genes : il étoit regardé comme un des plus ſçavans d'Italie ; le grand nombre d'ouvrages qu'il a compoſés ſur differentes matieres l'ont fait connoître, non ſeulement en Italie, mais encore dans tous les lieux où le ſçavoir & le mérite ſont connus & eſtimez. Gaſſendi qui avoit conçu de lui une très-grande idée, voulut ſçavoir ſon ſentiment : Licetti ne le lui cacha pas, & lui propoſa ſes difficultez ; mais il le fit avec tant de politeſſe, que Gaſſendi fut confus des grands éloges qu'il lui donna ; l'ouvrage de Licetti ne tomba entre ſes mains, que long-tems après, c'eſt ce qui donna lieu à la ſeconde lettre qu'il écrivit ſur cette matiere, qu'il adreſſa à Licetti lui-même, & lui rendit ſes politeſſes avec uſure. C'eſt dans cette lettre qu'il explique de nouveau très-au long ſon problême : il l'aſſûre qu'il ne l'avance qu'après en avoir été bien convaincu par pluſieurs experien-

Epiſt. 2. de magnitudine ſolis humilis & ſubl.

ces faites avec toute l'exactitude poſſible : c'eſt plûtôt un traité qu'une lettre, puiſqu'elle contient trente-quatre articles : elle eſt écrite d'Aix, & datée du 13. d'Août. 1640.

Cette lettre étant tombée entre les mains du ſçavant Iſmaël Bouillaud ſon ami, il écrivit auſſitôt à Gaſſendi qu'il croioit qu'il avoit avancé deux principes oppoſez à quelques-uns de l'optique : Gaſſendi lui répond dans la troiſiéme lettre, elle contient ving-ſept articles, & eſt datée du 28. Décembre. Enfin Luillier ayant communiqué la ſeconde à Chapelain de l'Academie Françoiſe, dont la réputation étoit alors fort grande, il propoſa à notre Philoſophe ſes doutes. Gaſſendi lui écrivit la quatriéme & derniere lettre : il la finit par ces paroles, « Je vous envoye la lettre de Fortunio Licetti, « uniquement pour vous obéir ; ce que « je n'aurois pas fait, ſi vous ne l'aviez « pas éxigé abſolument de moi, à « cauſe des grands éloges qu'il me « donne : je vous l'envoye, mais je vous « prie d'être bien perſuadé que je me « crois bien different du portrait qu'il « fait de moi, je ne vous le communique « *Epiſt. tertia de magn. e.*

Epiſt. quart.

1641. » que pour vous faire connoître que » je ne puis vous rien refuſer, & que » je ne déſire autre choſe, que de mettre au grand jour la douceur, l'humanité & la politeſſe de ce grand » homme. » La datte de cette derniere lettre eſt du 13. Janvier 1641. Gerard Voſſius aſſûre que cet ouvrage eſt élegant, plein d'érudition, & qu'il eſt écrit d'une maniere agréable & utile.

De ſcientiis mathem. c. 71. § 12. p. 355.

Gaſſendi ne perdoit pas de vûe l'affaire de l'Agence: il partit d'Aix pour Ambrun, peu de jours après la datte de cette lettre. L'Aſſemblée provinciale ſe tint dans cette ville ſelon l'uſage: Guillaume d'Hugues qui en étoit archevêque, y préſida: l'abbé d'Huges ſon neveu, avoit un parti pour lui; mais il ne fut pas le plus fort, il n'eut que deux voix, Gaſſendi eut la pluralité, il apprit auſſitôt ſa nomination au Comte, & partit pour Paris, parce que ſon competiteur ne vouloit pas ceder, & comptoit faire caſſer la nomination qu'on venoit de faire. Les montagnes étant couvertes de nége, il fut contraint de prendre un autre chemin que celui de Dauphiné, & de paſſer par le Comtat Venaiſſin. Il arriva le 27.

Gaſſ. Val. p. 201.

du même mois, à la petite ville de l'Isle pour admirer en passant la fontaine de Vaucluse, si célébre par les vers de Petrarque : il promet au Comte d'en faire au premier loisir une ample description qu'il lui envoyera. 1641.

Passant par le village de Mane, il vit une femme âgée de plus de quatre-vingt ans, qui depuis quatre ans avoit poussé de nouvelles dents, après les avoir toutes perdues depuis quinze : il ne se contenta pas de l'interroger, il voulut même examiner ses dents, & il trouva vrai tout ce que lui en avoit dit le marquis de Janson. Il ajoûte qu'elle souffroit des douleurs inconcevables : il se réserve d'en entretenir le Comte à la premiere occasion.

En arrivant à Lyon, il trouva que la comtesse d'Alais avoit disposé à sa faveur l'évêque d'Autun : muni de plusieurs lettres de recommendation que le Comte lui avoit envoyées, il fit toute la diligence possible pour arriver au plûtôt à Paris, & voir les prélats qui devoient se trouver à l'Assemblée ; mais cette affaire ne l'occupa pas tellement, qu'il ne visitât ses amis. Le 9. Février, il fut rendre visite au P. Mersenne, qui

1641. fut charmé de le revoir; & comme celui-ci ne penſoit qu'à trouver des ſçavans, qui vouluſſent propoſer à Deſcartes des objections ſur ſes méditations métaphyſiques, il ne l'entretint que de cet ouvrage, & lui promit de le lui communiquer: Gaſſendi demanda ſeulement ſix ſemaines de tems, à cauſe de ſon affaire.

Baill. vie de Deſcartes t. 2. l. 6. p. 132.

Pag. 133. & 134.

Nous voyons dans Baillet que Gaſſendi étoit choqué contre Deſcartes, parce que celui-ci dans ſon traité des Météores avoit parlé des parhélies ſans daigner le citer, & que Gaſſendi avoit regardé ſon ſilence comme une injuſtice, d'autant plus que Deſcartes n'avoit eu communication de ce phénoméne que par ſon canal; qu'il n'avoit pû ignorer la diſſertation qu'il avoit envoyée à Reneri leur ami commun. Baillet ajoûte que lorſque le P. Merſenne eût fait connoître à Deſcartes la faute qu'il avoit faite, il ne put s'empêcher d'admirer la modération qu'avoit eu Gaſſendi de retenir ſon reſſentiment pendant plus de trois ans; il jugea même qu'il ne s'en ſeroit pas ſitôt expliqué, ſi les méditations métaphyſiques ne l'en avoit fait ſouvenir: d'un

d'un autre côté, il ne pouvoit com- 1641.
prendre, comment un homme qui faiſoit profeſſion de ne jamais s'émouvoir contre ceux-mêmes qui lui en donnoient ſujet, avoit pû s'offenſer d'une bagatelle ; c'eſt ce qu'il écrivit au commencement d'Avril au P. Merſenne, il lui aſſure : qu'il n'y a pas « un mot de raiſonnement dans le livre « de l'Allemand Schickard qui fût à ſon « uſage, non plus que dans la lettre ou « diſſertation latine que M. Gaſſendi « a écrit à M. Reneri ſur ce phénoméne ; « mais celui-ci a tort, s'il s'offenſe « de ce que j'ai tâché d'écrire de la « vérité d'une choſe, dont il avoit au- « paravant écrit des chimeres ; ou s'il « a cru que je devois le citer en ce « lieu-là, où je n'ai pas eu de lui une « ſeule choſe, ſinon que c'eſt de ſes « mains que l'obſervation du phéno- « méne de Rome, qui eſt à la fin de mes « météores, eſt venue à M. Reneri, & « de là à moi, comme par les mains des « meſſagers, ſans qu'il y ait rien con- « tribué : j'aurois cru lui faire plus de « tort, ſi j'avois averti les lecteurs qu'il « a écrit de ce phénoméne, que je n'ai » fait de me taire. » Si le P. Merſenne

Deſcart. Merſ.

1641. montra cette lettre à Gaſſendi, je ne doute pas qu'il n'en fût choqué davantage que de ſon oubli. Il n'y avoit rien en effet que de choquant; ſi l'eſprit de Gaſſendi étoit ulceré, ce n'étoit pas le moien de le guérir.

Gaſſendi étoit parti de Paris le 23. Février pour Mante dans le Vexin François, où l'aſſemblée du clergé avoit été indiquée pour le 25. Dès le premier jour ſon affaire fut propoſée par le ſoin de divers prélats; l'aſſemblée nomma des commiſſaires du premier & du ſecond ordre pour l'examiner. Montchal, archevêque de Toulouſe, qui étoit le premier des commiſſaires, & qui connoiſſoit le mérite & le caractere de Gaſſendi, la fit régler par un accommodement : Gaſſendi céda ſon droit à ſon compétiteur, qui s'engagea à lui compter la ſomme de 8000. livres, dont quatre lui ſeroient payées après la tenue de l'aſſemblée, & les autres quatre à la fin de l'année. Cet accommodement lui fit un vrai plaiſir, parce que les intrigues & tracaſſeries, n'étoient pas de ſon goût, & le détournoient de ſes études : aprés cet accommodement il s'en retourna à Paris.

& dès le commencement de Mars, il écrivit en Provence pour faire venir ſes livres & ſes papiers. Ce fut alors, qu'il entreprit la réfutation des méditations de Deſcartes ; & dès le 3. May il écrivit au Comte qu'il étoit vers la fin de ſon examen, qui fut achevé le quatorziéme. 1641. Pag. 106. & 107.

Dans la concluſion de cet ouvrage, il addreſſe la parole à Deſcartes, & lui dit : « qu'il n'a pris la plume que « dans le deſſein de s'entretenir dans « l'honneur de ſon amitié, qu'il ne « doit pas être ſurpris qu'on penſe « autrement que lui, qu'il ne doit pas « même s'en embaraſſer ; quand je « trouve, ajoûte-t-il, quelque mets « qui me plaît, & qui déplait aux « autres, je n'ai garde de vouloir exiger « qu'il plaiſe aux autres, comme à moi : « ainſi lorſqu'une opinion plaît à mon « eſprit, & ne plaît pas aux autres, « je ſuis bien éloigné de la défendre « comme la plus vraie : je ſuis perſuadé « plûtôt que chacun abonde dans ſon « ſens, & je crois qu'il n'eſt pas moins « injuſte de vouloir, que chacun ſuive « notre avis, que d'exiger que chacun « juge du goût comme moi. Quand «

1641. & ſi approchante de la modeſtie, que pluſieurs ne firent point de difficulté de la préférer à la ſincerité ſimple & auſtere de Deſcartes, & d'improuver la doiture choquante avec laquelle celui-ci lui répondit. L'ouvrage de Gaſſendi eſt écrit en latin, & a pour titre : *Diſquiſition métaphyſique, ou doutes contre la métaphyſique de René Deſcartes.*

Le P. Merſenne l'envoya en Hollande le 16. de May. Deſcartes répondit, ſelon Baillet, d'une maniere moins affectée ; & quoique le ſtile de Gaſſendi lui parût très-beau & très-agréable, il
Pag. 136. voulut bien ſe perſuader qu'il avoit moins employé les raiſons d'un philoſophe pour réfuter ſes opinions, que les artifices d'un orateur pour les éluder. Il fit enſuite parler l'eſprit à la chair, comme ſi c'étoient deux perſonnages, qu'il eût voulu introduire ſur la ſcéne. Gaſſendi crut ſe reconnoître ſous celui de la chair ; ce fut envain qu'à la fin il voulut faire l'éloge de Gaſſendi, » comme d'un parfait philo» ſophe, comme d'un perſonnage auſſi » récommandable par l'intégrité de ſes » mœurs, & la candeur de ſon eſprit,

que par la profondeur & la ſubtilité « 1641.
de ſa doctine : en vain lui proteſta-il « que ſon amitié lui ſeroit très-chere, « & qu'il tâcheroit de la mériter de « plus en plus : enfin il finit par lui té- « moigner ſa joye & ſa reconnoiſſance « pour ſon beau diſcours, dans lequel « nonobſtant ſa longueur & ſon exacti- « tude, il n'avoit apporté aucune raiſon « qui pût détruire les ſiennes. »

Gaſſendi ne fut point content de cette réponſe, comme on peut le conjecturer, par ce qu'il en écivit au comte d'Alais le 19. Juillet. « Vous jugerez « de notre diſpute, lorſque cet ouvrage « ſera parvenu entre vos mains : il eſt « ſurprenant combien nous nous ai- « mons nous-mêmes, combien nous « ſommes entiers dans nos ſentimens, « combien nous ſupportons avec peine « la moindre contradiction ; & ſi cette « conduite ne ſied à perſonne, elle ſied « encore moins à un homme qui fait « profeſſion de la ſageſſe. » *Gaſſ. Valeſ. p. 111. 112.*

Il ſe trouva des eſprits qui tâcherent de l'aigrir contre Deſcartes. Cependant le P. Merſenne fit imprimer la diſſertation de Gaſſendi & la réponſe de Deſcartes, ſous le titre de

1641. cinquieme objection : mais ſur quelques plaintes que Gaſſendi fit au P. Merſenne ſur cette réponſe. Deſcartes inflexible écrivit : » Il me ſemble que » M. Gaſſendi ſeroit fort injuſte s'il » s'offenſoit de la réponſe que je lui ai » faite ; car je n'ai eu ſoin que de lui » rendre la pareille, tant à ſes compli- » mens, qu'à ſes attaques, quoiqu'il » ait eu l'avantage ſur moi, en ce que » j'ai toûjours oui dire, que le pre- » mier coup en vaut toûjours deux ; de- » ſorte que quand je lui aurois rendu » le double, je ne l'aurois que juſte- » ment payé. Il ſe peut faire qu'il ſoit » touché de mes réponſes, à cauſe » qu'il y reconnoît la vérité ; mais pour » moi je ne l'ai point été des objec- » ctions par une raiſon contraire : ſi » cela eſt, ce n'eſt pas ma faute. » Leur diſpute ne finit pas là.

Baill. t. 2. p. 136.

Pag. 337.

Mém. de Monch. arch. de Toulouſe.

Gaſſendi croioit ſon affaire avec l'abbé d'Hugues terminée, mais il s'en failloit bien ; car l'évêque de Grenoble député de l'Aſſemblée pour haranguer le Roy au nom du Clergé, ayant voulu lui préſenter, ſuivant la coûtume, les Agens, Sa Majeſté répondit qu'elle ne ſçauroit les approuver,

parce qu'ils avoient été nommez ſans ſon ordre ; qu'il falloit procéder à une autre nomination, & qu'en attendant le Prieur de S. Denys de la Charte en feroit les fonctions ; que l'abbé d'Hugues qui n'avoit été nommé que par deux voix, avoit donné 8000. livres au ſieur Gaſſendi qui l'avoit été par la pluralité, afin qu'il ſe départît de ſon droit ; ce qui étoit d'un très-mauvais exemple. Le cardinal de Richelieu ſe tourna enſuite du côté de l'abbé de Grignan qui avoit été auſſi nommé Agent par ſa Province, lui dit : Pour vous on pourra confirmer votre élection. Alors l'abbé d'Hugues s'adreſſant à ſon Eminence, lui demanda s'il ne pouvoit pas ſe flater de la même grace : Non, repliqua le Cardinal, ne l'attendez pas, ni vous qui avez compté l'argent, ni votre concurrent qui l'a reçu. L'Abbé ajoûta, que s'il s'étoit obligé à lui payer une ſomme, ce n'avoit été que par le conſeil des Prélats de l'Aſſemblée, que c'étoit un uſage pratiqué dans toutes les autres. Le Cardinal ne voulut pas l'écouter : Vous êtes heureux, lui dit-il, de n'avoir pas compté cet argent ; pour ce qui regarde

1641.

Gaſſ. Valeſ. pag. 114.

Let. du card. de Rich. au chancelier d'Amiens le 2. Décembre.

1641. votre obligation, nous la ferons caſſer par un Arrêt. Gaſſendi envoya tout ce détail au comte d'Alais, & celui-ci lui répondit le 16. Décembre : » Je ſuis
Gaſſ. Val. pag. 340. » vraiment affligé que votre affaire ait » eu un ſi mauvais ſuccès, vous n'avez » rien perdu, la fortune a pris ce qui » eſt à elle, & vous a laiſſé ce qui vous » appartient ; ce genie élevé, agréable, » orné de toutes ſortes de vertus : j'ad- » mire & votre conſtance & votre tran- » quilité : vous me racontez votre af- » faire, comme ſi c'étoit l'affaire d'au- » trui ; il me ſemble voir votre viſage » dans ſon aſſiete ordinaire : il eſt con- » venable à la raiſon, qu'un homme » qui a un ſi grand genie, ne ſoit pas » ébranlé, quoi qu'il arrive : je ſerai » toûjours tout à vous, comme vous » ſerez tout à moi ; & puiſque nous » ſommes ſi unis, je veux que mes biens » vous ſoient communs, uſez-en » comme s'ils étoient à vous. » Quand Gaſſendi n'auroit pas trouvé de conſolation dans ſa philoſophie, il en auroit trouvé chez un ſi bon ami. Sorbiere parlant de cette affaire, eſt ſurpris de ce que le Cardinal qui aimoit & protégeoit les ſçavans, ne connut pas
Sorb. in vit. Gaſſend.

le mérite de Gaſſendi ; il eſt perſuadé 1641.
que cette Eminence lui eût donné des preuves éclatantes de ſon eſtime.

Gaſſendi avoit fait tant de diligence, *Gaſſ. epiſt. pag. 114.*
que dès le mois Septembre, la vie de Nicolas-Claude Fabry de Peyreſc, abbé de Guitres & conſeiller au Parlement de Provence, fut imprimée chez Cramoiſi in-4°. elle eſt diviſée en ſix livres : Gaſſendi la compoſa autant pour témoigner à ce grand homme ſa réconnoiſſance, que pour ſatisfaire la louable curioſité de grand nombre de ſçavans de ſes amis, qui le regardoient comme celui qui étoit le plus capable de réuſſir : de ce nombre étoit le comte d'Alais, à qui il la dédia.

A peine, lui dit-il, êtes vous ar- « rivé en Provence que vous vous êtes « plaint d'être privé de la converſation « de ce grand homme : inſtruit que « j'avois vécu très-familierement avec « lui, vous m'avez demandé avec em- « preſſement quelles étoient ſes études « & ſes mœurs : vous avez voulu con- « noître les traits de ſon viſage, éxa- « miner les endroits où il pouvoit re- « ſter quelques-unes de ſes traces, « voir où il demeuroit, où il étudioit, «

1641. » où il s'aſſéioit, où il recevoit les grands
» hommes qui venoient le viſiter.

Gaſſ. in praf. » Vous ſçavez, grand Prince, tel-
» lement concilier les Muſes & Mars,
» qu'on ne ſçait ſi vous êtes plus brave
» que ſçavant; & comme votre naiſ-
» ſance eſt votre gloire, je ne crois
» pas qu'il y ait perſonne dans la royale
» maiſon de Valois, qui puiſſe vous être
» comparé : ce que je ne ſçaurois trop
» louer, c'eſt que vous n'eſtimez que la
» vertu, que vous ne faites nulle atten-
» tion à l'habit ſous lequel elle brille; &
» que vous qui n'êtes accoutumé qu'aux
» belles actions des grands princes, vous
» élevez un ſénateur à leur rang : il faut
» que vous poſſédiez les mêmes vertus
» que vous relevez dans les autres.

» Ce n'eſt pas la ſeule Europe qui
» pleure le grand homme dont je décris
» la vie, mais l'Aſie, mais l'Afrique,
» mais le nouveau monde; il n'y eut
» en aucun endroit aucun ſçavant, au-
» cun amateur des lettres, qui ne ſou-
» haitât ardemment de le voir, ou qui
» ne lui écrivît. Ce qui fait ſon éloge,
» c'eſt qu'il a raſſemblé dans lui-même
» toutes les vertus de tous les ſiécles.

» Je ne me borne dans cette vie,

qu'à décrire ſon érudition univerſelle, « 1641.
cet amour incroyable de tout ſçavoir, «
ce travail infatigable pour l'avance- «
ment des arts & des ſciences, & cette «
liberalité vrayement royale pour tous «
les ſçavans. »

Nicolas-Claude Fabry de Peyreſc, naquît au village de Beaugentier auprès de Toulon, le premier de Décembre 1580. On a de la peine à trouver un tems, où Peyreſc ait été enfant : dès les premieres années de ſa vie, le déſir d'apprendre qui a toûjours été en lui très-ardent, lui fit mépriſer tous les jeux & les amuſemens de l'enfance ; il ne prit plaiſir qu'à écouter ce qu'on lui diſoit, ou d'utile, ou de curieux : au ſortir du college, il ſe mit dans l'étude des médailles, des inſcriptions & autres monumens : en peu de tems il ſurpaſſa les plus habiles, & fit un amas conſidérable de tout ce qui exerce & nourrit agréablement cette louable curioſité ; il n'y eut aucune eſpece de litterature où il ne s'adonnât, & qu'il n'épuiſât : il n'y eut point de bibliothéque en France, en Italie, en Angleterre, en Flandre & en Hollande, qu'il ne vît & n'examinât : point de ſça-

1641. vant qu'il ne connût, à qui il ne fît du bien, en leur faiſant part, ou de ſes connoiſſances, ou de ſes livres, ou de ſes médailles : il employoit ſes revenus à faire acheter ou copier les manuſcrits les plus rares & les plus utiles, dont il faiſoit enſuite part aux ſçavans : ſa bourſe étoit toûjours ouverte à tous ; ſon commerce de lettres embraſſoit toutes les parties du monde ; les expériences phyſiques, les obſervations aſtronomiques, les raretez de la nature, les productions de l'art, l'antiquité, l'hiſtoire, les lettres, les ſciences, étoient également l'objet de ſes ſoins & de ſa curioſité. Depuis la mort de Vincent Pinelly, il étoit regardé comme le Mecéne de tous les gens de lettres : Balſac l'appelloit une piece du naufrage de l'antiquité, & les reliques du ſiécle d'or. Perſonne n'étoit mieux inſtruit que Gaſſendi des circonſtances d'une vie ſi curieuſe, il avoit été le compagnon des études de Peyreſc, le confident de ſes ſecrets, il avoit recueilli ſes derniers ſoupirs ; il falloit un auſſi habile homme que lui, pour décrire tous les avantages dont la nature l'avoit ſi liberalement partagé, tant de pro-

diges qu'il avoit opérez pour l'avancement des lettres, des arts & des sciences ; aussi le fameux Jean Jacques Bouchard Parisien, dans l'oraison funebre de Peyresc, qu'il prononça à Rome dans l'Academie des Humoristes, en présence de dix cardinaux, *félicite les Manes de Peyresc, d'avoir pour historien un si grand homme*. Pour raconter tant de merveilles, il falloit un historien qui eût une érudition universelle, qui parlât mathématiques, astronomie, physique, histoire, optique, antiquitez, médailles, ornemens absolument nécessaires pour la vie d'un homme qui avoit toûjours eu pour toutes sortes de sciences & pour toutes sortes de connoissances, une curiosité peu commune. Cette vie a eu une approbation générale : un Allemand nommé Maurice, l'appelle un ouvrage incomparable ; elle renferme, dit un moderne d'une façon fort singuliere, l'histoire de tous les sçavans de son siécle ; il y paroîtroit de l'affectation, si on ne sçavoit que cet illustre Magistrat étoit en commerce avec toutes les personnes de distinction de la république des lettres : on y trouve, dit Guy Patin, tous les

1641.

In orat. funeb. Peyresc.

Vigneul. Marville.

1641. bons auteurs, comme on trouve tous les bons livres à la foire de Francfort.

Bibl. hiſt. de la Franc. n. 14225. Le P. le Long nous apprend qu'elle a été traduite en françois, mais qu'elle n'a pas été imprimée ; il ſeroit à ſouhaiter qu'elle le fût pour la ſatisfaction de ceux qui n'entendent pas le latin : elle a auſſi été traduite en anglois par Guillaume Rand, & imprimée in-8°. à Londre l'an 1657. Je parlerai ailleurs des differentes éditions de ce bel ouvrage : les premiers exemplaires furent pour le comte d'Alais, pour Palamedes Fabry, ſieur de Valavez, pour Claude Fabry, baron de Rians, conſeiller au Parlement de Provence ; celui-ci neveu, & celui-là frere de Peyreſc. Le chancelier Seguier qui la lut d'abord qu'elle eut paru, manda deux fois Gaſſendi chez lui, pour lui en témoigner ſa ſatisfaction. » Je ne ſuis » pas ſurpris, lui écrit le comte d'Alais, » que cet illuſtre Chancelier vous aime ; » cet amour croîtra, à proportion qu'il » vous connoîtra : ſi les grands négligeoient un homme de votre mérite, » il faudroit qu'ils euſſent chaſſé les » Muſes de France. »

Gaſſ. Val. epiſt. 114.

Valeſ. Gaſſ. pag. 340.

Gaſſendi fit encore préſent de cette

vie à ſes amis d'Italie, des Pays-Bas & d'Allemagne, & en reçut de toutes parts des complimens en proſe & en vers. Celui qui ſe diſtingua le plus, fut Antoine Godeau, évêque de Graſſe, Gaſſendi lui avoit communiqué ſon manuſcrit avant l'impreſſion, il en fut ſi content, qu'il lui écrivit une lettre latine dont on ſera bien aiſe de trouver ici un extrait. « Vous avez, lui « dit-il, ſi bien peint M. de Peyreſc, « qu'il me ſemble que je le vois, que « je l'entens, lorſque je lis ſa vie; il « méritoit certainement qu'on fît paſſer « ſon nom à la poſtérité : il eſt heureux « d'avoir eu Gaſſendi pour hiſtorien; « tout ce qu'il avoit ramaſſé avec tant « de ſoins & de peine, pierres précieu- « ſes, portraits, médailles, antiques, « livres, manuſcrits, il pouvoit les per- « dre, les diſſiper par les malheurs des « tems ou autrement; mais en rendant « un compte exact de toutes ces choſes « à la poſtérité, vous les avez conſer- « vées, rien n'eſt plus admirable que la « candeur qui regne dans votre narra- « tion, que votre profonde & exquiſe « érudition, que vos excellentes & ſça- « vantes conjectures ſur les choſes les « plus cachées : & pour tout dire en un « 1641.

God. Gaſſ. pag. 418.

1641. » mot, cet ouvrage eſt très-digne de » Peyreſc, de Gaſſendi, d'un meilleur » ſiécle que le nôtre, & ne doit jamais » périr de la mémoire des hommes : » vous ſçavez, mon cher Gaſſendi, que » je ne ſuis rien moins qu'un adula- » teur, auſſi ne dis-je préciſément » que ce que je penſe. »

Le prince de Condé, après avoir lû deux fois cette vie, voulut voir Gaſſendi & le combla de politeſſe, ajoûtant qu'il le prioit de lui faire le plaiſir de venir le voir quelque fois. On a encore fait un recueil d'éloges à la louange de Peyreſc, il eſt imprimé à Rome, in-folio en quarante langues différentes, ſous le nom de Pangloſſie, ou regrets du genre humain ſur la mort de ſes délice, Nicolas Claude Fabry de Peyreſc conſeiller au parlement de Provence.

Le comte d'Alais voulant ſçavoir à quoi il s'occupoit depuis l'impreſſion de ce dernier ouvrage, Gaſſendi prend de-là occaſion de lui parler de la vie d'Epicure, de l'apologie qu'il en avoit compoſée, de ſes principaux ſentimens, & des differentes ſectes des philoſophes : il entre dans un très-grand détail, & c'eſt la matiere de ſes lettres pendant cette année & la ſuivante.

Au commencement de 1642. arriva la mort de Galilée ; ce fut un vrai ſujet d'affliction pour tous les amateurs des ſciences ; & s'il faut juger de celle de Gaſſendi par l'eſtime qu'il faiſoit de ſon mérite, il fut un des plus ſenſibles à ſa perte. Galileo Galilei, car c'eſt ainſi qu'on l'appelloit, mourut à Florence le 29. Janvier âgé de 78. ans. Il avoit perdu la vûe depuis quelques années ; il étoit fils naturel de Vincent Galilée gentilhomme Florentin, ſçavant dans les mathématiques & particulierement dans la muſique ancienne & moderne ; il prit un ſoin particulier de l'éducation de ſon fils, ſes inclinations ſe tournerent du côté de l'aſtronomie, des méchaniques, & de la géometrie : il devint un des plus grands hommes de ſon ſiécle. Ce qui le rendit vraiment eſtimable, c'eſt qu'il ſe défit des erreurs de l'école, & qu'il eut le courage de ſecouer le joug qu'on impoſe ordinairement à ceux qui veulent philoſopher : il examina les matieres phiſiques par des raiſons mathématiques, unique moyen de trouver la vérité. Ses progrès le firent admirer de toute l'Europe, & ſa réputation ſe répandit par

1642.

Add. de Naud. p. 156.

Baill. vie de Deſcart. t. 2. pag. 176.

1642. tout ; mais quelque grande qu'elle fût, elle ne put arrêter ſes envieux, qui lui ſuſciterent les affaires les plus fâcheuſes. Nous en avons parlé, & nous avons vû que ce grand homme groſſit le catalogue des ſçavans malheureux, lui qui auroit mérité de jouir de la vie la plus heureuſe & la plus tranquille : il y a long-tems, qu'on s'eſt plaint que ſes compatriotes n'ont pas pris ſoin, de faire paſſer juſques à nous les principales actions de ſa vie : il le méritoit ſans doute autant & plus que les Guarini, les La-Galla & une infinité d'autres, qui ont eu des hiſtoriens particuliers, parce qu'ils ont eu des amis jaloux de leur gloire. Laurenzo Craſſo a parlé de lui, mais en peu de mots, auſſi bien que Dom Mabillon.

Add. au Naud. ut ſup.

Cette année Gaſſendi fit préſent au public de ſes deux lettres ſur la communication du mouvement, & de quatre ſur l'apparente grandeur du ſoleil à ſon méridien, ou à ſon horizon. Ces deux ouvrages parurent à Paris in-4° : il en fit préſent à ſes amis ſurtout à Philibert de la Mare, conſeiller au parlement de Dijon, qui communiqua l'exemplaire qu'il en avoit reçu, au P. Pierre Cazré

Jeſuite Recteur du college de Dijon, & qui le fut enſuite de Mets. (a) Ce Jeſuite lut avec avidité ces deux ouvrages, & écrivit le 3. de Novembre une longue lettre à Gaſſendi pleine d'éloges : c'eſt-là qu'il lui propoſe ſes difficultez ſur ſon traité de la communication du mouvement : il attaque ſurtout ce qu'il avoit dit ſur le mouvement de la terre. La premiere des lettres eſt du 8. Decembre ; c'eſt la troiſiéme de celles qui compoſent le traité de la proportion de l'accélération de la deſcente des graves, quoiqu'elle ſoit la premiere, il ne lui a donné que le troiſiéme rang, parce qu'outre la réponſe aux difficultez du P. Cazré, il y a inſeré la réponſe à pluſieurs autres difficultez qu'on lui avoit propoſées ſur ſon traité de la communication du mouvement. Parmi pluſieurs objections de ce Jeſuite, on trouve celle-ci. Vous n'auriez jamais approuvé, dit-il, les ſentimens de Galilée touchant la proportion de l'accélération de la deſcente des graves, ſi vous aviez fait attention que Galilée fait un paralogiſme.

1642.

Epiſt. 3. de proport. & acceler. gravium.

(a) Ce Jeſuite étoit né à Rennes en 1589. & il eſt mort à Dijon le 20. d'Avril de l'an 1664.

1642. Gaſſendi lui ayant répondu qu'il n'étoit pas aſſez habile pour le découvrir, & l'ayant preſſé de le lui démontrer, & de lui expliquer quelle étoit cette proportion qui lui paroiſſoit la plus vraie, le P. Cazré fit imprimer un traité qu'il lui envoya (*a*) : Gaſſendi ne fut pas convaincu, il combatit ſes preuves : c'eſt-là qu'il ſoutient vivement le ſentiment de Galilée, & qu'il prouve le mouvement de la terre par bien des experiences. Les deux premieres lettres de ce traité, n'ont été écrites que l'an 1645. j'ai cru devoir en parler ici, pour n'être plus obligé d'y revenir. Ce Traité ne vit le jour qu'en 1646.

Ses occupations journalieres, & tant d'ouvrages qu'il avoit compoſez depuis ſon retour, ne l'empêchoient pas de continuer ſes obſervations aſtronomiques : il en fit une à la fin de cette année qui lui cauſa bien de la joye. J'ai fait le 29. Décembre, une obſervation extraordinaire, écrit-t-il à Naudé, j'ai

(*a*) Intitulé : *Phyſica demonſtratio, quâ ratione, menſura modus ac potentia accelerationis totus in naturali deſcenſu gravium determinantur, adverſus nuper excogitatam à Galilæo Galilæi Florentino philoſopho ac mathematico de eodem motu pſeudo ſcientiam. Pariſiis* 1645. *in-4.*

découvert neuf ſatellites de Jupiter : 1643.
Galilée n'en avoit encore obſervé que quatre : les cinq que j'ai découverts, ſont plus conſidérables que les quatre de Galilée. Le 4. de Janvier, ils quitterent leurs places, & ce même jour ils diſparurent vers leurs apogées, ou ſe cacherent dans les ombres de Jupiter. Il en écrivit plus amplement à Naudé au mois d'Avril ſuivant : il mit à la tête, la lettre que le P. Antoine-Marie de Rheita, capucin habile, avoit écrite de Cologne à Erycius Puteanus : il prétendoit avoir fait à peu près la même découverte, quelques mois avant Gaſſendi. Notre Philoſophe ne porte pas un jugement favorable de l'obſervation du Capucin, qui avoit pris de petites étoiles fixes pour de nouveaux ſatellites de Jupiter, & qui avoit voulu en faire ſa cour à Urbain VIII. en les nommant aſtres, *Urban-octaviens* nom malheureux, & qui ne pouvoit gueres réuſſir, quand même les ſatellites auroient ſubſiſté. Il y en eut cette même année deux éditions, la premiere à Paris in-4°. la ſeconde à Louvain in-12.

Le mois ſuivant, qui étoit celui de May, fut remarquable par la mort de

1643. Louis XIII. arrivée le 14. dans la 42. de ſon âge, à pareil jour que fut aſſaſſiné Henri IV, ſon pere. Louis Decormis de Beaurecueil, avocat général au parlement de Provence, un de ſes meilleurs amis, & du comte d'Alais, & l'un des premiers philoſophes de ſon tems, voulut ſçavoir de Gaſſendi lui-même les paroles remarquables que ce prince avoit proferées avant ſa mort. Gaſſendi le ſatisfit par une très belle lettre latine, qui eſt trop honorable à ce prince & trop curieuſe pour ne pas la donner ici en françois.

Gaſſ. Cormſ. » Vous voulez, lui dit-il, que je » vous donne moi-même ce détail: » ſouvenez-vous que je ne parois ja- » mais à la cour, que je ne ſçai que par « le bruit public ce qui s'y paſſe. Voici » le parti que j'ai pris pour vous con- » tenter: j'ai été conſulter notre Gou- » verneur, (le comte d'Alais) je lui ai » demandé ce qu'il ſçavoit; ainſi je ne » vous envoyerai point des fables, mais » les propres paroles qui ſont ſorties » de la bouche de ce grand prince: » notre cher Comte l'a vû très-ſouvent, » il n'eſt pas homme à mentir. Eſt-il » quelqu'un de plus modeſte & de plus véridique

véridique que lui ? Outre cela il nous « 1643.
aime. Les paroles d'or, me dit-il, «
que le Roi a proférées, qui devroient «
être gravées sur le cédre, qu'il a chan- «
tées comme un cygne mourant, sont »
si profondément gravées dans mon «
esprit, que je ne puis faire rien de «
plus agréable, que de vous en don- «
ner le détail. Après avoir un peu mé- «
dité, je m'en vais vous contenter; «
mais n'attendez pas que je vous les «
dise toutes & dans le même ordre «
qu'il les a proférées; vous les racon- «
terez ensuite à votre maniere. Ce «
grand prince a vû venir la mort avec «
plus d'intrépidité que Socrate: pen- «
dant un mois entier, les Medecins & «
les Prêtres la lui ont annoncée; bien- «
loin qu'il ait regreté les douceurs de «
la vie, qu'au contraire il a témoigné «
quelque impatience de ce qu'elle lui «
étoit prolongée, & répetoit souvent ces «
paroles de Job: *Tædet animam meam* «
vitæ meæ. Un jour étant revenu d'un «
accident qui l'avoit conduit aux por- «
tes de la mort, *il est étonnant*, dit-il, «
que les criminels, après qu'on leur a «
lû leur sentence, ne vivent que quel- «
ques heures, que je vive si long-tems, «

1643. » *après qu'on m'a annoncé la mort, & si souvent & si certainement.* Ne croyez » pas qu'il tînt ce discours, parce qu'il » s'ennuyoit de vivre : il imitoit l'Apôtre » qui souhaitoit la mort pour être avec » J. C. En effet dès le moment qu'on l'a- » vertit de sa mort prochaine, il proféra » aussitôt ces paroles du psaume : *La-* » *tatus sum in iis quæ dicta sunt mihi in* » *domum Domini ibimus.* Il fit ensuite » une confession générale depuis le » commencement de son regne, & vou- » lut être instruit de toutes ses fautes, » pour en demander pardon à Dieu ; » il reçut le Viatique & l'Extrême-On- » ction ; il présenta lui-même ses mem- » bres pour être oints des Saintes Hui- » les, remarquant que le ministre du Sei- » gneur ne lui avoit fait qu'une legere » onction sur une main, il la lui pré- » senta de nouveau ; il répondit à toutes » les prieres : il y avoit déja trois semai- » nes qu'il étoit dans cet état : lorsqu'il » ordonna à son médecin de ne lui pas » cacher sa derniere heure. Le medecin » l'ayant averti qu'elle approchoit : *Bien,* » *qui est bien*, dit-il, *ne la passons pas* » *sans fruit.* Il fit un effort pour se re- » cueillir davantage, & se joignit à ceux

qui prioient : il eſperoit mourir le Vendredi, comme le Sauveur, il le lui avoit demandé très-inſtamment. Le Jeudi jour de l'Aſcenſion, il dit : *Je ne ſerois pas fâché de mourir aujourd'hui que le Seigneur eſt monté au Ciel, au jour d'hui qu'il a établi le myſtere de ſon corps, que ce jour ſoit l'anniverſaire du changement que je ferai d'un royaume terreſtre avec le céleſte.* Il ordonna qu'on ſuppléât au Dauphin les cérémonies du Baptême, car il n'avoit été qu'ondoyé, afin qu'on lui donnât un nom : il confia les rênes du gouvernement à la Reine, choiſit pluſieurs grands pour former ſon conſeil, les fit aſſembler en ſa préſence, & voulut connoître comment l'on conduiroit l'état quand il ne ſeroit plus : il donna ſes ordres juſqu'à la veille de ſa mort. Apprenant que le roy d'Eſpagne avoit conſenti, qu'on tiendroit le congrez à Munſter pour traiter de la paix : *Quelle joie pour moi*, s'écria-t-il, *d'apprendre que dans peu mon peuple jouira de la paix. Ah ! ſi le Seigneur me conſervoit encore quelque tems mes forces, je les employerois volontiers pour obtenir cette paix ; mais* 1643.

1643. » *tenant que je ſuis prêt à paroître de-*
» *vant lui, je ne ceſſerai de lui demander*
» *cette grace, juſqu'à ce que je l'ob-*
» *tienne.* Il a ſouvent dit : *que s'il étoit*
» *permis de demander la prolongation de*
» *ſa vie, ce ne ſeroit que pour donner la*
» *paix à ſon royaume & pour faire pé-*
» *nitence de ſes péchez.* Il a toûjours té-
» moigné une grande pieté, une grande
» réſignation à la volonté de Dieu, il
» faiſoit de ſon mieux pour ranimer
» ſa foy & ſa ferveur : pour cela il ſe
» faiſoit lire les endroits les plus édi-
» fians des vies des ſaints, il recom-
» manda les princes ſes fils à la Reine,
» au prince de Condé & aux princi-
» paux ſeigneurs, & imitant les Pa-
» triarches, il leur donna ſa bénédi-
» ction ; il conſoloit ceux qui venoient
» le voir, ou leur donnoit des avis
» ſalutaires. Remarquant les mare-
» chaux de la Force & de Châtillon
» qui pleuroient, *Ne pleurez pas ſur*
» *moi*, leur dit-il, *pleurez plûtôt ſur*
» *vous qui êtes dans le mauvais chemin.*
» Il dit au duc d'Angoulême qui étoit
» à peine guéri de la fiévre, lui faiſant
» remarquer ſa maigreur : *Voyez, la*
» *royauté ne nous exempte pas des mi-*

ſerès humaines ; au duc de Liancourt : « 1643.
Souvenez vous, que vous êtes cendre,
& que vous retournerez en cendre ;
& à votre compatriote Bontems ſon
chirurgien, le jour même qu'il mou-
rut : *Il eſt convenable que je retourne*
à la terre, puiſque je ne ſuis autre choſe
que terre ; il avoit dit auſſi au même
en différentes fois : *Si je tombe dans*
le délire, il eſt de votre devoir que
je ſois toûjours net, & dans une po-
ſture décente, & dès le moment que
je ſerai mort, purifiez mon cadavre :
après que vous l'aurez bien ſeché, qu'il
ſera froid, gardez-le encore trois jours.
Comme on lui dit qu'on ne pou-
voit pas le garder ſi long-tems, *Vous*
ferez, ajoûta-t-il, *ce qui ſera le plus*
convenable. Je ne dois pas taire que
voyant de ſes fenêtres S. Denys ; *Dans*
peu, dit-il, *je ſerai porté dans cette*
égliſe, & mis avec mes peres ; & ajoûta,
pour y aller il y a deux chemins, mais
il faut prendre le plus long, parce qu'il
eſt le plus beau & le plus commode. Il
ordonna enſuite qu'on le portât dans
la nuit & ſans pompe : il s'entrete-
noit de toutes ces choſes, comme ſi
elles ne le touchoient pas ; ſon viſage

1645. » étoit toûjours le même, ſon eſprit » d'une tranquillité admirable, deſorte » que je ne crois pas qu'on puiſſe » mourir avec plus de fermeté, & re- » garder ce dernier moment d'une ma- » niere plus aſſeurée. Quelqu'un lui » ayant parlé un jour de la beauté du » Dauphin, *Je ferai enſorte*, repon- » dit-il, *qu'il ſoit auſſi bon que beau.* La » providence l'a fait regner 33. ans, ſe- » lon la meſure de la plénitude de l'âge » de J. C. Notre Comte vous en dira » davantage de vive voix. »

Cependant Sorbiere ne ceſſoit d'animer Gaſſendi contre Deſcartes, il lui répréſentoit qu'il lui importoit de lui répliquer. Toûjours complaiſant pour ſes amis, il emploia les premiers mois de l'année à ce travail. Sorbiere qui regardoit cet ouvrage comme le fruit de ſes ſollicitations, s'étoit chargé de prévenir les eſprits en ſa faveur, & d'en établir la réputation ; il avoit parole des Elzevirs pour l'impreſſion, & il devoit ſe charger de corriger les épreuves.

Comme Sorbiere eſt ſouvent cité dans cette vie, & qu'il y paroîtra encore plus dans la ſuite, il eſt à propos

d'en dire un mot : il prit naiſſance en Languedoc à Saint Ambroix, diocèſe d'Uſez : il s'appliqua particulierement à la médecine, & fit de fréquens voyages en Hollande ; il voulut même ſe fixer à Leyde. *Il n'eſt pas ſans lumiere, & ſans ſçavoir*, dit Chapelain, *mais il ne voit & ne ſçait rien à fonds, & donnant à tout il parle à tâtons des choſes qu'il ignore, comme en la philoſophie ancienne & nouvelle qu'il ne fait qu'effleurer. Tout ce qu'il fait a pour but la fortune, & non pas la gloire, ce qui eſt cauſe qu'il paſſe pour adulateur de ceux dont il eſpere, & pour ſatyrique contre ceux qui ne lui donnent pas ce qu'il prétend. C'étoit un homme d'eſprit*, dit Baillet, *qui faiſoit ſa principale étude des recherches des ſçavans repandus dans l'Europe, & de profiter plus des converſations que des livres, deſorte qu'il étoit en réputation, d'être plus curieux que ſçavant, & plus coureur qu'homme de cabinet.* Il avoit rendu viſite à Deſcartes en 1642. dans le château d'Eyndegeeſt à une demie lieue de Leyde, & n'avoit pas été moins charmé des agrémens de ſa demeure que de ceux de ſa converſation ; il s'étoit déja donné

1643.

Chap. même de quelques gens de lett.

Baill. vie de Deſc. t. 2 p. 167.

1643. tout entier à Gaſſendi. Dès le moment que celui-ci eut achevé ſa réplique, il la communiqua à quelques-uns de ſes amis: Deſcartes en fut averti, & s'en plaignit à Sorbiere, qui écrivit auſſitôt à Gaſſendi pour lui apprendre que Deſcartes trouvoit mauvais qu'il tînt ſes inſtances ou repliques cachées, & qu'il ne devoit pas tarder de lui donner la ſatisfaction qu'il demandoit de les voir imprimées: pour mieux réuſſir dans ſon deſſein, il en écrivit au P. Merſenne qui ne fit point de difficulté de ſe joindre à lui dans la perſuaſion qu'il s'agiſſoit de rendre quelque ſervice à Deſcartes & à la philoſophie. Gaſſendi ſe laiſſa vaincre & envoya à Sorbiere ſa copie le 9. de Juin avec une lettre d'excuſe ſur ſon retardement, dont il attribue la cauſe à la multitude des curieux de Paris qui avoient gardé long-tems, & même envoié ſon manuſcrit dans les provinces à d'autres curieux; il le lui abandonne, & lui donne une liberté entiere, ne lui impoſant d'autre obligation, que celle de ſe ſouvenir que ſon écrit n'avoit été fait, que pour ceux de leurs amis qui ne pouvoient

souffrir que Descartes se ventât d'avoir eu des adversaires, prétendant prouver par son ouvrage qu'il ne l'étoit pas; ce n'étoit pas là l'intention de Sorbiere, qui ne pensoit qu'à faire un illustre adversaire à Descartes en la personne de Gassendi. 1643.

Sorbiere n'eut pas plûtôt reçu ce paquet, qu'il le joignit avec les premieres objections que Gassendi avoit faites à Descartes; il fit imprimer l'un & l'autre ouvrage avec les réponses; il en fit un corps qu'il divisa par chapitres, à la tête duquel il mit à la priere de Gassendi des tables ou sommaires de sa façon; il fit précéder le tout par une préface, où il fait parler le libraire selon sa fantaisie. Sorbiere avoit écrit à Gassendi sur ce qu'il approuvoit les premiers essais de l'impression de cet ouvrage, & la préface qu'il a mis à la tête contre Descartes; il appelloit celui-ci personnage d'une louable folie, *Cartesium laudabilis insaniæ.* Il ajoûtoit qu'il n'avoit pas voulu le traiter plus mal, parce qu'il s'étoit proposé son exemple; mais ses efforts, dit Baillet, n'ont servi qu'à nous montrer, que la douceur & la modération de Gassendi

Baill. vie de Descart.

1643. étoient inimitables pour lui : auſſi étoient-elles en un dégré où peu de gens pouvoient ſe venter d'atteindre, elles ſe faiſoient admirer des Cartéſiens mêmes. Adrien Héereboord profeſſeur en philoſophie dans l'univerſité de Leyde, quoique Cartéſien, complimenta Gaſſendi ſur la modération qu'il avoit apportée dans cet ouvrage, il loua la facilité du ſtile, l'induſtrie, le jugement qu'il y avoit fait paroître ſans appréhender la jalouſie de Deſcartes ; l'occaſion lui parut favorable pour lui demander ſon amitié, qu'il croioit avoir méritée pour l'eſtime qu'il avoit conçue pour lui, depuis qu'il avoit lû ſon bel ouvrage contre les ſectateurs d'Ariſtote. Le langage d'Henri Regius profeſſeur de philoſophie dans l'univerſité d'Utrecht étoit bien différent : il prétendoit que ce gros livre d'inſtances étoit rempli d'aigreur & d'inſultes ; mais pour les concilier, dit Baillet, il ſuffit de remarquer que l'un parloit de M. Gaſſendi à M. Gaſſendi lui-même, dans l'intention de captiver ſa bienveillance à l'inſçu de Deſcartes, & que l'autre parloit de M. Gaſſendi à M. Deſcartes pour l'exciter à la ven-

Id. ibid.

geance contre un adverſaire, dont le mérite lui paroiſſoit fort à craindre pour le ſuccès de leur philoſophie. J'ajoûterai qu'Heereboord étoit un ſçavant véritablement attaché à Deſcartes; mais aſſez équitable pour rendre juſtice au mérite, & à la moderation de Gaſſendi; au lieu que Regius étoit un homme des plus préſomptueux, qui faiſoit ſervillement ſa cour à Deſcartes, mais qui n'étoit pas ſi fort aſſervi à ſa philoſophie, qu'il ne l'abandonnât quand ſes interêts le demandoient, comme il le fit voir dans la ſuite. 1643.

Gaſſendi avoit été choqué que Deſcartes dans ſa réponſe l'appella: *Chair, caro.* Auſſi finit-il un chapitre de ſes inſtances par ce trait. En m'appellant « chair, vous ne m'ôtez pas l'eſprit, « vous vous appellez eſprit, mais vous « ne quittez pas votre corps. Il faut « donc vous permettre de parler ſelon « votre genie: il ſuffit qu'avec l'aide « de Dieu, je ne ſois pas tellement chair, « que je ne ſois encore eſprit, & que « vous ne ſoiez pas tellement eſprit, que « vous ne ſoiez auſſi chair; deſorte que « ni vous ni moi, nous ne ſommes ni « au deſſus, ni au deſſous de la nature. «

1643. » humaine : ſi vous rougiſſez de l'hu-
» manité, je n'en rougis pas. »

Pour ne pas interrompre l'hiſtoire de cet ouvrage, j'ai laiſſé en arriere quelques lettres & quelques faits importans, dont il eſt à propos de parler ici. Gaſſendi avoit écrit dès le mois de Juillet à Wendelin, pour lui expliquer la méthode qu'il faut ſuivre dans l'obſervation des éclypſes de lune.

Gaſſ. Wendel. pag. 154. 165. » Vous m'avez appris, lui dit-il, que le
» P. de Rheita ne s'eſt point fâché de
» ma cenſure, qu'au contraire il l'a re-
» çue avec plaiſir, qu'il a même parlé
» de moi d'une maniere ſi avanta-
» geuſe, qu'elle me fait rougir. Mar-
» quez-lui, je vous prie, l'eſtime que je
» fais de ſon mérite & de ſa vertu : ſi
» dans ma cenſure, il m'eſt échapé quel-
» que choſe qui ait pû lui faire de la
» peine, faites-lui bien mes excuſes. »
Le caractere de Gaſſendi étoit la douceur, la politeſſe & la complaiſance ; il ne craignoit rien tant que de ſe brouiller avec quelqu'un, auſſi étoit-il fort réſervé & fort circonſpect dans ſes écrits & dans ſes paroles ; mais malgré toutes ſes attentions, il ne put s'empêcher de ſe brouiller avec J. B. Morin.

Celui-ci avoit pris naiſſance à Ville-Franche en Beaujolois le 23. Fevrier 1583. il fit ſon cours de philoſophie à Aix ſous M. Marc Antoine en 1609. 1610. Joſeph Gautier l'avoit reçu chez lui ; & comme Gaſſendi y étoit dans le même tems, ils contracterent une étroite amitié. Il fut de là étudier en medecine à Avignon, où il prit le bonnet de docteur en 1613. Arrivé à Paris, il acquit la protection de Claude Dormy évêque de Boulogne qui l'envoia en Allemagne, en Hongrie & en Tranſſilvanie viſiter les mines, & faire des recherches ſur la nature des métaux. De retour à Paris, il fit connoiſſance avec un aſtrologue Ecoſſois, nommé Daviſon ; celui-ci perſuadé de l'incertitude & de la fauſſeté de l'aſtrologie judiciaire, l'abandonna entierement. Cette conduite auroit du détourner un homme raiſonnable de l'étude de cette prétendue ſcience ; mais elle fit un effet tout contraire dans l'eſprit de Morin : la conduite de ſon ami lui fit naître l'envie de l'étudier : il fit plus, il y prit tant de goût, qu'il renonça à la medecine pour s'y appliquer abſolument. L'évêque de Boulogne ayant été mis

1643.

Vie de J. B. Morin.

1643. en priſon, Morin entra dans le ſervice de Leon d'Albert, duc de Luxembourg, frere du connétable de Luines : il demeura huit ans avec lui, & refuſa enſuite de s'attacher au maréchal Deffiat, préferant la liberté à tout. Il fut fait profeſſeur de mathématiques au college royal en 1630. Un jour il vint voir Gaſſendi, & lui annonça qu'il alloit à la campagne, pour achever un traité qu'il vouloit faire imprimer contre le mouvement de la terre ; quoique pûſſent lui dire le P. Merſenne, Valois, Gaſſendi & pluſieurs autres ſçavans de ſes amis, il ne voulut écouter perſonne ; ce qui obligea Gaſſendi d'écrire à Gautier, « que Morin étoit » auſſi fou de ſon opinion que de ſon » aſtrologie, & qu'il étoit auſſi perſuadé » qu'il avoit démontré l'immutabilité » de la terre, qu'il l'étoit qu'il avoit dé» montré la cabale des maiſons aſtro» logiques & autres réveries. »

T. Lett. mſſ. franç. à Joſ. Gautier.

Vie de Morin. Le cardinal de Richelieu admettoit ſouvent Morin dans ſa confidence, il le conſultoit même ſur des affaires importantes, s'il en faut croire l'auteur de ſa vie : fauſſement prévenu qu'il avoit trouvé les longitudes, & que le

cardinal lui faiſoit une injuſtice, en lui refuſant la récompenſe qu'une telle découverte méritoit, il en conçut contre ce Miniſtre un dépit & un reſſentiment qui dura toute ſa vie. Pluſieurs de ſes amis ſe brouillerent avec lui, pour lui avoir parlé avec trop de de franchiſe ſur ce ſujet: Gaſſendi profitant de l'exemple de ceux-ci, retint ſa plume après avoir employé tous les lieux communs ſur la malignité du public qui cenſure ſouvent ce qu'il devroit approuver, il ajoûte: » Vous voudriez que je fuſſe votre arbitre, permettez-moi de vous dire, que je n'ai ni le ſçavoir ni l'expérience néceſſaires pour décider une affaire de cette importance, quoique je pûſſe me glorifier de ſçavoir quelque choſe; je me méfie trop de moi-même, je n'oſe porter mon jugement ſur les choſes qui paroiſſent les plus claires: vous récuſez pour juges les plus ſçavans hommes, il faudroit que je fuſſe dépourvû du ſens commun, pour entreprendre de décider un procès qui eſt entre tant de ſçavans, moi qui n'ai ni leur mérite ni le vôtre. «

1643.

Gaſſ. Morin. pag. 175.

Gaſſendi ſe tira ainſi de ce mau-

1643. vais pas, & ſe conſerva ſon amitié ; mais enfin il fallut ſubir le ſort des autres, & encourir ſa diſgrace. Le prétexte que prit Morin, furent les deux lettres que Gaſſendi avoit écrites à Pierre Dupuy, ſur la communication du mouvement, où Gaſſendi combat vivement les objections de ceux qui diſent que la terre ne ſe meut pas. Morin étoit un des tenans contre Copernic, comme nous avons dit plus haut ; il crut donc que c'étoit à lui que Gaſſendi en vouloit ; que violant les loix de leur ancienne amitié, il ſe portoit pour aggreſſeur : il prit la plume, & compoſa ſans aucun ménagement, un ouvrage qui fut imprimé à Paris in-4°. l'année 1643. ſous ce titre : *Les autels de la terre briſés.* Il fit paroître dès le commencement de cette diſpute, une conduite ſi irréguliere & ſi impolie, qu'il ne faut pas douter, qu'elle ne lui ait attiré toutes les diſgraces & toutes les réponſes vives, qu'il eut à eſſuier dans la ſuite. Cet ouvrage fit prendre auſſi la plume à Gaſſendi, il le réfuta ſans aigreur ; il addreſſa ſa réponſe à Joſeph Gautier leur ami commun, & offrit d'en paſſer

par ſa déciſion ; c'eſt la troiſiéme, & non pas la quatriéme lettre qui compoſe le traité *De motu impreſſo à motore tranſlato*, ou de la communication du mouvement. Gaſſendi diviſe cette lettre en cinq parties : dabord il parle du ſtile de Morin, des injures qu'il a entaſſées contre lui. La ſeconde eſt ſur le flux & reflux de la mer, ſur la palpitation ou occillation de la terre. Dans la troiſiéme, ſont ſes prologoménes ſur le mouvement. La quatriéme ſur la deſcente des graves ; il finit enfin par l'examen de la démonſtration de Morin, & fait remarquer à Gautier qu'il n'a donné dans ſon ouvrage aucun prétexte à Morin de ſe plaindre : il rapporte les propres termes dont il s'eſt ſervi ſur ſon compte, & ajoûte que Morin n'auroit pas dû s'en fâcher, qu'il avoit eu ſi peu d'envie de lui faire de la peine, qu'il l'avoit mis au nombre de ceux de ſes amis à qui il avoit fait préſent de ſon livre. Gaſſendi envoya une copie de ſa réponſe en Hollande pour la faire imprimer.

1643.

Gaſſ. Gualt. Sevi.

1643.

LIVRE QUATRIEME.

LEs choſes en étoient là, lorſque J. B. Valbelle, baron de Tourves en Provence, perſonnage de mérite, & ami particulier de Gaſſendi, vit le livre de Morin affiché; quoiqu'il ne connût pas Morin, il fut le voir & lui propoſa de travailler à ſa réconciliation avec Gaſſendi: Morin y conſentit genereuſement. Le Baron lui aſſûra que de l'humeur dont il connoiſſoit notre Philoſophe, il oſoit ſe promettre qu'il ne mettroit aucun obſtacle à cette réconciliation: il fut enſuite chez Gaſſendi, auquel il fit part de ce qu'il avoit fait. Avant que de lui donner parole, Gaſſendi lui expoſa le tort qu'avoit eu Morin de rompre ſans ſujet avec lui, en écrivant & publiant de gayeté de cœur, un livre où il le taxoit d'héreſie: cependant tout offenſé qu'il étoit, il donna volontiers les mains à la réconciliation, dont le Baron vouloit bien être l'entremetteur;

Préf. du recueil de la diſp. de Gaſſ. avec Morin.

mais il lui fit observer, qu'ayant été obligé par honneur de répondre au livre de Morin, il avoit envoyé en Hollande une copie de sa réponse, & qu'il craignoit qu'elle ne fût sous presse ou même imprimée ; car il seroit fâcheux, ajoûta-t-il, qu'après notre réconciliation, il parût une piece qui pût me faire accuser, ou même soupçonner d'inconstance. 1643.

Le Baron se retira après avoir promis à Gassendi de rapporter exactement à Morin tout ce qu'il lui avoit dit, & surtout la difficulté qu'il lui avoit proposée. Quelques jours après, le Baron revint chez Gassendi accompagné de Morin : Gassendi fut à leur rencontre, & fit connoître à Morin l'envie qu'il avoit de renouer leur ancienne amitié. Il ajoûta la difficulté qu'il y trouvoit ; comme il vit Morin disposé à l'affranchir, Gassendi lui promit de faire tout son possible pour retirer son manuscrit de Hollande ; mais qu'en cas qu'il ne pût pas le faire, que la piece fût sous presse, ou qu'elle parût quelques jours imprimée, il ne s'avisât pas de lui reprocher d'avoir donné atteinte à leur accommodement : Morin lui promit

1643. que non ſeulement il ne lui reprocheroit jamais, mais que même il ne répliqueroit pas : Gaſſendi fut fidele à ſa parole ; ſa réponſe n'étant point encore ſous preſſe, il la retira & la brûla.

A peu près dans le tems que le prieur de la Vallete reçut le manuſcrit de Gaſſendi, Mathurin de Neuré de Chinon, paſſa en Provence : il avoit été, comme le remarque Chevreau, Chartreux : c'étoit un homme de mérite, philoſophe, aſtronome & ſectateur zélé de Gaſſendi, qui l'avoit fait placer chez François de Champigni, Intendant de Provence, en qualité de précepteur de ſes enfans. L'amitié que Gaſſendi lui portoit, lui procura bien-tôt celle du prieur de la Vallette, qu'il eut grand ſoin d'entretenir : ils lûrent enſemble la réponſe de Gaſſendi à Morin, & réſolurent de la ſupprimer, puiſque Gaſſendi l'avoit promis. Les choſes en ſeroient reſtées là, ſi Morin ne les avoit obligez dans la ſuite à changer d'avis ; mais comme avant cette rupture il ſe paſſa pluſieurs évenemens qui n'ont point de rapport avec cette affaire, il eſt néceſſaire de les raconter auparavant.

Gaſſendi continuoit ſon commerce épiſtolaire avec le comte d'Alais, il le félicite dans une de ſes lettres des nouveaux lauriers, que le prince de Condé ſon couſin, venoit de cueillir à Thionville: dans un autre, il lui conſeille d'envoier ſon fils unique malade aux bains de Digne, & pour plus grande ſureté de mander à Aix, Lautaret fameux medecin de Digne, pour ſçavoir ſon ſentiment. Dans une autre il lui apprend, que l'abbé d'Hugues eſt arrivé à Paris, & qu'il va être rétabli dans l'agence du clergé, ce qu'il ſouhaite de tout ſon cœur, pour pouvoir payer ſes créanciers, ſurtout Bochard de Champigni qui lui avoit prêté fort généreuſement. Il écrivit auſſi cette année à pluſieurs ſçavans. Il exhorte Honorat Fabry Jeſuite, natif de Breſſe, alors profeſſeur de mathématiques à Lyon, de donner au public ſa philoſophie, qu'on eſtimoit beaucoup, & lui parle avec éloge de ſon traité des couleurs; il ſe plaint à Jerôme Bardi de n'avoir pas reçu le livre, dont Fortunio Liceti lui faiſoit préſent, & lui marque avoir d'autant plus d'empreſſement de le lire,

1643.

Gaſſ. Valeſ. p. 167. 168.

Pag. 163.

Pag. 167.

Pag. 169.

1643. qu'il avoit appris de Naudé que Licetti n'écrivoit pas seulement contre Galilée, mais encore contre lui.

Cependant des affaires ayant conduit le comte d'Alais à Marseille, il lui arriva une avanture des plus extraordinaires : il chargea aussitôt Neuré de l'écrire à notre Philosophe, pour sçavoir ce qu'il en pensoit ; ce qu'il fit » en ces termes : M. le Comte & M. la » Comtesse étant venus à Marseille, ils » virent, étant couchés dans leur lit, un » spectre lumineux ; ils étoient fort bien » éveillés l'un & l'autre : pour mieux » s'assurer si ce n'étoit pas quelque » illusion, ils appellent leurs valets de » chambre, mais ceux-ci ne parurent » pas plûtôt avec leurs flambeaux, que » le spectre disparut ; ils firent boucher » toutes les ouvertures & les fentes » qu'ils trouverent dans la chambre, » & se retirerent au lit : à peine les va- » lets de chambre se furent retirés, que » le spectre reparut : sa lumiere étoit » moins éclatante que celle du soleil, » mais elle l'étoit plus que celle de la » lune ; tantôt ce spectre étoit en forme » angulaire, tantôt en cercle & tantôt » en ovale. On pouvoit facilement lire

Neuræus Gass. p. 461.

une lettre à ſa lueur, il changeoit » 1643.
ſouvent de place, & paroiſſoit quel- «
quefois ſur le lit du Comte ; il avoit «
des eſpeces de petits boucliers, au- «
deſſus étoient empreints des carac- «
teres, cependant rien de plus agréa- «
ble à la vûe ; auſſi au lieu d'épouvanter «
il réjouiſſoit : il parut toutes les nuits, «
tant que le Comte demeura à Mar- «
ſeille. Ce prince ayant jetté une fois «
les mains deſſus, pour voir ſi ce «
n'étoit pas quelque choſe d'attaché «
au rideau du lit, le ſpectre diſparut «
cette nuit, & reparut le lendemain. »

Gaſſendi conſulté ſur ce fait, répon- *Gaſſ. Me-*
dit le 13. du même mois : il dit d'a- *vrab p. 172.*
bord, qu'il ne ſçait que croire de cette
viſion. Il ne nie pas que ce ſpectre «
ne puiſſe être envoié de Dieu pour «
leur apprendre quelque choſe ; ce «
qui rend ce ſentiment probable, c'eſt «
la grande piété de l'un & de l'autre, «
que ce ſpectre n'avoit rien d'effraiant ; «
mais au contraire, ce qui mérite en- «
core plus notre attention, c'eſt que, «
ſi Dieu l'avoit envoyé, il auroit fait «
connoître pourquoi il l'envoyoit : «
Dieu ne badine pas, & puiſqu'on «
ne peut pas comprendre ce qu'on «

1643. » doit eſperer ou craindre, ſuivre ou
» éviter, il s'enſuit que ce ſpectre ne
» ſçauroit venir de lui, autrement
» ſa conduite ſeroit moins louable que
» celle d'un pere, d'un prince, d'un
» homme de bien, & même d'un
» homme prudent, leſquels inſtruits de
» quelque choſe qui pût intereſſer
» beaucoup ceux qui leur ſont ſoumis,
» ne ſe contentent pas de les avertir
» énigmatiquement. »

» Si ce ſpectre eſt quelque choſe de
» naturel, rien n'eſt plus difficile que
» de le découvrir, que de trouver mê-
» me quelque conjecture pour tâcher
» de l'expliquer. Quoique je ſois très-
» perſuadé de mon ignorance, je vais
» hazarder mon ſentiment : Ne pour-
» roit-on pas avancer que cette lu-
» miere a apparu, parce que l'œil du
» Comte étoit affecté interieurement,
» ou parce qu'il l'étoit exterieurement.
» L'œil peut l'être interieurement en
» deux manieres. Premierement, ſi ſon
» œil étoit dans la même diſpoſition
» qu'étoit toûjours celui de l'empereur
» Tibere, lorſque cet empereur s'éveil-
» loit pendant la nuit, qu'il ouvroit
» les yeux, il en ſortoit une clarté qui
lui

lui faiſoit diſcerner les choſes, qui « 1643.
étoient dans l'obſcurité, lorſqu'il y «
fixoit ſes regards. Jai ſçû que la même «
choſe arrivoit à une dame de condi- «
tion. Secondement, s'il a eu ſes yeux «
diſpoſez d'une certaine maniere, «
comme il m'arrive à moi-même lorſ- «
que je m'éveille ; ſi j'ouvre mes yeux «
ils ſont tous rayonnants de lumiere, «
deſorte que je m'imagine qu'il s'eſt «
répandu ſur mon lit une grande lu- «
miere, quoiqu'il n'y ait rien eu : per- «
ſonne ne ſçauroit nier, qu'il ne puiſſe «
ſortir de nos yeux quelque éclair, «
qui nous répréſente des objets, leſ- «
quels objets réfléchiſſent dans nos «
yeux & y laiſſent leurs traces. »

On ſçait que les animaux qui vont «
la nuit, ont une vûe perçante pour «
diſcerner leur proye dans l'obſcurité, «
& l'enlever ; que les eſprits animaux «
qui ſont dans l'œil, & qui peuvent «
ſe répandre de-là, ſont de la nature «
du feu, & par conſequent lucides. Il «
peut arriver que les yeux étant fer- «
mez pendant le ſommeil, ces eſprits «
échauffez par les paupieres, s'enflâ- «
ment & mettent quelque faculté en «
mouvement, comme l'imagination. «

1643. » Car n'arrive-t-il pas que les bois, les » épines des poiſſons produiſent quelque lumiere, lorſque leur chaleur » s'éxcite par la putréfaction ? Pourquoi » donc eſt-ce que cette chaleur excitée » par ces eſprits enfermez, ne pourra » pas produire quelque lumiere ? Il » prouve enſuite que l'imagination » ſeule le peut. »

Gaſſendi examine ſi l'œil peut être affecté extérieurement, pour produire de tels effets. Il conclud affirmativement : « N'eſt-t-il pas vrai, dit-il, que » les cables dans un vaiſſeau s'enflâment facilement ? La même choſe » n'arrive-t-elle pas à l'homme ? Son » ſouffle ne s'embraſe-t-il pas ? Il y a des » endroits qui produiſent extérieurement des feux, comme les cimetieres : » il remarque que la choſe eſt très-ordinaire au château de Rogon en Provence pendant l'hyver : tout ce qu'on » trouve dans les cours, tout ce qu'on » préſente aux fenêtres, paroît couvert » de ſpectres. Je pourrois, dit-il, parler de pluſieurs endroits de l'Afrique, » où les ſpectres n'y ſont communs, » que parce qu'il n'y a point de vent ; » les vapeurs ſe forment, s'épaiſſiſſent

dans l'air, s'enflâment, s'apptochent « 1643.
ou s'écartent selon le mouvement «
qu'on fait; desorte que ces vapeurs «
enflâmées jettent la terreur & l'épou- «
vante, non seulement dans l'esprit «
des étrangers, mais encore des habi- «
tans du pays: je passe ses autres preu-
ves, & j'en viens à sa conclusion. Il
n'ose rien décider, mais il ajoûte
qu'il se seroit déterminé à croire qu'il «
en étoit de M. le Comte, comme de «
l'empereur Tibere, si madame la «
Comtesse n'avoit pas vû la même «
chose que lui; mais puisqu'elle a eû «
la même vision, & que c'est une Dame «
d'une telle candeur, qu'on ne sçau- «
roit la soupçonner de ne pas dire «
vrai. Il se détermine à dire que leur «
souffle aura pu produire des vapeurs; «
que ces vapeurs enflâmées auront «
produit le spectre, qui aura parcouru «
la chambre sous differentes formes, «
& se sera ensuite évanoui. »

Instruit du sentiment de Gassendi *Gass. Vales.*
sur ce spectre, le Comte lui demanda *pag.* 175.
ce qu'il pensoit de celui qui apparut
à Brutus, & du démon de Socrate. Gas-
sendi répond par deux lettres: la pre-
miere est sur le fait de Brutus. « C'étoit, «

1643. » dit-il, au milieu de la nuit, que ce
» genie ou ce ſpectre apparut à Brutus,
» à ce que l'on dit. Un profond ſilence
» régnoit alors dans le camp, toutes
» les lumieres étoient preſque éteintes,
» Brutus étoit dans ſon lit à moitié en-
» dormi ; mais occupé du triſte état de
» la république, il conſidéroit le ſort
» de Pompée, penſoit à ce qu'il avoit
» à faire dans l'extrémité où il ſe trou-
» voit ; auſſi ne doit-il pas paroître ſur-
» prenant, qu'étant d'une compléxion
» mélancolique, & que réfléchiſſant
» ſur tant de ſujets deſagréables, ſon
» eſprit occupé ordinairement de bons
» & de mauvais génies, ait cru voir
» approcher de lui un des mauvais qui
» lui dit : *Je te reverrai à Philippes,*
» *Videbo te Philippis.* Quoiqu'il ne vît
» & n'entendit rien du tout, que tout
» ſe paſſât dans ſon imagination : ce qui
» le prouve, c'eſt qu'il fut lui-même
» en doute de la vérité de l'appari-
» tion ; car il interrogea ſes domeſti-
» ques s'ils l'avoient vû ou entendu ;
» ils répondirent tous que non. Si cette
» apparition avoit été réelle, ils auroient
» ſans doute entendu Brutus, lorſqu'il
» interrogeoit le ſpectre ; ils auroient

oui ces paroles effroyables : *Videbo te Philippis*, & la réponſe intrépide de Brutus : *Videbo, je te reverrai.* Brutus raconta ſon hiſtoire à Caſſius, qui lui dit, après avoir mûrement examiné toutes les circonſtances, que ce n'étoit qu'un ſonge, ce qui le raſſûra. Ce fait répandu dans l'armée, on réaliſa ce ſonge dans la ſuite, ſelon l'uſage de tous les tems ; car les hommes veulent toûjours que les grandes défaites & les grands évenemens, ſoient annoncez par des prodiges : Plutarque ne nous en parle que comme d'un bruit populaire : *Dicunt, on dit ;* & employe la même expreſſion, lorſqu'il raconte la ſeconde apparition à Philippe, & ajoûte ce qui eſt déciſif, que Publius Volumnius qui avoit toûjours ſuivi le parti de Brutus, & combattu dans ſon armée, étoit entré dans un grand détail de tout ce qui s'étoit paſſé dans cette guerre, dans l'hiſtoire qu'il en avoit écrite, & que cependant il ne diſoit mot de toutes ces apparitions. 1643.

Gaſſendi convient d'abord dans la ſeconde lettre que Plutarque & Apulée parlent du démon de Socrate comme d'un véritable démon, mais que le *Pag. 176.*

1643. » philoſophe Zenocrate qui connoiſſoit » Platon & Socrate mieux que perſonne, dit : qu'*avoir un bon démon, » c'eſt avoir une bonne ame, que cette » bonne ame eſt le démon de chacun :* » d'où Gaſſendi conclut qu'il eſt très-» vraiſemblable que le démon de Socrate n'étoit que ſon ame, & que » ſon eſprit conduit par la raiſon, par » la prudence, par la ſagacité, par la » méditation & par l'expérience. Au » rapport de Plutarque, Timarchus » étant dans l'antre de Trophonius, » interrogea l'oracle ſur le démon de » Socrate, & lui répondit : *que ces » génies etoient des portions de notre » ame ;* & Socrate interrogé ce que c'é-» toit que ſon démon, ne voulut ja-» mais déclarer, ſi c'étoit une ſubſtance » ſéparée de la ſienne, ne voulant pas » ôter la perſuaſion où l'on étoit qu'il » étoit inſpiré des dieux, afin qu'on » ſuivît ſes conſeils ; car le contraire » ſeroit arrivé, s'il leur avoit avoué » que ce génie n'étoit autre choſe que » ſa prudence. «

» Auſſi non ſeulement dans les ſié-» cles poſtérieurs, mais encore de ſon » tems, pluſieurs perſonnes ont douté

de l'exiſtence de ce démon. Ce qui « 1643.
eſt remarquable c'eſt que Socrate, n'a «
jamais dit l'avoir vû, mais l'avoir en- «
tendu, & que ſa voix lui a paru quel- «
que choſe d'extraordinaire, comme «
s'il avoir entendu la voix de la pru- «
dence : en effet c'eſt elle qui nous «
parle ſécretement, & ſon langage «
nous eſt familier ; deſorte que lorſ- «
que nous conſultons la raiſon, il nous «
ſemble entendre quelque choſe qui «
nous parle intérieurement, qui nous «
perſuade & nous inſtruit. Cette voix, «
dit Gaſſendi, ne nous dit jamais ce «
qu'il faut faire, ce qui nous apprend «
que la prudence vient de l'expérience; «
auſſi voyons-nous pluſieurs perſon- «
nes qui ſe repentent, non d'avoir «
gardé le ſilence, non d'avoir héſité «
à prendre leur parti, non de n'avoir «
pas agi, mais d'avoir trop parlé, «
d'avoir pris leur parti, & d'avoir agi. «
Quand Socrate dit à ſes juges, qu'il «
a été détourné par ſon démon de ſe «
mêler des affaires de la république, «
il ne paroît dire autre choſe, ſinon «
qu'il a évité les dangers qui le me- «
naçoient ; lorſqu'il ajoûte que le dé- «
mon l'a forcé d'accoucher ſans rien «

1643. » produire, n'eſt-ce pas pour nous mar-
» quer qu'en n'écrivant pas, il a évité
» de tomber dans les erreurs dans leſ-
» quelles tombent ceux qui compoſent
» des livres philoſophiques, ou qui en-
» fantent des dogmes. Mais, continue
» Gaſſendi, ne vous imaginez pas que
» ce que j'ai dit de ſes conſeils, qu'il
» ait voulu nuire en faiſant acroire
» qu'il étoit inſtruit par ſon démon,
» comme le lui reproche Euſebe; car
» au contraire il ſe glorifie dans ſon
» apologie des biens qu'il a faits par ce
» moien. »

Le Comte d'Alais étant retourné à Marſeille, & ayant logé dans le même appartement, le même ſpectre lui apparut encore. Neuré écrivit à Gaſſendi qu'on avoit obſervé que ce ſpectre pénétroit dans la chambre par le lambris, ce qui oblige Gaſſendi d'écrire au Comte d'examiner avec plus d'attention la choſe, & malgré cette découverte il n'oſe encore rien décider; il ſe contente d'encourager le Comte, & de lui dire que ſi cette apparition vient de Dieu, il ne ſouffrira pas qu'il ſoit plus long-tems dans l'attente, qu'il lui ſera bientôt connoître ſa volonté;

qu'auſſi ſi cette vision ne vient pas de lui, il ne permettra pas qu'elle continue, & découvrira bientôt qu'elle vient de quelque cauſe naturelle: il n'eſt plus parlé en aucun endroit de ce ſpectre. 1643.

Trois ans après, la comteſſe d'Alais avoua ingenûment au Comte qu'elle avoit fait jouer elle-même cette comédie par une de ſes femmes de chambre, parce qu'elle n'aimoit pas le ſéjour de Marſeille; que ſa femme de chambre étoit au deſſous du lit, qu'elle faiſoit de tems en tems paroître un phoſphore: le comte d'Alais le raconta lui-même à M. de Puget de Lyon, qui le dit il y a environ 35. ans à M. Falconet, docteur en medecine de l'académie royale des belles lettres, de qui je l'ai appris. Gaſſendi conſulté ſérieuſement par le Comte, répondit comme un homme qui ne doutoit point de la vérité de cette apparition; tant il eſt vrai que la plûpart de ces faits ſi extraordinaires, demandent d'être examinez avec grand ſoin, avant que d'en porter ſon jugement.

On penſoit cependant à donner un précepteur au jeune roi Louis XIV. On propoſa d'abord la Mothe le Vayer; *Naudé Maſ. curat. p.*

1643. il s'étoit acquis une telle réputation à la cour & à la ville, que peu de gens lui étoient comparables & pour l'esprit & pour l'érudition ; mais la Reine mere s'y opposa, parce qu'il étoit marié. Il fut dans la suite précepteur de Philippe, duc d'Orleans, frere unique du Roy. Après on jetta les yeux sur Jean Aubert, abbé de S. Remi, professeur en langue grecque au college royal, sur Gassendi, & sur Nicolas Rigault, garde de la bibliothéque du Roy: ce qui se fit à leur insçû. C'étoient des sçavans capables de remplir dignement un emploi aussi important, sur-tout Gassendi qui à une érudition profonde joignoit toutes les vertus morales & politiques: sa douceur, sa politesse & la délicatesse de son esprit, ne le rendoient pas moins admirable, que ses autres talens. Je doute cependant qu'il eût accepté ce poste tout grand qu'il est; il étoit trop jaloux de sa liberté, & trop amateur de l'étude : la Providence ne permit pas qu'il fût mis à cette épreuve ; car Hardouin Beaumont, sieur de Perefixe, fut préferé à tous ces sçavans, & fut dans la suite récompensé de l'archevêché de Paris, où il mourut l'an 1671.

Les Inſtances de Gaſſendi contre Deſcartes, ne parurent qu'au commencement de 1644. Celui-ci fit tout ce qu'il put pour les mépriſer & s'en interdire même la lecture, par la crainte d'y trouver matiere à répondre, & de prolonger une diſpute dont il étoit fatigué. Ses amis ne purent vaincre ſa répugnance : il apprit néanmoins à ne pas mépriſer ce qui n'étoit pas mépriſable, & il convint enfin avec ceux qui avoient lû le livre, qu'il méritoit une réponſe ; mais ſe contentant de la promettre, il en remit l'exécution après l'édition de ſes principes. 1644. *Baill. vie de Deſc. t. 2. p. 208.*

Gerard de Uries, profeſſeur de philoſophie à Utrecht, dit que c'étoit un artifice de Deſcartes, & que Gaſſendi étoit proclamé vainqueur par le jugement de tout ce qu'il y avoit de ſçavans capables de prononcer dans une diſpute ſi importante : il exhorte à revoir la diſpute entre ces deux philoſophes, qui a partagé les ſuffrages du ſiécle, & il ne doute point qu'on ne convienne que les méditations de Deſcartes reçurent un terrible affront de la main victorieuſe de Gaſſendi. *Gerard de Vries diſſert. hiſtor. phyſ. ultraj. 1691.*

Dans ce tems-là, le ſçavant aſtro- *Gaſſ. Heuck. pag. 182.*

1644. nome Jean Hevelius, un des principaux de la république de Dantzic, lui écrivit une lettre pleine de témoignages d'eſtime & de vénération : il le félicite de ſes découvertes des ſatellites de Jupiter. Gaſſendi lui parle de ſon excellent Téleſcope, & le félicite à ſon tour de ce qu'il a trouvé une méthode plus facile que Scheiner, de ce qu'il jouit d'une vûe excellente, de ce qu'il peint de la maniere la plus nette & la plus correcte, & il l'exhorte autant qu'il eſt en lui, à continuer la ſélénographie ou deſcription de la lune qu'il avoit commencée : Gaſſendi y travailloit de ſon côté, mais il abandonna cette entrepriſe pour la laiſſer toute entiere à Hevelius, à qui il fit préſent de quelques figures gravées, & d'autres ſimplement deſſinées. Hevelius faiſoit un cas particulier de Gaſſendi, il ſe ſert de ſes obſervations pour établir les révolutions & les libra-
Pag. 435. tions de la lune, & l'appelle, *Magno illo ſidere gallicano.*

L'année précedente avoit paru à Louvain deux critiques de deux ouvrages de Gaſſendi, mais ce ne fut que cet année, qu'Adrien Heereboord lui en donna avis, & lui apprit que l'au-

teur étoit Jean Caramuel de Lobkovits : 1644.
c'étoit un Eſpagnol né à Madrit, do- *Nicer. vie de Caram.*
cteur de Salamanque, moine de Ci-
teaux, perſonnage d'une profonde éru-
dition, & d'une imagination extréme-
ment vive, qui s'eſt fait connoître
dans les Païs-Bas, l'Allemagne, la Bo-
hême & l'Italie, autant par les diffé-
rentes dignitez qu'il a eu dans la plû-
part de ces païs, que par le grand
nombre d'ouvrages qu'il a compoſés
ſur différentes matieres. Sorbiere après *Sorb. Gaſſ. pag. 470.*
avoir lû la premiere de ces deux cri-
tiques, écrivit à Gaſſendi : J'aime Ca-
ramuel, il vous a critiqué comme un
homme ſage. Caramuel envoya vers
le milieu de cette année ces deux cri- *Pag. 465.*
tiques à Gaſſendi, & les accompagna
d'une lettre pleine de politeſſe. Gaſ-
ſendi qui ne reculoit jamais dans des
occaſions ſemblables, & qui ſçavoit
rendre avec uſure les politeſſes qu'on
lui faiſoit, lui écrivit au mois de Juin, *Gaſſ. Caram. pag. 190.*
qu'à la ſeule lecture de ſa cenſure, il
s'eſt regardé comme ſon redevable,
qu'il étoit perſuadé qu'il ne pouvoit
garder le ſilence ſans paſſer pour in-
grat : d'abord il lui rend des actions
de graces ſur l'offre qu'il lui fait de

1644. ſon amitié, ſans qu'il ait rien fait pour la mériter, enſuite ſur les éloges qu'il lui donne, enfin ſur ce qu'il a bien voulu retoucher ſon ouvrage, & qu'il a parlé de telle maniere que le P. de Rheïta connoîtra combien il le reſpecte : cette cenſure eſt écrite en latin (*a*). Les ouvrages de Gaſſendi & du P. de Rheïta ſur ces nouveaux ſatellites faiſoient alors beaucoup de bruit dans la république des lettres. Le Capucin prétendoit avoir découvert ces ſatellites, Gaſſendi le nioit; Caramuel prenoit le milieu, & aſſuroit qu'il voyoit conſtament les ſatellites de Jupiter & de Saturne, & ſoutenoit ou que les découvertes du P. de Rheïta étoient fauſſes, ou qu'il ne falloit pas s'arrêter à celles de Gaſſendi. Quoique je ne conçoive pas, dit Gaſſendi à Caramuel, comment vous prétendez que les deux théorêmes que j'ai donné ſont contraires au mouvement apparent des étoiles, j'aime mieux faire attention à votre politeſſe qu'à votre cenſure. Je n'ai beſoin que

(*a*) Anton. Maria de Rheita IX. ſtellæ circa Jovem viſæ VI. circa Saturnum, non nullæ circa Martem, cum judicio Petri Gaſſendi & Joannis Caramuelis Lobkowitz, ejuſdem judicii cenſuræ Lovanii 1643. in-12.

de ce ſeul argument : quand même ces cinq nouveaux ſatellites ne ſeroient plus à l'entour de Jupiter, ma conjecture ſeroit toûjours vraie par rapport aux étoiles qui ne ſont vûes que par rapport au téleſcope, ainſi que l'a remarqué le ſçavant aſtronome Hevelius. 1644.

Quant au ſecond ouvrage, il étoit intitulé : *L'inconſtance des perpendiculaires, imaginée par Alexandre Calignon, ornée d'un commentaire par Gaſſendi, examinée & trouvée fauſſe par Caramuel* (*a*). Vous réfutez cet ouvrage, dit Gaſſendi, de maniere que vous rendez à ſon illuſtre auteur l'honneur qui lui eſt dû, & à moi la juſtice de ne m'attribuer autre choſe, ſinon que j'ai rapporté de bonne foy ce qu'il m'avoit preſcrit : quand je me ſuis rendu la caution de ſon ſentiment, je n'avois pas encore éxaminé la choſe ; & dans la ſuite, fondé ſur la raiſon & l'expérience, ayant connu le contraire, j'ai refuté vivement Morin qui vouloit s'en ſervir contre moi. Caligon dont il eſt parlé ici étoit Dauphinois, ſeigneur de

(*a*) Perpendiculorum inconſtantia ab Alexandro Calignono commentario exornata à Petro Gaſſendo & excogitata, & à Joanne Caramuele examinata, & falſa reperta Lovanii. 1673. in-12.

1644. Peirins & fils du fameux Soffrey Cali-
Pag. 119. gnon, chancelier du roy de Navarre, comme nous l'apprend Alard dans la vie de ce Chancelier. Gaſſendi n'avoit rapporté cette obſervation, que ſur la foi de Jacques Valois, tréſorier de France; il la trouva fauſſe & en fit ſon aveu.

Gaſſ. ut ſup. Gaſſendi apprend à Caramuel, qu'Hevelius travaille à une ſélenographie, & qu'il pourra connoître l'utilité de cet ouvrage en liſant le cinquiéme livre de la vie de M. de Peyreſc. Caramuel ayant obtenu par la protection de la Reine mere, l'abbaye de Diſembérg, quitta le ſéjour de Louvain pour s'établir à Cruzenack dans le bas Palatinat du Rhin. C'eſt de cet endroit qu'il écrivit à Gaſſendi une ſeconde lettre:

Caram. Gaſſ. Pag. 465. » Ma curioſité, lui dit-il, m'ayant con-
» duit à Francfort pour y voir quantité
» d'écrivains de ma connoiſſance, je
» commençois à regarder mon voyage
» comme une expedition inutile & mal-
» heureuſe, lorſque ſur le point de m'en
» retourner, vous êtes venu à ma ren-
» contre, ſans que je penſaſſe à vous,
» au lieu de ceux que je cherchois &
» qui me fuyoient. La boutique de Blaëu

ajoûte-t-il, a fait une simonie civile « 1644.
avec mon ambition dans le marché « de vos divines & celestes spéculations « contre M. Descartes, & je ne puis re- « venir de l'étonnement où j'ai été de « voir qu'on y ait pû mettre un prix. En- « suite il marque à Gassendi qu'il ne « connoît pas Descartes, mais qu'il ne « laisse pas de l'aimer pour la vivacité « de son esprit; qu'il se plaint de ce qu'il « s'est écarté du droit chemin, où tous « les autres avoient coûtume d'entrer: « il ajoûte *qu'il ne manque à Descartes « qu'un queux à un esprit si aiguisé, « comme s'il avoit dit qu'il ne manque « à un flambeau ardent que le feu qui est « necessaire pour l'allumer.* » Il trouvoit Descartes trop indifferent, trop dédaigneux & même incivil dans les manieres qu'il avoit avec Gassendi; il loue la beauté du genie de celui-ci, l'exhorte à continuer à illustrer la métaphysique: je paroîtrai aussi à mon tour, ajoûte-t-il, & j'attaquerai plusieurs de ses sentimens. L'année d'après, il fit un gros volume d'objection contre la métaphysique de Descartes: mais sans sortir de l'estime & de l'admiration qu'il avoit pour un si grand homme, il le

1644. prévint même par une lettre polie, pour lui faire trouver bon qu'il lui envoyât ses objections, avant que de les rendre publiques; ajoûtant que s'il vouloit les honorer d'une réponſe, il feroit imprimer le tout enſemble avec ſon conſentement : quelque réſolution qu'eût priſe Deſcartes de ne plus répondre à de pareilles objections, il ſe préparoit à répondre à celles-ci; mais il n'entendit plus parler ni de lui, ni de ſon ouvrage. Depuis ce tems-là, Caramuel prédit que les opinions de Deſcartes deviendroient communes & ſeroient univerſellement reçûes, ſi lon en retranchoit trés-peu de choſes.

Baill. vie de Dec. p. 218.

Caram. ut ſup. Revenons à ſa lettre à Gaſſendi, il le prie de lui apprendre qui ſont les docteurs François, & particulierement les docteurs de Paris qui ont ſoutenu que le concile général étoit audeſſus du Pape, que le ſouverain Pontife ſeul & à la tête d'un concile national pouvoit ſe tromper. Gaſſendi le ſatisfit ſur ce point d'une maniere hiſtorique; ſa lettre mérite d'être lue, Caramuel la fit imprimer cette année in-4°. ſous ce titre : *Lettre ſur l'infaillibilité du Pape.*

La plûpart des lettres de Gaſſendi au

comte d'Alais, & du Comte à Gaſſendi, 1644.
rouloient ſur les affaires publiques ; il
s'y trouve cependant de tems en tems
des faits que je ne dois pas négliger,
ce ſont des ornemens néceſſaires pour
cette Vie. Dès le commencement de *Gaſſ. Valeſ.*
Juillet, Gaſſendi écrivit à ce prince, & *pag. 191.*
lui dit avoir lû avec plaiſir ſon exer-
cice : c'étoit un ouvrage que ce prince
avoit compoſé, il l'avoit envoyé à
Gaſſendi pour l'examiner. » Je n'ai *Valeſ. Gaſſ.*
garde, lui dit-il, de vous tenir le « *pag. 351.*
même langage, que vous me dites, «
que tint Malherbe autrefois à Henri «
d'Angoulême, grand prieur de France «
& gouverneur de Provence, ſur quel- «
ques vers qu'il avoit compoſez. Ce «
Prince lui ayant demandé ce qu'il pen- «
ſoit de ſes vers, Malherbe lui dit «
qu'il falloit les ſupprimer, parce qu'il «
ne convenoit pas à un Prince de «
donner un ouvrage qui ne fût pas «
parfait : pour moi je penſe differem- «
ment de Malherbe, les ouvrages qui «
ſortent de la plume des gens de vo- «
tre rang, me ſont toujours très pré- «
cieux, & je ſuis très-perſuadé qu'il «
ne faut pas exiger d'eux tant d'exa- «
ctitude pour le ſtile, que des autres «

1644. » auteurs : c'eſt une choſe ſi rare de voir » un prince auteur, de voir un prince » cultiver ſon eſprit, la plus noble par- » tie de lui-même, que ceux qui ſe di- » ſtinguent au deſſus des autres, méri- » tent nos louanges, & que l'on doit » faire plus de cas de leurs ouvrages » que de l'or : il ne faut pas exiger d'eux » cette correction de ſtile, il ſuffit qu'ils » montrent de l'eſprit, ils deviennent » les modeles des autres princes. Je » n'ai pas oublié ce que vous m'avez » écrit autrefois des vers que Charles » IX. votre ayeul avoit compoſez ; » Malherbe auroit voulu ſans doute les » ſupprimer comme ceux du grand » Prieur ; mais Ronſard les inſerra » parmi les ſiens, & en jugea autre- » ment ; car il les regarda comme ce » qui pouvoit lui arriver de plus glo- » rieux. » Gaſſendi fit imprimer enſuite l'ouvrage du Comte ; mais il en fit tirer très-peu d'exemplaires. Il lui proteſte qu'il n'a ajoûté à ſon manuſcrit qu'un ou deux mots ſur la pénitence, preuve que l'ouvrage du Comte étoit un ouvrage de pieté.

Gaſſ. Valeſ. pag. 196. Gaſſendi dans une autre lettre fait un compliment de condoléance au comte

d'Alais ſur la mort de ſon fils, le dernier rejetton de la maiſon de Valois ; après les conſolations qu'on tire de la religion, il en emploie d'autres tirées de la viciſſitude des choſes humaines, & finit par cette réflexion : Si le monde finit bientôt, pourquoi vous chagriner de n'avoir point de poſtérité, il vous eſt indifférent d'en avoir ou non ? Si au contraire le monde dure encore pluſieurs ſiécles, pourquoi vous tourmenter ; car quand même vous auriez de la poſterité, votre race finiroit un jour ? Ainſi il vous importe fort peu d'avoir des ſucceſſeurs pendant mille ans, ou de n'en avoir point du tout ; ce qui doit vous conſoler, c'eſt qu'Alexandre, Ceſar, Ariſtote & Ciceron n'ont point tiré leur gloire de leurs enfans, mais de leurs belles actions, & de leurs ſçavans écrits. Grand Prince, vous faites des choſes dignes d'être écrites, & vous pouvez écrire des choſes dignes d'être imitées. Periclés, Zenophon, Antigone ſe virent privez de leurs enfans, & reçurent ce revers avec courage & fermeté, imitez-les, & jouiſſez comme eux de leur gloire. » 1644.

1644. Charmé du commerce épiſtolaire qu'il avoit lié avec Gaſſendi, Caramuel l'entretenoit avec beaucoup de ſoin : nous avons encore quelques-unes de ſes lettres ſur des matieres ſçavantes, & ſurtout ſur l'aſtronomie, entre-autres une très-longue que Caramuel lui écrivit le 8. de Juillet, où il explique la maniere d'obſerver le tems, de meſurer les diamétres du ſoleil, de la lune, des planetes, & des étoiles, elle ne parvint que long-tems après entre ſes mains.

Comme Gaſſendi paſſoit avec raiſon pour un des plus ſçavans hommes, & des plus beaux eſprits de l'Europe, c'étoit la mode parmi les gens de lettres du premier ordre de briguer ſon amitié, & de lui faire part de ſes ouvrages; l'on ne croyoit pas pouvoir ſe maintenir dans la réputation de bel eſprit, ſi l'on n'avoit du moins quelque relation avec lui : ce fut ce qui obligea l'illuſtre Anne-Marie Schurman d'Utrecht de lui faire remettre un exemplaire de la diſſertation qu'elle avoit compoſée, pour prouver qu'on ne devoit point interdire l'étude aux femmes. Gaſſendi ne ſe contente pas de la remercier de

Gaſſ. p. 199.

ſon préſent, il fait encore ſon panégyrique dans la lettre qu'il lui écrivit ; il nous apprend que cette ſçavante & admirable Demoiſelle ſurpaſſoit avec le pinceau & l'aiguille les plus habiles peintres & ouvriers ; qu'outre les langues vulgaires, elle ſçavoit la Latine, la Grecque, l'Hébraïque, l'Arabe ; qu'elle avoit fait une étude ſinguliere des ſciences divines & humaines ; enfin qu'il n'y avoit rien de ſi abſtrait que la ſubtilité de ſon eſprit ne pénétrât ; rien que ſa langue n'exprimât éloquemment ; aucun ouvrage fait à la main qu'elle n'imitât avec une adreſſe merveilleuſe ; que c'étoit le prodige de ſon ſiécle : il donne enſuite à ſon ouvrage les louanges qu'il mérite, & finit par les témoignages les plus ſinceres de ſon eſtime. La réponſe qu'elle lui fit, ne démentit point l'idée que Gaſſendi en donne. 1644.

Quand on fait attention à tant d'ouvrages qui ſortoient continuellement de ſa plume, à tant de lettres, qu'on peut regarder comme autant d'ouvrages ſéparez ſur des matieres de ſciences qu'il compoſoit, on ne peut qu'être ſurpris quand on le voit ſuffire à tout, auſſi mettoit-il ſon tems à profit. *Pag.* 489.

1644. Cependant Sorbiere attentif à entretenir la diviſion entre Deſcartes & Gaſſendi, avoit grand ſoin de marquer à celui-ci tous les miracles que ſon livre operoit dans les Provinces-Unies contre le Cartéſianiſme : après lui avoir annoncé la converſion de Sanſon Jonſſon, prédicateur de la reine de Bohême, électrine Palatine, qui de Carteſien outré étoit devenu Gaſſendiſte à la lecture de ſes diſquiſitions, ajoûta que les méditations de Deſcartes étoient coulées à fonds, & qu'il ſeroit obligé d'en compoſer de nouvelles, s'il continuoit dans la penſée d'établir une ſecte. Henri Bornius d'Utrecht autrefois diſciple de Reneri, mais qui étoit devenu Gaſſendiſte depuis ſa mort, n'étoit pas moins ardent que Sorbiere à faire ſçavoir à Gaſſendi le mal qu'il entendoit dire des ouvrages de Deſcartes; entr'autres choſes il lui marque, qu'on ne diſoit plus ni bien ni mal de ſes méditations depuis qu'il les avoit réfutées ; il ajoûtoit même que rien n'étoit plus décrié dans ce païs-là, que cet ouvrage, depuis qu'on avoit lû le ſien ; que les Cartéſiens en étoient ſi allarmez, qu'ils ne ceſſoient de ſolliciter

Baill. vie de Deſc. p. 210.

Sorb. Gaſſ. pag. 470.

Ut ſup.

Deſcartes

Deſcartes de répondre. Deſcartes répondit froidement que Gaſſendi n'avoit pas pris ſa penſée, que ſon livre ne méritoit aucune réponſe : ce langage paroiſſoit d'autant plus ſurprenant, qu'il n'avoit pas voulu le lire ; cependant il promettoit d'en dire un mot en leur conſidération dans l'édition que l'on faiſoit de ſes principes ; & que ſur le peu qu'il en diroit, un enfant de cinq ans ſeroit capable de réſoudre les plus grandes difficultez de Gaſſendi ; qu'au reſte il lui étoit indifferent d'être eſtimé ou mepriſé par ceux que de ſemblables raiſons auroient pû convaincre. L'impreſſion de ſon livre des Principes étoit trop avancée, pour ne pas faire croire que ſa promeſſe étoit une défaite : le mérite de Gaſſendi étoit trop univerſellement reconnu ; ſon ouvrage avoit été eſtimé des plus habiles gens. On ne pouvoit s'empêcher de traiter de rodomontade tout ce que diſoit Deſcartes de ſes Inſtances ; auſſi l'auteur de la critique de la vie de Deſcartes, fait un reproche à Baillet d'avoir repréſenté Deſcartes rendant des rodomontades & des injures à M. Gaſſendi, pour des objections ſolides & pour des 1644. Pag. 211.

1644. honnêtetez : il accuſe Baillet de n'avoir pas ménagé M. Gaſſendi, un des hommes des plus moderés, des plus ſages & des plus honêtes qui aient jamais été.

Deſcartes fut bien-tôt convaincu du mauvais effet que produiſoit ſon ſilence : des affaires l'obligeant de revenir en France, il fit auparavant à Amſterdam,

Pag. 212. de-là il paſſa à la Haye pour prendre congé de ſes amis : Sorbiere qui faiſoit gloire d'être du nombre, avoit eu ſoin de demander des armes à Gaſſendi quinze jours auparavant. Il attaqua Deſcartes ſur ſon opinion du vuide : les expériences du vuide qu'on faiſoit de toutes parts, ne furent pas capables de lui faire changer d'opinion : il répondit que ces mêmes expériences ſervoient à établir ſon ſentiment, & que ce qu'on attribuoit au vuide, ne devoit être attribué qu'à la peſanteur de l'air.

Id. ibid. Sorbiere n'étant pas à portée de demander d'autres argumens à Gaſſendi, tranſporta la converſation ſur d'autres matieres ; il lui propoſa diverſes queſtions ſur la qualité de la moleſſe ou liquidité, ſur la dureté des corps, ſur la raréfaction ou condenſation, & dès le lendemain il rendit compte à

Gaſſendi des opinions de Deſcartes ; il ne lui en parle que comme d'autant de monſtres, & l'aſſûre en même tems qu'il ne doit pas attendre des répliques à ſes Inſtances, & qu'il avoit jugé par les diſcours de Deſcartes, que l'éloignement qu'il faiſoit paroître étoit un effet de ſa foibleſſe comme de ſa prévention. Dans le tems que Sorbiere mettoit tout en uſage pour animer Gaſſendi contre Deſcartes, Abraham Prat, jeune medecin de Bearn, lui écrivit de toute l'effuſion de ſon cœur ; il étoit ſi plein d'eſtime, de vénération & de reſpect pour Gaſſendi, & pour tout ce qui ſortoit de ſa plume, qu'il n'avoit pas aſſez de termes pour le lui exprimer : auſſi Gaſſendi ne l'avoit-il pas plûtôt connu, qu'il conçut bien de l'amitié pour lui, & ce qui le lui rendoit encore plus aimable, c'étoit ſa modeſtie, ſes mœurs douces, ſa profonde érudition : ce jeune medecin qui ſe rendit un de ſes plus zelez diſciples, ayant entrepris de traduire les Inſtitutions anatomiques de Bartolin, fut charmé de trouver à la fin une lettre de Jean Wallée, fameux medecin, où il étoit fait une mention honorable de

1644.

Prat. Gaſſ. pag. 481.

1644. Gaſſendi. Wallée y rapporte que Gaſſendi étoit du ſentiment que le ſang paſſoit du ventricule du cœur droit au gauche par le *ſeptum*. Wallée convient auſſi en avoir fait l'expérience ; mais il ajoûte que ces chemins, ces détours & ces canaux ne ſont pas faits par la nature, mais par le fer ; car la chair qui eſt autour du cœur eſt ſi délicate & ſi tendre, qu'elle ſe déchire pour peu qu'on la touche, & fait une concavité ; de ſorte qu'avec peine on peut trouver le chemin du cœur. Prat ayant demandé à Gaſſendi les expériences qu'il avoit pu faire ſur ce ſujet pour confirmer ſon ſentiment, & qu'il les inſereroit à la fin de ſa traduction comme des appendices, Gaſſendi lui répond qu'il n'a point de ſentiment ſur cette matiere ; qu'il n'a rapporté le ſentiment de Payan qu'hiſtoriquement ; qu'il ne prétend combattre perſonne, mais qu'il ſe ſouvient très-bien que Payan fit cette expérience, & que non ſeulement lui, mais qu'encore tous ceux qui étoient préſens, furent témoins qu'il n'y eut rien de déchiré ; qu'il conduiſit ſon fer par un canal tortueux, mais uni, mais poli ; qu'il

Gaſſ. Prat. pag. 204.

n'y eût point de ſang : cependant je n'ai garde de dire que de ſemblables tuyaux ſe trouvent dans tous les cœurs ; que celui que j'ai vû, pouvoit avoir une diſpoſition particuliere, & que l'illuſtre Wallée dit dans ſa lettre que ſemblables tuyaux, ſi on ne les forme avec la main, ne s'y trouvent pas ; ce qui feroit croire que ce fut par un pur hazard que Payan les trouva. 1644.

Sur les bruits qui couroient que Gaſſendi feroit bien-tôt paroître la philoſophie d'Epicure déſirée, avec impatience depuis ſi long-tems, Prat lui promet de la traduire en françois, s'il veut bien le lui permettre. Il eſt juſte, lui dit-il, qu'un ouvrage qui vient de la France, ſoit écrit dans une langue que les François entendent, & qu'ils puiſſent en profiter. Gaſſendi ne lui répond rien ſur cet article.

Bornius & Heereboord lui écrivirent auſſi pour obtenir de lui la permiſſion de faire imprimer un recueil de ſes lettres ; Gaſſendi y conſentit, & les remercia du ſoin qu'ils vouloient bien prendre ; enfin Wendelin le prie dans une des ſiennes de lui apprendre, s'il ne ſera pas bien de dédier aux Marſeillois *Wendel. Gaſſ. p. 483.*

1644. son ouvrage de la plus grande déclinaison du soleil. Gassendi avant que de lui répondre, prit le parti d'en écrire au comte d'Alais en ces termes : » Depuis peu le sçavant & bon Godefroy » Wendelin m'écrit de Flandres, qu'il » travaille à donner une nouvelle édi- » tion de sa dissertation sur la plus » grande déclinaison du soleil : comme » la plus grande partie de sa dissertation » est tirée de l'observation de Pytheas, » & fondée sur celle que je fis en 1636. » à sa priere, il s'est mis en tête de la » dédier aux magistrats & au peuple de » Marseille, si je veux bien y consentir, » je n'ai garde de m'y opposer : comme » je ne connois pas le genie de ceux » qui gouvernent cette Ville, que je » ne sçai pas comment ils recevront » cette proposition, je me flate que » vous voudrez bien porter ces Mes- » sieurs à lui témoigner leur reconnois- » sance ; ce qui sera d'autant plus fa- » cile, que Wendelin n'a d'autre inten- » tion, que celle de faire honneur à » leur ville, & qu'il ne demande ni » qu'on l'indemnise de sa dépense, ni » qu'on lui donne aucune récompense. » Je m'en vais l'encourager, parce que

Gass. Vales. pag. 213.

je ſçai que vous êtes toûjours porté à faire plaiſir aux ſçavans & aux gens de bien, & que Wendelin eſt ſans contredit un des plus gens de bien, & des plus ſçavans hommes de notre tems. » Sur la réponſe ſavorable qu'il reçut du comte, il écrivit à Wendelin que le comte d'Alais lui rendroit avec plaiſir auprès des Marſeillois tous les ſervices qu'il pourroit attendre. 1645.

Cependant les Elzevirs firent paroître en Hollande les Principes de Deſcartes; auſſitôt André Rivet de S. Maixant en Poitou, profeſſeur à Leyde, & miniſtre du prince d'Orange écrivit à Gaſſendi que le Public n'attendoit rien moins de lui, qu'un ouvrage ſemblable à celui qu'il avoit donné contre ſa métaphyſique : Bornius & pluſieurs autres l'avoient déja ſollicité à reprendre la plume, perſuadez que ce ſeroit une choſe curieuſe & utile, de voir aux mains les deux premiers philoſophes du ſiécle. Gaſſendi s'en excuſa particulierement à Rivet, ſur la crainte qu'il avoit de renouveller une playe qu'il croioit fermée; ne jugeant pas qu'il fût honnête d'aller attaquer de gayeté de cœur, un homme qui le laiſ- *Gaſſ. p. 217.*

1645. ſoit jouir de ſon repos, & qui s'étoit abſtenu d'inſerer dans ſon dernier livre, ce qu'il avoit promis d'y mettre contre ſes Inſtances, après ce qui s'étoit paſſé entr'eux : il croioit qu'il ne lui étoit pas libre d'écrire contre Deſcartes, ſans ſe rendre ſuſpect de reſſentiment & de jalouſie; que s'il avoit attaqué ſa métaphyſique, c'eſt que Deſcartes avoit mal agi avec lui : Si nos demêlez ne ſont pas finis, ajoûte-t-il, ils ſemblent du moins aſſoupis; & quoique j'apprenne de bien des endroits, qu'il ne ceſſe de mal parler de moi, je ne prendrai pas cependant la plume contre lui, tant qu'il ne la prendra pas contre moi. Enſuite ouvrant ſon cœur à Rivet, il lui dit avec confiance ſon ſentiment ſur le nouvel ouvrage de Deſcartes. Le travail dont vous voudriez me charger, lui dit-il, » ſeroit aſſez inutile, puiſqu'il me pa- » roît que cet ouvrage mourra avant » ſon auteur, en quoi Gaſſendi n'a pas » été prophéte. Je ne vois perſonne » qui ait le courage de le lire juſqu'à » la fin, rien n'eſt plus ennuyant, il tue » ſon lecteur : on s'étonne que ces fa- » daiſes coûtent tant à celui qui les a

inventées ; pour moi j'apprehende « 1645.
fort pour la témerité d'un homme « qui entreprend par ces voies de dé- « trôner Ariſtote des écoles, pour ſe « mettre à ſa place, & qui fait une nou « velle théologie pour la ſubſtituer à « l'ancienne. On doit être ſurpris « qu'un ſi excellent geométre que lui, « ait oſé donner tant de ſonges & de « chiméres pour des démonſtrations « certaines. » Cette lettre ne fait pas honneur à Gaſſendi ; auſſi Baillet dit *Baill. vie de Deſc. p. 264.* que ce jugement qu'il paroît avoir prononcé de ſang froid contre les Principes de Deſcartes, trahiſſoient un homme qui n'étoit peut-être rien moins que ce qu'il vouloit paroître.

Quoi qu'il en ſoit les nouvelles qu'il envoyoit continuellement au comte d'Alais, ne lui faiſoit pas négliger les obſervations aſtronomiques : il obſerva une éclipſe de lune pendant la *Pag. 219.* nuit du 1. au 2. Fevrier qu'il envoya à *Pag. 220.* Wendelin ; mais dans une autre lettre qui ſuit celle-ci de près, il convient que l'obſervation qu'il lui avoit envoyée n'étoit pas exacte, qu'il s'étoit mépris d'un chifre, ce qui avoit tout troublé ; qu'il l'avoit fait calculer & tranſcrire de

1645. nouveau par Antoine Agarrat ſon ſécretaire, & lui en envoyoit une nouvelle copie.

Recol. introd. à l'hiſt. p. 308. Hiſt. des illuſt. vivans.

Antoine Agarrat étoit né à S. Maximin en Provence, il devint dans l'école de Gaſſendi un des premiers mathématiciens & aſtronomes du royaume. Après la mort de notre philoſophe, les Princes du ſang & preſque toute la jeune nobleſſe, dit Rocoles, s'en ſervoient plus ordinairement dans toutes les parties de l'importante ſcience des mathématiques : ce qui augmenta infiniment ſa réputation, c'eſt qu'il avoit fait toutes les obſervations ſous Gaſſendi ; auſſi Iſmaël Bouillaud le comptoit-il parmi les plus célébres aſtronomes, Payen l'éleve au deſſus de tous ceux de Paris de ſon tems. (*a*)

Pay. Hevel.

Caram. Gaſſen. p. 487.

Caramuel qui ne penſoit pas tant à l'avancement des ſciences, qu'il ne penſât encore plus à celui de ſa fortune, voyant la place de ſuffragant de Mayence vacante, la demanda à l'Electeur qui la lui promit ; mais impatient du retardement des bulles, il

(*a*) Nullum tamen habemus qui quotidianis obſervationibus incumbat præter notum tibi Agarratum, ma..neſcos profeſſorem. Payen. Hevel.

écrivit à Gassendi pour le prier de lui obtenir des lettres de recommandation de quelque Prince pour l'Electeur. Dans la formule de recommandation qu'il lui adresse, il nous apprend qu'il étoit fils d'un pere né à Luxembourg, & d'une mere née en Bohême, qu'il tenoit de la protection de la France, tout ce qu'il avoit; que la Reine mere l'avoit fait nommer à l'abbaye de Disemberg par l'abbé de Clairvaux, vicaire général de l'abbé de Morimond: ensuite il exhorte Gassendi d'en écrire lui-même à l'Electeur qui aime les sçavans, & qui l'estime beaucoup. Gassendi ne fit cependant rien pour Caramuel, car celui-ci lui écrivit peu de tems après que les lettres de recommandation n'étoient plus nécessaires; que le grand vicaire de l'Electeur lui avoit donné ses provisions, & qu'il avoit été sacré sous le titre d'évêque de Mysie. Gassendi lui fit compliment sur ce que l'Electeur avoit récompensé si honorablement sa vertu: c'est-là qu'il lui témoigne la joye qu'il a d'apprendre de lui-même qu'il n'étoit pas inconnu à ce Prince. Le commerce épistolaire de Caramuel & de Gassendi 1645. *Gass. Caram. pag.* 223.

1645. finit là. Il y a lieu de croire que les changemens qui arriverent dans le Palatinat en furent la cauſe : Caramuel fut obligé d'en ſortir. Le roi d'Eſpagne l'envoya en qualité de ſon Agent à la cour de l'Empereur Ferdinand III. où il acquit tellement l'eſtime & l'affection de ce Prince, qu'il lui donna deux abbayes & une penſion. Le cardinal Erneſt d'Harrach, archevêque de Prague, le fit ſon grand vicaire : il fut enſuite fait évêque de Kenſgſgratz en Bohême. Alexandre VII. l'appella à Rome en 1655. lui donna les évêchez de Campagna & de Satriano dans le royaume de Naples, d'un très-modique revenu, qu'il garda juſqu'au 21. Septembre 1673. que le roi d'Eſpagne lui donna celui de Vigevano : il ſurvêcut de beaucoup à Gaſſendi ; car il ne mourut que le 8. Novembre 1682. âge de 76. ans.

Quarel. ad Gaſſen. En ce tems Neuré addreſſa à Gaſſendi une plainte, dont voici le ſujet : Pendent ſon ſejour à Aix, il avoit été ſcandaliſé, avec raiſon, de ce qu'il avoit vû le jour de la Fête-Dieu à la proceſſion ; ſe livrant à ſon zéle, il écrivit une invective contre les Provençaux, il n'é-

toit que trop fondé : un cœur droit, 1645.
inſtruit de ſa religion, pénétré du profond reſpect qu'on doit aux ſaints myſteres, ne peut qu'être affligé & indigné des profanations qu'on en fait. René roy de Sicile, de Naples, comte de Provence, a été l'inſtituteur de cette proceſſion ; non ſeulement il a fait des fondations conſidérables pour fournir aux principales dépenſes, mais encore il a voulu regler lui-même juſqu'au moindre détail qu'il vouloit qu'on y obſervât : il n'eſt pas néceſſaire d'entrer ici dans ce détail qui ſeroit hors d'œuvre. Lorſque Neuré la vit, il y avoit tant de choſes à réformer, qu'on ne pouvoit aſſez ſe récrier contre ces profanations qu'il circonſtancie dans ſon écrit : dans la ſuite le fameux cardinal Grimaldi archevêque d'Aix, vint à bout de faire abolir une partie de ce qui parut de plus profane. Les gens de bien dans tous les tems, n'ont rien oublié pour abolir le tout, mais en vain : la proceſſion ſubſiſte encore avec une partie des établiſſemens du roy René ; & les abus pour être anciens n'en ſont que plus condamnables & plus difficiles à être réformez : cette

1645. piece parut d'abord en 1645. elle fut réimprimée à Genève en 1648. Nous n'avons pas la réponse de Gassendi (a).

Gass. præf. inst. astron. Une chaire de mathématique étant vacante au College Royal, le cardinal Louis Alfonse Duplessis de Richelieu, qui en étoit le maître en qualité de grand Aumônier de France, jetta d'abord les yeux sur Gassendi. Etant archevêque d'Aix, il avoit conçu une grande estime de lui, il avoit même voulu l'attirer dans son palais : devenu archevêque de Lyon & cardinal, il ne lui témoigna que plus d'affection ; enfin charmé d'être maître d'un emploi qui pouvoit lui convenir, il le lui donna. Gassendi le refusa, & prétexta non seulement sa mauvaise santé, mais encore le long séjour qu'il étoit obligé de faire en Provence, ce qui le mettoit hors d'état de remplir cet emploi : quelques excellentes que fussent ces raisons, le Cardinal n'y eut aucun égard, il lui dit qu'il le dispensoit de faire les leçons tant que sa santé ou ses affaires ne lui permettroient pas ; qu'il consentoit qu'il fût professeur *ad honores*, parce

Gass. Vales. pag. 230.

Sorb. in vit. Gass.

(a) L'ouvrage est intitulé : *Querela ad Gassendum de parum christiana Provincialibus.*

qu'il étoit perſuadé qu'il ne ſeroit jamais oiſif, & qu'il ſuppléeroit par ſes écrits à ce qu'il ne pourroit faire de vive voix; & ſans faire plus d'attention à ſes répugnances, il lui fit expédier le brevet qu'il lui envoya; ce qui joint aux vives inſtances de ſes amis, le fit accepter. Peu de tems auparavant il avoit écrit au comte d'Alais, que s'il l'acceptoit, ce ſeroit à cette condition: *qu'il pourroit quitter cette chaire lorſqu'il le jugeroit à propos; car je penſe toûjours à vous, je ne veux pas que rien me puiſſe arrêter lorſque vous aurez beſoin de moi.* Il prit poſſeſſion de ſa chaire le 23. Novembre par une belle harangue latine, qu'il prononça en préſence de ce Cardinal auquel il adreſſa la parole. Le coadjuteur de Paris, le duc de Ventadour, & tout ce qu'il y avoit dans Paris de plus diſtingué parmi les ſçavans s'y trouva: outre l'éloge du Cardinal de Lyon, & celui de tous ceux qui rempliſſoient alors ce College, il n'oublia pas Morin qui devenoit ſon collegue: elle fut imprimée cette même année in-4°. elle ne parut pas plûtôt qu'il l'envoya au comte d'Alais, il l'avoit deja vûe manuſcrite, & lui

1645.

Gaſſ. p. 361.

Gaſſ. p. 238.

Orat. inaug. t. 4. p. 67.

1646. avoit conſeillé de la publier : *perſuadé qu'elle auroit un grand ſuccès, & que quand Deſcartes s'aviſeroit de la critiquer, elle n'en paroîtroit que plus belle & plus éloquente.*

Il y avoit deja un an que les Principes de Deſcartes paroiſſoient : ſon ſilence ſur les Inſtances de Gaſſendi produiſoit un très mauvais effet ; Deſcartes le ſentoit, & ce fut ce qui l'obligea à entrer de nouveau en lice ; ſa réponſe parut au commencement de Janvier, il la compoſa non ſur le livre de Gaſſendi qu'il n'avoit pas lû, ou pour le moins qu'il avoit lû avec trop de négligence, & dans la réſolution de n'y trouver rien qui eût beſoin de réponſe, mais ſur des extraits fidéles, que quelques amis communs avoient fait des endroits qui méritoient plus d'être réfutés. Il addreſſa ſa réponſe à Clerſelier ; il le remercie de ce qu'il a pris plus de ſoin de ſa réputation que lui-même. Voilà, dit-il en finiſſant, tout ce que je crois devoir répondre au gros livre d'Inſtances, quoique je ſois perſuadé que je ſatisferois davantage aux amis de l'auteur, ſi je réfutois toutes ſes In-

Baill. vie de Deſcar. l. 7. c. 7.

Born. Gaſſ. pag. 489.

Let. de Deſc. à Clerſ. du 12. Janvier 1646.

ſtances les unes après les autres; je « 1646.
crois que je ne ſatisferois pas tant les «
miens, leſquels auroient ſujet de me «
reprendre d'avoir employé du tems «
en une choſe ſi peu néceſſaire, & «
ainſi de rendre maîtres de mon loiſir «
tous ceux qui voudroient perdre le «
leur, à me propoſer des queſtions «
inutiles. »

Comme Deſcartes n'ignoroit pas *Baill. ut ſup.*
que Clerſelier étoit ami de Gaſſendi, il le prévint ſur quelques termes qui pourroient paroître un peu durs, & le pria de conſiderer qu'il n'avoit pû traiter ſon adverſaire plus poliment, après les injures de ſon gros livre d'Inſtances, & qu'il auroit pû faire encore toute autre choſe s'il n'avoit eu le deſſein de l'épargner. Tout le monde avoit admiré la modération de Gaſſendi; mais il ne faut pas être ſurpris que Deſcartes en jugeât autrement, il y étoit trop intereſſé.

Comme Clerſelier préparoit une édi- *Id. ibid.*
tion françoiſe de ſes méditations, des objections & des réponſes, tant de ſa traduction que de celle du duc de Luines, Deſcartes lui recommanda ſurtout de ne laiſſer gliſſer le nom de Gaſſendi en

1646. nul endroit, afin de lui ôter tout ſujet de ſe plaindre qu'on l'eût voulu deshonorer : il ne voulut pas auſſi qu'on imprimât les objections de Gaſſendi avec les méditations françoiſes ; mais Clerſelier ſe chargea de faire trouver bon à Gaſſendi qu'on imprimât le tout enſemble ; ce qui ſe fit à l'exception des Inſtances qui parurent trop épaiſſes pour la forme du volume, mais la réponſe de Deſcartes à ſes Inſtances parut ſi courte, qu'on jugea à propos de la faire imprimer avec la réponſe faite au premier écrit. Clerſelier obtint encore de Gaſſendi que ſon nom paroîtroit partout, & Deſcartes conſentit que Clerſelier adoucît quelques termes latins, qui, traduits en notre langue, auroient pû faire de la peine à Gaſſendi : l'intention de Clerſelier étoit de racommoder ces deux grands hommes, Deſcartes fut ſenſible à tant de ſervices, & écrivit à Clerſelier le 23. Février, pour le remercier *de ce qu'il vouloit être tout à la fois ſon traducteur, ſon apologiſte & ſon médiateur.* Cette réconciliation ne ſe fit cependant que deux ans après ; mais ce fut le dernier acte d'hoſtilité de ces deux célébres philoſophes.

Lett. mſſ. de Deſc. du 23. Fevrier cit. par Baill.

Wendelin perſiſtoit toûjours dans ſon deſſein, mais il étoit embarraſſé du titre qu'il donneroit à ſon ouvrage. Il vouloit mettre à la tête le portrait de Gaſſendi & celui de quelque ancien Marſeillois, qui pût ſuppléer à celui de Pytheas : il écrivit à Gaſſendi pour lui demander ces deux portraits. Notre Philoſophe s'adreſſa auſſi-tôt au baron de Rians, neveu & héritier de Peyreſc, pour avoir celui de Pytheas. Peyreſc étant à Marſeille, avoit découvert une ſtatue en relief : la pierre ſur laquelle elle étoit ſculptée, avoit été employée au bâtiment de l'égliſe des Acoules ; Peyreſc l'ayant obtenue des Conſuls, la prit & la fit porter à Aix chez lui : il la fit enſuite peindre par Rubens. Le baron de Rians en donna une copie à Gaſſendi qu'il envoya à Wendelin ; il ne fit pas la même choſe de ſon portrait. « Je ne ſuis pas, lui écrit-il, aſſez déraiſonnable pour le « refuſer à mes amis ; mais auſſi je ne « ſuis pas aſſez orgueilleux pour ſouffrir qu'on le mette à la tête d'un ouvrage. M. de Peyreſc ayant voulu abſolument que Melan me gravât, je « mis tout en uſage pour ſupprimer ce « 1646. *Wend. p.* 248.

1646. » portrait ; de peur qu'il ne tombât en » d'autres mains que dans celles de mes » meilleurs amis : je voudrois en avoir » quelqu'un, à condition qu'il ne seroit » que pour vous seul.

Cependant l'abbé d'Hugues fut rétabli dans l'agence du clergé, il reçut dix-huit milles livres, & les pensions *Val. p. 235.* d'agent, comme s'il eût été toûjours en place ; mais les affaires de Gassendi n'étoient pas plus avancées ; car cet abbé lui refusa ce qu'il lui avoit promis solemnellement. Il disoit hardiment qu'il ne lui devoit rien, qu'il n'avoit qu'à lui intenter un procès : cette réponse à laquelle il ne s'étoit pas attendu, le jettoit dans de grandes perplexités ; car il ne pouvoit pas l'allier avec l'idée qu'il avoit de l'abbé d'Hugues. Dans cette situation il écrivit au comte d'Alais qui *Valef. Gass.* lui répondit le 17. d'Octobre, qu'il *pag. 360.* étoit en colere contre cet abbé, & que Neuré lui expliqueroit ses intentions ; ce qu'il fit. Mais dans sa réponse Gassendi marque au Comte, que quand il lui avoit écrit les mauvaises manieres de l'abbé d'Hugues, ce n'avoit pas été pour lui attirer son indignation, mais seulement pour lui apprendre dans quel

état étoit ſon affaire. » Il perſiſte toûjours, ajoûte-t-il, dans ſon refus. « L'archevêque de Toulouſe ayant obtenu de lui, qu'elle ſeroit décidée « par des arbitres, je choiſis auſſitôt le « coadjuteur de Paris & l'évêque de « Seez. Il retira ſa parole ; alors je lui « demandai ſi ſa conſcience ne lui reprochoit rien ; il ne craignit pas de « me répondre qu'il étoit perſuadé qu'il « n'étoit du tout point obligé de tenir ſa « parole ; que je n'avois fait que lui céder un droit que je n'avois obtenu que « par faveur ; c'eſt ainſi qu'il tâche de « calmer les remords de ſa conſcience. 1646.

Le Comte lui récrivit le 7. Novembre qu'il ne devoit plus differer de lui intenter un procès, qu'il ne devoit point écouter ſa bonté naturelle, qu'il avoit pour témoins de ſa parole de grands prélats qui en étoient les cautions, & qui prendroient infailliblement ſon fait & cauſe, y étant obligez, & réduiroient cet Abbé malgré lui à ſon devoir. Pag. 261.

Gaſſendi ne pouvant plus reculer, & n'oſant refuſer de ſuivre les avis du Comte qu'il regardoit comme des ordres, malgré ſon éloignement des procès, ſe détermina à le faire aſſigner

1646. aux requêtes de l'Hôtel, pour le faire jurer s'il ne lui avoit point promis huit mille livres, & demander d'être admis à la preuve par témoins. L'Abbé fut obligé à comparoître, mais il trouva quelque échapatoire pour retarder le jugement: c'eſt ainſi que Gaſſendi s'en explique en deux lettres au comte d'Alais.

Enſuite l'abbé d'Hugues voulut bien en paſſer par la déciſion des arbitres. *Valeſ. p. 246.* Gaſſendi nomma encore le coadjuteur de Paris & l'évêque de Seez; & l'abbé d'Hugues, l'archevêque d'Arles & l'évêque de Xaintes; & parce que l'archevêque de Toulouſe étoit mieux inſtruit de l'affaire que perſonne, ce fut lui qui fut chargé d'en faire le rapport. En attendant leur déciſion, Gaſſendi tâcha de ſe tranquilliſer; il s'attendoit à toutes ſortes d'évenemens bons ou mauvais. » Si je perds mon procès, » écrit-il au Comte, je croirai gagner » beaucoup d'être exempt de ſoins & » de chagrins: ſi, comme font ordinai- » rement les arbitres, ils trouvent quel- » que temperament, je ne me plain- » drai point, je dirai ce que tout le » monde dit, que celui-là gagne beau- » coup qui finit un procès

Les arbitres s'assemblerent & convinrent d'abord que l'abbé d'Hugues devoit à Gassendi tout ce qu'il lui avoit promis, d'autant plus qu'il n'avoit rien perdu ; qu'il étoit vrai que depuis qu'il avoit été privé de l'Agence, Gassendi lui avoit remis son obligation ; mais que ç'avoit été une erreur de fait qui réclamoit en sa faveur. Le temperament qu'ils trouverent, fut de partager le different ; mais ils ne voulurent rien conclure sans le consentement de Gassendi : il ne fut pas difficile de l'obtenir : « Je n'avois entrepris ce pro-« cès, que malgré moi : je n'étois que « trop fâché de tant de retardemens, « j'ai consenti à finir tout, à condition « que l'Abbé me compteroit quatre « mille livres, cette somme suffira pour « payer mes créanciers ; j'aime mieux « racheter ma tranquillité par cette « perte, que devenir plus riche par la « miserable perte de mon tems. » 1646. *Pag.* 247.

Ce détail suffit pour faire voir la fausseté que rapporte le Menagiana. Je me suis étendu sur cette affaire que j'aurois pu abbreger, parce qu'elle sert à faire connoître le caractere pacifique & desinteressé de Gassendi : ce qui est *Menag. art.* 1. *pag.* 1.

1646. d'autant plus eſtimable en lui, c'eſt qu'il n'étoit pas riche. Sa prévôté eſt un bénéfice d'un revenu modique, ſa chaire de profeſſeur ne lui valoit gueres plus de 600. l. encore ne l'avoit-il que depuis peu : avec un auſſi petit revenu, il vivoit à Paris honorablement, entretenoit un commerce de lettres qui devoit lui coûter beaucoup, il faiſoit des voyages. Je n'ignore pas qu'il n'eût pu trouver bien du ſecours dans la bourſe de ſes amis, mais c'étoit l'homme le plus réſervé & le moins à charge : ſon deſintereſſement a paru dans toutes les occaſions ; & ſi ſes amis n'avoient eû ſoin de lui faire donner le legs que lui avoit fait Peyreſc, jamais il ne l'eût demandé.

Pag. 252. Cependant les leçons qu'il étoit obligé de faire au College Royal, ne faiſoient qu'augmenter ſes incommoditez ; il étoit vivement attaqué de la poitrine, & ſa ſanté en fut ſi alterée, que le bruit de ſa mort ſe répandit de toutes parts : ce qui fut cauſe que certaines perſonnes allerent prendre date à Avignon pour ſa prévôté.

Pag. 253. Bornius lui procura en ce tems-ci l'amitié du ſçavant Rewenſbergius, profeſſeur de mathématiques à Utrecht : il

il écrivit à l'un & à l'autre, & après avoir remercié Bornius du plaiſir & de l'honneur qu'il lui avoit fait de lui procurer la connoiſſance & l'amitié de ce ſçavant profeſſeur, il le prie de l'aider à s'acquitter de ce qu'il lui devoit. Il répondit aux queſtions que Rewenſbergius lui faiſoit ſur quelques matieres aſtronomiques, & lui fait préſent de l'obſervation d'une éclypſe de ſoleil qu'il avoit faite l'an 1645. 1646.

Il écrivoit ces lettres dans les momens que ſes incommoditez lui donnoient quelque relâche; & comme on aime à ſe flater toûjours, ce fut dans un de ces bons momens qu'il marqua à Wendelin, qu'il eſperoit que dans peu il recouvreroit parfaitement la ſanté : dans cette lettre, il déplore la mort du ſçavant Erycius Puteanus ſon ami, auquel il applique ces vers: *Pag. 256.*

Cui pudor & juſtitiæ ſoror *Horat.*
Incorrupta fides, nudaque veritas,
Quando ullum invenient parem.

Erycius Puteanus étoit mort à Louvain le 17 Septembre 1646. âgé de ſoixante & douze ans : il avoit pris naiſſance à Venlo dans le duché de Guel- *Nicer. Eryc. Puteanus.*

1646. dres; avoit été à Louvain écolier de Juſte-Lipſe; & dans un voyage qu'il avoit fait en Italie, il avoit fait un long ſéjour à Padoue dans la maiſon du fameux Vincent Pinelli, où il avoit fait connoiſſance avec Peyreſc, à l'honneur duquel il compoſa une inſcription que Gaſſendi a rapportée dans ſa vie : il fut enſuite profeſſeur d'éloquence à Milan & hiſtoriographe du roi d'Eſpagne : mais après la mort de Juſte-Lipſe, à la priere de l'archiduc Albert, il revint à Louvain occuper ſa chaire : l'Archiduc le mit au nombre de ſes conſeillers, & lui donna le gouvernement du château de Louvain.

In vit. Peyr.

Parmi les nouvelles que Gaſſendi donna au comte d'Alais, je ne dois pas oublier *la pluie rouge* ou ſanglante qui tomba à Bruxelles le 19. du mois d'Octobre, dont Wendelin écrivit l'hiſtoire. Deſcartes & Gaſſendi en porterent à peu près le même jugement : ils connoiſſoient tous deux le mérite de Wendelin, ils eſtimerent ſon ouvrage, ils ne douterent pas de la vérité du fait rapporté par une perſonne de ſa probité, & de ſon exactitude ; ils adopterent même ſes expli-

Baill. vie de Deſc. p. 285. & 286.

cations, perſuadez que dans ces ſortes de matieres dont on n'a pas beaucoup d'expériences : c'eſt aſſez d'imaginer une cauſe qui puiſſe produire l'effet propoſé, quoiqu'elle puiſſe auſſi être produite par d'autres, & qu'on ne ſçache point la vraie. » Je crois facilement, dit Deſcartes, qu'il peut « ſortir des exhalaiſons de pluſieurs « endroits de la terre, & particuliere- « ment de ceux où il y a du vitriol, « qui ſe mêlant avec l'eau de la pluye, « la rendent rouge. » Gaſſendi en écrivit à Wendelin, & remit enſuite la diſſertation de celui-ci à ſon libraire qui ne l'imprima pas ſeulement en latin, mais encore en françois. 1646.

C'eſt alors que David Guiraud de Niſmes lui envoya ſes obſervations ſur l'apparente grandeur du ſoleil : Gaſſendi en fut ſi content, qu'il changea auſſi-tôt de ſentiment, comme on le lit dans la bibliothéque Germanique. Sorbiere intime ami de Guiraud, nous apprend que d'abord que Gaſſendi les eut lûes, il lui témoigna l'eſtime qu'il faiſoit de ſon amitié & de la force de ſon eſprit. » Je crois, écrit Sorbiere à « Guitaud, que vous recevrez bien-tôt « *Bibl. Germ. t. 3.* *Sorb. lettr. mſ. à Guir.*

1646. » de lui des remercimens, & que dans » l'aveu qu'il vous fera de ſes fautes, » vous reconnoîtrez ſon incomparable » ingenuité; ce n'eſt pas en particulier, » mais en public qu'il procede de la » ſorte. Ce qu'avoit promis Sorbiere arriva bien-tôt, & Guiraud lui envoya une copie de ſa réponſe.

Wendel. Gaſſ. pag. 502. Wendelin faiſoit de nouvelles inſtances à Gaſſendi pour avoir ſon portrait; il lui propoſoit l'exemple de Platon qui ne voulut pas priver ſes amis de ſa ſtatue: » J'ai fait, lui dit-il, mon » devoir en vous la demandant, la po- » ſterité ne pourra pas nous accuſer » d'ingratitude à votre égard. L'empe- » reur Antonin étant à Nicée en Bithi- » nie, trouva dans cette ville un peu- » ple de ſtatues; * il fit chercher celle » d'Hyparque aſtronome, & ne la trou- » vant pas, il fut ſi indigné, qu'il con- » damna les habitans à payer toutes les » années au peuple Romain, une cer- » taine quantité de bled, parce qu'ils » avoient ignoré qu'Hyparque étoit » leur compatriote, & qu'ils ne lui » avoient pas fait dreſſer une ſtatue. » Il auroit fallu, continue-t-il, punir » les Marſeillois de la même maniere,

* *Populum ſtatuarum.*

s'ils n'avoient pû montrer la ſtatue « 1646.
de Pytheas : pour moi je ſuis per- «
ſuadé que l'eſtampe que vous m'avez «
envoyée, eſt celle de ce grand «
homme ; il eſt peint de la même ma- «
niere qu'on peignoit les grands hom- «
mes de ſon ſiécle ; les Sophocles, les «
Demoſthenes, les Platons, comme on «
peut le voir dans Fulvius Urſinus. Il «
finit en priant Gaſſendi de lui envoyer
ſon portrait, il le conjure de ſe laiſſer
gagner ; je ne trouve nulle part qu'il
ait eu cette complaiſance : enfin Wen-
delin l'aſſûre que ſa diſſertation auroit
déja paru, s'il avoit reçu de Nurem-
berg la hauteur du pole de cette ville.

Cependant comme le principal deſ- 1647.
ſein de Gaſſendi étoit de faire revivre
la philoſophie d'Epicure, il crut devoir *De vit. & morib. Epicur.*
donner la vie de ce philoſophe & ſon
apologie avant ſa philoſophie, per-
ſuadé que s'il pouvoit venir à bout de
faire connoître la bonté de ſes mœurs,
il lui ſeroit enſuite plus facile d'inſi-
nuer ſes ſentimens. Il y avoit alors à
Lyon un correcteur de livres qui en-
tendoit bien les langues Greque, Latine
& Hébraïque, & qui par ſon exacti- *Chorer. in vit. Petri Boeſſ.*
tude, & ſon habileté s'étoit fait con-

1647. noître & aimer des ſçavans, il s'appelloit François Barancy : on ne ſçavoit ni d'où il étoit, ni qui étoient ſes parens. Chorier le croyoit Lorrain : ce fut à lui à qui Gaſſendi envoya ſon manuſcrit, & il lui écrivit au mois de Septembre, qu'il y avoit plus de douze ans qu'il avoit remis cette apologie à Luillier ; ce qui fixe l'époque de cet ouvrage en 1635. mais comme il ne parut qu'au commencement de l'an 1647. j'ai réſervé d'en parler juſqu'à préſent.

Cet ouvrage de la vie & des mœurs d'Epicure, eſt diviſé en huit livres : on trouve à la tête une lettre de Gaſſendi à Luillier ſans date, où l'on lit que ce fut à ſa priere qu'il s'appliqua, pendant ſon ſéjour en Provence, à cet ouvrage ; il lui dit, qu'il ne s'embaraſſe pas du jugement que la multitude porte d'Epicure, parce que ſa juſtification ne dépend pas du grand nombre des opinans, mais des raiſons qu'on peut apporter pour ou contre lui : ſi on jugeoit des choſes humaines ſi équitablement, que tout ce qui eſt excellent eût toûjours l'approbation du plus grand nombre, je me rangerois de leur côté ;

mais puiſque ce grand nombre ſe laiſſe entraîner pour l'ordinaire, plûtôt par l'exemple de ceux qui nous ont précedés, que par la raiſon, & que ceux qui ſuivent le vrai chemin ſont toûjours le petit, je n'ai garde de faire attention à la multitude : je ne dis pas qu'Epicure n'a point fait de fautes, ou qu'il eſt le ſeul qui ait connu la vérité, comme quelques-uns de ſes diſciples s'en ſont ventez. Il ſe contente ſeulement de prouver que c'eſt à tort qu'on l'a décrié : que dira-t-on, ſi je viens à bout de démontrer, que de tous les philoſophes ç'a été celui dont la vie a été la plus irréprochable, la plus chaſte & la plus ſevere, dont l'eſprit a été le plus clair & le jugement le plus ſolide ? Je ne puis ſouffrir que la multitude accable un innocent ; ſi j'étois perſuadé qu'Epicure eût été un orgueilleux, un voluptueux, un impudique, un Heliogabale, un Sarnadapale ou un ſemblable monſtre, je le dévouerois aux furies ; mais comme je ſuis convaincu au contraire qu'aucun philoſophe n'a vécu plus ſagement que lui, je n'ai garde d'en mal parler. A s'attacher préciſément aux bonnes mœurs, je me flate 1647.

1647. que je convaincrai mes lecteurs, qu'Epicure a été très-ſobre & très-chaſte, & que de toutes les ſectes des philoſophes la ſienne a été la plus reſpectable.

In præf. Pour ce qui regarde ſes dogmes, *je ne nierai pas qu'il n'en avance d'oppoſez & de contraires à notre religion ; il n'eſt aucun philoſophe exempt de ce reproche, pas même Ariſtote ; cependant cela n'empêche pas qu'on ne ſuive leurs philoſophies. Dès le moment que je trouve quelqu'une de ſes opinions contraires à la foy, je la rejette & la combats de toutes mes forces ; & quoique je faſſe ſon apologie, & que j'explique ſa doctrine, je n'adopte pas ſes écarts, & je ne me rends pas plus garant de ſes dogmes ; je ne cherche que la raiſon en tout, quand je ne la trouve pas dans Epicure, je n'en fais pas plus de cas que des autres philoſophes ; car vous ſçavez que je les honore & les eſtime tous également, & que l'envie d'exercer mon eſprit, de connoître leurs dogmes, & de trouver la vérité, me fait étudier tantôt les uns, tantôt les autres. Pour ce qui regarde la religion, je ſuis nos maîtres, c'eſt-à-dire, l'Egliſe Catholique, Apoſtolique*

& Romaine : j'ai ſoutenu juſqu'à préſent ſes dogmes, & je les ſoutiendrai toûjours, ſans que les diſcours des ſçavans & des ignorans puiſſent jamais me ſéparer d'elle. Aprés ces ſages précautions, il entre en matiere : les deux premiers contiennent la vie d'Epicure. 1647.

Il fixe l'époque de ſa naiſſance à la troiſiéme année de la 19. Olympiade. Selon quelques-uns il naquit à Samos, & ſelon d'autres à Athenes : Gaſſendi ſe déclare pour ce dernier ſentiment ; il ſe fonde ſur Diogene Laërce, Suidas, Lucrece. Il étoit de la tribu des Phileïdes, qui deſcendoit de Philée ſecond fils d'Ajax ; ſon pere s'appelloit Neoclés, & ſa mere Cheroſtrata ; il paſſa une partie de ſon enfance à Theos & à Samos, ſa jeuneſſe à Colophon, à Athenes, à Mytiléne & à Lampſaque ; une partie de ce tems fut employé à étudier, & l'autre à enſeigner ; il ſe glorifioit de n'avoir eu aucun maître. Dès l'âge de 14. ans, il s'appliqua à la philoſophie : les livres de Democrite lui étant tombez entre les mains, il les étudia : revenu à Athenes ſous l'archonte Anaxicrates, il ne parut pas ſe détacher des autres philoſophes ; mais

1647. enſuite il fit une ſecte à part. Il acheta un jardin; c'eſt là qu'il vécut & philoſopha avec ſes diſciples. Il paſſa à Athenes le reſte de ſes jours, à un voyage près qu'il fit en Ionie pour voir un de ſes amis: il vécut dans le celibat, on courut à lui de toutes parts pour prendre ſes leçons. On met à la tête de ſes diſciples Neoclés, Chereděme & Ariſtobule ſes trois freres: les autres qui ſe ſont diſtinguez ſont Metrodore, Polienos, Leontie, Timocrate, Herodote & trois femmes, Leontium, Themiſta & Philenis. Il étoit d'une ſanté fort foible, il fut attaqué de la pierre: le dernier jour s'étant jetté dans un bain chaud, il demanda du vin qu'il but; enſuite il exhorta ſes diſciples à ſuivre ſes dogmes & mourut âgé de 72. ans.

Id. ibid. Gaſſendi commence ſon apologie au troiſiéme livre, où il démontre qu'Epicure eſt bien éloigné de l'orgueil & du faſte de Zénon & des Stoïciens; que c'eſt là la ſource & l'origine des calomnies que Zénon, Cleanthes, Chriſippe & les autres Stoïciens ont répandu contre Epicure & ſes diſciples; leur haine & leur inimitié ont eu encore

plusieurs autres causes que Gassendi détaille, ce qu'il prouve par le témoignage de Seneque, d'Epitecte & de plusieurs autres philisophes. Il ajoûte que plusieurs grands hommes, tels que Ciceron, Plutarque, Galien; quelques saints tels que Clement, Alexandrin, Lactance & S. Ambroise, ont ajoûté foi aux calomnies des Stoïciens. Du général, il passe au particulier, & tâche de justifier Epicure en détail de tous les reproches & accusations intentées contre lui. On l'a accusé d'impiété envers les Dieux; d'avoir voulu se faire passer pour Dieu lui-même; d'avoir aussi voulu diviniser ses disciples; d'avoir été ingrat envers ses parens, sa patrie & ses maîtres; d'avoir médit de tous les philosophes; d'être d'un orgueil insupportable: il va déterrer le fondement de toutes ces accusations, & les réfute avec force & solidité. 1647.

De-là il passe à l'examen de tout ce qu'on a publié de son incontinence, & prétend démontrer qu'Epicure fut un des philosophes des plus sobres, & dont on a relevé davantage la frugalité. Il n'est pas moins victorieux lorsqu'il le justifie du reproche d'in-

1647. continence : accuſation qui l'avoit fait exclure par quelques-uns du nombre des philoſophes, & il montre enſuite clairement après Ciceron & Seneque, que la volupté à laquelle Epicure mettoit le ſouverain bien, n'étoit pas ſi oppoſée à l'honnêteté & à la raiſon, que ſes adverſaires le vouloient faire entendre, puiſqu'elle n'étoit qu'une tranquillité d'ame, une ſatisfaction intérieure qui ne tiroit point ſon origine des plaiſirs corporels, mais qui naiſſoit de la joie, qui, ſelon Epitecte même, ſurmontoit les ſentimens les plus vifs de la plus cuiſante douleur. Il vient enſuite au jardin d'Epicure & nous apprend que ce n'étoit rien moins qu'un lieu de débauche, quoique pluſieurs femmes y demeuraſſent; que leur unique occupation étoit l'étude de la philoſophie. Enfin le huitiéme & dernier livre traite de ſon mépris pour les arts liberaux : ſelon ſa coûtume, Gaſſendi prouve le contraire avec une netteté & une ſolidité qui ne laiſſe rien à déſirer.

Bayle dict. crit. art. Epic. Si jamais on a eû ſujet de connoître que le tems fait enfin juſtice à l'innocence, c'eſt à l'égard d'Epicure : car il

s'eſt élevé grand nombre de défenſeurs de ſon mérite : l'on ne ſera pas fâché de trouver ici les noms des principaux. Gaſſendi obſerve que les ſciences ne commencerent pas plûtôt à reſſuſciter au quinziéme ſiécle, qu'il y eut d'habiles gens qui parlerent avantageuſement d'Epicure, opprimé depuis tant de ſiécles ſous un tas de préjugez, tels furent Philelphe, Alexander ab Alexandro, Celius Rhodiginus, Volaterran & Jean François Pic. Il remarque, après Thriteme, que Baptiſte Guarini, Marc-André, Antoine Bongars, avoient parlé de lui avec eſtime ; que le dernier avoit prouvé qu'Epicure eſt celui de tous les philoſophes qui approche le plus de la vérité ; que Palingenius a fait ſon éloge ; qu'André Arnauld, lieutenant de la Sénéchauſſée de Forcalquier, a fait ſon apologie (*a*) : il nomme encore Erycius Puteanus parmi ſes panégyriſtes, & le fameux dom François Quevedo, qui fit imprimer à Madrit l'an 1635. ſa juſtification. On pourroit ajoûter à la liſte de Gaſſendi, Laurent

1647.

Gaſſ. in Vit. Epic.

(*a*) In libello cui nomen joci apologiam pro Epicuro brevem illam quidem & foliolis paucis, unde convaincatur quod vir ille pereruditus, fuiſſe Epicurum injuſtius laceſſitum. *Gaſſ. l. 7. c. 7.*

1647. Valle, Sarraſin, le chevalier Temple, du Rondel, le baron de Coutures, Sebaſtien Bremont. (a) *Je ne crois pas*, dit Bayle, *qu'en quelque pays qu'on ait écrit pour ce philoſophe, on ait égalé Gaſſendi : ce qu'il a fait là deſſus, eſt un chef-d'œuvre, le plus beau & le plus judicieux recueil qui ſe puiſſe voir, & dont l'ordonnance eſt la plus nette & la mieux reglée.*

Bayl. ut ſup.

Sanſ. Park. diſput. de Deo diſput. 1. § 12.

Sanſom Parker en parle ſi avantageuſement, que j'ai cru devoir inſerrer ici ſon témoignage. *Perſonne*, dit-il, *n'a fait l'apologie d'Epicure avec plus d'eſprit, plus copieuſement, plus heureuſement que Pierre Gaſſendi, perſonnage véritablement grand, ſçavant s'il en fût jamais un dans toutes ſortes de ſciences, & qui s'eſt rendu célébre par ſon profond ſçavoir, & encore plus par ſon grand ſens & ſa candeur.* (b)

Stanl. hiſt. ph. loſ. t. 2. *Rap. réflex. ſur la philoſ. n.* 18.

Stanlei parle auſſi de cet ouvrage avec beaucoup d'éloges : le P. Rapin n'en parle pas de même, lorſqu'il dit

(a) Le jardin d'Epicure à madame le Bret, in-12.

(b) Nemo aut acrius, aut uberius, aut quidem felicius Epicuri apologiam confecit quam P. Gaſſendus vir quidem magnus, omnique ſi quis alius doctrinâ eruditus, nec tam eruditione quam aut judicio, aut candore nobilior.

que Gaſſendi fait Epicure un homme de bien, parce qu'il l'eſt lui-même. Quoi qu'il en ſoit, on me pardonnera ſi je me ſuis étendu ſur cet ouvrage, j'ai cru ne pouvoir m'en diſpenſer, parce que c'eſt un de ſes principaux, & un de ceux où il a fait voir plus d'érudition & plus d'eſprit, & qui l'a le plus fait connoître. 1647.

A peine cet ouvrage commençoit-il à paroître que le prieuré de Roumoules en Provence au diocèſe de Riez étant venu à vaquer, le prince de Conti le confera à Gaſſendi ; mais lui ayant été diſputé & enlevé par un autre, il reçut ce revers en vrai philoſophe chrétien. J'adore écrivit-il, au comte d'Alais, j'adore la bonté du Seigneur, je ne le prie pas tant de me donner des richeſſes, que de la droiture : nous aurons toûjours aſſez de bien ſi nous craignons le Seigneur ; je me ſoumets à ſa volonté : dans une fortune médiocre, il m'a donné un eſprit qui ſe contente de peu ; je ne le prie pas tant de me conſerver la vie, de me donner des richeſſes, que de me donner un eſprit égal : je crois que pour devenir riche, il ne faut point aug- *Gaſſ. Valoſ. pag.* 268.

1647. » menter ſes biens, mais retrancher de » ſa cupidité. »

C'eſt ainſi qu'il prenoit les différens évenemens de la vie avec ces diſpoſitions : il étoit toûjours au deſſus de la fortune ; cependant ſa ſanté ſembloit quelquefois ſe rétablir, & dès le moment qu'il avoit un ou deux jours d'intervalle, il en donnoit auſſitôt avis au

Pag. 267. Comte. Ma toux, lui écrit-il, au commencement d'Avril, n'eſt plus ſi forte,

Pag. 268. ma reſpiration eſt plus libre, je parle avec moins de difficulté ; j'eſpere avec le ſecours de Dieu de me rétablir, & d'être en état de me rendre bientôt auprès de vous ; je n'attens plus que le retour de mon cher Luillier pour par-

Pag. 269. tir, dit-il : dans une autre, une petite fiévre lente m'a pris ces jours paſſez, ma toux a un peu augmenté, cependant voici un jour entier paſſé ſans fiévre, & ma fluxion n'a pas augmenté d'une maniere ſenſible. Il attribue ce changement à l'air qui eſt plus froid & plus agité des vents ; il avoit toûjours eſpérance que lorſque l'air ſeroit plus temperé, il recouvreroit plus aiſement ſa ſanté : telle étoit ſa ſituation à la fin d'Avril : ſon commerce épiſto-

laire avec les ſçavans étoit bien diminué, il y avoit même long-tems qu'il n'écrivoit plus qu'au Comte, qu'à Wendelin, qu'à Hevelius, & quelquefois à Sorbiere. 1647.

Quoique ſes incommoditez augmentaſſent à vûe d'œil, elles ne l'empêcherent pas de faire paroître les leçons qu'il avoit dictées au college royal; il les intitula : *Inſtitutions aſtronomiques, non ſeulement ſelon les hypotheſes des anciens, mais encore ſelon les ſiſtêmes de Copernic & de Tycho-Brahé.* Il les dédia au cardinal Louis Alfonſe Dupleſſis de Richelieu: l'épitre eſt du 15. Juillet. Cet ouvrage contient les premiers principes de l'aſtronomie, mais expoſez avec un ordre & une clarté admirables. La ſphére, la théorie des planétes, & les differens ſyſtêmes de Ptolomée, de Copernic & de Tycho-Brahé, ſont la matiere des trois livres qui le compoſent. Gaſſendi l'envoya au Comte & le pria de le recevoir, non comme un ouvrage digne d'un auſſi grand Prince que lui, mais parce que c'étoit une de ſes productions. Les differentes éditions qui en ont été faites prouvent la bonté & le cas que le Public en a fait.

1647. Peu de jour après, il reçut la nouvelle de la mort de Joſeph Gautier, prieur de la Valette, le plus ancien de ſes amis : il me ſemble que j'ai perdu la moitié de moi-même ; plût à Dieu que je pûſſe faire connoître un jour à l'univers, ſa ſageſſe, ſa bonté & ſa ſincere amitié que j'ai éprouvée pendant tant d'années : c'eſt ainſi qu'il expliquoit ſes ſentimens au comte d'Alais. Quelle perte, dit-il à Wendelin ! Quel perſonnage, grand Dieu ! Il n'eſt pas néceſſaire que je vous parle de la beauté de ſon eſprit, de la ſolidité de ſon jugement, de ſa grandeur d'ame, de l'innocence & de la candeur de ſes mœurs, & de toutes ſes excellentes qualitez, vous le connoiſſez parfaitement.

Gaſſ. Valeſ.

Gaſſ. Wendel.

Gautier étoit né dans un bourg du diocèſe d'Aix appellé Rians, le 24. Novembre 1564. Sa mort arriva à Aix le 5. de Décembre 1647. Il étoit âgé de 83. ans : il avoit fait connoître dès ſa jeuneſſe qu'il avoit un genie propre à toutes les ſciences ; il s'appliqua à l'aſtronomie, aux mathématiques, à la médecine, à la théologie, à l'un & à l'autre droit : il prit le bonet de docteur en théologie & em-

Pitt. hiſt. de l'égl. d'Aix.

brassa l'état ecclesiastique. Son habileté dans la jurisprudence le rendit célébre dans le barreau, où il devint le soutien & le protecteur des pauvres & des orphelins. Sa grande connoissance du droit canon auquel il s'appliqua long-tems & avec beaucoup de succès, le fit consulter par les plus habiles docteurs dans les affaires les plus difficiles. Comme l'astronomie & les mathématiques firent le principal objet de ses études, il y fit de plus grands progrès que dans les autres sciences: il fut l'intime ami de Peyresc, d'Ismaël Bouillaud, de Gassendi, de Wendelin, de Morin. Le président Thomassin de Mazaugues conserve à Aix dans sa belle bibliothéque, les observations astronomiques que Gautier avoit faites avec Peyresc: Gautier remplit avec honneur sous plusieurs Archevêques, & même pendant la vacance du siége, la dignité de grand vicaire. Le comte d'Alais, Honoré II. prince de Monaco, le cardinal Antoine Barberin, connurent son mérite & lui donnerent dans toutes les occasions des preuves éclatantes de leur estime. 1647.

1648.

LIVRE CINQUIEME.

CEtte triſte nouvelle ne fit qu'altérer davantage la ſanté de notre Philoſophe. Les médecins craignant que ſon mal ne fût incurable, lui conſeillerent d'aller prendre l'air natal ; mais il ne pouvoit s'y réſoudre, tant à cauſe des incommoditez du voyage, que des guerres civiles qui agitoient la Provence. Dans le tems qu'il étoit encore incertain du parti qu'il prendroit, la Providence conduiſit à Paris Deſcartes : il étoit venu en France pour mettre ordre à quelques affaires domeſtiques. L'abbé d'Eſtrées qui a été enſuite évêque, duc de Laon & cardinal, & qui étoit alors regardé comme le protecteur des gens de lettres, quoiqu'il n'eût encore que 20. ans, ne laiſſa pas échaper cette occaſion de réconcilier ces deux grands hommes : il voyoit avec peine que cette brouillerie formoit une eſpece de ſchiſme dans la république des lettres ; il donna tous ſes

Baill. vie de Deſc. l. 7. c. 13.

Sorb. de vit. & morib. Gaſſen.

ſoins à cette réconciliation ; il ne lui fut pas difficile de réuſſir ; il s'agiſſoit de réunir deux philoſophes qui s'eſtimoient mutuellement. L'abbé de Maroles en qualité d'ami commun leur porta la parole, & les invita au nom de l'abbé d'Eſtrées à un repas ; pluſieurs ſçavans furent auſſi invitez pour être les témoins de cette réconciliation, entr'autres le fameux docteur de Launoy, les abbés de Maroles & de Marivaux, de Roberval, les PP. Marin, Merſenne & Hilarion de Coſte Minimes. Gaſſendi fut le ſeul qui ne put s'y trouver à cauſe d'une nouvelle incommodité, dont il fut attaqué pendant la nuit ; mais après le repas l'abbé d'Eſtrées mena toute la compagnie chez Gaſſendi : ce fut là que ces deux grands hommes s'embraſſerent. Dès le moment que ſa ſanté lui permit de ſortir, Gaſſendi fut rendre ſa viſite à Deſcartes, ils s'accuſerent mutuellement de trop de credulité de part & d'autre : ils convinrent de bonne foi du caractere de l'eſprit philoſophique qui traite quelquefois avec trop d'indifference ce qui s'appelle éclairciſſement néceſſaire ſur des ſujets de mécontén- 1648.

1648. tement. Deſcartes retourna encore chez Gaſſendi avant ſon départ pour la Hollande, ils renouerent très-ſincerement leur amitié, elle ne ſouffrit plus la moindre altération.

Le P. Merſenne ne ſurvêcut pas long-tems à leur réconciliation, étant mort le 1. Septembre : Gaſſendi oublia ſes propres incommoditez pour aller à ſon ſecours. Le mal de ce Religieux étoit un abcez au côté droit, Gaſſendi & les médecins le prirent pour une fauſſe pleureſie : on lui ouvrit le côté, il expira au milieu des douleurs âgé de 60. ans moins huit jours. On l'ouvrit après ſa mort comme il l'avoit ordonné, & l'on trouva l'abcez deux doigts au deſſus de l'endroit où on lui avoit percé le côté ; deſorte que ſi on eût fait l'inciſion vis-à-vis du mal, il auroit vraiſemblablement échapé. Gaſſendi qui s'étoit trouvé à l'une & à l'autre de ces opérations, le manda au comte d'Alais. Ce Pere paſſoit pour l'homme de ſon tems qui avoit le meilleur cœur, le plus droit & le plus ſimple. Il étoit né dans le Maine au bourg d'Oiſe : ſes ouvrages lui ont acquis un grand nom dans la république des let-

Hil. de Coſte vie du P. Merſ.

Baill. vie de Deſc. l. 15. c. 15.

Gaſſ. Vales. p. 291.

Hil. de Coſte ut ſup.

tres, & donné rang parmi les illuſtres du dix-ſeptiéme ſiécle. 1648.

Cependant le comte d'Alais informé du triſte état de la ſanté de Gaſſendi qui lui ouvroit ſon cœur comme au meilleur de ſes amis, tâchoit de diſſiper ſes craintes & ſes allarmes : il ſouffroit avec impatience ſon éloignement, & ne ſouhaitoit rien tant que de l'avoir auprès de lui : ce qui le porta à lui écrire le 22. Septembre. » Vous trouverez ici tout le repos & toute la tranquillité dont vous avez beſoin, vous y trouverez la même liberté qu'autrefois, vous y recouvrerez une ſanté parfaite, vous y jouirez des careſſes de vos amis, vous me ſerez vous ſeul plus cher que tous les miens : aſſiſté de votre génie & de votre conſeil, je vaincrai mes ennemis. Votre pays natal vous donnera vos forces ; que vous dirai-je, c'eſt à votre ſeule preſence que j'attache mon ſalut & mon unique contentement. » *Valeſ. Gaſſ. page 382.*

Il n'étoit pas poſſible que Gaſſendi réſiſtât à une lettre ſi obligeante & ſi preſſante ; il ne l'eut pas plûtôt reçue, qu'il écrivit au Comte le 2. d'Octobre qu'il n'y avoit plus que l'abſence de *Pag. 292.*

1648. Champigny & de Luillier qui pûſſent le retenir, qu'il ne pouvoit pas ſe réſoudre à partir ſans les avoir embraſſé, qu'ils arriveroient au premier jour & qu'auſſitôt il partiroit : ce qu'il fit ; car il arriva à Lyon le dernier jour du même mois. Le cardinal de Lyon voulut l'engager à paſſer avec lui quelques jours à la campagne, mais une nouvelle incommodité le retint trois ſemaines au lit. Il commençoit à recouvrer ſes forces, lorſque Neuré qui ſe trouvoit dans cette ville, tâcha de mettre des obſtacles à ſon départ pour jouir plus long-tems de ſa préſence : pour mieux réuſſir dans ſon deſſein, il lui conſeilla de ne point s'embarquer ſur le Rhône, mais d'attendre la litiere du Comte. Gaſſendi qui s'apperçut de ſon deſſein, partit la ſemaine d'après & ſe rendit à Taraſcon à la fin de Novembre : il craignoit de ne pas arriver à Aix avant la fin du mois ; car il vouloit obſerver une éclypſe de lune, ce qu'il craignoit arriva : il ſe donna cependant bien des ſoins pour l'obſerver, mais il ne put pas le faire avec cette exactitude & cette préciſion qu'il auroit déſiré faute d'inſtrumens. Les PP.

Pag. 193.

de

de la Doctrine Chrétienne le poſterent dans la tour de leur college ; il avoue qu'il n'oſe rien aſſûrer. La litiere du Comte étant arrivée ce jour-là, il ſe rendit à Aix le deux Décembre chez le comte d'Alais : il s'arrêta dans cette ville le reſte de l'année & une partie de la ſuivante. 1649.

Au commencement de Janvier il reçut une lettre latine du fameux Chapelle, ſon ancien diſciple : il étoit alors à Montpellier : ſa lettre eſt pleine d'éloges ; il la finit par des vers latins en forme de priere au Dieu Janus ; car ce poëte ne connoiſſoit d'autre divinité, que celles de la fable (a). En voici le ſens. *Capell. Gaſſ. pag. 521.*

O toi, le principe & la fin de l'année « & de tous les ſiécles, pere ſaint, à « qui les poëtes ont donné deux viſa- «

(a) O tu principium ſimulque finis
Lapſu continuo fluentis anni,
Ævi, ſancte parens, bifronſque Jane
Cui vates duplicem dedere vultum
Ut poſſes duplici videre vultu
Et quæ præteritis fuere ſæclis,
Et quæ ſunt aliis futura in annis ;
Dicas, Jane pater, rogamus omnes,
Dicas te rogat univerſus orbis,
Viderunt-ne parem patres ſepulti ?
Viderunt-ne parem futura proles
Gaſſendo phyſicæ inclyto patrono
Veterumque patri ſcientiarum ?

1649. » ges pour marquer ton double pou-
» voir ſur le paſſé & ſur l'avenir, pere
» Janus nous t'en prions tous, réponds-
» nous, l'univers entier t'en prie ; nos
» peres ont-ils vû, ou nos neveux ver-
» ront-ils un perſonnage ſemblable à
» Gaſſendi, le maître de la phyſique &
» le pere des véritables ſciences. »

Comme Gaſſendi va ſe trouver à Aix dans l'événement le plus chagrinant pour le Comte ; qu'il avoue lui-même que peu s'en fallut qu'il ne fût arrêté avec lui ; il eſt à propos de dire ici un mot du ſujet de ces troubles, & de ſes ſuites qui ſe trouvent naturellement liées avec la vie.

Mém. mſ. de Louis Deorm. Avocat Général.

Les brouilleries qui diviſoient le comte d'Alais avec le parlement de Provence, commencerent par l'enregiſtrement que ce Comte voulut faire faire au Parlement d'un édit daté du mois de Janvier 1641. portant érection & création d'une Chambre des requêtes, compoſée de deux préſidens & de quatorze conſeillers. Le Comte témoigna beaucoup de zele pour l'enregiſtrement de cet édit. Cette Chambre des requêtes ne ſubſiſta pas ; elle fut caſſée, mais le Parlement fut érigé en ſemeſtres ; &

pour l'exécution de ce nouvel établiſſement, la cour envoya à Aix trois intendans, de Seve, de Here, & de Breteuil, & deux huiſſiers de la chaîne. Après bien des conférences tenues entre le comte d'Alais & les trois intendans, où ſe trouvent le comte de Carces, lieutenant général de la province, & Meſgrigni premier préſident, & qui n'aboutirent à rien, Michel Mazarin archevêque d'Aix, cardinal de ſainte Cecile & frere de Jules Mazarin, cardinal miniſtre, arriva à Aix : les principaux officiers du Parlement furent le viſiter; il leur conſeilla d'obéir, & de céder au tems, mais de faire bien du bruit lorſqu'il ſeroit parti pour Paris. Ces meſſieurs ſuivirent ſon conſeil, & le lendemain les deux huiſſiers de la chaîne s'étant préſentés au Parlement pour notifier l'interdiction de tous ſes membres, ils ſommerent les anciens officiers de faire place à ceux de la Chambre des requêtes érigez en préſidens & conſeillers du Parlement ſeneſtre : ce qui fut fait ſans oppoſition. 1649.

Le Jeudi gras on vit paroître en maſque dans les rues une trentaine d'anciens officiers du Parlement dans l'in-

1649. tention de faire ſoulever la ville d'Aix; mais cette tentative ne réuſſit pas, & trois d'entre eux furent exilés à Siſteron, à Antibes & à Entrevaux : ce qui ne fit qu'aigrir davantage les eſprits; car pour empêcher que les offices du Parlement ſemeſtre, qui reſtoient à remplir ne le fuſſent, les anciens officiers ſe porterent à des violences très-conſidérables, qui obligerent le comte d'Alais à faire ſignifier encore onze lettres de cachet à autant de vieux officiers du Parlement & entr'autres à Louis Decormis de Beaurecueil avocat général, que j'ai dit être l'intime ami du Comte ; mais qui depuis le commencement des brouilleries, avoit embraſſé vivement le parti de ſon corps, dont il étoit comme l'ame : ils furent envoyez en différentes provinces ; mais par le crédit du cardinal de ſainte Cecile, ils eurent tous permiſſion de revenir dans le comtat Venaiſſin.

Après le premier ſemeſtre paſſé, le Comte ne voulant pas permettre aux anciens officiers d'entrer au palais, le Roy envoya à Aix l'abbé le Feron avec des ordres exprès pour faire rentrer dans la ville les exilés, & rétablir l'an-

cien Parlement dans l'éxercice de ſes fonctions : cet abbé fut à leur rencontre à la tête de trois cens hommes juſques à la Durance : ils furent reçus à Aix par la nobleſſe & par le peuple en triomphe ; on alluma des feux de joie, on fit couler des fontaines de vin, on illumina les maiſons. L'abbé le Feron reçut enſuite de nouveaux ordres pour remettre en place les vieux officiers de gré ou de force ; mais le Comte s'y oppoſa, & ſon oppoſition ne ſervit qu'à mettre le Roy du côté du Parlement : on tenta en vain toutes les voyes d'accommodement. 1649.

Les choſes en étoient là lorſque le comte d'Alais ſous prétexte d'un ballet, attira à Aix le duc de Richelieu général des galeres, & grand nombre de capitaines & d'officiers de la marine. Les habitans qui étoient déja indiſpoſez contre le Comte qui leur avoit ôté la liberté des élections conſulaires, ne virent pas d'un œil indifférent tant de gens de guerre. Gaſſendi arriva dans ces circonſtances, & fut deſcendre chez le Comte. On peut bien s'imaginer que toutes ces brouilleries ne ſervoient pas à lui redonner la ſanté,

1649. qu'il venoit chercher en Provence ; il aimoit trop le Comte & ſa patrie, & il avoit trop d'amis parmi les anciens officiers du Parlement, pour ne pas faire ſon poſſible, autant que ſa ſanté pouvoit le lui permettre, pour tâcher à rétablir la paix entre le Parlement & le Gouverneur.

Les affaires ſe brouilloient cependant tous les jours de plus en plus, & François de Grignan archevêque d'Arles, qui faiſoit la fonction de pacificateur entre les deux partis, aſſiſté du comte de Carces, de Seguiran premier préſident de la chambre des comptes étant venu à bout de conclure une paix, eurent le chagrin de la voir rompre le jour d'après. Ce jour-là on faiſoit hors la ville une proceſſion ſolemnelle dans laquelle le Parlement aſſiſtoit ; elle commençoit deja à défiler hors de la ville, lorſque tout à coup un payſan ſe prit à crier, que les ennemis s'étoient emparés de la tour de la grande Horloge. A ces cris tous ceux qui étoient ſortis rebrouſſerent chemin, & ſe rendirent en deſordre dans l'égliſe métropolitaine de S. Sauveur, qui eſt dans le voiſinage, & d'où ils

étoient partis : les chanoines & les consuls se réfugiérent dans la sacristie pour déliberer sur ce qu'ils avoient à faire : cette retraite sauva la vie aux consuls. 1649.

Les vieux officiers attentifs à ce qui se passoit, profiterent d'une occasion si favorable ; accompagnez du comte de Carces ils se rendirent tous armés sur le champ à l'hôtel de ville, pour en chasser ceux qui s'étoient emparez de la tour, & en vinrent facilement à bout.

Cependant le Comte étoit à la place des Prêcheurs, vis à vis le palais, où il rangeoit en bataille vingt-quatre compagnies d'infanterie ou de cavalerie, dont il donna le commandement au général des galeres ; il posta dans toutes les avenues du palais des gens de confiance pour le garder, surtout du côté de l'église de la Madeleine où est situé l'appartement du Gouverneur.

Dans le tems que les partisans du Semestre tendoient les chaînes, qu'ils baricadoient les rues voisines de l'appartement du Comte, les Parlamentaires, Decormis à leur tête, le pistolet à la main, chasserent non seulement les soldats postez aux environs, mais en-

1649. core les vingt-quatre compagnies qui étoient à la place des Prêcheurs. Ce magiſtrat auſſi brave que ſçavant avoit ſervi autrefois avec diſtinction ſous le prince Maurice de Naſſau, & portoit avec lui la terreur & l'épouvante. Les officiers du ſémeſtre furent ſi effrayez, que pluſieurs furent ſe cacher dans des tombeaux. Les officiers du Parlement ſe diſpoſoient à attaquer l'appartement du Comte lorſqu'il ſe rendit priſonnier avec le général des galeres: on convint que les troupes ſortiroient ce jour-là de la ville, ce qui fut exécuté ſur le champ : elles furent coucher à Aiguilles village à une lieue d'Aix; que pour l'aſſurance du Comte & du général des galeres, le préſident Henri-Forbin-Meynier baron d'Oppede, qui fut peu de tems après premier préſident, & Gaſpar Venel conſeiller au Parlement, demeureroient dans le palais.

Enſuite les vieux officiers qui s'étoient rendus à l'hôtel de ville revêtus de leur robe rouge, prirent le chemin du palais à la lueur des flambeaux & des illuminations de toutes les maiſons ; quoique la diſtance du

palais à l'hôtel de ville ne ſoit pas grande, ils furent trois heures en marche à cauſe de l'affluence du peuple. Decormis qui avoit été toute cette journée dans une agitation continuelle, arrivé au palais, fit un diſcours fort éloquent qui ſurprit d'autant plus qu'il n'avoit pas eu le tems de le méditer, auſſi fut-il fort applaudi : il fit voir que les vieux officiers du Parlement étoient les véritables lumieres, que ceux du ſemeſtre n'avoient été que de faux brillants qui avoient diſparu en même tems qu'on avoit diſſipé la vapeur qui leur avoit donné la naiſſance : ce diſcours fini & celui de J. B. Forbin de la Roque qui préſidoit, les conſeillers preſens prêterent ſerment de fidélité. 1649.

On boucha enſuite toutes les iſſues du palais à chaux & à ſable, & les chaînes furent tendues : ce fut un vrai bonheur pour Gaſſendi de ne s'être pas trouvé chez le Comte lorſqu'il fut arrêté. Le lendemain le Parlement s'aſſembla de nouveau, & les conſeillers qui n'avoient point paru la veille s'y trouverent, & prêterent le ſerment ; l'archevêque d'Arles & le comte de Carces y furent préſents, & admi-

1649. rerent comme tous les autres la harangue de Decormis qui parla encore une heure avec beaucoup de dignité : sur ſes réquiſitions le préſident de la Roque, après avoir pris les avis, prononça trois arrêts. Le premier *caſſa le ſemeſtre*; le ſecond *deſtitua les conſuls*; le troiſiéme *remit en place ceux qui l'étoient l'année précedente, & fit abbatre les barricades.*

A cette nouvelle le roi fit écrire au cardinal Bichi, évêque de Carpentras, de ſe rendre promptement à Aix; les conférences continuerent juſques au 27. de Mars, que le Roy ſupprima le ſemeſtre, donna une amniſtie générale pour le paſſé, licentia les troupes. L'attache & les contributions furent données aux Conſuls procureurs du païs, auſſi-bien que la liberté des élections conſulaires à toute la province. Le comte d'Alais & le Général des galeres furent mis en liberté. Le même jour le Comte & le Général ſe rendirent à Marſeille : les Marſeillois les reçurent en triomphe, & parurent ſi animez contre la ville d'Aix, qu'ils menaçoient d'aller l'aſſiéger, lorſque la peſte déconcerta leurs projets. Le Comte ſe re-

tira à Toulon, où la nobleſſe & les députez de toutes les villes furent le viſiter. 1649.

Gaſſendi qui étoit demeuré à Aix, lui écrivit le premier d'Avril une lettre, où après lui avoir dit, qu'il ne comptoit pas encore s'en retourner à Digne, parce qu'il travailloit à un petit ouvrage qu'il ne pouvoit pas finir dans ſa patrie, il ajoûte : *Vivez toûjours ſemblable à vous-même, avec cette égalité, cette tranquillité qui vous rend ſupérieur à tous les accidents de la vie.* Le Comte lui répondit le 6. du même mois : *pour ce qui me regarde, je ſuis & je ſerai toûjours le même, prêt à me réconcilier à mes ennemis, fidéle à mes amis, & très-cher à mon Gaſſendi.* Tels étoient les véritables ſentimens du Comte : c'étoit un Prince pacifique ; mais ceux qui étoient auprès de lui ne l'étoient pas : auſſi, bien loin que la paix fût bien affermie en Provence, les deux partis étoient au contraire plus aigris que jamais, & les hoſtilitez continuoient de part & d'autre. *Gaſſ. Valeſ. pag. 293.* *Valeſ. Gaſſ. pag. 483.*

Au commencement de Juin, Gaſſendi partit pour Digne ; il y fut reçu *Sorb. in vit. Gaſſ.*

1649. avec toute la joie, & tous les honneurs poſſibles; ce qu'il attribue aux bontez que le Comte avoit pour lui. Il étoit ſi aimé, que ſon arrivée dans cette ville étoit toûjours un vrai jour de fête: on fermoit les boutiques, & ſes compatriotes alloient au devant de lui avec de grandes démonſtrations de joie. Il s'en falloit bien que ni l'évêque de Digne, ni le Gouverneur de la province, fuſſent reçus ſi honorablement. Sorbiere dit en avoir été le témoin lui-même.

Sa ſanté étoit ſi chancelante, qu'il n'étoit pas plûtôt gueri d'une incom-
Pag. 295. modité, qu'il retomboit dans une autre: il ne fut pas inutile à ſa patrie dans ce tems de trouble & de confuſion; il lui rendit des ſervices eſſentiels. On ne pouvoit avoir auprès du Comte une meilleure recommandation que la ſienne.

Cependant Barancy qui avoit pris ſoin de l'édition de l'apologie d'Epicure, faiſoit imprimer la philoſophie du même. Gaſſendi ne fut pas plûtôt averti que cet ouvrage alloit paroître, qu'il écrivit au chancelier Seguier,
Gaſſ. Segui. pag. 295. que Chapelain lui remettroit la philoſophie d'Epicure, & l'ample commen-

taire qu'il y avoit joint ; qu'il avoit eu envie de le lui dédier, mais que l'unique raiſon qui l'en avoit empêché, c'étoit qu'il n'eſtimoit pas aſſez cet ouvrage pour mettre à la tête un nom auſſi reſpectable que le ſien. Nous apprenons encore de cette lettre, que ce chancelier aimoit beaucoup Gaſſendi, qu'il l'avoit preſſé de prendre un logement dans ſon hôtel, qu'il lui avoit donné dans toutes les occaſions un grand accès auprès de ſa perſonne ; qu'il ne lui avoit jamais refuſé aucune grace, tant pour lui que pour ſes amis ; qu'il avoit envoyé très-ſouvent chez lui pour s'informer des nouvelles de ſa ſanté, & lui offrir ſes ſervices ; qu'il vouloit ſçavoir à quels ouvrages il travailloit ; qu'il lui témoignoit une grande confiance ; qu'il le prenoit ſouvent pour compagnon de ſes promenades ; enfin que ce Magiſtrat agiſſoit avec lui comme avec un de ſes meilleurs amis : il fut obligé d'interrompre cette lettre, parce qu'il fut attaqué de la fiévre ; deſorte qu'il ne put l'achever que quelques jours après ; il la finit en le priant de vouloir bien accepter ce préſent, & lui dit qu'il auroit été très-mortifié que cet 1649.

1649. ouvrage fût venu juſqu'à lui, ſans qu'il l'eût accompagné des marques de ſon très-humble reſpect, & de ſon parfait dévouement pour ſa perſonne.

Cet ouvrage parut à Lyon en latin cette année en trois volumes in-folio ſous ce titre : *Remarques critiques ſur le dixiéme livre de Diogene Laërce qui traite de la vie, des mœurs & des écrits d'Epicure.* Gaſſendi dédia cet ouvrage à François Barancy qu'il qualifie d'Avocat. On trouve à la tête deux lettres qu'il lui avoit écrites, l'une du 3. Août 1646. la ſeconde du trois Mars 1647. Cette dédicace fit beaucoup d'honneur à Barancy.

Gaſſ. epiſt. præf. franç. Baran.

Gaſſendi fut fâché qu'il l'eût miſe ſous preſſe à ſon inſçu, parce que s'il en avoit été averti, il eût retranché pluſieurs répetitions, ſurtout par rapport au grec, entr'autres tout ce qui ſentoit la critique ; afin que rien ne pût arrêter le lecteur, & auroit renvoyé toutes ces notes critiques parmi les notes philologiques qu'il préparoit, & qu'on trouve au troiſiéme volume in-folio de ſes œuvres. Il y a une grande difference entre l'édition de Lyon de 1649. dont je parle, & celle de 1658. les no-

tes n'y ſont pas auſſi étendues dans celle-ci, & ſont purement grammaticales pour la correction du texte ; au lieu que dans celle-là, les obſervations ou commentaires contiennent, outre les mêmes notes, des explications plus étendues ſur la philoſophie. Gaſſendi avant ſa mort s'entretenant avec Montmor de ſes ouvrages, retrancha & ajoûta tout ce qu'il trouva à propos : comme depuis l'impreſſion de cet ouvrage, il travailla long-tems à ſa philoſophie, il y inſera tout ce qu'il avoit retranché de ſes animadverſions ; deſorte qu'il n'étoit plus néceſſaire de réimprimer ce qui étoit déja dans ſa philoſophie qui eſt à la tête de cette édition poſthume. 1649.

Ces obſervations ſont une ſuite de la vie & de l'apologie d'Epicure : après avoir fait connoître ce philoſophe par lui-même, il voulut expliquer ſes ſentimens & ſa doctrine, après en avoir rejeté toutes ſes impietez. Avant que d'entrer dans ſa philoſophie, on trouve quelques additions à ſon apologie. Cette philoſophie eſt diviſée en trois parties, la premiere qu'il appelle canonique, tient la place de la logique, *Animad. l. 10. Diog. Laert.*

1649. la seconde est la physique, la troisiéme la morale : après l'épître dédicatoire suit le dixiéme livre de Diogene Laërce en grec avec la traduction latine de Gassendi ; il déclare qu'il l'a revu sur les manuscrits les plus anciens dont deux qui sont dans la bibliothéque du Roy, lui ont été communiquez par Nicolas Rigault, & par Pierre & Jacques Dupuy. Il a aussi profité des remarques de Charles-Annibal Fabrot, sçavant jurisconsulte d'Aix, d'Erycius Puteanus, & de celles d'Aldobrandin que Luc Holstenius lui avoit envoyées.

Menag. observ. in Diog. Laert.

On a porté divers jugemens de cette traduction & de ses notes. Menage qui l'avoit, à ce qu'il dit, engagé à cet ouvrage, en faisoit beaucoup de cas ; il ne le cite jamais sans faire son éloge, aussi-bien que Sorbiere. Stamlei le cite souvent, Jean Pearson donne de grandes louanges à son travail, quoiqu'il n'approuve pas qu'il ait choisi Epicure pour l'objet de ses études ; mais Emeric Casaubon fils d'Isaac, n'en parle pas favorablement, & critique en deux endroits ses notes. Meibomius fait encore pis ; il le redresse souvent & sans aucun ménagement, qualifiant sa tra-

Dans les lett. Staml. hist. Philosophia Pearf. D. eg. Laert. l. 10.

Em. Cas. not. in Diog. Laert. t. 5. p. 580.

duction d'abſurdité & d'ineptie ; & quoiqu'il le loue beaucoup du côté de ſon ſçavoir & dans la philoſophie & dans les autres ſciences, & qu'en particulier il trouve ſon commentaire digne d'être lû de tout le monde, il ſoutient qu'il n'étoit pas aſſez verſé dans les connoiſſances que doit avoir celui qui entreprend de traduire des auteurs grecs, & qu'enfin il étoit philoſophe & non pas grammairien. Il blâme ailleurs la licence qu'il a priſe de changer, d'ajoûter & de retrancher ce qu'il a jugé à propos dans ſa verſion. Sorbiere convient de cette liberté : il faudroit être plus habile que je ne ſuis, pour décider qui de ces auteurs a raiſon. 1649. *Meyb. p.* 633. *Lett. p.* 318.

Gaſſendi a raſſemblé la philoſophie d'Epicure, de Diogene Laërce, de Ciceron, de Seneque & de pluſieurs autres ; il a lié tous ces fragmens enſemble, & en a fait un corps d'ouvrages ; il ajoûte qu'il n'a pas fait difficulté après Seneque, de faire paſſer ſous le nom d'Epicure ce que Metrodore, Hermachus, Colote & pluſieurs autres Epicuriens ont écrit ; qu'il attribuë auſſi les ſentimens de Lucrece à Epicure, parce que Lactance dit : *Epicuri ſunt* *Gaſſ. Franciſ. Baran.*

1649. *omnia quæ delirat Lucretius.* Tout ce qui eſt en grec eſt d'Epicure ; il n'a pas eu la même attention pour les écrits des autres Epicuriens.

On trouve à la fin de l'ouvrage des appendices, entr'autres l'idée ou l'aſſemblage de la philoſophie d'Epicure, qu'on trouve auſſi à la tête des trois volumes in-folio, & qui fut encore imprimée in-4°. à Amſterdam. Sorbiere avoit traduit en françois cet ouvrage, & ſa traduction auroit été imprimée dès l'an 1652. ſi Sorbiere à qui Auguſtin Courbé en envoya quelques feuilles à Orange, n'eût pas écrit à Valentin Conrart d'en arrêter l'impreſſion pour complaire à Gaſſendi, qui pour des raiſons particulieres ne ſouhaitoit pas la publication de cet ouvrage. Suivent ſon obſervation de l'éclipſe de la lune faite à Taraſcon, pluſieurs remarques ſur la terre habitable, une évalution des ſeſterces. Ce dernier ouvrage a paru dans la ſuite avec des augmentations très-conſidérables, de la nourriture des animaux & des veines lactées, du poux & de la reſpiration des mêmes animaux, & de la circulation du ſang.

Grav. vie de Sorb.

Lett. de Sorb. pag. 233. & 315.

Les diviſions & les hoſtilitez continuant en Provence, on ne trouva pas à la Cour de meilleur expedient pour rappeller la paix, que de faire dreſſer par S. M. des articles qui ſeroient obſervez par les deux parties. S. Aignan, maréchal de bataille en fut le porteur : ils furent dreſſez à Compiegne & datez du 8. du mois d'Août; l'un & l'autre parti s'y ſoumit, & auſſitôt le Comte qui étoit dans une maiſon de campagne du territoire d'Aix appellée Beauvoiſin, fut viſité par les differentes cours & les principaux de la ville qui furent lui demander pardon de tout ce qui s'étoit paſſé, & lui promettre de réparer par leurs ſoumiſſions & leurs dévouement, leurs fautes paſſées. Il partit peu de tems après pour Toulon, où il reçut de nouveau les députez du Parlement, & ceux de la Chambre des Comptes, qui lui dirent qu'ils avoient été à Beauvoiſin par ordre du Roy, mais qu'ils venoient de leur pur mouvement lui réiterer les mêmes proteſtations & lui demander ſon amitié : ils furent très-bien reçus, & le Comte leur rendit la viſite. Inſtruit des déſordres que ſes troupes faiſoient en Provence, il donna auſſi-tôt

1649.

Bouche hiſt. de Prov. t. 2. pag. 959.

1649. des ordres pour les faire ſortir ; ainſi les troubles parurent appaiſés : mais ils eûrent encore d'autres ſuites. Le Comte en donna avis le 26. du même mois à Gaſſendi : *Le grand Dieu vient de donner la paix par ſa puiſſance : le doigt de Dieu eſt ici, & celui qui donne le pouvoir de faire la guerre a ôté le vouloir. Je ſuis très fâché que votre ſanté ne ſe rétabliſſe pas ; car je ſouhaite jouir de la préſence d'un ami de toutes les heures.*

Valeſ. Gaſſ. pag. 383.

La mauvaiſe ſanté de Gaſſendi l'arrêta preſque toute l'année à Digne : cependant les troupes du Comte qui n'étoient pas ſorties de Provence, firent bien du dégat à Digne & aux environs, & notre Philoſophe ſe donna bien des ſoins pour prévenir leurs ravages. Toutes les lettres qu'il écrivit au Comte, car il n'en écrivoit pas d'autres, ne ſont remplies que de demandes qu'il lui fait, tantôt pour la ville de Digne, tantôt pour celle de Valençole, tantôt pour Chanterſier, tantôt pour de ſimples particuliers, ou des remercîmens qu'il lui fait des faveurs & des graces qu'il lui accordoit, & des attentions qu'il faiſoit à ſes recommandations.

Gaſſ. Valeſ. p. 297. 298. 299.

A la fin d'Octobre, arriva à Toulon Louis de Lorraine duc de Joyeuſe, grand-chambellan de France, fils de Charles de Lorraine, duc de Guiſe, autrefois gouverneur de Provence: il venoit épouſer Anne-Marie de Valois, fille unique du comte d'Alais. Ce mariage ſe fit au commencement de Novembre, toute la nobleſſe de Provence y aſſiſta, tant en conſidération du Comte que de la maiſon de Guiſe. Le Comte avoit invité Gaſſendi à cette fête: il ſe diſpoſoit à y aller; mais la maladie de ſa ſœur l'arrêta d'abord: il fut enſuite attaqué lui-même de nouveau, il attendit la litiere du Comte; deſorte qu'il ne put arriver à Toulon qu'à la fin du même mois. 1649. *Bouche hiſt. de Provence t. 2. pag. 962.*

Cependant malgré toutes ſes attentions, ſa réponſe à J. B. Morin devint publique cette année: Neuré la fit imprimer, il mit à la tête une longue préface fort vive contre Morin, & l'adreſſa à François Barancy: il faut reprendre les choſes d'un peu plus haut. En 1646. Morin fit un voyage en Provence: arrivé à Aix, il fut rendre viſite au prieur de la Valette ſon ancien ami & ſon protecteur: il rendit auſſi *Nav. epiiſt. préf. apol. Gaſſen.*

1649. visite à Neuré, & se glorifia devant eux, en vrai fanfaron, des grands avantages qu'il prétendoit avoir sur Gassendi. Il ajoûta même qu'il l'avoit forcé par ses raisons à garder le silence : il n'épargna pas aussi Ismaël Bouillaud, le premier astronome de son tems, & l'intime ami du prieur de la Vallette & de Neuré.

Id. ibid. L'indiscrétion de Morin ne leur fit pas oublier qu'ils étoient chez eux ; ils ne manquerent à aucun des devoirs de la politesse & de la bienséance ; mais quand il se fut retiré, faisant réflexion au tort que pareils discours pouvoient faire à Gassendi, ils résolurent de faire imprimer sa réponse. Le prieur de la Vallette remit à Neuré l'original que Gassendi lui avoit addressé : Neuré l'envoya aussi-tôt à Lyon à Barancy, & le pria de prendre soin de cette impression. Morin instruit que cette réponse étoit sous presse en donna aussi-tôt avis à Gassendi. Notre Philosophe lui promit d'en écrire vivement à Barancy ; il s'acquitta de sa parole, & lui défendit expressément de faire paroître cette réponse ; aussi n'entendit-on plus parler de cette piece pendant plus de deux ans.

Gassendi avant que de retourner en Provence alla prendre congé de Morin, ils renouvellerent leur protestation d'amitié : arrivé à Lyon Neuré & Barancy lui firent un secret de cette impression, craignant avec raison qu'il ne les obligeât à la supprimer absolument, & Gassendi qui fut presque toûjours malade dans cette ville oublia de leur en parler ; mais sa surprise fut extrême six mois après, lorsque Neuré & Barancy lui en envoyerent des exemplaires, & lui apprirent en avoir fait présent à leurs amis de Paris & d'ailleurs. L'ouvrage étoit imprimé depuis plus de deux ans ; car l'épître de Neuré à Barancy qui est à la tête, est écrite d'Aix, & datée du 8. Novemb. 1646. Dans un avis le Libraire déclare : que l'impression s'est faite à l'insçu de M. Gassendi ; que ce qui a porté ses amis à mettre cette Apologie sous presse, c'est qu'ils n'ont pas voulu que l'ouvrage de ce grand homme restât dans l'oubli. Je n'ai osé leur refuser cette satisfaction ; je l'ai imprimé à loisir ; j'en ai tiré peu d'exemplaires ; je les ai gardé très-long-tems chez moi ; ce n'est même que malgré moi que

1649.

Id. ib. d.

Epist. préf. Apol. Avis au Lecteur.

1649. » je ſouffre qu'il paroiſſe au jour, parce » que j'appréhende que M. Gaſſendi » n'en ſoit fâché ; mais c'eſt l'affaire de » ceux qui me forcent à le publier, » qu'ils en portent eux ſeuls la peine. » Il eſt intitulé : *Apologie de Pierre Gaſſendi contre le livre de J. B. Morin qui a pour titre : Les autels de la terre rompus, ou* IV. * *lettre ſur la communication du mouvement, au vénérable Joſeph Gautier prieur de la Vallette, le plus ancien de mes amis.* Lyon, Barbier 1649. in-4°.

V

* *Ce n'eſt que la troiſieme & non pas la quatriéme.*

Il n'eſt pas poſſible d'exprimer juſques à quel point Gaſſendi en fut fâché. La premiere choſe qu'il fit, fut d'écrire à Neuré & à Barancy pour ſe plaindre de leur conduite ; enſuite il écrivit à Morin pour lui témoigner le chagrin qu'il avoit de cette publication : il envoya ſa lettre à Luillier pour la lui remettre ; elle eſt écrite de Marſeille, & datée du 11. de May. » Quand » on m'auroit donné, lui dit-il, un » coup de poignard, je n'en aurois » pas reſſenti une douleur plus vive : » Dieu ſçait les reproches que j'en ai » faits à ces Meſſieurs, & le mécon- » tentement que je leur ai témoigné :

Gaſſ. lett. franç. à J. B. Morin.

il

il n'eſt point d'excuſe qu'il ne lui faſſe ; il lui jure, à foy d'homme d'honneur, que la choſe a été faite & tenue avec tant de ſecret, qu'il n'en a rien appris juſques après ſa publication. Je voudrois, ajoûte-t-il, que « vous puiſſiez lire dans mon cœur ; « parce qu'encore qu'il vous demeurât « quelque déplaiſir à l'égard de la choſe, « il ne vous demeureroit néanmoins « aucun ſcrupule à l'égard de ma vo- « lonté qui demeure toûjours très-con- « ſtante à vous eſtimer, honorer, ai- « mer & ſervir. Plût à Dieu qu'en tout « ceci il ſe pût trouver quelque expé- « dient pour vous ſatisfaire, parce que « je le ferois de très-bon cœur, & je « ne me contenterois point de deſa- « vouer ſimplement, comme je ſuis « prêt de le faire, & en particulier & en « public, le procedé de ces Meſſieurs ; « pour avoir publié l'Apologie au pré- « judice des prieres ; & ſi je l'oſe dire, « des défenſes très-expreſſes que je « leur en avois faites, & de la parole « qu'ils m'avoient donnée ; en un mot « il n'y a rien que je ne vouluſſe avoir « fait ou donné pour empêcher, s'il ſe « pouvoit, que la choſe fût arrivée, & « 1649.

1649. » pour vous donner toute sorte de sa-
» risfaction, comme à une personne à
» qui je souhaite toute sorte de con-
» tentement & de bonne fortune. Je
» m'estime malheureux, parce que la
» piece que ces Messieurs ont publié
» contre mon intention est de moi, &
» très-malheureux si vous n'êtes point
» disposé à croire qu'il n'y a point eu
« du tout de mon fait en leur procedé.
Une lettre si honnête auroit dû étouf-
fer tous les ressentimens de Morin con-
tre notre Philosophe : au moins c'est
l'effet qu'elle auroit produit dans l'es-
prit de tout autre ; mais il étoit si plein
de lui-même & de son mérite, & d'un
caractere si fougueux, que cette lettre
fit sur lui un effet tout contraire : il
voulut même se persuader que Gassendi
n'étoit rien moins que sincere. Il écri-
vit le 23. Juin une longue lettre à An-
toine Gautier conseiller au Parlement
de Provence, & neveu du prieur de
la Vallette, pour se plaindre à lui de
la conduite de son oncle : c'est dans
cette lettre, qu'il rendit publique, qu'il
s'efforce de noircir la réputation de
Gassendi ; car après avoir inséré sa let-
tre toute entiere, il introduit un de

Lett. de Morin à Antoine Gautier.

ſes amis à qui il fait dire, qu'il eſt bien difficile de croire, que M. Gaſſendi n'ait pas conſenti à la publication de ſon ouvrage, parce qu'il avoit paſſé & ſéjourné à Lyon en allant en Provence; qu'il n'étoit pas croiable qu'il n'eût pas vû Neuré, Barancy & ſon Imprimeur, & qu'ils ne lui euſſent pas parlé de cette impreſſion; que l'avis de l'Imprimeur n'étoit qu'une ruſe inventée pour couvrir ſon jeu, & que ſon horoſcope devoit apprendre à ſe défier de lui. 1649.

Cette lettre fut regardée par les amis de Gaſſendi comme une déclaration de guerre: un ami de Gautier nommé la Roche répondit pour lui le 6. Juillet; il addreſſa ſa réponſe à J. B. Morin qu'il qualifie profeſſeur en aſtrologie pour ſe moquer de lui: il lui dit que Gautier n'a pû répondre lui-même à cauſe du déplorable état auquel ſe trouvoit la ville d'Aix, & qu'en qualité de ſerviteur & d'ami de ce Conſeiller il a bien voulu ſe charger de lui faire des excuſes. On découvrit dans la ſuite que cet ami prétendu étoit un perſonnage ſuppoſé; que c'étoit Neuré ou Barancy qui s'étoient maſqués ſous le

Lett. de la Roche à J. B. Morin.

1649. nom de la Roche, auſſi Morin les en accuſe-t-il.

Lett. de Morin à la Roche. Cependant les amis de Morin n'oublioient rien pour l'empêcher de répondre; mais il ne voulut pas les écouter. Dans la réponſe qu'il fit au prétendu la Roche, il continua à maltraiter Gaſſendi; il parle *de ſes productions comme d'un habit de friperie rapieceté de quantité de vieilles & différentes opinions, ſans rien réſoudre à la Pyrronienne, &c.* Il affecta de lui envoyer par la poſte de gros paquets remplis de ſes injurieux écrits, dans leſquels il diſoit avec oſtentation qu'il s'abſtenoit de répondre à ſon Apologie, parce qu'il lui avoit donné parole d'en uſer ainſi; il répetoit ces paroles ſi ſouvent qu'on pouvoit les regarder comme des menaces.

Gaſſendi, quelque patient qu'il fût, en fut vivement offenſé, & pour lui faire ſentir qu'il ne lui avoit aucune obligation de ſon ſilence, il lui écrivit de Digne au mois de Septembre une très-longue lettre, qui eſt l'unique de toutes celles qu'il a écrites en françois qu'il ait fait imprimer : il lui déclare qu'il lui rend ſa parole, qu'il lui donne

Lett. franç. de Gaſſen. à J. B. Morin.

permiſſion d'écrire, qu'il le défie de le faire même ſolidement ; il répond à tous ſes reproches d'une maniere à contenter les perſonnes ſenſées. Cette lettre eſt écrite avec tant de modération & de ſolidité, qu'on ne peut qu'être vivement choqué contre Morin quand on la lit ; s'il lui échape quelque choſe, on voit que c'eſt malgré lui-même & contre ſon intention & ſon temperament. Cette lettre mit Morin hors de lui-même ; il lui répondit le 17. Octobre : ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ce bon homme eſt ſurpris que Gaſſendi puiſſe ſe fâcher de ce qu'il avoit écrit dans ſes précedentes lettres, & qu'il croyoit au contraire devoir attendre de ſa part des politeſſes & des complimens : c'eſt dans cette lettre qu'il accable Gaſſendi d'injures & d'outrages, qu'il lui reproche ſa mauvaiſe foy, ſon peu d'honneur, ſon ignorance même. Je ne trouve nulle-part que Gaſſendi ait penſé à lui répliquer. 1649.

Réponſ. de Mor. à Gaſſ.

Mais Neuré & Barancy ne furent pas ſi patiens : Neuré écrivit le 25. Septembre à Luillier qu'il appelle Conſeiller au Parlement de Metz. C'eſt dans

Lettre de Neuré à Luill.

1649. cette lettre qu'il dit, qu'il avoit bien prévû que Morin continuant ses anciens procédés, lasseroit enfin la patience de M. Gassendi, & qu'il l'obligeroit à une défense qui feroit connoître combien peu cet astrologue méritoit les égards qu'il avoit pour lui, & les éloges que sa politesse lui avoit prodiguez ; & comme tout son dessein étoit de faire passer Morin pour un visionnaire, il rapporte ses visions sur l'arrivée de l'Antechrist, il entre dans le détail de ses charlataneries, & le pousse sans aucun ménagement. Après Neuré, Barancy se mit sur les rangs, & lui écrivit aussi une lettre le 26. d'Octobre ; elle est écrite sans aigreur ; c'est une raillerie continuelle : elle piqua encore plus Morin que celle de Neuré. Morin semblable à Ismaël se battoit contre tous, il faisoit face partout ; il ne laissa aucun écrit sans réponse : on est fatigué de lire tant de redites, & de trouver éternellement dans ses réponses des tas d'injures au lieu de raisons.

Lett. de Baran. à Morin.

1650. Cette guerre litteraire ne finit pas avec l'année 1649. elle recommença même plus vivement à cause des nouvelles insultes que fit Morin à Gassendi ;

car il n'étoit pas assez sage pour garder le silence ; mais il étoit assez plein de lui-même, pour s'imaginer qu'il avoit écrasé tous ses ennemis, & qu'il pouvoit impunément leur insulter. Dans cette folle persuasion il prit de nouveau la plume, & composa une dissertation qu'il intitula : *Des atomes & du vuide :* elle étoit contre la philosophie d'Epicure que Gassendi venoit de mettre au jour ; il l'addressa à Henri de Bourbon évêque de Metz ; il accuse Gassendi d'avoir avancé des fausletés contre Dieu, contre l'Eglise & contre la nature. Quoique les faits que je m'en vais raconter se soient passés les années posterieures, je les insererai ici pour ne pas couper le fil du démêlé. Bernier qui avoit gardé jusqu'alors le silence se mit sur les rangs, & fit paroître l'année 1651. un écrit latin qu'il intitula : *Anatomie du ridicule rat, ou impertinente dissertation de J. B. Morin astrologue, contre l'exposition qu'a donnée Pierre Gassendi de la philosophie d'Epicure, par François Bernier.* C'est dans cet ouvrage qu'après avoir réfuté solidement tout ce que Morin avance contre Gassendi, il le tourne en ridi- 1650.

Bern. anato. ridic. muris &c.

1650. cule, ſur la fauſſe prédiction qu'il avoit faite de Gaſſendi, dont je me ſuis abſtenu de parler juſqu'à préſent.

Gaſſendi avoit donné autrefois le point précis de ſa Nativité à ſon ami Jacques Valois, dans le tems que celui-ci étoit encore infatué de l'aſtrologie : Valois dreſſa avec ſoin l'horoſcope de Gaſſendi ſur le calcul des tables Rodolphines & ſur les triangles ſphériques, avec toutes les figures des planétes : Morin avoit eu communication de cette piece qu'il eſtimoit infiniment, & dont il ſe ſervit dans ſa lettre à Antoine Gautier, pour prouver qu'il y avoit beaucoup de maligne influence dans l'eſprit de Gaſſendi; qu'il étoit porté à la diſſimulation; qu'il étoit facile à s'irriter, & prompt à ſe laiſſer emporter à la chaleur de ſon temperament. La Roche inſtruit par le ſçavant Gautier, qu'il n'y a aucune figure natale ſur laquelle il ne ſoit aiſé, en ſuivant même les regles de l'art, de dire tout le bien ou tout le mal qu'on veut, lui répondit, » Si vous n'aviez » pas été indiſpoſé contre M. Gaſſendi, » vous n'auriez trouvé que miracles » en lui, qu'aſpects favorables dans

Morin à Gaut. ut ſup.

La Roche à Morin ut ſup.

les astres ; mais parce que vous pré- « 1650.
tendez qu'il vous a choqué, vous « dites tout le contraire : vous ne par- « lez que des choses passées ou de cel- « les que vous supposez être arrivées ; « est-ce tout ce que vous sçavez faire ? « Prédisez-nous quelque chose de ce « qui doit lui arriver. »

Morin accepta le défi, & fit un tour de son métier ; puisque vous me pressez, lui réplique-t-il, « je veux avoir « en ceci plus d'égard à la conservation « de la vie de M. Gassendi, qu'à mon « honneur. Je dis donc, que s'il n'est « pas attentif à sa santé, il court hazard « de mourir de maladie l'an 1650. & « le plus fort de la maladie ou du pé- « ril, doit tomber sur la fin de Juillet « ou au commencement d'Août ; lequel « tems à grand peine passera-t-il, sans « éprouver périlleusement en sa per- « sonne, les malignes influences de Sa- « turne & de Mars ; & qu'il fasse profit « de cet avis & m'en sçache gré : je n'en « dis pas davantage, lui souhaitant « une plus longue vie. » Morin repete la même prédiction dans sa réponse à Gassendi : « Vous me devez, lui dit- « il, remercier de cet avis & y bien «

Morin à la Roche.

Rép. à Gass. ut sup.

1650. » prendre garde, comme je ſuis ſûr » que vous ferez. Quoique vous vous » mocquiez encore publiquement de » l'influence des aſtres & vous ne veuil- » liez pas vous en rétracter, peut-être » qu'en prenant bien garde à vous, » vous pourrez éviter ce malheur; » pourvû que la nature & les forces ne » vous manquent pas: car quand je » vous dis que vous courez hazard de » mourir l'an 1650. ce n'eſt pas à dire » que vous mourrez certainement, ou » que ce ſera la derniere de vos années, » comme l'entendent ſottement les » ignorans des termes de l'aſtrologie, » mais cela ſignifie ſeulement qu'il y » a grand péril à éviter, & peut-être » que ma prédiction & les ſoins que » vous apporterez, vous ſauvront la » vie. *Nam poteſt qui ſciens eſt multos* » *ſtellarum effectus evertere*: quand on » eſt inſtruit, on peut éviter l'influence » des aſtres. »

Morin n'ignoroit pas que Gaſſendi étoit parti de Paris dans un très-pitoyable état; qu'il étoit condamné par les Médecins; que depuis qu'il étoit en Provence, ſa ſanté ne ſe rétabliſſoit pas; il croioit ſa prédiction ſûre: en

tout cas il y mettoit tant de clauſes, 1650.
que ſi le contraire arrivoit, il lui ſeroit facile de trouver des échapatoires. Ce qu'il y eut de remarquable, c'eſt que Gaſſendi ne ſe trouva jamais mieux que l'année 1650. Il reprit tellement ſes forces, que dès le 5. Février, il grimpa la plus haute montagne de Toulon avec Neuré, Blondel, Bernier, Chapelle, la Poterie ſon ſécretaire, pour faire les experiences du vuide avec le vif argent : ſa bonne ſanté continua toute l'année & la ſuivante. Bernier trouvant Morin en défaut, ne l'épargna pas, & le pouſſa à bout : rien n'eſt ſi divertiſſant que les échapatoires de cet aſtrologue dans cette occaſion ; il répond comme les faux prophétes, qu'il n'avoit pas dit poſitivement que Gaſſendi mourroit cette année-là, mais qu'il l'avoit ſeulement averti d'un péril mortel qui pouvoit être évité par de ſages précautions, par une diete réguliere, par des exercices moderez ; qu'apparemment la peur de la prédiction l'avoit obligé de prier Dieu plus ardemment de lui conſerver ſa ſanté, & que ſes prieres ayant été exaucées, avoient démenti l'aſtrologie, qui, ſans cela, n'auroit pas été trom-

Abregé de la vie des ſçavans aſſ. Mor.

1650. Cependant les affaires ſe brouilloient de nouveau en Provence : dans une émeute à Marſeille le capitaine aux gardes du comte d'Alais fut tué, & le mois d'Août d'après, lui & le comte de Carces reçurent ordre de ſe rendre à la cour : le comte de Carces partit ſur le champ : le comte d'Alais prétexta des excuſes ; mais on ne voulut pas y avoir égard ; il fallut partir, & le marquis d'Aiguebonne lieutenant général fut nommé commandant de Provence.

Bouche hiſt. de Prov. t. 2. pag. 954.

Gaſſendi étoit toûjours à Toulon occupé à faire mettre en ordre le cabinet du comte d'Alais, que j'appellerai deſormais le duc d'Angoulême ; c'eſt le nom qu'il prit à la mort de ſon pere. Toutes les lettres que lui écrit Gaſſendi ne parlent que de l'envie qu'il a de le voir de retour ; il ſe flate toûjours qu'il retournera triomphant dans ſon gouvernement ; il le félicite des moindres événemens favorables. Dès le mois de Mars la nouvelle étant arrivée en Provence que les princes avoient obtenu leur liberté ; la ville de Toulon qui étoit très-affectionnée au duc d'Angoulême, regar-

Gaſſ. epiſt. pag. 303.

dant cette délivrance comme une nouvelle qui lui étoit favorable, parce qu'il étoit cousin des princes, fit des réjouissances publiques dont Gassendi lui envoya la relation : Luillier étoit venu le joindre à Toulon dans l'intention de passer en Italie ; il tomba malade ; Gassendi en parle souvent dans ses lettres. Cependant les affaires du duc d'Angoulême ne prenoient pas un certain train qui dût faire espérer un prompt retour ; car elles varioient sans cesse, tantôt il chantoit victoire, tantôt il perdoit toute espérance ; la cour même agitée ne sçavoit quel parti prendre. 1650. *Gassen. Val. pag.* 301.

Luillier se trouvant un peu mieux voulut absolument partir pour l'Italie, & tout ce que put faire Gassendi fut de l'accompagner jusqu'aux isles d'Hyeres, où il s'embarqua : ensuite Gassendi quitta Toulon au milieu du mois d'Avril, s'en alla à Digne, où il reçut une lettre du Duc qui lui apprit que les députés du parlement d'Aix étoient arrivez à la cour pour lui demander un autre Gouverneur que lui ; qu'ils avoient offert le gouvernement de Provence à tous les Princes, & me- 1651. *Gass. epist. pag.* 302. *Comm. de rebus celest. p.* 469. *Val. Gassen. pag.* 386.

1651. naçoient de nouvelles guerres ſi on ne leur accordoit leur demande. « Ils ne » voyent pas, ajoûtoit le Duc, que de » pareils diſcours ne ſerviront qu'à » avancer mon retour ; je m'en retour- » nerai en Provence avec la même in- » trépidité que j'ai témoignée dans la » priſon : mes ennemis ne me connoiſ- » ſent pas, plus ils s'échauffent, plus je » ſuis froid ; quand ils ne parlent que » guerre, je ne penſe qu'à la paix. Je
Gaſſ. Valeſ. pag. 308. » ne doute pas, répond Gaſſendi, que » vous ne reveniez armé du même » courage & de la même intrépidité » qu'on a admirée en vous : vos enne- » mis ne ſont pas ſi à craindre qu'ils » le diſent ; je ne puis pas m'imaginer » qu'ils tiennent ces diſcours pour vous » épouvanter, ils vous connoiſſent, » leur deſſein n'eſt que de détacher de » votre parti ceux qu'ils ſçavent y être » trés-fidéles. » Comme on ſe flate toû- jours que les choſes réuſſiront lorſ- qu'on les ſouhaite ardemment ; dans une autre lettre le duc d'Angoulême
Pag. 385. lui marque : que dans moins d'une ſemaine ſon affaire ſera terminée à ſon
Gaſſ. Valeſ. pag. 309. contentement ; Gaſſendi qui le ſouhai- toit autant que lui, lui en témoigne

sa joie. Cependant il s'en falloit bien que son affaire dût si-tôt finir. 1651.

En ce tems-ci arriva la mort de François Barancy, il avoit été attaqué deux fois d'apopléxie, & deux fois les médecins l'avoient retiré des portes de la mort : au sortir d'un repas qu'il avoit fait avec quelques amis, il fut se baigner dans la Saone à cause des grandes chaleurs qu'il faisoit ; mais à peine fut-il dans l'eau qu'il fut attaqué pour la troisiéme fois : tout ce qu'il put faire fut de rentrer dans son bateau où il expira ; il étoit âgé d'environ cinquante-six ans : outre sa lettre à Morin, il a fait imprimer une relation de la mort de Cinq-Marc & de Thou. Les Princes s'étant retirez de la cour, quelques personnes se déclarent pour eux en Provence, & les troubles recommencerent à Marseille. Tous ces évenemens n'accommoderent pas les affaires du duc d'Angoulême : Gassendi attentif à tout ce qui pouvoit lui faire plaisir l'instruisoit de tout ce qui se passoit en Provence.

Chor. in vit. Petri Boëff.

Bouche hist. de Prov. t. 2. pag. 972.

Luillier étoit toûjours incommodé, & Gassendi craignoit infiniment pour lui : avant son départ il étoit menacé de

1652. ptiſie ; les lettres qu'il recevoit de lui & de ſes compagnons de voyage ne lui promettoient rien de favorable, & quoiqu'il dût s'attendre à recevoir à tous momens la nouvelle de ſa mort, quand il l'apprit, il en fut conſterné. » Je » ne puis m'empêcher, écrit-il au Duc, » de regreter un ami qui m'étoit ſi cher, » vous pouvez juger de ma douleur, » vous qui ſçavez combien notre amitié » étoit intime & ancienne. » Sa mort arriva à Piſe au commencement de Janvier de l'an 1652.

Gaſſ. Valeſ. pag. 314.

Gaſſ. Bouil. pag. 315.

On eût dit alors que Gaſſendi avoit oublié tous ſes amis, non ſeulement il ne les prévenoit pas comme il avoit accoutumé de le faire, mais même il ne leur répondoit pas. Iſmaël Bouillaud lui avoit écrit pluſieurs fois inutilement, & ce ne fut qu'au commencement d'Avril que Gaſſendi rompit le ſilence pour lui faire part d'une éclypſe de lune qu'il avoit obſervée : il lui marque en même tems qu'il compte retourner bien-tôt à Paris & paſſer les fêtes de la Pentecôte à Lyon ; il écrit les mêmes choſes au duc d'Angoulême, & ajoûte que ſi le Roy y va, il differera ſon voyage.

Quoique les villes de Toulon, de Sisteron de saint Tropez, & plusieurs autres, de même qu'un grand nombre de gentilshommes, demandassent instamment le retour du Duc, les députez du Parlement & ceux de la Chambre des Comptes, s'y opposoient, alléguant pour toute raison qu'il avoit favorisé l'un des partis qui agitoient la France, & que son retour pourroit entretenir & augmenter la division : au Parlement se joignirent les Consuls d'Aix, procureurs du pays, & les Députez des villes d'Aix, d'Arles, de Marseille ; de sorte que le Roy nomma le 8. d'Avril Louis de Vendôme, duc de Mercœur, au gouvernement de Provence. Le duc d'Angoulême ressentit vivement ce coup ; appellé par les villes & gentilshommes de son parti, & poussé par les Princes, il se mit en chemin pour retourner en Provence & soutenir ses droits. Gassendi fut aussi sensible à ce revers de fortune que lui-même ; il prit alors la résolution de differer son voyage jusqu'à l'autonne, se flâtant d'embrasser encore le Duc en Provence ; mais ce qui contribua davantage à l'arrêter, fut que les che-

1652.

Bouche hist. de Prov. t. 2. pag. 977.

Id. ibid.

Pag. 316. & 317.

1652. mins n'étoient pas ſûrs à cauſe des guerres civiles qui déſoloient le royaume. Cependant il ne reſtoit point oiſif, & il continuoit à travailler à ſa philoſophie; car celle qu'il avoit donnée n'étoit pas la ſienne, mais celle d'Epicure.

Gaſſ. Bern. pag. 317. François Bernier lui apprit alors la belle découverte que Pecquet avoit faite du canal thorachique. Gaſſendi dans la longue lettre latine qu'il lui écrit & qui eſt l'unique qui nous reſte de celles qu'il lui avoit écrites, lui marque n'avoir pas encore oui parler de cette découverte, & le prie, après avoir pris le bonnet de docteur en médecine, de venir le joindre, & d'apporter l'ouvrage dont Pecquet lui avoit fait preſent: il douta long-tems de la vérité du fait, il ſouhaitoit cependant que l'expérience en pût confirmer la certitude. Après avoir long-tems combatu cette communication du chyle avec les veines lactées, il ſe rendit enfin quelques années après aux fréquentes diſſections que Pecquet fit en ſa préſence. Il ſe réjouiſſoit d'avoir eu cette connoiſſance avant ſa mort, ajoûtant qu'il regardoit ces vérités qui ſe prou-

Perrault hom. illuſtres art. Gaſſen.

vent l'une par l'autre, comme les deux poles de la médecine, ſur leſquels elle devoit rouler déſormais; car il n'eſtimoit pas les médecins qui n'admettent pour cauſe de toutes les maladies, que le combat des qualitez & les differentes temperatures des humeurs. 1652.

Cependant le duc d'Angoulême étoit parti de Paris le 22. de Juin eſcorté de deux cens chevaux que le prince de Condé lui avoit donné pour l'accompagner. Le Roy averti de ſa marche le fit ſuivre par quatre cens : il fut rencontré au lieu de S. Bonnet de Sault en Poitu, arrêté & conduit à l'armée du Roy qui campoit devant Montrond. L'hiſtorien de Provence aſſure qu'il s'étoit laiſſé prendre volontairement, & qu'il avoit fait avertir le Roy de ſon départ pour ſe dégager des importunitez des princes & des gentilshommes de Provence qui preſſoient ſon retour ; ce qui paroît d'autant plus vrai-ſemblable qu'il avoit laiſſé à Orleans l'eſcorte que le même prince de Condé lui avoit envoyée, & n'avoit pris avec lui que vingt cavaliers ; il avoit toûjours témoigné une obéiſ-

Bouche hiſt. de Prov. t. 2. pag. 980.

Id. ibid.

1652. sance & une fidélité inviolable au Roy, & il avoit coutûme de dire : *Je ſerai toûjours fidéle, quoiqu'on me puiſſe faire ou aux miens.* Il écrivit de ſa priſon à Gaſſendi, qui dans la réponſe qu'il lui fit, après l'avoir loué de ſa conſtance & de ſa fermeté, lui rappelle l'intrépidité qu'il avoit montrée dans ſa priſon à Aix, & l'inſtruit des faux bruits qui couroient ſur ſon compte, entr'autres qu'il avoit été conduit à Pierre-en-Ciſe.

Valeſ. Gaſſ. pag. 390.

Gaſſ. Valeſ. pag. 319.

La réputation de Gaſſendi étoit alors dans ſon plus haut période, & malgré les écrits de Morin, ſon mérite étoit généralement reconnu parmi le monde ſçavant : il avoit même pénétré dans le palais des Rois ; car Bourdelot lui écrivit de Stokolm que Chriſtine reine de Suede avoit conçu une parfaite eſtime pour lui, & qu'il feroit bien de lui écrire : ce que Gaſſendi fit en latin au mois de Juillet (*a*). Plein de la plus profonde vénération

(*a*) Chriſtine reine de Suede étoit fille de Guſtave Adolfe roy de Suede, qui fut tué en 1632. à la bataille de Lutzen, & de Marie Eleonor fille de Jean Sigiſmond electeur de Brandebourg : elle naquit en 1626. & fut reconnue reine en 1632. ſous la tutelle de cinq officiers.

pour

pour cette princeſſe, Gaſſendi releve ſes grandes qualités par les éloges les plus délicats, & finit par ces paroles : Vivez toûjours heureuſe, ô vous la plus éminente des femmes, continuez à être le modéle que tous voudront ſuivre, & que peu pourront atteindre. (*a*) 1652.

Gaſſendi profitant de ſon loiſir, & de ſa ſanté, commença à renouer ſon commerce épiſtolaire avec Hevelius ; il le remercie du ſervice qu'il avoit rendu à Bernier pendant ſon ſejour à Dantzic ; il lui apprend que Bernier vient de prendre le bonnet de docteur en médecine à Montpellier avec beaucoup d'applaudiſſement, & il ajoûte qu'il a prié Bouillaud de lui communiquer les obſervations qu'il lui avoit envoyées ſur une éclypſe de lune. *Gaſſ. Hevel. p.* 320.

Gaſſendi attendoit avec impatience des nouvelles du duc d'Angoulême, lorſqu'il reçut une de ſes lettres datée de Paris, dans laquelle il lui annonçoit ſa liberté, & ſon retour à Paris. C'eſt dans celle que Gaſſendi lui fit en ré- *Valeſ. Gaſſ. p.* 390. *Gaſſ. Valeſ. p.* 321.

(*a*) Vive igitur ſemper felix, ô ut eminentiſſima ſic glorioſiſſima feminarum, ac perge exemplum fieri quod omnes ſuſcipiant, pauci aſſequantur. *Gaſſ. Chr. ſuccorum Reg. pag.* 317.

1652. ponſe, qu'il parle de la philoſophie chrétienne de ce prince qui le mettoit au deſſus des évenemens, que rien ne pouvoit le troubler, ni l'abbattre dans l'adverſité, comme rien ne pouvoit l'élever & l'enorgueillir dans la proſperité : il ajoûte que quoiqu'il ſoit vivement preſſé par ſes amis de Paris de partir avant l'hiver, il a réſolu cependant d'attendre le printems.

Lett. de Gaſſ. à Honoré Bouche à la tête de ſon hiſtoire.

Honoré Bouche, prêtre d'Aix, qui travailloit à l'hiſtoire de Provence, le conſulta au mois d'Août ſur pluſieurs difficultez ; il ne lui répondit que le 18. Septembre ; il s'excuſe d'abord auprès de ſon ami du long ſilence qu'il a gardé avec lui ; le félicite du bel ouvrage qu'il a entrepris, & lui ſouhaite une longue vie & une ſanté parfaite pour l'achever heureuſement ; il lui apprend que la latitude de la ville de Digne eſt de quarante-quatre dégrez ſix minutes. Pour ce qui regarde la différence de la longitude de cette ville & de celle de Paris, il croit qu'il la ſçaura plus ſurement lorſqu'il aura eu avis des obſervations qu'on aura faites à Paris de l'éclypſe arrivée le 17. de ce mois ; il lui dit que la latitude

d'Arles eſt de quarante-trois degrez trente-huit minutes ; il ajoûte que ſans les troubles du royaume il ſe ſeroit déja rendu à Paris, où parmi pluſieurs opuſcules il auroit fait imprimer *une notice de l'égliſe de Digne*, & offre de lui envoyer ſon manuſcrit s'il en a abſolument beſoin. Comme Bouche lui avoit demandé s'il avoit trouvé beaucoup d'additions de M. de Peyreſc dans Gruter, il répond qu'il n'y en a pas beaucoup, & lui promet de les lui communiquer. Il renvoye Bouche à ſa phyſique & aux pages 237. & 241. de la vie M. de Peyreſc, où il trouvera ſon ſentiment ſur la formation des pierres de la Crau (*a*). Comme il vouloit auſſi ſçavoir ce qu'il penſoit ſur la foſſe que C. Marius avoit fait faire auprès du Rhône, & qui porte encore ſon nom ; dans un voyage, lui dit-il, que je fis autrefois avec M. Bochart de Champigni, intendant de Provence, depuis Arles juſqu'à la tour de Boue, je ju- 1652.

(*a*) On appelle Crau cette grande plaine qui eſt entre les villes de Sallon & d'Arles, laquelle eſt remplie d'une quantité étonnante de pierres lices & polies ; les anciens l'appelloient le Champ d'Hercule. *Campus Herculis* : & prétendoient que c'étoit le lieu où Hercule s'étoit battu avec les géans Albion & Bergion. *Pompon. Mela.*

1652. geai que l'Itineraire d'Antonin ſembloit juſtifier, que cette foſſe étoit non ce qu'on appelle le petit Rhône qui eſt du côté du Languedoc, mais un canal qui va d'Arles à Marſeille, ſans courir le danger de paſſer par les *Tignes* : & ce qu'on appelle aujourd'hui *Fos*, ſemble être quelque reſte de cet ancien bâtiment qui avoit été fait le long du canal, & qui eſt répréſenté à la vieille mode dans cet Itineraire. Enfin Bouche ſouhaitant de ſçavoir quel étoit le ſentiment de Peyreſc ſur l'*Enarginum* de Ptolomée, il lui dit, que ce ſçavant homme ne lui en avoit jamais parlé ; que Joſeph Gautier croyoit que c'étoit le lieu qu'on appelle aujourd'hui le *Vernegue* : mais que pour lui il croyoit au contraire que c'étoit le village d'*Orgon* ; que Peyreſc croyoit que l'*Æthenopolis* étoit le village de la Napoule au diocèſe de Frejus. On voit que Gaſſendi n'ignoroit pas l'hiſtoire de ſa province, & que ſon érudition s'étendoit ſur tout ce qui pouvoit exciter la curioſité d'un ſçavant.

La réponſe que lui fit la reine de Suede lui eſt trop glorieuſe pour ne pas la rapporter ici toute entiere. Les louan-

ges qu'elle lui donne ſont d'autant plus remarquables, qu'elle avoit elle-même beaucoup de mérite, deſorte qu'elle n'avoit pas beſoin des yeux d'autrui pour juger de celui de notre philoſophe : elle ſçavoit & les langues & les ſciences, & ſurtout la philoſophie qu'elle avoit appriſe de Deſcartes : elle lui écrivit de Stokolm le 25. Septembre 1652. la lettre qui ſuit. 1652.

Vous êtes ſi généralement honoré « *Christ. à Gaſſ. p. 335.*
& eſtimé de tout ce qui ſe trouve de « perſonnes raiſonables dans le monde ; « & on parle de vous avec tant de vé- « nération, que l'on ne peut ſans ſe « faire tort vous eſtimer médiocrement. « Ne vous étonnez donc pas s'il ſe « trouve au bout du monde une per- « ſonne qui ſe voit intereſſée à vous « eſtimer infiniment, & ne trouvez « pas étrange qu'elle ait ſuborné vos « propres amis pour vous faire con- « noître qu'elle ne s'éloigne pas des « ſentimens de tout le genre humain, « lorſqu'il eſt queſtion de donner à vo- « tre mérite une eſtime non commune. « Je reſte infiniment obligé à celui qui « vous a fait connoître une partie des « ſentimens d'eſtime que j'ai pour vous. «

1652. » & je le ſuis d'autant plus, puiſque
» ce bon office eſt un ſurcroît des au-
» tres ſervices qu'il m'a rendu, & en-
» core que je confeſſe lui devoir le ré-
» tabliſſement de ma ſanté & de ma
» vie, & qu'il ſemble qu'après cela il
» ne ſe puiſſe rien ajoûter à ce que je
» lui dois ; néanmoins je confeſſe que
» l'obligation de m'avoir procuré des
» aſſûrances de votre eſtime, égale tous
» les autres dont je lui ſuis redevable ;
» auſſi eſt-il vrai qu'il eſt lui ſeul digne
» de m'avoir procuré ce bien, mais je
» vous prie de me donner la ſatisfac-
» tion de la durée de notre commerce ;
» & puiſqu'il ne m'eſt pas permis d'eſ-
» perer le bien de pouvoir en préſence
» vous préſenter mon eſtime & bien-
» veillance, permettez néanmoins que
» mes lettres vous aſſûrent des ſenti-
» mens avantageux que je conſerverai
» toute ma vie pour vous, & que les
» vôtres me puiſſent donner les con-
» firmations de votre bonne volonté.
» Souffrez que mes lettres interrompent
» quelquefois vos méditations & votre
» loiſir ; je vous conſulterai comme
» l'oracle de la vérité pour m'éclair-
» cir de mes doutes, & ſi vous voulez

prendre la peine d'inſtruire mon ignorance, vous ne ferez autre choſe, ſinon d'augmenter le nombre de ceux qui ſçavent vous eſtimer dignement. Je vous prie de croire que j'obſerverai vos préceptes auſſi religieuſement, comme on eſt obligé d'obſerver les dogmes des plus célebres légiſlateurs: jugez après cela combien je vous ſerai redevable des lumieres que me donneront vos belles connoiſſances, & croyez que je ne ſerai jamais ingrate envers vous, & que je veux cultiver avec ſoin l'eſtime & la bienveillance d'un ſi grand homme que vous êtes. *Signé* CHRISTINE. » 1652.

Cette lettre fut ſuivie d'une de Bourdelot ſon premier médecin; il lui avoit deja écrit pour lui apprendre le cas que la Reine avoit fait de ſa lettre: vous le connoîtrez beaucoup mieux par celle qu'elle vous écrit: elle ſera bien aiſe d'en avoir de tems en tems; les préceptes moraux venans de votre part ſeront très-bien reçus; & ſi vous y mêlez de la doctrine, de l'érudition, des obſervations de phyſique, elle en ſera bien ſatisfaite; nous nous efforcerons de notre côté d'y répondre: Pag. 336.

1652. Meſſieurs Bochart, Naudé, du Freſne, Meybomius & moi, nous étudions fort, & nous tâchons de plaire par nos études à cette Reine qui eſt l'honneur de l'univers ; jamais rien n'a été ſi éclairé & ſi judicieux. Cette lettre eſt datée de Stokolm du 17. Octobre.

Id. ibid. Deux jours après Naudé lui écrivit auſſi pour lui témoigner la joie qu'il avoit de ſa correſpondance avec la Reine, dont il lui fait un bel éloge. » Son eſprit eſt tout à fait extraordi-» naire, lui dit-il, elle a tout vû, elle » a tout lû, elle ſçait tout, & en donne » des preuves ſolides dans les occa-» ſions, & avec tant de facilité & de » force de raiſonnement, que je ſuis » d'autant plus ſurpris que je n'en avois » pas conçu la moitié de ce que je vois » préſentement. Ne croyez pas qu'elle » ſoit ſeulement ſçavante en ce qui dé-» pend des livres ; car elle l'eſt parti-» culierement en peinture, en ſculpture, » en médailles, en antiques & en toute » choſe belle & curieuſe. »

Au commencement de Décembre, Gaſſendi écrivit une ſeconde lettre à cette Reine ; c'eſt une piece bien travaillée, où l'on ne ſçait ce qu'on doit

louer le plus ou de l'eſprit ou de la modeſtie de notre Philoſophe. Il lui témoigne : qu'il a été couvert de confuſion lorſqu'il a vû qu'une ſi auguſte princeſſe lui donnoit des éloges dont jamais prince n'avoit honoré ni Platon, ni aucun ſage. Pour moi qui ne mérite pas d'être comparé à aucun d'eux ; qui connois mon peu de mérite, je prie inſtamment V. M. ſi elle me fait jamais l'honneur de m'écrire, de faire attention à ce qu'elle eſt, & combien je ſuis peu de choſe devant elle. Sur ce qu'elle lui avoit fait connoître, qu'elle voudroit lier avec lui un commerce de lettres. » Vous ſemblez, lui dit-il, me regarder comme une perſonne qui mérite cet honneur ; n'eſt-ce pas le plus grand qui pût jamais m'arriver ? Je ſuis ſi ſurpris de l'eſtime que vous me témoignez, que mon eſprit ne peut s'imaginer que Sa Majeſté ſe ſouvienne de ce qu'elle eſt, & de ce que je ſuis. Vous ſemblez imiter le grand Pompée, qui viſitant le philoſophe Poſſidonius, ne vouloit pas que les liteurs frapaſſent à ſa porte. Ce grand capitaine qui avoit vaincu l'orient &

1652. Pag. 331.

1652. » l'occident baissoit ses faisceaux devant » ce Philosophe : vous avez vaincu tant » de nations ; vous êtes la reine de tant » de peuples, & vous ne rougissez pas » de vous soumettre aux avis d'un aussi » petit homme que moi. » Comme la Reine auroit souhaité qu'il l'allât voir en Suede ; » il s'excuse sur son âge » avancé, sur ses infirmités continuel- » les, & sur ce qu'il avoit accoutumé » de vivre dans un climat plus temperé » que celui de Suede. »

Vales. Gass. pag. 390. Gass. Vales. p. 324.

Les Astrologues faisant courir le bruit en ce tems-là que le soleil s'étoit écarté de deux dégrez de l'éclyptique, le duc d'Angoulême lui demanda ce qu'il en pensoit. Ce sont, répondit-il, des visions : ceux qui répandent de pareils bruits ne peuvent se faire estimer que de l'ignorante populace. Le soleil est un astre qui fait toûjours son cours à son ordinaire ; s'il souffre quelque altération, elle ne peut se connoître en peu de jours, comme ils le publioient ; mais même à peine pourroit-elle se faire sentir après plusieurs myriades d'années: Messieurs Maraldy & de Louville prétendent que la déclinaison de l'éclyptique est d'une

minute dans quatre-vingts ans, ou pour le moins dans cent ans. 1652.

Depuis le 18. du même mois Honoré Gautier frere d'Antoine Gautier conſeiller au Parlement & neveu du prieur de la Valette obſervoit à Aix une cométe, Sorbiere l'obſervoit à Orange, les Jeſuites à Boulogne en Italie, Gaſſendi la vit à Digne, & le 22. du même mois Iſmaël Bouillaud l'obſerva à Paris: les mêmes Aſtronomes continuerent leurs obſervations tous les jours juſques au 5. Février 1653. incluſivement. Gaſſendi rapporte leurs obſervations & les ſiennes dans un long appendice qu'on trouve à la fin de ſon quatriéme volume in-folio; il donne enſuite ſes réfléxions ſur toutes ces obſervations jour par jour, & inſere à la fin une table des différentes ſituations de cette cométe, & une ſuite de ſes mouvemens diurnes. *Comment. de rebus caléſtib. pag.* 481. 1653.

Il commença l'année 1653. par un remercîment qu'il fit au duc d'Angoulême des bontés qu'il avoit pour Chapelain. » J'ai cru que c'étoit de mon » devoir, lui écrit-il, de vous en ren- » dre des actions de graces, parce que » je croi avoir reçu moi-même, toutes » *Gaſſ. Valeſ. pag.* 325.

1653. » les politeſſes que vous lui avez faites. Chapelain eſt un homme ſçavant, » dont les mœurs ſont très-candides ; » la beauté de ſon eſprit le diſpute à » la maturité de ſon jugement ; il eſt » aimé de tous les gens de bien : c'eſt » le plus officieux de tous les hommes ; » il n'eſt pas poſſible de pouvoir trouver un meilleur ami. J'en dirois davantage ſi je n'étois pas le ſien : j'ajoûterai ſeulement l'éloge que tout le » monde lui donne d'être l'arbitre de » la poëſie & de l'éloquence. » Gaſſendi ne parloit de Chapelain que comme tout Paris : ſa belle Ode au cardinal de Richelieu lui avoit fait un honneur infini, & ſa Pucelle n'avoit pas encore paru. Je commence, ajoûte Gaſſendi, a guérir du rhume que j'ai gagné en obſervant la cométe : vous voyez que c'eſt une mauvaiſe habitude dont je ne me corrigerai jamais.

S. Marth. Gall. Chriſt. Cette année lui fut très-funeſte par la perte qu'il fit de pluſieurs de ſes amis : Louis Alfonſe Dupleſſis de Richelieu, archevêque de Lyon, abbé de S. Victor de Marſeille, grand aumônier de France & cardinal, mourut à Lyon le 23. Mars ; il avoit été nommé

d'abord à l'évêché de Luçon ; mais il refusa cet évêché, & prit l'habit de Chartreux. Armand de Richelieu son frere, cardinal ministre, le tira de sa solitude pour l'élever sur le siége d'Aix, & ensuite sur celui de Lyon : ce prélat étoit un homme sage, plein d'érudition, amateur des gens de bien ; nous avons vû le cas qu'il faisoit de notre Philosophe. Pendant sa derniere maladie il témoigna beaucoup de regret d'avoir quitté sa cellulle, & parut vivement pénétré de la crainte des jugemens de Dieu : il tomba dans une espece de découragement ; il gémissoit de n'avoir à présenter à Dieu que de vains titres. Il étoit dans cet état, lorsqu'un serviteur de Dieu qui alloit de Provence à Paris fut le visiter : c'étoit le fameux P. Yvan, prêtre de l'Oratoire, fondateur des Religieuses de la Miséricorde & l'apôtre de Provence : il le regarda comme un ange que Dieu lui envoyoit pour le consoler ; aussi le P. Yvan n'oublia-t-il rien pour tranquilliser son esprit, & ranimer son esperance. Comme le Prélat lui répétoit sans cesse qu'il n'avoit fait aucune bonne œuvre. » Souvenez-vous, Monsei-

1653.

Mem. manuſc.

1653. » gneur, de celle que vous fites à Aix. » On vint vous avertir qu'on ne trou- » voit aucun confeſſeur pour un pau- » vre malade couvert d'ulceres ; l'odeur » qui ſortoit de ſon corps étoit épou- » ventable : vous n'oubliâtes pas que » vous étiez ſon paſteur ; vous courû- » tes au ſecours de cette brebis ; vous » entendîtes ſa confeſſion ; vous lui ad- » miniſtrâtes les Sacremens avec une » charité admirable, & vous ne l'a- » bandonnâtes pas juſques à la mort. » Hélas ! mon cher Pere, lui répondit- » il, je ne l'ai pas oublié ; mais ces » malheureux prédicateurs m'en ont » tant loué, qu'ils m'en ont fait per- » dre tout le fruit devant Dieu. » Le P. Yvan ne ſe rebutta pas ; il vint à bout de calmer ſon eſprit, de ſorte qu'il mourut tranquillement. On peut juger combien Gaſſendi fut ſenſible à la mort d'un tel ami, & d'un tel protecteur.

Sob. in vit. Gaſſen.

Le mois de May arrivé, Gaſſendi accompagné de Bernier, prit la route de Paris, & fut deſcendre à l'hôtel de Montmor. Henri-Louis Habert de Montmor, Maître des Requêtes, l'un des quarante de l'Académie Françoiſe, philoſophe, poëte latin, & un de ſes

anciens & meilleurs amis, l'avoit fait prier très-instamment par Chapelain & par Neuré de prendre un appartement chez lui, il lui en avoit écrit lui-même de la maniere la plus pressante; sa présence fit un vrai plaisir à tous les sçavans, on le regardoit comme un homme ressuscité, il n'eut pas plûtôt rendu ses visites qu'il écrivit à Wendelin : Me « voici revenu non de l'Acheron, mais « des portes de la mort; je suis bien ré- « tabli d'une longue & dangereuse ma- « ladie qui m'a détenu plusieurs an- « nées en Provence. » 1653.

Gass. Wend. pag. 325.

Il commençoit à se tranquilliser lorsqu'il apprit la mort de Gabriël Naudé, elle arriva à Abbeville à son retour de Suéde, le 29. Juillet; il étoit dans sa cinquante-troisiéme année, il avoit pris naissance à Paris, il passoit pour le plus grand bibliographe du royaume, comme on peut le voir par le grand nombre de livres qu'il a composés, & le détail des bibliotheques dont il a eu le soin : il étoit sage, réglé dans ses mœurs, l'étude faisoit son unique occupation, il parloit avec beaucoup de liberté, & cette libetté s'étendoit quelquefois sur les matieres de Religion,

Nicer. vie de Naudé.

1653. il en demanda pardon à Dieu dans sa derniere maladie, & mourut dans de grands sentimens de piété.

Gassen. Neurau p. 544. Gassendi eut besoin de consolation, car il aimoit beaucoup Naudé; & quand il écrivit à Neuré, à la fin d'Octobre, sa douleur étoit si vive, qu'on auroit dit qu'il venoit de recevoir la triste nouvelle de sa mort : c'est dans cette lettre qu'il remercie Neuré de ce qu'il veut bien la partager avec lui : nous y apprenons que vingt-deux ans auparavant Naudé, la Mothe-le-Vayer, Elie Diodati, Neuré, & notre Philosophe, avoient été plusieurs fois à la campagne ensemble, & que Naudé avoit inseré plusieurs de leurs conversations dans le livre qu'il a fait imprimer sous ce titre, *Idée de l'étude militaire* (a); c'est un gros volume in-4°. imprimé à Rome l'an 1637. Dans cet ouvrage Naudé parcourt toutes les connoissances qui peuvent être utiles à un homme de guerre : c'est ainsi que Gassendi sçavoit rendre nécessaires ses divertissemens mêmes, c'étoit ce qu'on appelloit ses parties de débauche, & dont nous aurons occasion de parler plus bas. On

(a) Syntagma de militari studio in-4. Romæ 1637.

ne trouve d'abord qu'un fragment de la lettre de Gaſſendi à Neuré, mais on l'a inſerée toute entiere à la fin du ſixiéme volume in-folio de ſes œuvres: Neuré fut enſuite chargé de l'éducation des princes de Longueville. 1653.

Il arriva dans ce tems-là que Sorbiere rendit viſite à Joſeph-Marie Suarez, évêque de Vaiſon : ce Prélat qui joignoit à une grande érudition une grande pieté, vint à bout de lui faire abjurer le calviniſme ; ils écrivirent auſſi-tôt tous les deux à Gaſſendi, l'un pour lui donner la nouvelle de ſa converſion, & l'autre pour le faire reſſouvenir de leur ancienne connoiſſance, & lui demander la continuation de ſon amitié. Gaſſendi ſe réjouit avec Sorbiere de ſon heureux retour à l'Egliſe, & felicite le ſçavant Prélat de l'avoir procuré; ſa lettre eſt pleine de politeſſe. *Sorb. Gaſſ. pag. 528. Suar. Gaſſ. Ibid.* *Gaſſ. Sorb. 328. Gaſſ. Suar. pag. 329.*

Le Cardinal de Lyon & Naudé ne furent pas les ſeuls amis qu'il perdit cette année; il ſembloit que Dieu vouloit le détacher peu à peu de ce monde en le privant de ſes meilleurs amis, & rompant ainſi les chaînes qui l'attachoient à la terre; & s'il avoit reſſenti vivement la perte des deux premiers,

1653. il fut encore bien plus ſenſible à celle du duc d'Angoulême, ce fut un coup de foudre pour lui, il en reçut des complimens de ſes amis, & ſur-tout de Sorbiere : » Cet excellent Prince, écri-» vit-il à celui-ci, étoit un des meilleurs » & des plus ſages des mortels, le mon-» de n'étoit pas digne de le poſſéder ; » pendant tout ſa vie il avoit donné des » preuves continuelles de ſa foy, de ſa » candeur, de ſa droiture & de ſa pro-» bité : il ajoûte que penſant à lui il a » dit pluſieurs fois en lui-même ces pa-roles : *Quo nihil majus, meliuſve terris fata donavere, bonique divi nec dabunt, quamvis redeant in aurum tempora priſcum* : auſſi le propoſe-t-on comme le vrai modéle des bons gouverneurs ; car nous avons un ouvrage intitulé : *Diſcours des bons gouverneurs, ou Tableau du gouvernement de Louis Emmanuel de Valois, comte d'Alais, colonel général de la cavalerie françoiſe, par François d'Andrea ſieur de Nibles, gentilhomme Provençal, in-8°. Paris 1645.* L'hiſtorien de Provence nous apprend quelques circonſtances de ſa mort. Ce duc ayant appris la mort du P. Yvan, arrivée à Paris le 8. d'Octo-

Id. ibid.

Bouch. hiſt. de Prov. t. 2. pag. 986.

bre, ſe fit porter le mois de Novembre ſuivant au monaſtere des religieuſes de la Miſéricorde, pour y voir la ſœur Madelaine de la S. Trinité, ſupérieure de la maiſon, native d'Aix, religieuſe d'une éminente pieté, pour la conſoler de la mort de ſon pieux fondateur. Après avoir rendu au Duc de très-humbles actions de graces pour les bons offices que le P. Yvan & elle avoient reçu de lui, elle lui dit que ce ſerviteur de Dieu avant que de mourir l'avoit aſſuré que ſa mort approchoit, & que le duc d'Angoulême ne lui ſurvivroit pas long-tems, & qu'il l'avoit chargé de l'avertir la premiere fois qu'elle le verroit de penſer ſérieuſement à ſon ſalut. Elle lui demanda pardon du diſcours qu'elle lui tenoit: le Duc au lieu de s'en offenſer la remercia, & de retour à ſon hôtel, il ſe trouva mal le ſoir même, & dit qu'il mourroit ; il diſpoſa à l'heure même de ſes affaires temporelles & ſpirituelles. Sa maladie ne dura que quatre jours, après leſquels il mourut le 14. Novembre. Le P. Philippe Gourreau, chanoine Régulier de S. Victor, curé de Villiers-le-Bel prononça ſon orai- 1653.

1653. son funébre qui fut imprimée à Paris. Un auſſi bon cœur que Gaſſendi, ne pouvoit pas ſe conſoler facilement d'une telle perte, & quelque mérite qu'euſſent les amis nouveaux, qu'il ſe faiſoit tous les jours, ils ne lui rendoient pas les anciens ; il avoit beſoin de toute ſa philoſophie pour n'en être pas abbatu.

Caſſ. Gaſſ. p. 1. 527. Dès le mois d'Octobre précédent, Jean Dominique Caſſini dont le ſçavoir commençoit à faire du bruit dans la république des lettres, étoit parti de Perinaldo, village du comté de Nice ſa patrie, pour aller viſiter Gaſſendi à Digne ; mais ayant ſçu à Entrevaux qu'il étoit à Paris, il lui écrivit une lettre dans laquelle il lui fait ſçavoir qu'il étoit venu à bout de réſoudre un problême fondamental pour toute l'aſtronomie, déja tenté pluſieurs fois ſans ſuccès par les plus habiles mathématiciens, & jugé impoſſible par les fameux Kepler & Bouillaud. Le voici : *Deux intervalles entre le lieu vrai & le lieu moyen d'une planète, étant donnez, il falloit déterminer ſon apogée & ſon excentricité :* Caſſini en étoit venu à bout, & avoit ſurpris les ſçavans

Comme la ſolution de ſon problême commençoit à lui ouvrir une route à une aſtronomie nouvelle & plus exacte, il avoit beſoin d'un plus grand nombre d'obſervations qu'il n'avoit encore eu le tems d'en faire ; car à peine avoit-il alors ving-ſix ans. Sa lettre eſt écrite de Perinaldo & datée du 21. Octobre : Gaſſendi lui répondit le 17. Janvier, & lui envoya les obſervations qu'il avoit faites ſur les trois ſupérieures planétes ; il ne pouvoit mieux s'adreſſer qu'à un homme ſi zelé pour l'avancement des ſciences, & ſi favorable à la gloire d'autri. 1654.

Gaſſ. Caſſ. pagi 323.

1654.

LIVRE SIXIEME.

Gaſſ. in præfat. vitæ Tych. Brah. p. 365.

UN jour Montmor, converſant avec Gaſſendi, lui demanda des nouvelles de la vie de Tycho-Brahé à laquelle il travailloit avant ſon départ pour la Provence : il lui répondit, que Laurent Eycſtadius médecin de Dantzic, auteur des Ephémerides, & Olaus Wormius médecin Danois lui avoient envoyé autre fois bien des mémoires pour cette vie ; qu'il s'étoit enſuite addreſſé à Hevelius pour avoir communication des obſervations de Tycho-Brahé, qui étoient entre les mains de Louis Kepler médecin, & fils du fameux Jean Kepler ; qu'outre les obſervations de Tycho, il lui avoit fait demander des mémoires détaillés pour la vie de Kepler ſon pere, qu'il ſe propoſoit de publier ſéparément, ou de l'inſerer dans celle de Tycho ; que depuis ſix ans Hevelius lui avoit répondu que Louis Kepler avoit promis de lui envoyer tout ce qu'il demandoit ; mais

qu'il ne lui avoit pas tenu parole ; que depuis un an il avoit écrit de nouveau à Hevelius, & qu'il n'avoit point reçu de réponſe ; que c'étoit-là l'unique raiſon qui l'empêchoit de mettre la derniere main à cette vie. 1654.

Montmor le pria alors de ne plus differer à faire ce beau préſent au Public, & pour l'y engager il lui remontra que Tycho-Brahé étoit mort depuis plus de cinquante ans ; que perſonne ne s'étoit mis en peine de nous donner ſa vie ; que peut-être perſonne n'y penſoit ; que s'il ne le faiſoit pas lui-même, ſa mémoire s'effaceroit bientôt de celles des hommes ; qu'il ne pouvoit que faire un vrai plaiſir à tous les ſçavans, en leur apprenant ce qu'il ſçavoit, ſoit par ſes contemporains, ſoit par ſes amis, circonſtances qu'on chercheroit vainement dans les livres ; que quand il ſeroit vrai que quelqu'un penſât à donner cette vie, le public ne lui auroit pas moins d'obligation d'avoir commencé ſans avoir tous les mémoires qu'il eût pû ſouhaiter ; qu'il n'arrivoit que trop ſouvent, que lorſque pluſieurs perſonnes travailloient ſur le même ſujet, le Public ſe trouvoit privé de leurs ouvrages.

1654. Gaſſendi entra dans les raiſons de Montmor, & lui promit de donner bientôt ſon ouvrage. A l'occaſion des obſervations de Tycho-Brahé, Montmor lui demanda quels avoient été dans les ſiécles paſſés les progrès dans l'aſtronomie : il lui donna ſur le champ la ſatisfaction qu'il ſouhaitoit : charmé de ce qu'il venoit d'entendre, il exigea de lui qu'il mettroit par écrit tout ce qu'il venoit de lui dire. Gaſſendi le lui promit, & lui tint parole dans la préface qu'il mit à la tête de la vie de Tycho-Brahé : c'eſt dans cette préface qu'on trouve une hiſtoire très-curieuſe de l'aſtronomie juſqu'à la mort de Tycho-Brahé : Gaſſendi entre dans un détail curieux & interreſſant de tout ce qu'on doit aux fameux aſtronomes qui ont été parmi les Babyloniens, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, les Marſeillois, les Arabes, les Allemands, &c. On doit regarder cette préface comme une très-ſçavante diſſertation digne d'accompagner un ouvrage auſſi exquis, & auſſi recherché que la vie de ce grand aſtronome : s'il avoit eu communication de toutes ſes obſervations, il ſe ſeroit beaucoup

coup plus étendu qu'il n'a fait, & au- 1654.
lieu de donner ſa vie par annales, il l'eût donnée jour par jour.

Il travailloit à cette préface lorſqu'il reçut une lettre d'Olaüs Wormius, qui lui mandoit de ne plus compter ſur les promeſſes de Louis Kepler ; qu'il n'avoit pas oui dire que ce médecin travaillât à la vie de Tycho-Brahé, qu'en tout cas il ne le croyoit pas auſſi-bien inſtruit que lui ; que s'il s'aviſoit de l'écrire après le ſçavant Gaſſendi, il ſe feroit moquer de lui, de la même maniere que l'on ſe moqueroit de celui qui s'aviſeroit de compoſer une ſeconde Iliade après Homere. Il lui apprend quelques circonſtances de la vie d'un bouffon que Tycho-Brahé avoit auprès de lui, appellé Leppe, & lui envoye pluſieurs pieces dont nous parlerons. Après avoir reçu cette lettre, Gaſſendi mit ſa vie ſous preſſe avec la belle préface dont je viens de parler : cette vie eſt diviſée en ſix livres comme celle de Peyreſc : elle eſt dédiée à Montmor. « Ceux qui n'ont pas « quelque connoiſſance de l'aſtrono- « mie, auront bien de la peine à com- « prendre ce que je dis ; j'en ſuis fâché, « *Worm. Gaſſ. pag. 526.*

1654. pour les lettres, pour les sciences & surtout pour l'astronomie, & nous apprend qu'à son exemple, toute sa cour se distingue, par la pratique des vertus & par l'amour des sciences.

Suivent l'oraison funébre de Tycho-Brahé par Jean Jessenius, plusieurs éloges de ce grand homme en vers latins, dont l'un est de Jean Kepler. La déscription de l'élixir de Tycho pour la guérison de la peste & des maladies épidémiques, adressé à l'empereur Rodolphe II. & une préface au même sur les étoiles fixes : la plûpart de ces pieces lui avoient été communiquées par Wormius.

In vit. Nicol. Copern.

Ensuite il composa la vie de Nicolas Copernic à la priere de Chapelain, auquel il la dédia : il la donne comme un appendice à celle de Tycho-Brahé. Il nous apprend que Nicolas Copernic étoit né à Torn en Prusse l'an 1473. qu'il prit le bonnet de docteur en médecine à l'âge de 23. ans ; que la réputation du fameux astronome Montreal lui fit naître l'envie de s'attacher à l'astronomie ; qu'il s'y appliqua avec soin, & que dans un voyage qu'il fit en Italie, il contracta une étroite amitié avec Marie de Ferrare, fameux profes-

seur d'astronomie à Boulogne; qu'à son retour en Prusse, Luc Watzelrodius évêque de Warmie son oncle, lui donna un canonicat dans son église; que l'astronomie fit sa plus grande occupation; qu'il composa des tables plus correctes que les Alfonsines, mais qui ne l'étoient pas encore assez; qu'avant sa mort il ordonna à Georges Joachim son disciple, de travailler à les corriger, particulierement l'article des étoiles fixes, & surtout celles du zodiaque, sans quoi rien ne peut être fixe dans l'astronomie; qu'il imagina un système du monde fort different de celui qui étoit alors universellement reçu, qui consistoit à faire tourner la terre autour du soleil; qu'on lui fit des objections auxquelles il ne put pas satisfaire, mais qu'il assûra que le tems découvriroit la vérité de son système: c'est aussi ce qui est arrivé lorsque les lunetes d'approche ont été inventées quelques années après sa mort qui arriva en Bohême le 24. May 1543. trois ans avant la naissance de Tycho-Brahé. 1654.

Gassendi se disposoit à faire paroître ces deux vies, lors qu'il reçut une visite de Chapelain & de Ménage: la conversation étant tombée sur l'état de l'astro- *In præf. vit. Georg. Puerb. & Joan. Regimo.*

1654. » Cette hypothèſe qui étoit très in-
» génieuſe fut reçue avec applaudiſſe-
» ment par les aſtronomes & les Phy-
» ficiens ; auſſi le livre que Puerbachius
» publia ſous le nom de *Théorie* eut
» un très-grand ſuccès : on le réim-
» prima avec des commentaires. Sa dé-
» couverte fut très-approuvée de Co-
» pernic & de Tycho-Brahé : celui-ci
» fit pour les cométes, ce que Puer-
» bachius avoit fait pour les planétes :
» ainſi bien loin que cet aſtronome ait
» du être blâmé, il mérite au contraire
» nos louanges, d'autant plus qu'il vi-
» voit au milieu de la Barbarie. On lui
» a encore l'obligation d'avoir formé
» Jean Muller qui porta cette ſcience
» dans l'Allemagne ; auſſi peut-on
» avancer ſans exagération, que ſi Puer-
» bachius n'avoit pas vécu, nous n'au-
» rions eû ni Copernic ni Tycho-
» Brahé. » Chapelain & Menage furent ſi ſurpris de ce qu'ils venoient d'entendre, qu'ils prierent Gaſſendi d'écrire encore les vies de ces deux aſtronomes, parce que ces quatre vies comprendroient l'hiſtoire complete du renouvellement de l'aſtronomie juſqu'à Tycho-Brahé incluſivement ; qu'à

la vérité l'ordre des tems paroîtroit boulverſé ; mais qu'il pourroit dans une ſeconde édition ſuivre l'ordre chronologique. Gaſſendi qui étoit la complaiſance même, & qui ne ſçavoit rien refuſer à ſes amis, leur promit d'y mettre la main ſans délai : il dédia encore ces deux vies à Chapelain. 1654.

Je n'entrerai pas ici dans le détail de ces deux vies ; je me contenterai de remarquer que Georges Puerbach ou Puerbachius prit naiſſance aux confins de l'Autriche & de la Baviere le 30. de May de l'an 1423. & qu'il mourut le 8. d'Avril 1461. que Jean Muller ſon diſciple, connu ſous le nom de Montreal ou Regiomontanus, naquit le 6. Juin 1436. dans un village de Franconie, & qu'il mourut le 26. Juillet 1476. Ces deux aſtronomes remarquerent une bonne partie des défauts des tables Alfonſines, ainſi nommées, parce qu'Alfonſe roy de Caſtille les avoit fait faire l'an 1260. Ces deux vies furent imprimées in-4°. cette année à la ſuite de celles de Tycho-Brahé & de Copernic. Auſſi-tôt Gaſſendi en envoya quatre exemplaires à Olaüs Wormius ; mais celui-ci étoit mort de

1654. la peſte : Réelz grand-maître de Dannemarck, & parent de Tycho-Brahé prit ſoin du préſent, & écrivit à Gaſſendi la lettre qui ſuit.

» C'eſt un bonheur, Monſieur, à » ma patrie d'être obligé à un étranger » auſſi célebre comme vous, de l'hon- » neur qu'avec le dit livre vous lui » faites, & à moi particulierement y » étant interreſſé par la proximité du » ſang. Les exemplaires ont été diſtri- » bués ſelon le contenu de votre let- » tre, & le Roy mon maître a eu fort » agréable celui que je lui ai offert de » votre part : mais devant finir ma let- » tre j'ai cru devoir à votre curioſité » cet avis à ſçavoir, que ſa Majeſté mon » roy a parmi d'autres & rares manuſ- » crits l'Autographe des obſervations » dudit Tycho-Brahé, leſquelles ſeront » imprimées ici ; à quoi je n'ajoûterai » plus rien que l'aſſûrance de l'eſtime » que je fais de votre mérite, & le dé- » ſir que j'ai de vous témoigner que » je ſuis véritablement, Monſieur, vo- » tre très-humble & très-affectionné » ſerviteur .... REELZ.

Meyb. Gaſſ. pag. 339. Meybomius écrivit auſſi en même tems à Gaſſendi que ſa ſçavante hi-

ſtoire avoit fait un grand plaiſir au Roy, au Chancelier, au grand Maître, & à tous ceux qui pouvoient juger d'un ſi excellent ouvrage; qu'ils le regardoient comme ce qui faiſoit le plus d'honneur à leur pays, ſurtout venant d'un étranger & d'un ſçavant de ſa réputation. En effet il n'y avoit qu'un homme tel que Gaſſendi qui fût capable de bien traiter des ouvrages de cette nature. 1654.

Gaſſendi dans la diſtribution de ſes préſens, n'oublia pas ſon ami Hevelius; il avoit été long-tems ſans recevoir de ſes nouvelles: ce ſçavant aſtronome lui témoigne d'abord la joye qu'il a du rétabliſſement de ſa ſanté, & lui rend mille actions de graces du beau préſent qu'il lui fait. » Nous » nous félicitons, ajoûte-t-il, de ce que » ces grands hommes ont eu pour hiſto- » rien un auſſi grand homme que vous, » nous ſouhaitons auſſi qu'un jour » quelque grand homme faſſe votre hiſtoire. » Toutes ces differentes lettres ſont datées de l'année ſuivante, & j'en ai anticipé le récit.

Gaſſendi donna cette année pluſieurs ouvrages au Public ſur differen- *In præfat. Calend. Rom.*

1654. tes matieres ; car ſon érudition n'étoit pas bornée à un ſeul genre de littérature. D'abord il fit paroître ſon traité *du Calendrier Romain*, qu'il dédia à Claude Auvry, grand tréſorier de la ſainte Chapelle, & vicaire général du cardinal Antoine Barberin, grand aumônier de France : il ne le compoſa que pour ſuppléer aux leçons que la foibleſſe de ſa poitrine ne lui permettoit pas de faire ; car quoi qu'il eût contre toute eſperance rétabli ſa ſanté dans ſa patrie, la moindre contention de voix le rendoit malade ; de ſorte que de l'avis de Jean Riolan & de René Moreau, les plus célébres médecins de ſon tems, il fut obligé de diſcontinuer ſes leçons au Palais Royal.

Cet ouvrage eſt diviſé en deux parties : il y parle de l'inſtitution du Calendrier ſous Romulus, de ſa correction ſous Jules Ceſar, & comment cette correction fut adoptée par l'Egliſe. Il donne des regles pour dreſſer des tables pour trouver les nouvelles lunes de chaque mois des années qui ont précédé la réformation que fit Grégoire XIII. Il nous donne le motif & l'hiſtoire de cette réformation,

nous explique de quelle maniere elle regle les équinoxes à leur véritable terme, & comme on peut réduire l'année lunaire à la solaire par le moyen des épactes substituées au nombre d'or. L'ouvrage finit par une méthode servant à construire des tables perpetuelles pour trouver les fêtes mobiles; il est suivi d'un corollaire sur le Martyrologe Romain, où il fixe les leçons du calendrier par la table des épactes. Cet ouvrage est écrit avec tant d'ordre & de précision, qu'il a mérité une approbation générale. Bayle parlant du calendrier de M. Blondel, ne croit pas pouvoir mieux le louer, qu'en disant qu'il mérite la premiere place après celui de Gassendi. 1654.

Il donna en même tems une *notice de l'église de Digne* qu'il avoit composée pendant son séjour dans cette ville, pour faire plaisir à ses compatriotes. Quoique Digne soit peu de chose, dit-il dans son épitre au Public & au Clergé de cette ville, puisque j'ai entrepris d'en donner l'histoire, je m'appliquerai à embellir mon sujet. Les autres se glorifient de leur Mécéne; j'imiterai Ulisse, qui préféroit à l'im- *Notitia ecclesiast. Dinienſ. in præf.*

1654. » mortalité ſon Ithaque, quoique ſituée » au milieu des plus affreux rochers, » parce que c'étoit ſa patrie : quoique » la mienne n'ait rien d'éclatant, elle » ne doit pas m'être moins chere ; je » lui dois ma naiſſance, & je ne dois » pas moins m'étudier à faire en ſorte » qu'elle m'honore, que travailler auſſi » de mon mieux pour l'honorer. »

Il remarque que Digne n'a pas été inconnue dans l'antiquité, puiſque Pline & Ptolomée en ont parlé comme d'une ville conſidérable & la capitale d'un pays ; qu'elle eſt devenue dans la ſuite la premiere ville de la Province Eccleſiaſtique après ſa métropole. Il diviſe ſon hiſtoire en vingt-cinq chapitres, ſa ſituation, ſa deſcription, l'étendue de ſon territoire, ſes differens magiſtrats, ſes thermes, ſes bains, la bonté de ſon climat, les ravages que la peſte y fit en 1629. ſont la matiere de pluſieurs chapitres : ſes premiers évêques ont vécu ſelon lui ſous l'empire de Conſtantin le Grand ; il réfute ceux qui ont cru que Nicaiſe, qui aſſiſta au concile de Nicé, étoit évêque de Digne : il reléve la ſainteté de quelques-uns, entr'autres de S. Domnin & de ſes ſucceſſeurs Vincens & Nectaire, & l'émi-

nente pieté de Renaud de Porcellet, de Guillaume de Sabran & d'Elzear de Villeneuve; il donne un abregé de leur vie plus ou moins long, ſelon les matériaux qu'il en avoit ramaſſé. Le dernier de ces Evêques, eſt Touſſaint de Forbin-Janſon qui occupoit ce ſiége depuis 1653. & qui eſt mort en 1713. évêque & comte de Beauvais, grand aumônier de France & cardinal. Il termine ſon hiſtoire par le catalogue des prévôts ou doyens de la cathédrale qu'il commence à l'an 1184. ſuivent en forme d'appendice quarante canons d'un concile tenu à Avignon dans l'égliſe de S. Ruf l'an 1326. les archevêques d'Arles, d'Aix, d'Ambrun & d'Avignon y aſſiſterent avec leurs ſuffragans : il avoit trouvé ces actes parmi les ſtatuts de ſon égliſe, & il eſt le premier qui les ait donnés au Public. Bouche appelle Gaſſendi un homme incomparable en curioſités naturelles : l'ancienne & la nouvelle Gaule chrétienne en parlent auſſi de même. 1654.

Gaſſendi fut enſuite ſe délaſſer au Menil, maiſon de Montmor, où il obſerva une éclypſe de ſoleil : inſtruit que Dupiquet, ſecretaire de la reine de

1654. Suede & du Freſne, ſe préparoient à aller la joindre à Anvers, il crut ne pouvoir ſe diſpenſer de lui écrire pour la complimenter ſur l'abdication à la couronne qu'elle avoit faite (*a*). » Je » ne ſçaurois trop admirer, lui écrit-» il, qu'un deſſein ſi héroïque ait pû » venir dans l'eſprit d'une Princeſſe en-» core jeune, & à qui tout proſpere; » mais il falloit que celle qui eſt infini-» ment au-deſſus de ſon ſexe, de ſon » âge & de ſa condition entreprît quel-» que choſe qui fût au-deſſus de l'at-» tente de l'univers; il falloit qu'elle » mépriſât les ſceptres, les couronnes » & les royaumes, les plus grands ob-» jets de l'ambition des hommes; pour » les obtenir ils emploient la force, la » violence; ils mettent tout en uſage, » les moiens les plus indignes, comme » les plus injuſtes; ils violent même » les droits les plus ſacrés & les plus » inviolables de la nature & de la re-» ligion; il remarque que peu de prin-

Gaſſ. Chriſt. pag. 330.

(*a*) En 1654. elle abdiqua en faveur de Charles-Guſtave, comte Palatin, ſon couſin germain: elle fit profeſſion de la Religion Catholique en 1655. elle alla à Rome en 1656. revint en France la même année, & retourna à Rome en 1658. où elle établit ſa réſidence, & mourut le 19. Avril 1689.

ces ont eu le courage de faire un si « 1654.
grand sacrifice ; que plus ces exem- «
ples sont rares, plus est admirable «
celui qu'elle vient de donner. »

Dupiquet remit cette lettre à la Reine qui la reçut avec une joie extraordinaire, & parla avec tant d'estime de notre Philosophe, qu'il seroit mal-aisé d'en parler plus dignement : ce sont les propres termes de Dupiquet. L'Archiduc qui arriva dans ce moment fut cause qu'elle ne répondit pas sur le champ ; mais elle lui fit écrire qu'elle lui feroit réponse par le premier courrier. Apparemment que des affaires ne lui permirent pas d'effectuer sa promesse : sa réponse est datée du mois de Janvier 1654. cette date est sûrement fausse, & l'on doit lire 1655. c'est ce qui m'a fait différer d'en parler jusqu'à présent. Cette lettre étant la réponse de celle que Gassendi lui avoit écrite le 25. Août 1654. il n'est pas possible que cette Reine lui réponde huit mois auparavant sa date : de plus son abdication ne se fit qu'au mois de May 1654. Gassendi n'a donc pû lui écrire le mois de Janvier de cette même année, pour la féliciter d'une abdication

Dupiquet à Gass. p. 330.

1655. qu'elle n'avoit pas encore faite. La Reine lui écrit en ces termes.

» Dupiquet vous dira combien j'eſti-
» me le témoignage de votre eſprit :
» vous m'avez obligé infiniment en me
» témoignant, que nonobſtant le chan-
» gement que j'ai fait de ma condition,
» vous eſtimez encore ma perſonne :
» votre eſtime me juſtifiera contre ceux
» qui blâment mon action, & votre ap-
» probation me ſuffira pour me confir-
» mer dans l'opinion que j'ai d'avoir
» bienfait. Conſervez-moi votre ami-
» tié, & ſoiez certain que dans l'indif-
» férence que j'ai pour la plûpart des
» choſes, je ne puis m'empêcher de
» m'intereſſer fort pour les ſentimens
» que vous avez de moi, & je puis
» vous dire avec vérité que votre amitié
» & eſtime ſont du nombre des choſes
» dont je me paſſerois avec peine ....
» CHRISTINE. A Bruxelles le ....
» Janvier 1655. »

Gaſſ. Chriſt. pag. 332. Gaſſendi eut l'honneur de lui répondre le mois de Février ; il la prie d'être bien perſuadée que ce n'eſt ni ſa pourpre, ni ſon diadême qu'il admiroit en elle, mais ſes genereuſes inclinations & ſes vertus vraiment roiales. Il

finit par ces paroles : « Continuez, la « plus ſage des Reines, à faire des « actions dignes de cette majeſté, & « de ces heroïques vertus qu'on admire « en vous, afin que vous paſſiez heu- « reuſement cette vie, & que vous « laiſſiez à la poſtérité cette grande idée « qu'on a conçue de vous. » 1655.

La Reine chargea Dupiquet de lui répondre ; il lui marqua que cette auguſte Princeſſe avoit reçu avec joie ſa lettre ; qu'elle lui avoit commandé de l'aſſûrer de ſon amitié, & qu'il n'y avoit perſonne au monde qu'elle eſtimât tant que lui. Ce ſont, ajoûte-t-il, les propres termes qu'elle m'a preſcrit de vous écrire : ainſi finit le commerce épiſtolaire de Gaſſendi avec cette grande Princeſſe. *Dupiquet à Gaſſ. p. 336.*

Cependant Gaſſendi écrivit le 26. Février à Pierre Gaſſendi ſon neveu d'alliance & ſon filleul ; c'eſt l'unique lettre qui ſoit parvenue juſqu'à nous de toutes celles qu'il a écrites à ſa famille ; elle eſt en françois, & elle a été imprimée long-tems après ſéparément. Ce Pierre Gaſſendi étoit Avocat, & avoit épouſé la niece de notre Philoſophe : Gaſſendi lui témoigne d'abord *Lett. franç. de Gaſſend. à Pierre Gaſſend. ſon nev. d'alliance.*

1655. la joie qu'il a d'apprendre l'heureux ſuccès de ſa premiere action publique: je ſuis aiſe, lui dit-il, que vous aiez de la ſatisfaction de l'avoir toute faite de vous-même, & que vous aiez fait un petit eſſai de vos forces; c'eſt le moien de devenir bientôt maître que de faire les choſes par ſoi-même; & le moien de former bien-tôt ſon jugement, c'eſt de ne s'attendre point à celui des autres: il faut bien conſulter les ſages, mais il faut premierement ſe conſulter ſoi-même, pour éprouver ſi l'on ne ſeroit pas aſſez heureux de ſe rencontrer dans leur ſentiment. Il lui donne enſuite des avis très-ſenſez: il lui recommande la clarté & la neteté dans ſes diſcours, afin que ceux qui l'écoutent n'aient point de peine à le ſuivre, & comprennent facilement ce qu'il a voulu dire. Il importe de propoſer toûjours ſi clairement le fait, qu'en formant enſuite le nœud de la difficulté, & déclarant le parti que vous prendrez, on ait l'eſprit diſpoſé à comprendre la valeur de vos preuves & la ſolidité de vos réponſes. Il lui recommande particulierement de ne ſe charger de la défenſe d'aucune cauſe

qu'il ne la juge bonne, ou à tout le moins tellement problématique, qu'elle paroiſſe même plus vraiſemblable que l'oppoſée; car Dieu vous ayant deſtiné à être un des organes de la Juſtice, vous êtes obligé à ne procurer rien que de juſte; ſi vous faiſiez autrement, vous ſeriez tenu à reſtitution. Quand une partie s'adreſſera à vous, il faudra bien éxaminer ſa cauſe; & lorſque vous trouverez qu'elle ne vaudra rien, il faudra conſeiller conſtamment à la partie de s'accommoder, & de quelque maniere que la choſe tourne, ne lui point ſervir d'inſtrument à faire une injuſtice; il vaut mieux que vous aiez moins de cauſe & qu'elles ſoient bonnes, & telles que vous puiſſiez les ſoutenir avec ſatisfaction, que ſi vous en aviez beaucoup & que vous les ſoutinſſiez avec regret. Quand vous vous ſerez fait la réputation d'homme de bien, tous les gens de bien auront recours à vous, & vous employeront: les Juges même étant une fois prévenus de votre probité, déféreront beaucoup à vos ſentimens, & feront ſcrupule de vous condamner, perſuadez que vous ne 1655.

1655. ſoutenez que des cauſes juſtes. C'eſt pour cela que Quintilien définit l'orateur : *Vir bonus dicendi peritus :* étant très-vrai qu'on ne ſçauroit refuſer de ſe laiſſer perſuader par un homme qu'on croit homme de bien. Il lui conſeille de lire Quintilien, parce qu'outre la beauté de ſon ſtile, il ne lui inſpirera qu'érudition & probité : il l'exhorte ſurtout à ne réfuſer jamais aucune cauſe des pauvres & des perſonnes opprimées & deſtituées de ſecours & d'amis, au contraire de les rechercher, de les cherir même, & de faire gloire d'être leur protecteur ; ce ſera toûjours pour vous une belle récompenſe que la réputation que vous aurez d'être charitable, d'avoir des entrailles, outre celle que vous devez attendre du Seigneur. Enfin il lui recommande de ne défendre jamais aucune cauſe par maniere d'acquit, mais au contraire d'apporter tous les ſoins poſſibles pour la défendre. Je me ſuis beaucoup étendu ſur cette lettre, parce qu'elle renferme des avis très-ſages & très-chrétiens, & qu'elle n'eſt preſque pas connue. Ce Pierre Gaſſendi fut enſuite Avocat du Roy à Digne.

Les lettres qu'il reçut cette année ne renferment pas des faits assez considérables pour s'y arrêter. Wallis docteur & professeur de géometrie à Oxfort lui envoya d'Angleterre des observations qu'il avoit faites sur une éclypse le 23. du mois de May : Gassendi le remercia & lui fit présent des observations qu'il avoit faites lui-même sur la même éclypse : Gui Patin lui demanda ce que c'étoit que la figuë qui donna la mort à Socrate. Meybonius lui envoya son dialogue des proportions, & lui demanda son sentiment. Enfin Jean Albert Portner lui écrivit de Ratisbonne une lettre où il lui parle comme au premier homme de son siécle : nous n'avons pas les réponses à ses lettres. 1655. *Wall. Gass. pag. 450.* *Gass. Wall. pag. 332.* *Patin Gass. pag. 537.* *Meybom. Gass. send. p. 539.* *Alb. Portn. pag 538.*

Je ne sçaurois placer ni plus tôt, ni plus tard qu'à cette année *son traité de la musique*, qu'il dédia à M. d'Etrées évêque & duc de Laon qui a été dans la suite cardinal. Une preuve qu'il ne l'a pas publié plûtôt, c'est que ce prélat ne fut sacré évêque de Laon qu'au commencement de cette année 1655. & si Gassendi le lui avoit dedié avant son sacre, il se seroit servi du terme *Manel. ad Theor. music.*

1655. *d'évêque nommé.* On ne ſçauroit auſſi le placer plus tard, parce que cette année fut celle de la mort de notre Philoſophe. Il avoit compoſé ce traité long-tems auparavant pour en faire un préſent à un muſicien d'Aix de ſes amis, nommé Barbeſieux, ainſi qu'il nous l'apprend lui-même dans une de ſes lettres françoiſes manuſcrites, écrite à Peyreſc ; & M. d'Etrées lui ayant demandé un jour s'il n'avoit rien compoſé ſur la muſique qui fait partie des mathématiques, il lui parla de ce traité, & ce Prélat l'engagea à le mettre au jour ; ce qu'il ne put lui refuſer. Ce Prélat l'aimoit véritablement ; il faiſoit un cas particulier de toutes ſes productions qu'il liſoit avec ſoin, & dont il faiſoit connoître le mérite aux autres. Gaſſendi dans ſon épitre releve ſon ſçavoir & ſon amour pour les lettres ; il exalte la douceur de ſes mœurs, ſa gravité, ſa politeſſe & cette aimable affabilité qui lui attiroit les cœurs de tout le monde. Ce petit traité eſt diviſé en cinq chapitres. Il définit la muſique l'art de chanter, & de varier ſa voix ſelon les différentes inflexions : il parle de divers genres de muſique, des

des tons, des modulations, des conſonances & des proportions qu'elles ont enſemble. Quoique ce traité ſoit fort court, il eſt cependant très-eſtimé, & écrit avec cette préciſion & cette méthode qu'on admire dans tout ce qui eſt ſorti de ſa plume. 1655.

Son ouvrage ſur les ſeſterces avoit paru, comme j'ai dit ailleurs, avec ſes appendices ſur le dixiéme livre de Diogene Laërce; mais il en donna dans la ſuite une ſeconde édition avec des additions, qu'il dédia à François Bochart de Champigny, intendant de Lyon. Comme je n'ai pû découvrir en quel tems il le publia, j'ai cru devoir en faire mention ici: dans l'épître il lui dit qu'il n'auroit jamais penſé à lui dédier un ſi petit ouvrage. Ce traité eſt très-utile pour la connoiſſance des monoyes. Gaſſendi y fixe l'once d'argent à 64. ſols Tournois ſuivant l'édit de l'an 1636. il évalue les ſeſterces à leur juſte prix. Cet ouvrage, dit le P. Labbe, eſt court; mais très-exact. *Abac. ſeſter.* *Labb. bibl. Numm.*

Cette même année une éclypſe de ſoleil ayant jetté l'épouvante dans l'eſprit des Pariſiens, qui crurent qu'elle leur annonçoit quelque grand mal-

1655. heur, Gaſſendi pour les raſſûrer prit
Sorb. in vit. auſſitôt la plume, & compoſa à cette occaſion une longue lettre françoiſe qu'il addreſſa à Claude Auvry, évêque de Coutances : je n'ai pû ſçavoir ſi elle a été imprimée.

Il étoit d'une academie ou aſſemblée qui ſe tenoit tous les Samedis ſur les mathématiques avec Bouillaud, Paſcal, Roberval, Deſargues, Carcavi & pluſieurs autres celebres mathématiciens.

Id. ut ſup. Dès la fin de 1654. Gaſſendi retomba malade & ſa ſanté empiroit de plus en plus, enſorte qu'il fut obligé de ſe priver de ſes longs & fréquens entretiens avec ſes amis, de toute étude particuliere, même de ſes promenades. On lui avoit défendu de faire le carême, mais ayant ſuivi l'ordonnance des médecins, il s'en trouva fort mal, & le 22. Fevrier au ſoir il fut attaqué d'une colique furieuſe qui fut ſuivie d'un flux de ventre, & d'un vomiſſement, qui l'agiterent cruellement toute la nuit. Gui Patin courut à ſon ſecours le 23. de grand matin, & le trouva extrêmement agité. Le *Colera morbus* perſévérant avec une grande fiévre, il le fit ſaigner à l'inſtant, & après quelqu'autres

Sorb. nouvel édit. lett. 90. t. 5.

remedes, ſon mal s'en alla ; mais au commencement de l'automne ſon mal étant revenu, les médecins les plus célébres qui étoient tous ſes amis, furent à ſon ſecours : ils avoient trop d'interêt à ſa guériſon, pour ne pas mettre en uſage tout leur ſçavoir ; mais la violence du mal rendit inutiles tous leurs ſoins & tous leurs remedes ; & Gaſſendi comprit par une triſte expérience, que la multiplicité des médecins eſt le plus ſouvent très-nuiſible aux malades. Ces médecins n'épargnant pas ſon ſang, il étoit déja extrêmement affoibli de neuf ſaignées, lorſqu'il leur propoſa en forme de doute, s'il ne ſeroit pas plus à propos de ne le plus ſaigner, puiſque les forces lui manquoient. Le plus vieux des médecins lui prit alors le poulx & opina qu'il ne falloit plus réiterer la ſaignée, un autre fut du même avis ; mais un troiſiéme ſe promenant à grands pas dans la chambre, embraſſa l'opinion contraire, & entraîna les autres dans ſon ſentiment & le fit ſaigner de nouveau : Gaſſendi qui n'eſperoit plus pouvoir guerir, s'abandonnant alors à la Providence, ne dit mot. Ce ne fut pas là 1655.

1655. il récitoit des vers latins pour charmer en quelque maniere son mal ; mais du moment qu'il se vit sans remede, il dit adieu à toute la littérature profane, & on ne le vit plus occupé qu'à s'entretenir de choses saintes, & à réciter divers endroits des pseaumes ; mais d'une voix si basse qu'on ne pouvoit presque plus l'entendre ; il portoit de tems en tems sa main sur son cœur ; & comme il sentit enfin que les forces défailloient, il y appliqua la main de son sécretaire, en lui disant ces mots, qui furent les derniers qu'il prononça : *Voilà ce que c'est que la vie de l'homme :* peu après il expira. Sa mort arriva le 24. d'Octobre à quatre heures après midi de l'an 1655. il étoit âgé de 63. ans & neuf mois. Bernier & la Poterie ne l'abandonnerent pas pendant toute sa maladie.

Réflex. sur les grands hommes morts en plaisant, pag. 117. Un moderne a avancé hardiment qu'à l'heure de la mort un des amis de Gassendi l'étant allé voir, lui demanda ce qu'il pensoit alors ; que Gassendi après s'être bien assûré que personne ne pouvoit l'entendre, lui répondit : *Je ne sçai qui m'a mis au monde, j'ignore quelle est ma destinée, & pourquoi l'on m'en*

tire. Ce qui donne lieu à cet auteur de faire cette réflexion. *On peut compter ſur une ignorance ſoutenue de l'étude de quarante années ; elle a moins de brillant que la ſcience préſomptueuſe, mais elle a plus de ſolidité.* L'impiété que ce moderne attribue à Gaſſendi eſt trop groſſiere pour être tombée dans l'eſprit d'un homme auſſi ſage que lui. Du moins l'auteur qui avance ce fait plus de ſoixante ans aprés la mort de notre Philoſophe, auroit dû citer ſes garants, ou rapporter quelque témoignage recevable : il ne dit point le nom de l'ami, à qui il prétend que Gaſſendi fit cette réponſe, & il eſt le ſeul qui en ait fait mention ; ce qui ne rend pas ſeulement ſon récit très-ſuſpect, mais en prouve même évidemment la fauſſeté. 1655.

Je n'ignore pas qu'on a imputé à Gaſſendi de n'avoir point de religion, & on s'eſt fondé en cela ſur ce que pluſieurs de ſes amis étoient ſoupçonnés de n'en avoir point, tels que la Mothe-le-Vayer, Naudé, Gui Patin, Chapelle, &c. 2°. Sur ce qu'ils faiſoient enſemble des parties de débauches à Gentilli chez Naudé. 3°. Sur ce que

1655. quelques-uns d'entre eux avoient avancé des impiétés ou des principes pernicieux dans leurs écrits, comme a fait Thomas Hobbes, & que Gaſſendi avoit approuvez. 4°. Sur ce que Morin l'accuſoit d'être dans les ſentimens d'Epicure qui ſont contraires à la religion, enſorte que lorſqu'on objectoit à Morin que Gaſſendi étoit un bon prêtre ; qu'il vivoit exemplairement ; qu'il ne s'étoit pas contenté de réfuter par écrit les opinions d'Epicure, & qu'il le faiſoit tous les jours de vive voix. Morin répliquoit, *ſçavez vous pourquoi il diſſimule, c'eſt par crainte du feu : metu atomorum ignis.* 5°. Enfin ſur une nouvelle venue de Naples qu'on y avoit découvert des gens que la lecture des ouvrages de Gaſſendi avoit jettés dans l'erreur d'Epicure de la mortalité de l'ame. M. Arnauld remarque que le livre des Inſtances de Gaſſendi contre les méditations métaphyſiques de Deſcartes, étoit très-capable d'inſpirer cette erreur pernicieuſe à des jeunes gens qui ne ſeroient pas fermes dans la foi, parce qu'il y avoit employé tout ce qu'il avoit d'eſprit à montrer qu'en s'arrêtant à la raiſon, il n'y a

Arnauld difficultez à M. Steyaert 9. part. t. 5. pag. 100. & lett. de M. Arnauld.

point de preuves ſolides qui nous empêchent de croire que notre ame n'eſt diſtinguée de notre corps, que comme un corps ſubtil l'eſt d'un corps groſſier : tels ſont les principaux fondemens de l'athéiſme ou du peu de religion reproché à notre Philoſophe ; mais rien n'eſt plus facile que d'en démontrer le peu de ſolidité. 1655.

Il eſt vrai que les meilleurs amis de Gaſſendi paſſoient pour des eſprits forts, qu'ils alloient quelquefois à Gentilly chez Naudé faire des parties que Gui Patin appelle des parties de débauche ; mais il ſemble nous inſinuer lui-même que ce nom étoit impropre, en ajoûtant que Gaſſendi étoit ſi délicat, qu'il n'oſoit pas même boire du vin : mais ſuppoſons que ce qui augmentoit la joie de ces parties, étoit la converſation de ces beaux eſprits ; pourquoi cette converſation auroit-elle été plûtôt contre la religion, que ſur des matieres de litterature, de ſcience & d'érudition ? Si Gaſſendi avoit été ſi gâté ſur l'article de la religion qu'on le prétend, ſa conduite, ſes diſcours, & ſes écrits l'auroient trahi. Gaſſendi convient à la vérité de ces

1655. parties dans une lettre à Neuré, dont j'ai rapporté l'extrait en ſon lieu, & où il nous apprend que Naudé avoit profité de leurs conferences, qu'il en avoit même fait imprimer pluſieurs : or ces conferences ne rouloient que ſur les devoirs de gens de guerre & non pas ſur la religion.

Si Gaſſendi étoit intime ami de la Mothe-le-Vayer, de Patin, de Naudé, de Chapelle, il l'étoit auſſi de Peyreſc, de Gautier, du comte d'Alais, du pere Merſenne, & d'un grand nombre d'autres qui étoient encore plus eſtimables par leur pieté que par leur ſçavoir.

Il approuva à la vérité le livre d'Hobbes ; mais le P. Merſenne, qui étoit certainement un homme de bien, ne l'a-t-il pas approuvé : ils étoient tous les deux amis d'Hobbes ; peut-être que l'amitié qu'ils avoient pour lui, ne leur permit pas d'examiner attentivement ſon ouvrage. J'avoue qu'il auroit mieux fait de ne le pas approuver, s'il eſt vrai que les principes d'Hobbes ſoient les mêmes que ceux de Milord Herbert ; il les avoit déja réfutez ; & s'il a approuvé ceux d'Hobbes, il ne faut l'attribuer qu'à ſa complaiſance ; car il ne

sçavoit rien refuser à ses amis ; mais il ne s'ensuit pas que pour approuver son ouvrage, il ait adopté ses maximes. 1655.

Quant aux reproches de Morin, je ne crois pas qu'ils doivent faire la moindre impression ; les accusations d'un ennemi déclaré sont toûjours suspectes ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que Morin n'alléguoit d'autres preuves de la prétendue irréligion de Gassendi, que sa prévention, & qu'il lui faisoit un crime des pensées impies qu'il lui prêtoit. On a vû comment il a rejetté & combattu les opinions d'Epicure contraires à la foi, avec quelle force il a soutenu les opinions opposées, & c'est ici le commencement de la réponse que je fais à M. Arnauld ; comme c'est l'autorité la plus respectable qu'on apporte contre Gassendi, il est à propos de lui répondre plus au long. 1°. Les libertins de Naples, que la lecture des ouvrages de Gassendi avoit jettez dans l'erreur, étoient sans doute des gens gâtez & corrompus qui n'entendoient pas ses écrits, & qui étoient bien aises de s'autoriser du témoignage d'un si grand homme, donnant à croire qu'il pensoit comme eux. 2°. Les écrits

1655. de Gassendi n'ont jamais été condamnez, ni par le Pape, ni par l'Inquisition, ni par les Evêques, ni par la Sorbonne; s'ils étoient aussi dangereux qu'on le prétend, les auroit-on laissez sans flétrissure? 3°. Gassendi écrivant contre Descartes, proteste qu'il pense comme lui sur l'immortalité de l'ame, & qu'il n'attaque que les preuves que Descartes apporte pour la prouver comme n'étant pas suffisantes. 4°. Ce qui justifie pleinement Gassendi, c'est que dans sa philosophie, ouvrage plus moderne que ses Instances, il a prouvé de la maniere la plus claire & la plus précise, l'immortalité de l'ame. 5°. Dans l'endroit cité par M. Arnauld, il parloit en philosophe & faisoit abstraction des vérités de la Religion qu'il a toûjours respectées.

On n'a qu'à se souvenir de l'attention de Gassendi à s'acquiter pendant sa vie de tous les devoirs de Chrétien & de Prêtre, & à faire sa profession de foi lorsqu'il avoit à traiter des matieres qui pouvoient interesser la Religion : il ne sortit jamais de sa bouche de parole qui ne marquât la vénération qu'il avoit pour tous les

Sorb. in vit. Gassend.

dogmes de l'Egliſe ; il croioit qu'on ne devoit jamais en parler que ſérieuſement & avec reſpect ; auſſi a-t-il eu un ſoin extrême de n'avancer jamais rien dans ſes écrits de contraire à l'Ecriture, aux Peres, aux Conciles & à l'autorité de l'Egliſe : il ne pouvoit retenir ſon indignation, lorſqu'il voioit des Chrétiens qui abuſant de leur eſprit, vouloient ſoumettre à leur foible raiſonnement les articles de notre créance : dans les prédications fréquentes qu'il faiſoit à Digne, il fondoit en larmes lorſqu'il parloit de ceux qui déchiroient la robbe de J. C. qu'on ſe ſouvienne que ſon attachement aux loix de l'Egliſe, contribua à ſa mort. Patin qui ne fut jamais ſuſpect aux eſprits forts, convient qu'il tomba malade pour avoir voulu obſtinément faire le carême : il dit ailleurs qu'il l'avoit laiſſé avec deux Prêtres ; dans moins de deux mois, il reçut trois fois le Viatique ; il ſe confeſſa & donna toutes les preuves qu'on pouvoit éxiger d'un Chrétien & d'un Prêtre : auſſi Montmor loue-t-il la pieté qu'il fit paroître pendant ſa maladie : il reléve auſſi le mépris qu'il témoigna de la réputation & des louanges qu'il 1655.

1655. pouvoit juſtement attendre de ſes beaux ouvrages : eſt-il quelqu'un qui ſoit à l'abry des calomnies & des impoſtures, & doit-on être ſurpris que des impies veuillent autoriſer leur impieté par l'exemple d'un ſi grand homme. Je pourrois citer ici grand nombre d'hommes illuſtres que les Athées & les Déiſtes ont calomnié de même ; je me contenterai de l'exemple de Deſcartes : ne s'eſt-il pas trouvé un Hollandois qui a voulu le faire paſſer pour un homme ſans religion, lui qui menoit la vie la plus chrétienne & la plus édifiante.

Reprenons notre ſujet. Deux jours après ſon décez, Montmor le fit enterrer dans la Paroiſſe de S. Nicolas des Champs, à la chappelle de S. Joſeph dans le tombeau de ſa famille, auprès de Guillaume Budée, Maître des Requêtes, ſon grand oncle, & le plus ſçavant homme de ſon ſiécle : il lui fit dreſſer un mauſolée au haut duquel il fit placer ſon buſte & graver ſur le marbre l'épitaphe qui ſuit.

PETRUS GASSENDUS
DINIENSIS CIVIS PRÆSB. EJUSD.
ECCLES. PRÆPOSITUS

SACRÆ THEOLOGIÆ DOCTOR 1655.
IN ACADEMIA PARISIENSI
REGIUS MATHEMATICES
PROFESSOR,
HIC REQUIESCIT IN PACE,
QUI NATUS EST ANNO CHRISTI
CIↃ IↃ XCII
DIE IX. KALEND. FEBRUARII:
OBIIT AN. CIↃ IↃCLV, DIE IX. KAL.
NOVEMB.
DEPOSITUS EST VII. KAL.
HENRICUS LUD. HABERTUS DE
MONTMOR
LIBELL. SUPL. MAGISTER
VIRO, PIO, SAPIENTI, DOCTO,
AMICO SUO ET HOSPITI
POSUIT.

Ses obſéques furent honorées d'un grand concours de monde, & de la préſence de beaucoup d'honnêtes gens, entr'autres de pluſieurs ſçavans: Sorbiere dit que tous les ſçavans de l'univers le pleurerent, & qu'ils répandirent des fleurs ſur ſon tombeau; que Montmor reçut de toutes parts des vers & de la proſe à ſa louange: ceux qui ſe diſtinguerent le plus, furent Balthazar de Vias, Marſeillois, Chor-

les Duperier, Quillet, Adrien Valois, Sorbiere, & Jean Albert Portner de Ratisbonne.

Nicolas Taxil, qui succéda à Gassendi dans la prévôté de Digne, prononça dans l'église cathédrale de cette ville son oraison funébre qu'il fit imprimer à Lyon l'année d'après sous ce titre: *Oraison funèbre du philosophe chrétien, Pierre Gassendi.* Toute la ville y assista; on n'entendit que cris & que Gémissemens, de sorte que les plus vieux avouoient qu'ils n'avoient jamais vû une consternation si générale.

T. 1. pag. 296. Laurenzo Crasso l'a placé dans ses éloges; Perault dans ses hommes illustres, & Loret dans sa Muse historique.

Perr. t. 1. *Lor. l. 6. lett. 43.* *Marol. mém. pag. 11.*

L'abbé de Marolles le loue en plus d'un endroit de ses œuvres: il lui » donne un esprit agréable & doux, » une conversation aisée qui rendoit » claires les choses les plus obscures. Il *Pag. 197.* » dit, que sa science est si profonde, sa » douceur si charmante, que cet excellent homme avoit trouvé l'art de » joindre l'humilité chrétienne avec la » hauteur de la philosophie.

Epist. Ism. Bouill. Port. » Ismaël Bouillaud écrit à Portner » que Gassendi étoit un des plus ça-

vans hommes du royaume : il releve « ſurtout ſa douceur & ſa politeſſe, & « ſe félicite d'avoir été ſon intime ami « depuis quinze ans, ſans que la diver- « ſité des ſentimens ait pû alterer tant « ſoit peu ſon amitié. «

Bouche ſoutient que ç'a été un des « illuſtres & grands hommes que les « ſiécles paſſés aient jamais vû en la « connoiſſance des belles lettres, & « ſurtout de celles qui regardent l'aſtro- « nomie & les choſes naturelles, com- « me il paroît par une infinité de vo- « lumes qu'il a compoſez ; mais quoi- « que tout le monde l'ait admiré pour « la rareté de ſa doctrine, ſes plus fami- « liers amis rendent témoignage qu'il « étoit encore plus admirable pour ſa « moralité & pour la douceur de ſon « parler & de ſa converſation ; & comme « il avoit toûjours vécu en philoſophe, « il voulut mourir dans l'état de la « même condition. Bravant la mort, « après s'être muni de tous les ſacre- « mens de l'Egliſe, avec plus d'aſſû- « rance & de conſtance que n'ont ja- « mais fait Socrate & Seneque. »

Bouche hiſt. de Prov. t. 2. l. 2. pag. 991.

Enfin le docteur Launoy annon- « çant ſa mort à Jean Albert-Portner, « *Epiſt. Laun. ad J. Alb. Portner.*

» lui dit : Les belles lettres, les beaux
» arts & ſurtout la philoſophie reçoi-
» vent une ſi grande playe, que la cica-
» trice en paroîtra long-tems : il faudra
» pour le moins deux ſiécles pour ré-
» parer ce domage. Je regarde toûjours
» Gaſſendi, & je penſe ſans ceſſe à lui :
» faites-en de même : n'oubliez jamais
» celui qui s'eſt attiré l'éloge de tout
» le monde par la beauté & la délica-
» teſſe de ſon eſprit, par ſon grand
» ſens, par une étude incroyable, par
» un travail aſſidu & continuel, par
» une méthode ſinguliere pour la dé-
» couverte de la vérité, par la profon-
» deur & la variété de ſes connoiſſan-
» ces, par la fineſſe & la beauté de ſes
» écrits, par ſa bonté, par ſa pieté, ſa
» gravité & l'intégrité de ſes mœurs.
» On admiroit en lui la ſimplicité de
» nos peres, une intelligence & une
» facilité merveilleuſe pour pénétrer &
» & comprendre les ſciences, les plus
» difficiles & les plus abſtraites. Sa po-
» liteſſe égaloit ſa candeur, rien de
» plus aimable & de plus inſtructif que
» ſa converſation. Il a plûtôt dépouillé
» ſa mortalité, qu'il n'a perdu la vie :
» il ſera continuellement vivant dans

les observations des Mathématiciens, « dans les écrits & les disputes des Philosophes, & dans la bouche de tous « les sçavans. Les livres qu'il a com- « posé sont autant de miroirs de sa vie, « & sa mémoire durera autant que le « monde. »

Si nous passons au détail de la conduite de ce grand homme dont nous n'avons pas encore parlé, il ne nous paroîtra pas moins admirable. Il se levoit à trois heures du matin, quelquefois à deux, jamais plus tard qu'à quatre, & étudioit jusqu'à onze à moins que quelqu'un ne le vînt détourner; ce qui arrivoit assez souvent à Paris; car comme il étoit fort complaisant chacun pouvoit l'aborder sans peine, particulierement les gens de lettres, & entre ces derniers ceux qui avoient quelques difficultés de philosophie à lui proposer. Sur les trois heures après midi il se remettoit à l'étude jusqu'à huit, il soupoit alors assez légerement, & se couchoit entre neuf & dix : desorte, dit Bernier, qu'à considérer cette longue suite d'étude continue, l'on peut avancer hardiment qu'il n'y a jamais eu de philosophe qui ait tant étu-

Bern. préf. de l'abbr. de la philoso. de Gassend.

dié que lui. Jamais perſonne n'a vécu
Petr. homm. illuſt. art. Gaſſend. d'une maniere plus égale & plus uniforme : il diſoit la meſſe tous les Dimanches & toutes les Fêtes ; c'étoit ordinairement dans l'égliſe des Minimes de la place royale, où l'attiroit le P. Merſenne. Là après la célébration des ſaints Myſteres, ils s'entretenoient enſemble, & avec pluſieurs autres de diverſes matieres de philoſophie, de mathématiques & d'aſtronomie. Son érudition étoit prodigieuſe ; il n'y avoit
Bern. ut ſup. livre de ſcience & même de littérature qu'il n'eût lû, & dont il n'eût retenu les beaux endroits, qu'il a ſçu agréablement répandre dans tous ſes ouvrages. La quantité prodigieuſe de vers grecs, latins & françois qu'il avoit choiſis dans tous les poëtes, & qu'il avoit appris par cœur, eſt prodigieuſe : des latins ſeuls ſans compter Lucrece tout entier, il en ſçavoit ſix mille, dont il en récitoit tous les jours ſix cent en ſe promenant, afin de ſe délaſſer l'eſprit : il en eſt de la mémoire diſoit-il, comme de toutes les habitudes ; voulez-vous la fortifier ou empêcher qu'elle ne s'affoibliſſe, comme il arrive ordinairement à meſure qu'on

vieillit, exercez-la ſans ceſſe & de bonne heure ; les beaux vers qu'on apprend par cœur, & qu'on récite ſouvent, entretiennent l'eſprit dans une certaine élévation qui inſpire de grands ſentimens.

Rien n'eſt plus noble & plus élevé que ſa maniere d'écrire : on y trouve ce beau naturel qui mérite ſeul notre eſtime. Qu'il philoſophe, qu'il parle aſtronomie, dit un Eſpagnol, rien n'eſt plus agréable à lire ; on admire l'excellence de ſon jugement, la profondeur de ſon érudition ; ſa maniere d'écrire eſt nette, agréable & préciſe : cet Eſpagnol avance que ſa phraſe n'eſt pas toûjours latine ; mais la plus commune opinion eſt que ſon ſtile eſt pur & élégant, & nourri des bons auteurs du ſiécle d'Auguſte.

Bern. ut ſup.

Greg. Mainſ. in præf. epiſt. pag. 17.

Les matieres en paſſant par ſes mains prennent de nouvelles beautés, il les manie en maître, & les opinions des anciens ſe trouvent dans ſes ouvrages, plus lumineuſes & plus intelligibles que dans les anciens mêmes : il n'eſt rien de beau dans Démocrite, dans Epicure, dans Platon, dans Ariſtote, dans Plutarque, dans Pline, dans Seneque, dans Ciceron qu'on ne

Bern. ut ſup.

trouve dans ſes écrits ; il eſt ſeul une bibliotheque vivante ; c'eſt le Plutarque & le Laërce latin, le tréſor général de la philoſophie, un vrai torrent d'éloquence, le Ciceron des Philoſophes modernes. Bayle aſſûre qu'il étoit le plus excellent philoſophe qui fût parmi les humaniſtes, & le plus excellent humaniſte qui fût parmi les philoſophes : enfin il eſt appellé le phénix des philoſophes en France, & un nouveau Tycho-Brahé en aſtronomie ; mais ce qui étoit encore plus eſtimable en lui, étoit cette modeſtie qu'on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer. » J'eus la curioſité, dit ſaint Evremont, de voir » Gaſſendi : après de longs entretiens, » où il me fit voir tout ce que peut » inſpirer la raiſon, il ſe plaignit que » la nature eût donné tant d'étendue à » la curioſité, & des bornes ſi étroites » à la connoiſſance ; qu'il ne le diſoit » point pour mortifier la préſomption » des autres, ou par une fauſſe humilité qui ſent tout à fait l'hypocriſie ; » que peut-être il n'ignoroit pas ce » qu'on pouvoit penſer ſur bien des » choſes ; mais de bien connoître les » moindres, qu'il n'oſoit s'en aſſûrer.

S. Evrem. jug. ſur les ſcienc. t. 1.

Un caractere auſſi aimable & auſſi modeſte lui fait regarder Gaſſendi comme le plus éclairé & le moins préſomptueux des philoſophes.

Il s'énonçoit d'une maniere agréable, il avoit un eſprit délié, des reparties fines ; cependant il gardoit le ſilence, n'affectant jamais de ſe faire louer par la ſubtilité de ſon eſprit, ou par la beauté de ſes diſcours, n'ignorant pas combien il eſt difficile de parler à propos ; auſſi ne le voyoit-on jamais s'empreſſer de dire ſon avis avant qu'il eût connu ce que penſoient ceux qui l'écoutoient, de peur de parler en vain. *Sorb. in vit. Gaſſend.*

A l'arrivée des gens de lettres il ſe contentoit de leur donner des marques de bienveillance ; il ne ſe répandoit pas en paroles, ne voulant pas ſurprendre leur eſtime, & comptant pour un grand profit d'être un juge équitable de l'érudition & de la philoſophie. Toute ſon étude ne tendoit qu'à devenir plus ſçavant & meilleur ; auſſi avoit-il mis ſur ſes livres ces paroles : *Sapere aude.*

Lorſqu'on le prioit de dire ſon ſentiment ſur quelque queſtion, il avoit

ſoin de parler des bornes de notre eſprit : il exageroit ſon ignorance, quelquefois il ſe hazardoit de dire ce qu'il penſoit, mais c'étoit toûjours avec tant de défiance, qu'il croioit ne pouvoir jamais contenter les plus habiles ; lorſqu'il diſoit ſon avis, il avoit ſoin d'avancer des propoſitions plus univerſelles pour indiquer la route qu'il ſuivoit, ou les principes qu'il poſoit ; ſi quelqu'un hézitoit dans un chemin ſi peu battu, il lui préſentoit la main.

Il ſe plaignoit ſouvent qu'on ne pouvoit pas faire de grands progrez dans la recherche des choſes naturelles, quelquefois il donnoit occaſion à de longs diſcours ; il ne paroiſſoit jamais ému, pas même lorſque de jeunes gens lui impoſoient ſilence & qu'ils s'aviſoient d'inſtruire celui qui devoit être leur maître : quelquefois gardant le ſilence, il admiroit la démangeaiſon de parler de pluſieurs, leurs mœurs inconſiderées & leur témerité, d'où il arrive que pluſieurs ont pris ce penchant au ſilence pour une preuve d'un eſprit tardif.

Il badinoit agréablement, il y avoit du plaiſir de l'entendre, ſurtout ſur le ſujet

ſujet des médecins ; mais comme il étoit l'homme le plus réſervé, il ne s'égayoit ſur leur compte, que lorſqu'il étoit avec des amis intimes dont il étoit ſûr, parce qu'il ne vouloit donner ſujet de plainte à perſonne.

Il vécut ſans ambition, & quoique ſa fortune fût médiocre, il n'envia jamais les richeſſes & les commoditez des autres : content de ſon ſort, il étoit toûjours infiniment plus heureux que tous ceux qui avoient abondamment tout ce qu'ils pouvoient ſouhaiter ; & quoiqu'il fût très-aimé des plus grands ſeigneurs, il n'en fut jamais plus à ſon aiſe. Cependant quelque médiocre que fût ſa fortune, il ne laiſſoit jamais échaper aucune occaſion de faire du bien. *Bern. ut ſup.*

On ne vit jamais un homme plus ſobre dans le boire & dans le manger ; il s'étoit lui-même condamné à ne boire que de l'eau, il mangeoit rarement de la viande, plus ſouvent des herbes ; de ſorte que ſa vie étoit plus auſtere que celle des Anachorétes : mais ce qui étoit encore plus admirable, étoit cette égalité d'ame qui le mettoit au deſſus de tous les événemens de la *Id. ibid. Sorb. ut ſup.*

vie, & qui conſtitue le vrai ſage. Rien n'étoit capable de l'émouvoir, jamais il ne ſe mit en colere, il ſembloit être préparé à tout, ſoit bon, ſoit mauvais; on le trouvoit toûjours doux, poli, complaiſant, ennemi des brouilleries, des diviſions, des querelles, ami ſincere & conſtant : un homme d'un ſi aimable caractere, ne pouvoit que ſe faire aimer; auſſi n'y a-t-il gueres de ſçavans qui l'aient été autant que lui.

Nicolas Taxil met au nombre de ſes amis, deux papes, deux ſouverains, apparemment la reine Chriſtine de Suede & Frederic III. roi de Dannemarck, deux princes du ſang, les princes de Condé & de Conti, deux autres princes dont j'ignore le nom; un chancelier, Seguier; pluſieurs cardinaux, François & Antoine Barberin, Louis Alfonſe Dupleſſis de Richelieu, Bagny & de Retz; pluſieurs archevêques, Montchal de Toulouſe, Grignan d'Arles, d'Aubuſſon d'Ambrun; & pluſieurs évêques, Godeau de Vence, Joſeph-Marie Suarez de Vaiſon, Antoine Arbaud de Barguemont de Siſteron, &c.

Sorb. ut ſup. On ne doit pas oublier Mademoi-

ſelle : cette princeſſe qui connoiſſoit tout ſon mérite, lui avoit fait faire quelquefois des complimens par le comte de Frontenac, & la ducheſſe d'Aiguillon, niece des cardinaux de Richelieu, avoit offert à notre Philoſophe pluſieurs fois ſa belle maiſon de Ruel pour aller s'y récréer, & pour rendre illuſtre, diſoit-elle, cette maiſon par ſes études philoſophiques. Cette illuſtre Ducheſſe inſtruite du triſte état où le mal l'avoit réduit, non ſeulement témoigna beaucoup de regret du malheur qui arrivoit à la philoſophie, mais encore envoya à Gaſſendi ſon médecin pour avoir ſoin de lui, avec ordre de prendre dans ſon hôtel tout ce qu'il croiroit néceſſaire pour la guériſon d'un malade de cette conſéquence.

Outre tous les grands hommes dont nous avons parlé dans cette vie avec qui il étoit étroitement uni, je ne dois pas taire le ſçavant Jerôme Bignon, le P. Petau, Grotius, de ſainte Marthe, Dupui, Valois, le P. Jean Morin, Nicolas Rigault, Philibert de la Mare, de Thou, de Meſme, Molé, Boiſſat, Boiſſieu, Pierre Fermat, Valentin Conrat, Jacques-Auguſtin le Taneur, Charles

Quillet, Balthazar de Vias, Charles Duperier, Marin de la Chambre, Charles Spon, Pierre Petit, Jacques Mentel, Jean Pecquet, & une infinité d'autres dont la liſte ſeroit trop nombreuſe; qu'il ſuffiſe de remarquer qu'il n'y avoit aucun ſçavant, ni dans le royaume, ni dans les pays étrangers qui ne voulût le connoître, & qui ne ſe fît un vrai honneur de ſe dire ſon ami.

Le 26. Septembre 1655. il avoit fait ſon teſtament, & choiſi pour légatrice univerſelle ſa niece, fille unique de ſa ſœur, & femme de Pierre Gaſſendi dont nous avons déja parlé. Cet héritage monta environ à quarante mille francs; il fonda une meſſe à Paris & une autre à Digne pour le repos de ſon ame: il fit dans ſon teſtament une honorable mention de Jean Chapelain, d'Abraham Duprat, de François Bernier, de Thomas Martel, & d'Antoine la Poterie, & choiſit pour exécuteur teſtamentaire Montmor, auquel il fit préſent de tous ſes ouvrages qui n'avoient pas encore vû le jour, le laiſſant le maître de publier ceux qu'il en jugeroit dignes; mais ce ſçavant Magiſtrat faiſant attention qu'il lui faiſoit

préſent d'un bien qui appartenoit à plus juſte titre à tous les gens de lettres, par le conſeil d'Henri Borné fameux Avocat de Paris, ramaſſa tous les ouvrages de notre Philoſophe; & ayant communiqué ſon deſſein à Claude Hardy, conſeiller au Parlement de Paris, à François Henri noble Lyonnois, & à Jean Chapelain, ſçavans perſonnages & amis de Gaſſendi, il fut réſolu qu'on mettroit en ordre tous ſes ouvrages, tant ceux qui avoient déja été imprimez, que ceux qui ne l'avoient pas été, avec les additions, les changemens & les corrections qu'il y avoit faits. On n'en oublia aucun, parce que tous parurent dignes de l'impreſſion; & ſur l'avis que François Bochart de Champigni, intendant de Lyon, donna à Montmor, que Laurens Anniſſon & J. B. Devenet fameux libraires, ſe chargeroient volontiers de cette impreſſion, Montmor pria cet Intendant de finir cette affaire à certaines conditions pour l'avantage des lettres. Antoine de la Poterie, ſecretaire de Gaſſendi que Montmor avoit gardé chez lui, fut envoyé avec les manuſcrits à Lyon, pour *Mont. ad lector.*

veiller à cette édition, parce qu'il étoit plus au fait de ſes écrits que tout autre ; François Henri ſe chargea des autres ſoins ; l'impreſſion dura deux ans comme on en étoit convenu.

Mathurin de Neuré avoit promis d'écrire la vie de notre Philoſophe, & Montmor lui avoit remis les mémoires qu'il avoit reçus de toutes parts ; mais ſa ſanté & des affaires preſſantes ne lui permirent pas d'effectuer ſa promeſſe. On ſeroit bien embaraſſé aujourd'hui de déterrer ces mémoires : Sorbiere ſuppléa en quelque maniere à ce défaut par un éloge qu'il addreſſa à Montmor, & qui eſt à la tête de l'édition de Lyon.

Sorb. ut ſup.

L'ouvrage eſt diviſé en ſix volumes in-folio, & parut l'an 1658. à Lyon avec le privilege que Gaſſendi en avoit obtenu lui-même un an avant ſa mort : ſon portrait eſt à la tête, gravé par le célébre Nanteuil avec ces beaux vers latins de Montmor :

Hic eſt ille, dedit cui natura videndam,
Et ſophia æternas cui reſervavit opes.
Invida non totum rapuiſtis fidera vultum
Nantolius, mentem pagina docta refert.

Ses écrits ne ſont pas rangés ſelon l'ordre chronologique ; mais par matieres. De tout ce grand nombre d'ouvrages, ceux qui paroiſſent ici pour la premiere fois, ſont ſa philoſophie, qui contient les deux premiers volumes, ſes commentaires des choſes céleſtes, qui ſont dans le cinquiéme, & ſes lettres, qui compoſent le ſixiéme. Comme j'ai rendu compte de tous les ouvrages de mon Auteur à l'exception de ſa philoſophie qui eſt un ouvrage poſthume, il eſt à propos d'en donner ici une notice.

Il fait d'abord l'hiſtoire de toutes les ſectes des philoſophes ; il en avoit autrefois envoyé au comte d'Alais un long extrait : Bayle eſtimoit infiniment ce morceau, & le regardoit comme partant de main de maître. De-là il paſſe à la logique & porte ſon jugement ſur toutes celles qui avoient paru juſqu'à ſon tems, telles que celles de Zenon, d'Euclydes, d'Ariſtote, des Stoïciens, des Epicuriens, de Raymond Lulle, de Ramus, de Baccon & de Deſcartes : ennemi des chicanes de l'école, il traite toutes les parties de la philoſophie d'une maniere bien differente de celle des ſcholaſtiques. On n'y trouve ni ſéchereſſe, ni *Gaſſ. phil.*

barbarie ; les matieres y ſont maniées noblement, avec autant de ſolidité que d'érudition, avec autant de clarté que d'élégance. Dans ſa phyſique il emprunte de Leucippe, de Democrite & d'Epicure, les atomes & le vuide : les atomes ſe meuvent dans le vuide, comme les principes de tous les êtres corporels ; mais il eſt bien éloigné du ſentiment d'Epicure ſur la nature de notre ame, que ce philoſophe faiſoit corporelle, & encore plus de l'idée que ce Payen s'étoit formée de la Divinité dont il rejettoit les attributs les plus auguſtes, en niant ſa providence, ſa miſéricorde & ſa juſtice. Gaſſendi rejette auſſi l'éternité des mêmes atomes ; mais à cela près, il retient leur hypothèſe, il s'en fait un ſiſtême qui mérite d'autant plus de conſidération, qu'il ne va pas chercher les principes des corps, ni leurs forces d'agir parmi les nombres, les rapports, les harmonies, les idées, les qualitez, les formes élémentaires, & autres choſes de ce genre ; mais en ſondant & pénétrant ces petits corps, en examinant leur méchanique, leur mouvement, leur figure, leur grandeur & leur petiteſſe :

Thom. Burnet archæol. philoſ. l. 2. c. 12.

il explique leurs effets par une méthode beaucoup plus assûrée que les autres.

Il imagine un lieu infiniment étendu pour recevoir ce que Dieu a voulu produire; & traitant la question du commencement & de la fin du monde, il tient que selon la raison même, il est impossible que le monde n'ait commencé & qu'il ne finisse. Passant ensuite au premier principe de la physique qui est l'essence de la matiere, il prétend qu'elle consiste dans la solidité qui la rend impénétrable; de sorte que cette étendue n'est qu'un mode. *Id. ibid.*

Bernier répondant à une critique, lui dit qu'il auroit pû sans blesser sa conscience, permettre aux Gassendistes de philosopher à leur maniere, & de dire, non pas dogmatiquement & décisivement, qu'à considérer les loix ordinaires de la nature, l'essence de la matiere semble consister dans la solidité, ou l'impénétrabilité d'où s'en suit l'étendue; car cette maniere est toute à fait modeste, elle ne décide rien positivement & absolument: c'est une déference que Gassendi a pour la théologie, il s'en tient précisément aux bornes de la philosophie, d'où Bernier *Recueil de quelques pieces curieuses concernant la philos. Eclairciss. sur la let. de M. de la Ville, p. 45.*

prend occaſion de dire que Gaſſendi eſt & philoſophe & théologien ; que ce grand homme agit partout avec tant de prudence, de précaution & de circonſpection à l'égard des ſaintes Ecritures, des ſaints Peres, des Conciles, qu'il oſe dire que ſon ſiſtême de philoſophie, eſt du moins autant ſoutenable dans la Religion & autant bien accommodé à la théologie, qu'à aucun autre.

Selon lui, les atomes ſont des corps imperceptibles, ſimples, durs, ſolides, compacts, qui ne peuvent être ni diviſez, ni coupez, ni aucunement endomagez : ces corps ſont douez d'une certaine faculté, force & vigueur, par laquelle ils ſe peuvent d'eux-mêmes exciter & mouvoir naturellement ; ils ne changent jamais de route, s'ils n'en trouvent d'autres qui étant très-durs, les déterminent vers un autre endroit ; & étant détournez & obligez de réfléchir çà & là, ils continuent dans cette nouvelle route, juſqu'à ce qu'il ſe rencontre de nouveau quelques obſtacles ; ainſi ils ne ſont jamais en repos.

Ce mouvement continuel eſt pro-

duit par le mouvement continuel des choſes, qui ne peut provenir que d'un changement continuel des atomes dont ces choſes ſont formées, & du choc continuel des atomes qui leur viennent des autres corps voiſins. Pour mieux faire comprendre cette agitation continuelle, il compare les atomes aux petits corps qu'on apperçoit dans un rayon du ſoleil qui paſſe par une fenêtre; car on les voit dans un trouble & dans une agitation continuelle, ſe mouvoir deçà & delà, haut & bas, s'entrechoquer, changer de route, & ſe réfléchir de cent façons differentes. Les mouvemens que nous appercevons dans ces petits corps, nous ſont comme des ſignes des mouvemens obſcurs & clandeſtins des premiers principes, & nous font conjecturer qu'ils ſont la ſource & l'origine de tous les mouvemens que nous voyons dans les corps ſenſibles. L'atome conſidéré dans l'eſpace vuide, où il ne ſe rencontre rien qui réfléchiſſe ou le détourne, eſt tellement rapide, qu'il parcourt quelque eſpace imaginable: c'eſt ainſi qu'il rend raiſon de cette rapidité inimaginable avec laquelle les images

ou eſpéces viſibles & la lumiere du ſoleil & des étoiles, parcourent les eſpaces d'une ſi prodigieuſe étendue, & dans un tems imperceptible; car quoique le tems de la lumiere ſoit ſucceſſif, il eſt néanmoins tellement rapide, que pour une diſtance de trois mille lieues, telle qu'eſt à peu près la grandeur du diamétre de la terre, n'a pas beſoin d'une ſeconde de tems.

Il ſoutient que les atomes ſont tous d'une égale viteſſe, parce qu'ils ſont vuides dans l'immenſité d'un eſpace vuide, & qu'il eſt conſtant que le vuide cede également à tout, & laiſſe tout paſſer avec une égale liberté: que s'ils ſont pris, joints & embarraſſés les uns aux autres au-dedans des compoſés, ils ſe meuvent encore alors d'une égale viteſſe, parce qu'ils ſont tous durs, & par conſequent très-propres à ſe réfléchir les uns & les autres, & que dans l'immenſité de l'eſpace, il n'y a ni bas, ni centre où ils puiſſent s'arrêter.

Il y a entre les parties des corps de petits vuides inſenſibles dans l'eau & dans l'air; ce qu'il prouve par l'exemple d'un monceau de bled: la main qu'on met dans ce monceau occupe un

certain eſpace ſenſible, en la retirant cet eſpace ne peut pas demeurer vuide des grains qui étant péſants & fluides ſe portent de néceſſité à le remplir ; cependant il y a certains petits vuides interceptés entre ces grains, parce qu'ils ne ſe touchent pas mutuellement, & ſelon toutes leurs ſuperficies : de même lorſqu'un corps eſt entré dans l'eau ou dans l'air, & qu'il y occupe quelque eſpace ſenſible, cet eſpace, le corps ſe retirant, ne peut pas véritablement demeurer vuide à cauſe de la fluidité des parties de l'eau ou de l'air qui le fait incontinent retomber. Or qu'il y ait dans le monde de ces petits vuides répandus entre les corps, c'eſt ce qu'on ne ſçauroit nier ; car s'il y a du mouvement il y a du vuide : or il y a du mouvement, donc il y a du vuide. S'il n'y avoit point de vuide, rien ne pourroit ſe mouvoir ; toutes les fois qu'une choſe ſeroit ſur le point de ſe mouvoir, il ſe rencontreroit toûjours des corps qui feroient obſtacle, & qui ſe réſiſteroient ; de ſorte que n'y ayant rien qui ſe dût mouvoir, il n'y auroit rien qui le pût. Auſſi ce n'eſt qu'en concevant qu'il y a de petits vui-

des répandus dans l'eau & dans l'air, qu'on peut concevoir comment le poiſſon nage, & l'oiſeau vole, comment les corpuſcules d'eau peuvent céder en s'arrangeant & en ſe retirant dans les petits eſpaces voiſins, qui étant vuides ne font aucune réſiſtance, & ainſi donnent moien au mobile de continuer ſon mouvement.

Comme c'eſt le mouvement qui opere la génération de tous les corps, il donne la définition de ce mouvement, en établit les eſpeces, explique toutes les qualités de la matiere, ſa denſité, ſa rareté, ſon opacité, ſa tranſparence, ſa péſanteur & ſa légereté.

Bayle dict. hiſt. & critiq. art. Leucippe. Gaſſendi a été regardé comme le grand mobile & le reſtaurateur du ſiſtême du vuide : il l'a prétendu avoir prouvé démonſtrativement : Galilée & & ſon ſucceſſeur Torricelli n'ont point eu d'autre ſentiment que le ſien ſur cette matiere. Ce ſiſtême a été fort combattu par Deſcartes qui ſe déclara pour le plein ; car non-ſeulement il ſoûtint qu'il n'y a point de vuide, mais auſſi qu'il étoit abſolument impoſſible. Les raiſons de Deſcartes ont paru très-fortes à bien des gens ; ils ont cru qu'a-

vec la matiere ſubtile on accordoit aiſément le mouvement avec la plénitude, & ils ont trouvé du parallogiſme dans les démonſtrations de Gaſſendi. Le regne du plein ſembloit plus affermi que jamais lorſqu'on a vû avec ſurpriſe quelques grands mathématiciens embraſſer le ſentiment de Gaſſendi : Huyghens s'eſt déclaré pour le vuide ; Newton a pris le même parti, & a combattu fortement ſur ce point l'opinion de Deſcartes, comme une choſe incompatible avec le mouvement, la légereté & quelqu'autres phénoménes. Fatio eſt de l'avis de Newton, & dit que l'exiſtence du vuide n'eſt pas un problême ; mais un fait certain & mathématiquement démontré, & ajoûte que l'eſpace vuide eſt incomparablement plus grand que l'eſpace plein. Je ne fais que rapporter hiſtoriquement ce que dit Bayle ; je n'ai garde de vouloir prononcer entre ces deux grands hommes.

J'ai remarqué que Gaſſendi avoit combattu vivement les aſtrologues : on ne ſera pas fâché de trouver ici ſur quoi il ſe fondoit, en ayant traité au long dans ſa phyſique. Il convient que les *Gaſſ. phyſ.*

Aſtrologues ont quelque eſpece de raiſon de dire que les aſtres ne ſont pas des eſpeces de ſignes, mais qu'ils ſont les cauſes phyſiques de pluſieurs effets, comme le ſoleil eſt la cauſe de la lumiere, de la chaleur ; mais que les conſequences qu'ils en tirent ne ſont fondées ni ſur l'expérience, ni ſur la raiſon.

Gaſſendi entre enſuite dans un plus grand détail de leurs principes, & après avoir étalé toutes leurs viſions, il finit par des réfléxions très-ſenſées : il remarque qu'il ſuffit d'avoir fait le dénombrement de leurs principes pour en connoître l'incertitude & la vanité ; que ce ſont de pures fictions qui dépendent du caprice & de la fantaiſie, & qui ont été inventées par hazard & ſans raiſon, ou par quelque occaſion vaine ou ridicule.

Les aſtrologues veulent que tout ce qui doit arriver dans la vie dépende de ce moment précis auquel l'enfant vient au monde, & qu'en quelque endroit que ſoient alors les aſtres & principalement les ſept planétes, elles agiſſent tellement ſur cet enfant par les rayons, qu'ils aſſemblent ou dirigent

conjointement ſur lui, qu'ils lui inſpirent une néceſſité de vivre un certain eſpace de tems déterminé, & ni plus ni moins, de mourir d'un tel genre de mort & non d'un autre, de ſe marier dans un certain tems, comme ſi un homme de bon ſens pouvoit conſidérer ces ſept planétes & ſe perſuader ou comprendre qu'elles puiſſent faire une impreſſion ſi diverſe, ſi particuliere & ſi certaine.

Si les cieux ou les aſtres n'étoient occupez qu'à former la deſtinée d'un ſeul enfant, cela pourroit ſembler moins admirable & moins incroiable; mais puiſque dans ce même moment, il en naît un nombre infini d'autres par toutes la terre, eſt-il poſſible de concevoir que ces mêmes planétes qui ne peuvent envoyer que ſept ſortes de rayons, agiſſent pourtant de telle maniere ſur ces enfans, qu'ils preſcrivent tout ce qui doit leur arriver, avec la même diſtinction, préciſion & certitude; d'autant plus que ces événemens ſont innombrables & d'une inconcevable diverſité.

Les aſtrologues veulent ſurtout qu'on ait une certitude parfaite du tems au-

quel l'enfant vient au monde, afin qu'ayant connu préciſément quel eſt le point de l'éclyptique qui monte alors ſur l'oriſon, l'on dreſſe la figure; & que ſelon que les planétes ſont en telle ou telle maiſon, on détermine les événemens & la deſtinée des enfans, & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'ils demandent une connoiſſance parfaite: il eſt évident que ſi on l'ignore ſeulement d'une demie heure, l'on pourra ſe tromper de ſept ou huit années dans le jugement qu'on en fera.

Or il ſemble incroyable que lorſque deux jumeaux naiſſent immédiatement l'un après l'autre, & dans deux momens qui ſont comme contigus, la poſition du ciel ſoit changée d'une telle maniere, qu'il s'imprime dans l'un de ces enfans une deſtinée tout-à-fait differente de celle qui s'imprime dans l'autre: il eſt vrai que le ciel ſe mût d'une telle rapidité, que ſa poſition ſe change en très peu de tems; mais où ſont les aſtrologues qui ont jamais pû obſerver les differentes poſitions du ciel, & par-conſéquent la diverſité d'effets qui arrivent entre deux momens conſécutifs. Gaſſendi avoue que la plus ſûre ma-

niere eſt d'obſerver avec l'aſtrolabe; mais il défie les aſtrologues de prouver que de dix mille nativitez dont ils déterminent le tems, il y en ait eû ſeulement une, durant laquelle l'aſtrologue ait pû ſe trouver préſent avec l'aſtrolabe pour prendre le point précis de la naiſſance : mais où eſt la ſureté du moment précis, ſi le ciel ſe trouve couvert de nuages, qu'on ne puiſſe voir ni le ſoleil ni les étoiles; ſi l'on ignore le véritable lieu du ſoleil & des étoiles, comme il eſt conſtant qu'il a été ignoré avant ce ſiécle; ſi l'on ne ſçait pas au vrai & exactement la hauteur du pole; ſi l'on n'eſt pas aſſûré de la longitude du lieu, ou de la difference du méridien; ſi l'on ne prend pas aſſez garde aux réfractions, comme perſonne n'a fait avant Tycho-Brahé; ſi l'aſtrolabe eſt trop petit, s'il n'eſt pas aſſez exact, où ſi l'on ne s'en ſert pas avec toutes les précautions néceſſaires, toutes circonſtances où il eſt aiſé de faillir.

Enſuite Gaſſendi répond aux raiſons & aux échapatoires des aſtrologues, il les confond par pluſieurs exemples d'horoſcopes fauſſes & trompeuſes, telles que celles que Noſtradamus fit

de Suffren. Il ajoûte celle que Morin donna à Maridat, conſeiller au Grand-Conſeil ; il rapporte même la lettre de ce Magiſtrat datée du mois de Novembre 1654. où l'on ne trouve pas une ſeule circonſtance de vraie : il n'oublie pas celle que Morin avoit faite ſur ſon compte, d'où il conclud que rien n'eſt plus vain & plus ridicule que cette prétendue ſcience.

Segreſ. L'Auteur du Segreſiana obſerve que Gaſſendi diſoit que l'aſtrologie judiciaire étoit un jeu, mais le jeu du monde le mieux inventé, qu'il avoit appris l'aſtronomie en vûe de l'aſtrologie ; mais qu'il y avoit été trompé ſi ſouvent, qu'il l'avoit abandonnée pour ſe donner entierement à l'aſtronomie ; qu'il avoit combattu l'aſtrologie dans ſes écrits, & avoit tâché d'en détourner ſes diſciples ; que cependant il s'en étoit repenti ſur la fin de ſes jours, non qu'il eût changé de ſentiment ſur la fauſſeté de cette ſcience, mais parce que bien des gens n'étudiant auparavant l'aſtronomie que pour devenir aſtrologues, il s'étoit apperçu que pluſieurs ne vouloient plus l'apprendre depuis qu'il avoit décrié l'aſtrologie.

Quoi qu'il en ſoit, je penſe qu'il vaut mieux s'entenir à ce qui ſe trouve dans ſes écrits, qu'au témoignage d'un auteur ſans autorité.

Quoique Gaſſendi n'ait admis les atomes & le vuide que d'après Leucippe, Démocrite & Epicure, il en a uſé toutefois avec ces deux philoſophes, comme il avoit fait avec Platon & Ariſtote, & tous les autres, tant anciens que modernes. Il a ſçu choiſir ce qu'ils avoient de plus beau & de meilleur dans leurs ouvrages, l'accommoder à ſon ſiſtême particulier, & s'éloigner toûjours de tous les paradoxes outrez, ſoit qu'ils ſe trouvent dans les anciens, ſoit qu'ils ayent été ſoutenus par les plus habiles des modernes; & lorſque quelques-unes de leurs opinions lui ont paru choquer, ou le bon ſens, ou la Religion, ou les bonnes mœurs, non-ſeulement il les a abandonnées, mais il les a combattues plus fortement & plus judicieuſement que qui que ce ſoit; de ſorte qu'à proprement parler, on ne peut pas dire qu'il ait donné la philoſophie d'Epicure, de Platon ou d'Ariſtote, mais la ſienne.

Je n'entrerai pas dans un plus grand

détail de ſes autres ſentimens ſur la phyſique, je me contenterai d'ajoûter que ſes autres traitez, ſurtout ceux où il parle des cieux, de leur nature, de leurs propriétez, & de leurs differentes parties, de la théorie des planétes, des aſtres & des cométes, des ſiſtêmes de Ptolomée, de Copernic & de Tycho-Brahé, ſont des traitez qu'on ne ſçauroit trop lire. Comme c'étoit un des premiers aſtronomes de ſon ſiécle, il a répandu de grandes clartez ſur toutes ces matieres; & ſi depuis lui, Caſſini & pluſieurs autres grands aſtronomes ont fait de nouvelles découvertes, ſes écrits n'y ont pas peu contribué.

Réflex. ſur les grands hom. morts en plaiſantant pag. 117.

L'Anonime que nous avons déja cité, avoue que Gaſſendi eſt le philoſophe du monde qu'il eſtime le plus, ſçavant, ſans rudeſſe, poli par temperamment, qui n'a donné ſa phyſique que pour ce qu'elle eſt, obſcure, douteuſe & ſouvent fauſſe; qu'il a plus inſiſté ſur la morale: c'eſt auſſi, ajoûte-t-il, la ſcience qui devroit plus occuper l'homme, *uniquement parce qu'elle décide du prix & de l'uſage des plaiſirs.* Il prête ainſi ſa morale à Gaſſendi, comme il

lui a prêté ailleurs une impieté. Si Gaſſendi a plus inſiſté ſur la morale que ſur les autres parties de la philoſophie, ce n'eſt pas parce qu'elle décide du prix & de l'uſage des plaiſirs dans cette vie; car les ſages, dit Gaſſendi, ont enfin reconnu que l'origine du mal venoit de ce qu'ignorant ce qui fait la vraie félicité, en quoi elle conſiſte, & quelle eſt cette fin derniere que chacun ſe doit propoſer dans toutes ſes actions, on ſe laiſſe aveuglément aller à ſes paſſions, & l'on abandonne l'honnêteté, la vertu & les bonnes mœurs, ſans quoi il eſt impoſſible de vivre heureux; c'eſt pourquoi ces ſages ſe ſont attachés à enſeigner en quoi elle conſiſte cette vraie félicité, & à inventer des préceptes utiles à réprimer les paſſions qui ſeroient capables de la troubler, & c'eſt cet amas de préceptes, de réflexions & de raiſonnemens, qu'ils ont nommé l'art de la vie, ou l'art de paſſer heureuſement la vie, & généralement la morale, comme étant une doctrine qui regarde les mœurs. Parler ainſi ce n'eſt pas certainement dire *que la morale décide du prix & de l'uſage des plaiſirs.* Comme il ne s'agit dans la morale que

Moral Gaſſ.

de la félicité naturelle, & non de celle que la réligion nous promet, après avoir rapporté les ſentimens des philoſophes, il s'arrête à celui d'Epicure, qui faiſoit conſiſter la félicité dans l'indolence du corps, & dans la tranquillité de l'eſprit, ſoutenant en même tems que les cauſes efficientes de cette félicité, ne ſont ni les vins, ni les mets délicieux, ni les plaiſirs ſenſuels; mais une raiſon ſaine, éclairée, accompagnée de vertus, qui ſçait conſiderer & examiner murement les cauſes & les motifs qui portent à ſuivre ou à fuir quelque choſe; en quoi il diſtingue très-fort Epicure & ſes ſectateurs de ceux qui préferoient les biens purement corporels, & qui n'ayant pour objet que la volupté ſenſible, furent nommés voluptueux *Voluptuarii philoſophi.* Ceux-ci avoient pour chef Ariſtippe: Gaſſendi loin de ſuivre leur doctrine, s'attache à la combattre de toutes ſes forces.

Il s'eſt trouvé des gens qui par mépris ont appellé Gaſſendi l'hiſtorien de la philoſophie, mais un hiſtorien ſceptique. Bernier a pris ſa défenſe: il eſt vrai, dit-il, qu'ayant à traiter quelques queſtions

Bern. préf. de l'abb. de la vie de Gaſſ.

queſtions importantes, il rapporte les différens ſentimens des philoſophes, perſuadé qu'autrement il n'eſt pas poſſible d'apporter un jugement ſolide: bien loin de mériter du blâme, il mérite nos éloges pour avoir développé ſur chaque ſujet tout ce que les philoſophes anciens & modernes en ont penſé. Il eſt vrai, ajoûte Bernier, pour ce qui eſt de la ſceptique qu'on trouve partout des *videtur*; mais les véritables philoſophes qui ſont bien convaincus de la foibleſſe de nos lumieres en uſent ainſi. Cette ſincerité & cette modeſtie eſt infiniment préférable à l'arrogance & à la pétulance de ceux qui décident magiſtralement de tout, & même de tout ce qu'ils ne comprennent pas.

On l'a auſſi accuſé d'ignorer quelques parties des mathématiques, comme l'algébre & quelques ſecrets de la géométrie; mais ſoit qu'il ait véritablement ignoré ce qu'il y a de plus caché dans ces ſciences, ſoit qu'il l'ait négligé, peut-être l'a-t-il fait pour s'appliquer à d'autres ſciences qui lui ont paru plus utiles; enfin quand il ſeroit vrai qu'il auroit véritablement ignoré quelques parties des mathématiques, *Id. ibid.*

un homme ne peut pas tout ſçavoir ; & l'érudition de notre Philoſophe a été d'ailleurs ſi étendue, qu'on ne peut que l'admirer.

Sorb. ann. J'avoue que les volumes de Gaſſendi ne ſont pas tellement expoſez à l'uſage de tout le monde qu'il ne faille y apporter plus de littérature, & plus d'habitude dans le palais des Muſes, dit Sorbiere, qu'en quelques autres où il ne faut qu'un peu de mathématiques ; mais cela n'empêche pas que tous ceux qui ont quelque teinture des bonnes lettres & quelque amour pour la docte antiquité, ne puiſſent profiter de cette lecture, & ſe plaire à recevoir par la main des plus grands hommes les doctrines qui leur ſont préſentées.

Id. ibid. On ne peut que s'étonner, que dix ans après la publication de la philoſophie de Gaſſendi, il ſe ſoit trouvé des gens qui ayent appris une autre philoſophie ; ce qui fait dire à Sorbiere, qu'il eſt étrange que depuis qu'on a trouvé l'uſage du pain, il y ait eu des hommes qui ayent mangé du gland. *Quæ eſt autem iſta inter homines tanta dementia, frugibus inventis, ut glande veſcantur.* Il examine enſuite d'où peut

venir cela, & croit que cela vient de ſa trop grande littérature, qui a mis de plus grands intervalles qu'il n'en falloit entre ſes raiſonnemens ; ce qui en a diſſipé la force, & caché les liaiſons ; au lieu que les autres philoſophes ont ſuivi leurs pointes : ainſi, continue-t-il, il ſeroit bon de préſenter par morceau & ſur des aſſiettes ce que la magnificence de Gaſſendi ſervoit en grands baſſins, & en pyramides qui ſe faiſoient ombre.

Ce que Sorbiere ſouhaitoit eſt arrivé. François Bernier, l'un des diſciples de notre Philoſophe, a donné un abrégé de ſa philoſophie en François : il l'a enſeignée avec applaudiſſement dans le grand Mogol, & l'a fait imprimer à Lyon en ſept volumes in-12. 1674.

On trouvoit dans le ſeul Gaſſendi tout le mérite pour faire pluſieurs grands hommes : il étoit excellent humaniſte, grand aſtronome, habile mathématicien, judicieux hiſtorien, & profond philoſophe. Que n'étoit-il pas ? une de ces qualités auroit rendu célébre celui qui l'auroit poſſédée dans un même dégré que lui. Auſſi Rolland-des-Marais lui écrivoit autrefois, qu'il n'étoit

Roland. Mar. l. 1. epiſt. 23. Pet. Gaſſ.

inférieur aux plus grands hommes de l'antiquité, qu'en ce qu'ils avoient vêcu avant lui : *Summis quidem viris tantum cedere videris, quod te tempore præcesserunt.* Je finirai par l'éloge que quatre de ses principaux disciples lui consacrerent.

EPITAPHE DE MONSIEUR GASSENDI.

Non unus é septem sapientibus,
verum
Tota sapientum familia.
Philosophi omnes, Politici, Philologi,
Methematici, Theologi,
Eodem tumulo teguntur.
Academia veteris & novæ, Lycæi, Stoæ,
Hortorum,
Rudera Vestigia,
é quibus
Jam jam reparanda, & multo splendidius
Restauranda
Edita doctrinâ sapientum templa serena.
Ubi
Veluti totidem Oracula
Sistendi erant redivivi & audiendi
Thales, Anaxagoras, Pythagoras,
Hyppocrates, Democritus,
Socrates, Plato, Aristoteles, Zeno,

Epicurus, Lucretius, Cicero,
Seneca, Plutarchus,
Sextus.
Et quot quot hujuſcemodi heroum,
Ad noſtra uſque tempora extitere.
Hic jacent
Cum Muſis, Pallade & Apolline
Pudor & juſtitiæ ſoror incorrupta fides,
Nudaque veritas.
Quæ univerſa
Magnum Petri Gaſſendi nomen
Complectitur.
Tu Viator erudite,
Luge ſortem generis humani,
Cui mors invida eripuit
Fidiſſimum, diligentiſſimum naturæ
Interpretem,
Virtutis, ſolidæ pietatis, bonæ mentis
Cultorem, vindicem, propagatorem
Integerrimum, acerrimum,
feliciſſimum.
Vixit
Sine querela, ſorte ſua contentus,
Interioris notæ, amicis jucundiſſimus,
Viris imperio, autoritate, doctrinâ,
Sapientiâ præſtantiſſimis
Acceptiſſimus, chariſſimus,
Non apud exteros ſolum,
Sed & in patriâ ſuâ,

Amorem venerationem
Meritus, consequutus.
Annos LXIII. mens. IX. dies XIII.
Æternum sui desiderium relinquens.
Lutetiæ Parisiorum
A. D. IX. Kal. Nov. CIↃIↃCLXV.
Abraham Pratus, Thomas Martellus,
Samuel Sorberius, Franciscus
Bernier,
Amico veteri, præceptori bene merito
Grati animi monumentum
M M. P P.

CATALOGUE
DES OUVRAGES
DE
PIERRE GASSENDI
& des autres ouvrages qui ont du rapport à lui.

1624. *Exercitationes paradoxiæ adversus Aristotelaos, in quibus præcipua totius peripatetica doctrinæ atque dialectica fundamenta excutiuntur, opiniones verò, aut novæ, aut ex veteribus obsoletæ stabiliuntur, Gratianopoli.* Verdier in-8°. *Amstelodami* Lud. Elzevir 1649. *Hagæ-comitis* 1656. 1659 in-4°. Lyon 1658. 3. vol. in fol.

1629. *Phœnomenon rarum Romæ observatum* 20. *Martii & ejus causarum explicatio, &c. Amstelod. Henrici Guerardi* in-4°.

1630. *Parhelia seu soles IV. spurii qui circà verum apparuerunt Romæ die* 20. *Martii* 1629. *& de eisdem epistolæ ad Henricum Renerium. Parisiis* Vitré 1630. in-4°. *Hagæ comitis* 1656. in-4°. *Lyon* 1658. 3. vol. in fol.

1630. *Epistolicæ exercitatio in qua præcipuæ principia philosophiæ Roberti Fluddi detegunturs & ad recentes illius libros adversus patrem Marinum Mersenium scriptos respondetur. Item appendix aliquot observationum ca-*

leſtium, *Pariſiis* Cramoiſi *in*-8°. dedié au P. Merſenne & dans le troiſiéme volume in-fol de 1658. dans un ordre different & ſous ce titre : *Examen philoſophiæ Fluddanæ.*

Fludd répondit par un ouvrage intitulé : *Clavis philoſophiæ Fluddanæ, &c.*

1631. *Catalogus variorum librorum quos ex Oriente advenit, & in publica bibliotheca Leydenſe depoſuit Jacobus Golius.* Pariſiis.

Jean Hallervordius met cet ouvrage parmi ceux de Gaſſendi, apparemment parce qu'il prit ſoin de l'édition. *Joan. Hallervord. in bibliothec curioſ.* Regiom. 1676.

1632. *Mercurius in ſole viſus, & Venus inviſa*, *Pariſiis an.* 1631. *pro voto & admonitione Joannis Kepleri. Pariſiis* in-4°. *Hagæcomitis* 1656. in-4°. Lyon, 4°. volume in-fol.

Cet ouvrag eeſt adreſſé à Schickard qui répondit : *W. Schickardi pars reſponſi ad eas epiſtolas* Tubingi 1632.

Martin Hortenſius dédia à Gaſſendi une diſſertation ſur le même ſujet, ſous ce titre. *Martini Hortenſii diſſertatio de Mercurio in ſole viſo Lug. Batavorum* 1633. in-4°. Il remplit l'épitre dédicatoire de l'éloge de Gaſſendi.

1633. Lettre françoiſe manuſcrite de Gaſſendi à Dom Polycarpe de la Riviere-Chartreux, où l'on trouve un catalogue hiſtorique, chronologique & critique des Evêques de Digne, conſervé dans la bibliothéque de M Thomaſſin de Mazaugues, Préſident au Parlement de Provence

1634. *Ad librum dom. Eduardi Herberti Angli, de veritate epiſtola.* Il fut compoſé cette année, & ne parut qu'après la mort de Gaſſendi dans l'édition de Lyon de 1658. troiſiéme volume in-fol.

1636. *Proportio Gnomonis ad ſolſtitialem umbram, obſervata Maſſilia an. 1636 pro Wendelini voto. Hagæ-comitis* 1656. in-4°. Lyon 1658. IV. vol. in-fol.

Ce ſont trois lettres de Gaſſendi à Godefroy, Irenée Wendelin; l'on y trouve auſſi l'apologie de Pytheas, Marſeillois.

1636. Vers latins à la louange de Schickard inſerez dans les pages 84. & 86. de ſes lettres.

1636. Manuſcrit, Mémoire inſtructif au R. P. Ephrem de Nevers, & au frere Alexandre d'Angoulême, Capucins, allans à Seyde, conſervez chez M. de Mazaugues.

1640. Dans le livre, *de quæſitis per epiſtolam à claris viris reſponſis Fortunii Licetti*, in-4° tom. 1. pag. 126. Il y a une lettre de Gaſſendi à Naudé écrite d'Aix le mois de Décembre 1636. ſur une obſervation aſtronomique, dans le 2. tom. *Utini*, 1646. in-4°. & pag. 112. Une autre du même Gaſſendi à Licetti, auſſi écrite d'Aix le 30. Août 1640 avec la réponſe, *de oculi parte, cui prima debetur actio videndi ſit-ne chriſtallinus humor, an tunica retina.* Dans la bibliothéque du cardinal Imperiali, on remarque que ces deux lettres ne ſont pas dans le corps de ſes œuvres.

1640. *Obſervatio de ſepto cordis pervio, Lud. Batavorum* in-8°. Elle ſe trouve encore dans un traité ou brochure, *ſeverinus pinæus de integritatis & corruptionis virginum notis. Lugduni Batavorum*, 641. in-4°. ibid 1639. Ce n'eſt qu'une page de ſa réponſe à Fludd.

164. *Diſquiſitio metaphyſica Gaſſendi adverſus Carteſium. Pariſiis, ſolis. Amſtel. Elzevir* 1642. 1654. 1678. in-8°. &c. L'ouvrage a été traduit en françois par M. le

duc du Luynes, & par M. Clerſelier, ſous le titre de cinquiémes objections, Paris 1642. & 1661. in-4°. Paris, Henri le Gras, &c.

1641. *De vita Nicolai Claudii Peyreſkii ſenatoris Aquiſextienſis.* Cramoiſy in-4°. *Hagacomitis, Ulacq* 1651. in-12. 1655. in-12. *Eadem recuſa Quedlimbergi.* 1708. in-8°. *Anglice. Londini* 1657. in-8°. Guillaume Rand. Lyon 1658. in-fol. 5. vol.

1642. *Epiſtola IV. de apparente magnitudine ſolis humilis atque ſublimis. Pariſ.* Hacqueville 1642. Lyon 1658. in-fol. 3. vol.

J'ai remarqué que la premiere n'eſt que la troiſiéme, le tout ne parut qu'en 1646.

1642. *De motu impreſſo à motore tranſlato.* Il n'imprima d'abord que les deux premieres lettres à Dupuy. La troiſiéme qu'on qualifie de quatriéme mal à propos, ne parut qu'en 1649. avec une vive préface de Neuré à François Barancy, contre J B. Morin, Lyon 1658. in-fol Dans le troiſiéme volume. Les deux premieres ne parurent qu'en 1646.

1643. *Novem ſtellæ viſæ circa Jovem, & de eiſdem judicium, acceſſit obſervatio geminata in ſingulos dies æſtus maris inſtar reciprocationis perpendiculorum*, 1643. in-4°. Lyon 1658. in-fol. tom. 4.

Caramuel compoſa deux ouvrages contre celui-ci, le premier étoit intitulé: *Antonii de Rheita, novem ſtellæ circa Jovem, ſex circa Saturnum, nonnullæ circa Martem, cum judicio Petri Gaſſendi, & Joannis Caramuelis Lobkowits, ejuſdem judicii cenſura. Lovanii*, 1643. in-12.

Le ſecond, *Perpendiculorum inconſtantiæ excogitata ab Alexandro Caligno, exornata à Petro Gaſſenda, examinata à Joanne*

Caramuel Lobkowits & falſa reperta. Lovanii, 1643. in-12.

1643. *Ara tulleris fracta, item phyſica demonſtratio quod opinio Copernica de telluris motu ſit falſa, & novus conceptus de Oceani fluxu atque refluxu, adverſus Gaſſendi libellum de motu impreſſo à motore tranſlato. Pariſiis in* 4°. C'eſt ici le premier ouvrage de J. B. Morin contre Gaſſendi.

1644. *Diſquiſitio metaphyſica ſeu debitationes & inſtantiæ adverſus Carteſii metaphyſicam.* J. Blaeu in-4°. Lyon in-fol. 1658. avec ſes doutes : c'eſt dans l'édition de Blaeu qu'on a retranché un avis du Libraire qui mérite d'être lû & qui eſt de Sorbiere.

1644. *Vita ſancti Dominini primi Dinienſis epiſcopi in tres lectiones ſecundi nocturni diſtributa.* Dans le ſecond volume des Bollandiſtes des SS. de Février, au 13. Janvier indiqué page 661. par le P. le Long, num. 2298.

1645. *Oratio in auguralis, Pariſiis in* 4°. *Hagæ-comitis* 1656. in-4°. Lyon in-fol. 1658. cinq vol.

1645. *Querela ad Gaſſendum de parum chriſtianis provincialibus* in-4°. Il y en a une ſeconde édition in-12. à Genève, faite par les ſoins de M. Thomaſſin de Mazaugues, conſeiller au Parlement de Provence. Cet ouvrage a été compoſé par Mathurin Neuré.

1646. *De proportione quâ gravia decidentia accelerantur, epiſtola* 111. *q ibus reſpondetur ad epiſtolas Petri Caſrai ſocietatis Jeſu.* Paris. Hacqueville in-4°. Lyon 1658. in-fol. tom. 3.

Le P. Caſré lui avoit adreſſé un ouvrage intitulé : *Phyſica demonſtratio, qua rationes menſura, modus, ac potentia acceleratioris totus in naturali deſcenſu gravium determi-*

nantur adverſus nuper excogitatam à Galilæo Galilæi Florentino philoſopho & mathematico de eodem motu pſeudo ſcientiam. Pariſiis 1645. in-4°. C'eſt cet ouvrage que Gaſſendi réfute vivement.

1646. *Apologia Petri Gaſſendi adverſus J. B. Morinum ad venerabilem ſenem Joſephum Gualterium priorem Valletæ, amicorum antiquiſſimum, Lug.* Elle ne parut qu'en 1649. in 4°. par les ſoins de Neuré & de Barancy. Lyon 1658 in-fol. tom. 3.

1647. *De vita & moribus Epicurii lib. VIII. Lug.* Barbier. *in-4°. Lug. Batavor* 648. *editio altera auctior. Hagæ-comitis Ulacq*, 1656. in-4°. Lyon 1658. in-fol. 5. vol.

1647. *Inſtitutio aſtronomica juxta hypotheſes Copernici, Tichonis-Brahæi, & Ptolomæi accedit oratio in auguralis eiſdem typis*, in-4°. *Londini* 1654. in-8°. *Hagæ-comitis*, 1656. in-4°. & pluſieurs autres éditions. *Edita jam toties*, dit Sorbiere *in vit. Gaſſ.*

1649. *De vita, moribus & placitis Epicurii ſeu animadverſiones in X. librum Diogenis Læertii* Il le dédia à François Barancy, *Lug.* Barb. in-fol. 3. vol. *Amſtelod.* 1659. in-4°. *Lug.* Barbier 1675. 2. vol. in-fol. *Lug.* 1658. in fol. tom. 3. *Lug.* 1660.

1649. *Syntagma philoſophiæ Epicurii cum refutationibus dogmatum quæ contra fidem chriſtianam ab eo aſſerta ſunt, appoſitis per Petrum Gaſſendum. Amſtelod. Waeſberg*, 1684. in-4°. *Lug* 1659. in-4°. Lyon 1658. in-fol. 3. vol. Il eſt imprimé dans l'appendice de l'ouvrage précedent, Sorbiere l'avoit traduite en françois ſans l'avoir publiée.

1649. Ici commence la diſpute de Morin & de Gaſſendi; quoique celui-ci n'ait écrit que deux lettres, ſes amis, Neuré, Barancy & Bernier en ont écrit pluſieurs pour

ſa défenſe qui doivent trouver ici leur place.

1649. Premiere lettre de Gaſſendi à Morin, écrite de Marſeille le 11. May; elle eſt inſerée tout au long dans la lettre ſuivante.

1649. Lettre de J. B. Morin à Antoine Gautier, conſeiller au Parlement de Provence.

1649. Lettre de la Roche ami de Gautier à J. B. Morin, docteur en aſtrologie : ce la Roche étoit ou Neuré ou Barancy.

1649. Réponſe de Morin à la Roche.

1649. Seconde & derniere lettre françoiſe de Gaſſendi à J. B. Morin, écrite de Digne au mois de Septembre 1649. Réponſe de Morin à Gaſſendi.

1649. Lettre de Neuré à Luillier, conſeiller au Parlement de Metz.

1649. Réponſe de Morin à Neuré.

1649. Lettre de Barancy à Morin

1649. Réponſe de Morin à Barancy.

1650. Recueil des lettres des ſieurs Morin, Gaſſendi, Neuré, la Roche & Barancy. Enſuite de l'apologie du ſieur Gaſſendi, touchant la queſtion, *de motu impreſſo à motore tranſlato*, ou par occaſion, il eſt traité de l'aſtrologie judiciaire. Paris, Courbe 1650 in-4°.

1650 *Diſſertatio de atomis & vacuo contra Guſſendi philoſophiam Epicuream* in-4°. & dédié à Henri de Bourbon, evéque de Metz.

1650 *Anatomia ridiculi muris, hoc eſt diſſertaticunculæ J. B Morini aſtrologi adverſus expoſitam Petri Gaſſendi Epicurii philoſophiam auctore, Franciſco Bernerio.*

1651. *J. B Morini doctoris medici & Regii mathematum profeſſoris deffenſio ſuæ diſſertationis de atomis & vacuo, adverſus Petri Gaſſendi philoſophiam Epicuream contra Franciſci Bernerii Andegavi anatomiam ridiculi muris ad ſereniſſimum principem Hu-*

ricum Borbonium, Metenſem epiſcopum.

1652. Lettre françoiſe de Gaſſendi à Honoré Bouche, hiſtorien de Provence du 25. Septembre, à la tête de l'hiſtoire de Provence.

1653. *Favilla ridiculi muris, hoc eſt diſſertaticuncula ridicula deffenſa à J. B. Morino aſtrologo per Franciſcum Bernerium, dicata Capella.*

1660. *Joannis Caramuelis ad Gaſſendum & Petri Gaſſ. reſp. de infallibilitate Papæ*, avec le traité d'Edmond Richer, de la puiſſance du Pape.

1653. *Appendix cometa.* Lyon 1658. 5 vol.

1654. *Tychonis Brahei equitis Dani aſtronomorum coriphæi, Nicolai Copernici, Georgii Puerbachii & Joannis Regiomontani, aſtronomorum celebrium vita.* Paris, Dupuy in-4°. *Hagæ-comitis* 1656. in-4°. Lyon 1658. in-fol. tom. 5.

1654. *Romanum Calendarium compendioſè expoſitum, acceſſit corollarium de Romano Martyrologio.* Paris in-4°. Lyon 1658. in-fol. t. 5 & dans le huitiéme vol *Theſauri antiquitatum Romanarum, edit. Trajecti* 1698.

1654. *Notitia eccleſiæ Dinienſis, acceſſit concilium Avenionenſe, anno* 1326. Paris, Dupuy, in-4°. Lyon 1658. in-fol. tom. 5.

1654. *Abacus Seſtertiorum.* L'ouvrage eſt dédié à François Bochart de Champigny, Intendant de Lyon : il avoit déja paru moins étendu dans les appendices de ſes remarques ſur le dixiéme livre de Diogene Laerce. Lyon 1658. in-fol. tom. 4.

1654. *Maneductio ad theoriam muſices ſeu ad partem ſpeculativam muſicæ.* Lyon 1658. in-fol. vol. 4.

1654. *De tribus impoſtoribus ad J. B. Morinum.* C'eſt le dernier ouvrage de Morin

contre Gaſſendi : les trois impoſteurs ſont, ſelon lui, Gaſſendi, Neuré & Bernier.

1654. Lettre françoiſe de Gaſſendi à Claude Auvry, évêque de Coutance, ſur une éclypſe de ſoleil.

1655. Lettre françoiſe de Gaſſendi à Pierre Gaſſendi ſon neveu d'alliance, du 26. Février 1655. Elle a été imprimée ſeparément avec l'épitaphe latine que dreſſerent à Gaſſendi Abraham Duprat, Thomas Martel, Samuel Sorbiere, & François Bernier.

1658. *Opera omnia Petri Gaſſendi in ſex tomos in-folio diſtributa.* Lugd. 2. édit. à Florence par les ſoins d'Auverani 1728. in-fol. 6. vol.

1658. *Syntagma philoſophicum, in quo capita præcipua totius philoſophiæ ediſſeruntur.* Cette philoſophie contient les deux premiers volumes de l'édition in-fol.

1658. *Petr. Gaſſend. commentarii de rebus cæleſtibus.* Ce commentaire contient le cinquéme volume in-fol.

1658. *Epiſtolæ Petri Gaſſendi, quibus acceſſerunt clariſſimorum quorumdam ad ipſum epiſtolæ & reſponſa, in quibus humaniorum, philoſophicarum & mathematicarum rerum complura luculenter admodum enucleantur atque explicantur.* Ces lettres compoſent le ſixiéme volume in-fol.

Manuſcrits, lettres françoiſes écrites à diverſes perſonnes par Pierre Gaſſendi, conſervées dans la bibliothéque de M. Thomaſſin de Mazaugues, Préſident au Parlement de Provence, & dans les recueils de Bouillaud.

1658. *De vita & moribus Petri Gaſſendi auctore Samuele Sorberio.* On trouve cet éloge à la tête de ſes ſix vol. in-fol. il eſt auſſi dans Henningus Witten, il eſt encore imprimé ſéparément à Londres.

Oraiſon funébre du philoſophe chrétien, Pierre Gaſſendi, Prévôt de l'égliſe de Digne, & profeſſeur de mathématiques au College Royal. Lyon 1656. in-8°. par Nicolas Taxil, Prévôt de l'égliſe de Digne.

Abregé de la philoſophie de Pierre Gaſſendi, diviſée en ſept tomes in-12. à Lyon 1674. 1678. 1684. par François Bernier.

In morbum Petri Gaſſendi ad Ægidium Menagium, & Joannem Capellanum carmen, 1655. auctore Carolo Duperier.

Ad nobiliſſimum clariſſimum virum D. Henricum Lud. Haberum Montmorium libello ſuppl. magiſtrum ruri agentem de graviſſimo Petri Gaſſendi morbo ode.

Elogium Petri Gaſſendi auct. Abrah Prat. Thom. Martel, Samuel. Sorbiere & Franciſ. Bernier.

Petri Gaſſendi theologi & Regii matheſeos profeſſoris Epicedium auctore Baltaz. de vias Maſſilienſi 1656.

In obitu Petri Gaſſendi lugubre encomium.

Petri Gaſſendi tumulus auct. Carolo Duperier.

Leſſus mortualis illuſtri viro Petro Gaſſendo præpoſito Dinienſi, Regioque math ſeos in Acad. Pariſienſi profeſſori celeberrimo cantatus A. Joan. Alberto Portnero reipublicæ Ratiſbon. à conſiliis. 1656.

In obitu Petri Gaſſendi auctore Henrico Valeſio.

Epigrammes de Portner, de Sorbiere, &c.

Incription de Montmor ſous un portrait de Gaſſendi gravé par Nanteuil.

Diſtique de Pierre Gaſſendi par Jacques Spon.

La crainte de trop groſſir cette vie m'a empêché de donner ces éloges.

TABLE
DES MATIERES.

A

Agarrat (Antoine) ſecretaire de Gaſſendi. Son éloge, 274
Ariſtarque, 133
Aſellius (Gaſpar) profeſſeur d'aſtronomie, découvre les veines lactées dans le meſantaire conductrices du chyle, 32
Aſtrologie (judiciaire) Gaſſendi la combat 11. Sur quoi il ſe fonde, 446. &c.
Atomes (ce que c'eſt) 440
Azubius (Salomon) habile Rabbin, traduit les tables aſtronomiques du Rabbin Emmanuel de Taraſcon. 126. Gaſſendi trouve ſa traduction infidele. *Ibid.*

B

Barancy (François) ſon éloge. 291. Fait imprimer la vie & l'apologie & la philoſophie d'Epicure 292. 322. &c. & ſa réponſe à J. B. Morin 332. Gaſſendi ſe plaint de lui 334. Répond à Morin. Sa mort, 353
Bardi (Jerôme) Italien, Gaſſendi lui écrit, 183. 237
Bernegger (Matthieu) traduit des ouvrages de Galilée. 128. Gaſſendi lui adreſſe des vers latins, 162
Bernier (François) docteur en médecine, apprend la philoſophie de Gaſſendi, 90.

Ecrit contre J. B. Morin, 341. apprend à Gaſſendi les découvertes de Pecquet 356. 359. Arrive à Paris chez Montmor avec Gaſſendi, 372. Aſſiſte Gaſſendi dans ſa derniere maladie, 412. Gaſſendi ſe ſouvient de lui dans ſon teſtament, 434. Donne l'abregé de la philoſophie de Gaſſendi, 458. Fait l'éloge de Gaſſendi, 459

Bertius (Pierre) geographe, Gaſſendi lui communique ſes obſervations, 25

Bornius (Henri) profeſſeur à Utrech, écrit à Gaſſendi, 264. 269. 271. 288

Bouche (Honoré) hiſtorien de Provence, fait des obſervations avec Gaſſendi, 151 Conſulte Gaſſendi & Gaſſendi lui répond, 360

Bouillaud (Iſmaël) aſtronome, dédie ſon dixéme livre de l'aſtronomie à Gaſſendi, 103. Prouve que Galilée n'a rien enſeigné de contraire à l'Ecriture, 120. Ecrit à Gaſſendi, 189. 359. Obſerve une cométe, 369. 378. 408. Eloge qu'il fait de Gaſſendi, 423

Bourdeloc (Jean) écrit à Gaſſendi, 123. 358. 365

C

Cabaliſtes, (ce que c'eſt) 177

Calendrier Romain, ouvrage de Gaſſendi, 394

Campanella (Thomas) Dominicain, ſon éloge, ſa priſon, 111. arrive à Aix chez Peyreſc, 145. Va à Paris, *ibid.* Parle mal de Gaſſendi, 17. Sa mort, 181

Caſſini (Jean Dominique) aſtronome, demande des obſervations à Gaſſendi, 379

Cazré (Pierre) Jeſuite, propoſe ſes difficultez à Gaſſendi, 213. Gaſſendi lui répond, *ibid.* fait imprimer une diſſertation

214. à laquelle Gaſſendi replique, *ibid.*
Champigny (Jean Bochart de) intendant de Provence, fait un voyage à Arles avec Gaſſendi, 177. 236. 237. 310. Gaſſendi lui dédie ſon traité des Seſterces, 407 435
Chapelain (Jean) écrit à Gaſſendi, 123. lui propoſe ſes doutes, 189. Gaſſendi lui adreſſe ſa quatriéme lettre de la grandeur apparente du ſoleil, *ibid.* Son éloge 369. 370. Lui dédie les vies de Copernic, de Puerbachius & de Muller, 391. 392. Se ſouvient de lui dans ſon teſtament, 434
Charron, Gaſſendi loue ſon livre, 13
Chriſtine, reine de Suede, voyez ſa naiſſance, ſes pere & mere dans *la notte.* I. lettre de Gaſſendi à cette Reine, 359 Sa réponſe, 363. II. lettre, 63. III lettre, 398. Sa réponſe, 3991. 400 IV. lettre, *ibid.* Sa réponſe, 401. Circonſtances de ſa vie, *ibid.*
Cleomedes, ſon éloge, 30. Ennemi d'Epicure, 31
Clerſelier (Claude) Deſcartes lui adreſſe ſa réponſe aux Inſtances de Gaſſendi, 280. 281. &c
Cométe, Gaſſendi l'obſerve & rapporte ſes obſervations & celles des autres aſtronomes, 369
Copernic (Nicolas) ſa vie, 286
Conſtantin (Antoine) médecin : Peyreſc veut donner une édition de ſes ouvrages, 373
Crau (ce que c'eſt) voyez *la notte.* 361

D.

Decormis (Louis de Beaurecueil) avocat general au Parlement de Provence. 216. Gaſſendi lui écrit les dernieres paroles de

Louis XIII. *Ibid.* Récit qu'il fait des brouilleries du Parlement, 314
Deſcartes (René) philoſophe, Gaſſendi fait ſon éloge, 93. Sa lettre ſur Gaſſendi, 192. &c. Répond aux objections de Gaſſendi, 198. Mépriſe ſes Inſtances, 251. Jugement que porte de lui Caramuel, 257. Va à Amſterdam, 266. Fait paroître ſes principes, 271. Jugement qu'en porte Gaſſendi, 272. 273. Répond aux Inſtances, 280. Se réconcilie avec Gaſſendi, 307 Sa mort, 348. Parallele de ces deux philoſophes, 349
Diodati (Elie) ſon éloge, 27. Ecrit à Gaſſendi, 2. 111. 128 Envoye à Gaſſendi l'ouvrage de Millord Herbert, 134 Gaſſendi lui répond, 135. 140. Peyreſc lui écrit, 157. 162. Gaſſendi lui adreſſe une ſeconde lettre, 165. 374.

E

Epicure, ſon éloge, 32. Paſſage ſur ſa naiſſance, 69. Ses differens portraits, 104. 130. Gaſſendi donne ſa vie & ſon apologie, 292. Auteurs qui l'ont juſtifié, 299. Sa philoſophie, 323. 324 Jugement ſur cette philoſophie, 326.
Eſcalis (Marc-Antoine) premier Préſident du Parlement de Provence, 12. 13 voyez *la notte.*

F

Fabry (Honorat) Jeſuite, Gaſſendi lui écrit, 237
Faur (Henri de Pibrac du) Maître des Requêtes, écrit à Gaſſendi, 1. Gaſſendi lui répond, 3
Feſaye (Philibert) grand Carme, enſeigne la philoſophie à Gaſſendi, 6. Gaſſendi lui cede la théologie, 8

Fludd (Robert) médecin Anglois, le P. Merſenne engage Gaſſendi à écrire contre lui, 35. Son éloge, 72. Gaſſendi le blâme, analyſe de ſon ouvrage, 75. Réponſe de Fludd, 115. Gaſſendi le mépriſe, 116
Fienne (Thomas) médecin, ſon éloge, 40. 41
Frere (Pierre de Montfort le) conſeiller au Grand-Conſeil, 26. Sa mort, 29

G

Gaffarel (Jacques) bibliothécaire du cardinal de Richelieu, écrit à Gaſſendi, 38 Lui fait préſent du livre d'un Rabbin, *ibid.* Gaſſendi lui répond, 39 Son éloge, 40 Son livre des curioſitez inouies cenſuré, 66. Se ſoumet, Gaſſendi l'exhorte à la paix, 139
Galaup (François de Chaſteuil) va à Conſtantinople, 92
Galilée (Galilei) Gaſſendi lui écrit, 28. 31 92. 94. Hiſtoire de ſa priſon, 116. 117 &c. Affligé de la perte d'un œil, ſa mort, ſon éloge, 211. 212
Gaſſendi (Pierre) idée de ſa vie. 1. Sa naiſſance, ſon éducation 4. Harangue ſon Evêque, *ibid.* Etudie en philoſophie, 6. Diſpute la réthorique, 7. Etudie en théologie, *ibid.* Apprend les langues, eſt fait théologal, 8. Emporte à la diſpute les chaires de philoſophie & de théologie, acquiert l'eſtime & l'amitié de Peyreſc & de Gautier, 9. Fait des obſervations aſtronomiques, *ibid.* Devient aſtrologue, 10. Rejette cette ſcience, 11. S'applique à l'anatomie, *ibid.* Enſeigne la philoſophie, 12. Combat les Peripateticiens, obſerve l'aurore boreale, 14. Quitte ſa chaire, *ibid.* Eſt député à Grenoble, 15. Défile

les yeux de Valois ſur l'aſtrologie, 16. Fait des obſervations à Vizile, *ibid.* Fait imprimer ſes exercitations contre les Peripateticiens, 17. Analyſe de ſa préface, 19. Idée de l'ouvrage, 21. Son Chapître lui confere la Prévôté de Digne, elle lui eſt diſputée, 24. Part pour Paris, *ibid.* S'unit à Luillier, *ibid.* Cherche à connoître les ſçavans étrangers, *ibid.* Ecrit à Galilée, 28. Revient à Digne, 29. Retourne á Paris, 32. Ecrit contre Fludd, 36. Va en Hollande, 37. Envoye l'explication & la deſcription des parhelies, 58. Sa préface contre Fludd, 72. Apprend l'Arabe, 89. Ecrit ſur la déclinaiſon de l'aiman, 90. Se diſpoſe pour aller à Conſtantinople, 91. Ecrit à Peyreſc ſur Mercure, 98. Obſerve ſon paſſage, 100. Fait imprimer ſon obſervation, 102. Revoit la philoſophie d'Epicure, 104. Répond à Peyreſc ſur la conjonction de Venus, 105. & ſur les taches du ſoleil, 106. &c. S'en retourne en Provence, 111. Son avanture avec Maridat, 112. Offre de ſe rendre caution de Galilée, 121. Pourquoi il ne retourne pas à Paris, 124. Tranſcrit ſon commentaire ſur Epicure, 127. Fait des obſervations ſur Jupiter, 128. Son amour pour la paix, 129. Ecrit à Peyreſc, 132. Gagne ſon procès, 146. Son voyage en Provence, *ibid.* Obſerve la hauteur du pole de Marſeille, 166. & 167. Aſſemble les pilotes de Marſeille, 169. Réſout un problême, 170. Compoſe un mémoire pour deux Capucins, 171. Ecrit à Galilée, 172. Compoſe ſon traité ſur la grandeur apparente du ſoleil, 173. Mort de Peyreſc, 174. Arrivée du comte

d'Alais, 176. Le comte d'Alais écrit pour lui faire avoir l'Agence du Clergé, 179. Ecrit ſur la aman, 183. Va à Antibe, 184. Ecrit ſur la communication du mouvement, 185. Idée de cet ouvrage, *ibid.* 18. Eſt nommé Agent du Clergé, 190. Va à Paris, *ibid.* Viſite la fontaine de Vaucluſe, 191. Paſſe par Mane, ce qu'il y voit, *ibid.* Eſt choqué contre Deſcartes, 192. Ecrit contre lui, éloge de ſon écrit, 197. Mauvais ſuccès de ſon affaire de l'Agence, 201. *Voyez* Hugues; écrit la vie de Peyreſc, 203. *Voyez* Peyreſc; il découvre neuf ſatellites de Jupiter, 215. Sa moderation, 225. Morin rompt avec lui, 232. Gaſſendi répond, 233. Propoſé pour être precepteur de Louis XIV. 250. Sa réponſe à Rivet ſur les principes de Deſcartes, 272. Eſt fait profeſſeur de mathématiques, 278. Fait ſa harangue, 279. Deſcartes répond à ſes Inſtances, 280. Refuſe ſon portrait, 283. Son deſintereſſement, 287. Eſt attaqué de la poitrine, 288. Donne la vie & l'apologie d'Epicure, 291. 292. *Voyez* Epicure; ſes ſentimens ſur les richeſſes, 301. 302. Fait paroître ſes Inſtitutions Aſtronomiques, 303. Se reconcilie avec Deſcartes, 307. Part pour la Provence, 310. Obſerve une éclypſe à Taraſcon, 311. Arrive à Aix, *ibid.* Reçoit une lettre de Chapelle, *ibid.* Penſe être fait priſonnier avec le comte d'Alais, 319. Part pour Digne, 322. Donne la philoſophie d'Epicure, 324. Differens jugemens qu'on en porte, 326. Arrive à Toulon, 331. Se fâche contre Neuré & Barancy, 334. Son ouvrage contre J. B. Morin, *voyez* Morin, Pleure Luillier,

354. Se rend au ſentiment de Pecquet, 356. Répond au comte d'Alais ſur la diminution de l'écliptique, 368. Fait des obſervations ſur une comète, 369. Arrive à Paris chez Montmor, 372. Caſſini lui demande des obſervations aſtronomiques, 378. Montmor l'engage à donner la vie de Tycho-Brahé, *voyez* Tycho-Brahé. Compoſe la vie de Copernic & celles de Puerbachius & Regiomontanus, *voyez* Chapelain. Ecrit ſur le Calendrier Romain, 394. Donne une notice de l'égliſe de Digne, 395. Ecrit à la reine Chriſtine, *voyez* Chriſtine. Donne ſon traité de la muſique, 405. Celui des ſeſterces, 407. Raſſure les Pariſiens effrayés d'une éclypſe, 408. Détail de ſa derniere maladie, 409. &c. Sa mort, 412. Accuſé d'impieté, 413. Juſtifié, *ib. & ſuiv.* Sa ſépulture, 420. Son épitaphe, 421. Ses éloges, 422. &c. Sa conduite, 425. &c. Ses amis, 433. &c. Idée de ſa philoſophie, 437. On l'accuſe d'être ſceptique, Bernier le juſtifie, 455. Abregé de ſa philoſophie, 457. Eloge que lui conſacrent quatre de ſes principaux diſciples, 458.

Gaſſendi (Pierre) avocat du Roy à Digne, reçoit une belle lettre de ſon oncle, 401.

Gaufridi (Jacques) miniſtre du duc de Parme, 184.

Gautier (Joſeph) prieur de la Vallette, retire chez lui Gaſſendi, 9. L'excite à faire des obſervations aſtronomiques, 10. Gaſſendi lui dédie ſes exercitations ſur les Peripateticiens, 19. Fait un ouvrage ſur la démonſtration de Lanſbergius, 47. Gaſſendi lui dédie ſa troiſiéme lettre contre Morin, 232. Sa mort, 304. Son hiſtoire, 309

Gautier (Honoré) prieur de Roquefeuil, aſtronome, fait des expériences ſur la variation de l'aiman, 184. Obſerve une cométe, 369
Gevars (Gaſpar) hiſtoriographe de l'Empereur, ſon éloge, 63
Godeau (Antoine) éloge qu'il fait de la vie de Peyreſc, 209
Golius (Jacques) profeſſeur de mathématiques à Leyde, lui écrit, 68. 87
Gournay (Henri comte de Marcheville) ambaſſadeur à la Porte, veut mener avec lui Gaſſendi, 91
Grotius (Hugo) l'avertit que Ceſius vouloit imprimer ſes obſervations, 109
Guyraud (David) ſes obſervations ſur l'apparente grandeur du ſoleil, 389. Cas qu'en fait Gaſſendi, *ibid.*

H

Harvée, ſur la circulation du ſang, 64
Heereboord (Adrien) profeſſeur de philoſophie, complimente Gaſſendi, 226. Eſt véritablement attaché à Deſcartes. 227 Ecrit à Gaſſendi, 252. 269
Herbert (Edouard) milord, Diodati envoye à Gaſſendi l'ouvrage de ce Milord, 134. Ce que c'eſt, *ibid.* Gaſſendi le réfute, 137
Hevelius (Jean) un des principaux de la république de Dantzic, félicite Gaſſendi ſur ſa découverte des ſatellites de Jupiter, 252. Travaille à la ſelenographie, *ibid.* Cas qu'il fait de Gaſſendi, *ibid.* Gaſſendi lui fait préſent de la vie de Tycho-Brahé
Hortenſius (Martin) mathématicien de Delft, compoſe un ouvrage ſur le paſſage de Mercure, qu'il dédie à Gaſſendi, 227

Gaſſendi lui fait des reproches, 129. Sa mort, 181

Hugues (l'Abbé d') diſpute l'Agence du Clergé à Gaſſendi, 190 Montchal les accomode, 192. Le Cardinal caſſe l'agence d'Ambrun, 200. 201. D'Hugues eſt rétabli, 284. L'affaire finit par des arbitres, 287

K

Kepler (Jean) mathématicien de l'Empereur, va en Siléſie, 77. Son hiſtoire, 9 . 97 Prédit le paſſage de Mercure dans le diſque du ſoleil, 98

L

Licetti (Fortunio) ſon éloge, 188. Ecrit contre la grandeur apparente du ſoleil, *ibid.* Gaſſendi lui répond, *ibid.*

Louis XIII. ſa mort & ſes dernieres paroles, 216

Luillier (François, Maître des Comptes, 24 Loge chez lui Gaſſendi, *ibid.* Apprend l'Arabe, 89. Eſt pere de Chapelle, *ibid.* Fait un voyage en Hollande avec Gaſſendi, 37. 186. A ſa priere, Gaſſendi compoſe la vie & l'apologie d'Epicure qu'il lui dédie, 292. 302. 303. Va trouver Gaſſendi à Toulon, 351. Part pour l'Italie, *ibid.* Sa mort, 354

Luillier (Claude Emmanuel dit Chapelle.) Son éloge, 89. Gaſſendi lui apprend la philoſophie, 90. Ecrit à Gaſſendi, 311

M

Marſeille, Gaſſendi fait une obſervation ſur le pole de cette ville avec Peyreſc, 116. Remarques de Caſſini & de Louille, *ibid.*

Morin (J. B.) Profeſſeur de mathématiques au College Royal. Abregé de ſa vie, 229. Se brouille avec Gaſſendi, 232. Ecrit

contre lui, *ibid.* Gaſſendi répond, *ibid.* Ils ſe réconcilient, 234. Gaſſendi lui écrit, 235. 236. Ecrit à Antoine Gautier contre Gaſſendi, 336. Pluſieurs lettres contre lui, 337. Ecrit contre Gaſſendi, 338. Gaſſendi lui répond, 339. Ecrit contre Bernier & Bernier contre lui, 341. 345. 347

Minutti (Théophile) Minime, va à Conſtantinople, 93. Fait des obſervations avec Peyreſc, 15

Merindol (Antoine) médecin, diſpute avec Gaſſendi ſur les veines lactées, 33.

Merſenne (Marin) Minime, engage Gaſſendi à écrire contre Fludd, 35. Gaſſ. fait ſon éloge, 59 Blâme la conduite qu'il a tenue avec Fludd, 73 Ecrit à Gaſſ. 114 engage Gaſſendi à écrire contre Deſcartes, 192. Aſſiſte à la réconciliation de Gaſſ. & de Deſcartes, 307. Sa mort, 308

Mire (Aubert le) Gaſſ. lui écrit, 3. Sa mort; jugement ſur ſes ouvrages, 185

Montmor (Henri-Louis Habert de) Maître des Requêtes. Gaſſ. va deſcendre à ſon hôtel, 372. Détermine Gaſſ. à écrire la vie de Tycho-Brahé, 382. Il la lui dédie, *ibid.* Fait enterrer Gaſſ. dans ſa Chapelle, 420. y fait mettre ſon buſte & une inſcription, 421 Reçoit des vers à ſa louange, *ibid.* Hérite de ſes écrits & les fait imprimer, 453. Met des vers ſous ſon portrait, 364

Muller (Jean) aſtronome, 391

N

Naudé (Gabriel) bibliothécaire, 27. 105. 130. 188, 214. 366. Sa mort, ſon éloge, 373. &c.

Neuré (Mathurin de) 236. Ecrit à Gaſſ. ſur

un ſpectre apparu au comte d'Alais, 238. 239. Réponſe de Gaſſ. 239. Ecrit à Gaſſ. une longue lettre ſur la proceſſion d'Aix, 276. &c. Fait imprimer la réponſe de Gaſſendi à J. B. Morin, 331. Ecrit contre Morin, 333. 334. 374

O

Omer (Saint) ville de Flandres. Gaſſendi fait une deſcription de ſes Iſles, 41

P

Payan, chirurgien d'Aix, fait paſſer le ſang du ventricule droit du cœur dans le ventricule gauche par le ſeptum, 65

Payen (François) aſtronome, 274

Peyreſc (Nicolas-Claude Fabry de) conſeillier au Parlement d'Aix, aide Gaſſ. de ſes lumieres, 9. Gaſſendi lui envoye des obſervations ſur les taches du ſoleil, 30. & une deſcription des iſles de S. Omer, 41. Se retire à Beaugentier, 65. Gaſſendi lui écrit ſur le paſſage de Mercure, 98. Ecrit à Diodati contre Campanella, 157. Prend avec Gaſſendi l'élevation du pole de Marſeille, 166. Fait réſoudre un probléme, 169. Fait compoſer une méthode pour obſerver les éclypſes, 171. Arrête Salvat & Melan, 174. Gaſſ. reçoit ſes derniers ſoupirs, *ibid.* Gaſſ. fait imprimer ſa vie, 203. &c. Cas qu'en font le chancelier Seguier & le prince de Condé, 208. 210

Philoſophie d'Epicure, 322. Differens jugemens ſur la traduction de Diogene Laërce, 326

Philoſophie de Gaſſ. Idée de cette philoſophie, 435. &c.

Platon (Philoſophe). Son avanture, 113

Pluye rouge, ſon hiſtoire, 288

Poëſie, digreſſion ſur la poëſie, 163

Prat (Abraham) médecin, Gaſſ. l'aime, 267. Traduit les Inſtitutions anatomiques, *ibid.* Ecrit ſur ce ſujet, 268. Réponſe, 269. Offre de traduire ſa philoſophie, *ibid.* Gaſſ. ſe ſouvient de lui dans ſon teſtament, 434. Fait l'éloge de Gaſſ. 458

Puerbachius (George) aſtronome, 391

Puteanus (Erycius) Gaſſ. loue ſa vie d'Epicure, 32. Il lui demande ſes notes. Son éloge, 287

Pytheas (Marſeillois) aſtronome. Gaſſ. fait ſon apologie, 168. Obſerve la hauteur du pole de Marſeille, 166.

R

Reelz, grand maître de Dannemarck, écrit à Gaſſendi, 392

Rehita (Antoine-Marie) Capucin prétend avoir découvert neuf ſatellites de Jupiter, 215. Gaſſ. parle avantageuſement de lui, 228.

Regius (Henri) profeſſeur d'Utrecht, trouve les Inſtances de Gaſſendi pleines d'injures, 226. Fait ſervilement la cour à Deſcartes, 227

Reneri (Henri) philoſophe d'Utrecht, reçoit poliment Gaſſendi, 44. Gaſſendi lui adreſſe ſes parhelies, 58. Fait imprimer cette explication, 70. Gaſſendi lui écrit ſur l'éducation des jeunes gens, 82. Sa mort, 180.

Richelieu (Louis Alfonſe Dupleſſis de) archevêque de Lyon, cardinal, donne à Gaſſendi le brevet d'une chaire de profeſſeur, 176. Veut l'emmener en campagne, 310. Circonſtances de ſa mort, 370.

Rivet (André) miniſtre, veut engager Gaſſendi à écrire contre les principes de Deſcartes, 271. &c.

Riviere (Dom Polycarpe de la) Chartreux, ſon éloge, 121. &c. Gaſſendi lui communique le catalogue des Evêques de Digne, 122

Roſe Croix, ce que c'eſt, 78. Hiſtoire de ſon prétendu fondateur, 79

S

Schickard (Guillaume) profeſſeur à Tubinge. Gaſſendi lui envoye des obſervations, 71. 90. Gaſſendi lui écrit ſur la déclinaiſon de l'aiman, *ibid.* Sur ſon départ pour Conſtantinople, 91. Malheurs qui lui arrivent, 161. Sa mort, *ibid.* Abregé de ſa vie, 162. Gaſſendi fait des vers latins à ſa louange, *ibid.*

Scheiner (Chriſtophe) Jeſuite, Allemand, découvre cinq ſoleils, 57. Sa diſpute avec Galilée, 116

Schurman (Marie-Anne) d'Utrecht, envoye à Gaſſendi ſa diſſertation ſur l'étude des femmes, 262. Gaſſendi fait ſon éloge, 263. Sa réponſe, *ibid.*

Snellius (Villebroord) mathématicien de Leyde. Gaſſendi lui écrit, 25. Snellius lui répond, *ibid.* Sa mort, *ibid.*

Sorbiere (Samuel) ſa naiſſance. Jugement que porte de lui Chapelain & Baillet, 223. Viſite Deſcartes *ibid.* Gaſſendi lui envoye ſes Inſtances, 224. Les fait imprimer, 225. Maltraite Deſcartes, *ibid.* Entretient la diviſion, 264. Diſpute avec Deſcartes, 266. Jugement qu'il porte de ſes opinions, 267. Ecrit à Gaſſendi, 275. Obſerve une cométe, 369. Se convertit, 375. Gaſſendi lui écrit ſur la mort du comte d'Alais, 376. Fait l'éloge de Gaſſ. 436.

Suffren (Antoine) conſeiller au Parlement

de Provence. Son horoſcope par Noſtradamus, 177. &c.

T

Tavan (David, ſieur de Lautaret) médecin, menace Gaſſendi de faire imprimer ſes écrits, 15
Tycho-Brahé, aſtronome, ſa vie, 384
Tondutti (François de S. Leger) aſtronome & juriſconſulte. Gaſſendi lui envoye les differentes longitudes de diverſes villes, 128

V

Van-Helmont (Jean Baptiſte) médecin. Gaſſendi lui écrit, 45. &c.
Valois (Jacques) Tréſorier de France. Gaſſendi lui envoye ſes obſervations, 15. moyens dont ſe ſert Gaſſendi pour le guerir de l'aſtrologie, 16.
Valois (Louis Emmanuel de) comte d'Alais & duc d'Angoulême. Son arrivée en Provence, 176. Reçoit chez lui Gaſſendi, *ibid.* Gaſſendi lui dédie la vie de Peyreſc, 203. Lui parle de la vie d'Epicure, 210. Gaſſendi lui annonce le rétabliſſement de l'abbé d'Hugues, 237. Lui conſeille d'envoyer ſon fils à Digne, *ibid* Demande à Gaſſendi ſon ſentiment ſur le ſpectre de Brutus & ſur le démon de Socrate, 244. &c. Tromperie de la comteſſe d'Alais, 249. Son exercice, 259. &c. Perd ſon fils, 261. Ecrit à Gaſſendi ſur ſes infirmitez, 309. Brouilleries du Comte avec le Parlement, 312. Eſt demandé en cour, 350. Ecrit à Gaſſendi, 352. Perd ſon gouvernement, 355. Circonſtances de ſa mort, 370 371
Uriez (Gerard de) profeſſeur de philoſophie à Utrecht, ſe déclare pour Gaſſendi, 252

Wallée (Jean) médecin, parle du sentiment de Gassendi sur le passage par le septum, 268
Waesfanaer (Jacques) médecin, reçoit Gassendi poliment, 44
Wendelin (Godefroy Irenée) Gassendi n'a pas été son écolier, 4. 5. Gassendi le visite, *ibid.* Il promet de prendre l'élevation du pol. de Marseille, 166. Lui adresse son observation, 169. Lui écrit sur la méthode pour observer les éclypse, 228. Gassendi lui envoye une observation, 273. Demande à Gassendi son portrait, 285
Vuide, Gassendi est pour le vuide, 443. Descartes le combat, 444. Plusieurs mathématiciens le soutiennent, 445
Witus, Moine de S. Benoît. Ses ouvrages, 43
Wormius (Olaus) 383

Y

Yvan (Antoine) Prêtre de l'Oratoire, assiste le cardinal de Lyon à la mort, 371
Prédit la mort du comte d'Alais, 377

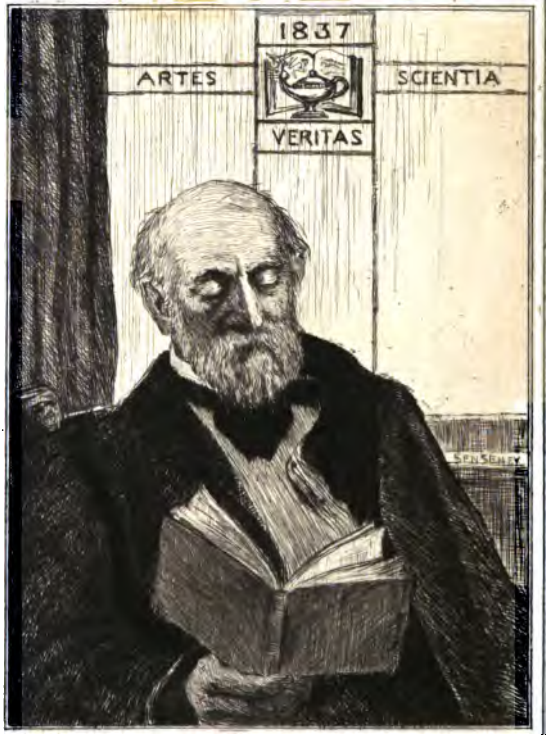
FIN.

ERRATA.

Page 35. l. 16. cuve, *lisez* cave.
Page 100 l. 3. rayons, *lisez* raisons.
Page 200. l. 1. cinquiéme objection, *lisez* cinquiémes objections.
Page 264. l. 9. electrine, *lisez* electrice.
Page 265. l. 24. ses, *lisez* ces.
Page 271. l. 20. faisoit, *lisez* faisoient.
Page 239. l. 3. du *ajoutez* côté du.
Page 439. l. 15. lui dit, *effacez* lui.
Page 442. l. 13. *effacez* vuides.

3

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06588 7757



UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY